149

RECHERCHES
PHILOSOPHIQUES
SUR LES
AMÉRICAINS,
OU
MÉMOIRES
INTÉRESSANTS
Pour ſervir à l'Hiſtoire de l'Eſpèce humaine.

PAR MR. DE P***.

Nouvelle Edition, augmentée d'une *Diſſertation critique* par Dom PERNETY; & de la *Défenſe de l'Auteur des Recherches contre cette Diſſertation.*

Studio diſpoſta fideli.

LUCRECE.

TOME PREMIER.



A BERLIN.

M. DCC. LXXI.



DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

COMME les Américains forment le Chapitre le plus curieux, & le moins connu de l'Hiſtoire de l'Homme, nous nous ſommes propoſés d'en ſaire le principal objet de nos Recherches.

Nous conſidérerons la ſingularité de leur conſtitution phyſique, & quelquefois la ſingularité de leurs idées morales.

Il n'y a pas d'événement plus mémorable parmi les hommes, que la Découverte de l'Amérique. En remontant des temps préſents aux temps les plus reculés, il n'y a point d'événement qu'on puiſſe comparer à celui-là ; & c'eſt ſans doute un ſpectacle grand & terrible de voir une moitié de ce globe, tellement diſgraciée par la nature, que tout y étoit ou dégénéré, ou monſtrueux.

Quel Physicien de l'Antiquité eût jamais soupçonné qu'une même Planète avoit deux Hémisphères si différents, dont l'un seroit vaincu, subjugué, & comme englouti par l'autre, dès qu'il en seroit connu, après un laps de siècles qui se perdent dans la nuit & l'abyme des temps?

Cette étonnante révolution, qui changea la face de la terre & la fortune des Nations, fut absolument momentanée, parce que par une fatalité presqu'incroyable, il n'existoit aucun équilibre entre l'attaque & la défense. Toute la force & toute l'injustice étoient du côté des Européans : les Américains n'avoient que de la foiblesse; ils devoient donc être exterminés & exterminés dans un instant.

Soit que ce fût une combinaison funeste de nos destins, ou une suite nécessaire de tant de crimes & de tant de fautes, il est certain que la conquête du Nouveau Monde, si fameuse & si

injuste, a été le plus grand des malheurs que l'humanité ait essuyé.

Après le prompt massacre de quelques millions de Sauvages, l'atroce vainqueur se sentit atteint d'un mal épidémique, qui, en attaquant à la fois les principes de la vie & les sources de la génération, devint bientôt le plus horrible fléau du monde habitable. L'homme, déja accablé du fardeau de son existence, trouva, pour comble d'infortune, les germes de la mort entre les bras du plaisir, & au sein de la jouissance : il se crut perdu sans ressource : il crut que la nature irritée avoit juré sa ruine.

Les Annales de l'univers n'offrent pas, & n'offriront peut-être plus, une époque semblable. Si de tels désastres pouvoient arriver plus d'une fois, la Terre seroit un séjour dangereux, où notre Espèce succombant sous ses maux, ou fatiguée de combattre contre sa destinée, parviendroit à une extinction totale, & abandonneroit cette Planète à des

êtres plus heureux ou moins perſécutés.

Cependant des Politiques à projets, ne ceſſent, par leurs ſéditieux écrits, d'encourager les Princes à envahir les Terres Auſtrales. Il eſt triſte que quelques Philoſophes aient poſſédé le don de l'inconſéquence juſqu'au point de former eux-mêmes des vœux pour le ſuccès de cette coupable entrepriſe : ils ont théoriquement tracé la route que devra tenir le premier vaiſſeau qui, au ſortir de nos ports, ira porter des chaînes aux paiſibles habitants d'un Pays ignoré. Irriter la cupidité des hommes par de faux beſoins & des richeſſes imaginaires, c'eſt agacer des Tigres qu'on devroit craindre & enchaîner. Les Peuples lointains n'ont déja que trop à ſe plaindre de l'Europe : elle a, à leur égard, étrangement abuſé de ſa ſupériorité. Maintenant la prudence, au défaut de l'équité, lui dit de laiſſer les Terres Auſtrales en repos, & de mieux cultiver les ſiennes.

Si le génie de la déſolation & des torrents de ſang précèdent toujours nos Conquérants, n'achetons pas l'éclairciſſement de quelques points de Géographie, par la deſtruction d'une partie du globe ; ne maſſacrons pas les Papous, pour connoître au Thermomètre de Réaumur, le climat de la Nouvelle Guinée.

Après avoir tant oſé, il ne reſte plus de gloire à acquérir, que par la modération qui nous manque. Mettons des bornes à la fureur de tout envahir, pour tout connoître.

Il eſt beau, il eſt grand de tirer de l'obſcurité des forêts, des hordes barbares, & d'en faire des hommes ; mais les Moraliſtes qui devroient ſe charger de cette tâche, trouvent trop de plaiſir à nous ennuyer par leurs écrits, pour ſe réſoudre à voyager à la Terre de Diemen. Si ceux qui prêchent la vertu chez les Nations policées, ſont trop vicieux eux-mêmes, pour inſtruire des Sauva-

ges ſans les tyranniſer, laiſſons végéter ces Sauvages en paix, plaignons-les, ſi leurs maux ſurpaſſent les nôtres ; & ſi nous ne pouvons contribuer à leur bonheur, n'augmentons pas leurs miſères.

On a ſuivi, autant qu'il a été poſſible, dans la partie hiſtorique de cet Ouvrage, les Auteurs contemporains de la découverte du Nouveau Monde, & qui ont pu le voir avant qu'il n'eût été entiérement bouleverſé par la cruauté, l'avarice, l'inſatiabilité des Européans. Il n'eſt preſque rien reſté de l'ancienne Amérique que le ciel, la terre & le ſouvenir de ſes épouvantables malheurs.

Oviedo ſe plaignoit déja de ſon temps, qu'on avoit été ſi preſſé d'égorger les Américains, qu'à peine les Naturaliſtes avoient eu le loiſir de les étudier : auſſi en nous livrant à ce travail, avions-nous déſeſpéré d'abord, de pouvoir tirer quelque lumière de tant de ténèbres. Il a fallu enfin s'armer d'opiniâtreté pour ſe frayer une route au travers

des contradictions & des obſervations vicieuſes des Voyageurs, à qui les extravagances ont moins coûté qu'au reſte des hommes, & elles ont été, ſans comparaiſon, plus pernicieuſes. Leurs préjugés qui ont voyagé avec eux, ont acquis une eſpèce d'autorité en paſſant la Ligne Equinoxiale, ou les Tropiques. De quelque ſévérité qu'on uſe à l'égard de tant de témoins, il faut encore du bonheur, pour reconnoître & ſaiſir la vérité, tant de fois traveſtie par leur imbécillité, ou violée par leur malice.

C'eſt ſur-tout en liſant les Lettres Edifiantes des Miſſionnaires, qu'on ſe croit tranſporté au centre des abſurdités & des prodiges. Il eſt étonnant qu'on ait tant de fauſſetés à objecter à ceux qui ont été, à ce qu'ils diſent, prêcher la vérité au bout du monde. Si ces Hommes Apoſtoliques, étourdis par le vertige de leur enthouſiaſme, ont ſi mal vu les choſes, ils auroient dû par reſpect pour la raiſon, s'abſtenir de les

décrire : on n'a pas exigé d'eux des Relations où les miracles ſont répandus avec tant de profuſion, qu'on y diſtingue à peine deux ou trois faits, qui peuvent être plus ou moins vraiſemblables.

Quand après des Recherches laborieuſes & ingrates, on veut fixer les réſultats, on voit les exceptions arriver de toute part : on en eſt accablé, & ce qui étoit vrai dans un ſens, ceſſe de l'être dans un autre ; parce que nos ſyſtêmes les plus raiſonnables, ne peuvent jamais s'enchaîner aſſez exactement entr'eux pour former un cercle parfait, qui embraſſe l'immenſité des phénomènes : il reſte toujours des vuides par où les erreurs & les plus grandes erreurs s'échappent, afin d'avertir ſans ceſſe l'eſprit humain de ſon impuiſſance, & d'accoutumer le Philoſophe à douter malgré lui, malgré le penchant qui l'entraîne à décider.

L'Amérique, plus que tout autre Pays, offre des phénomènes ſinguliers

& nombreux; mais ils ont été jusqu'à présent si mal observés, plus mal décrits, & si confusément assemblés, qu'ils ne forment qu'un cahos effroyable.

Les Espagnols, ces possesseurs indolents & fanatiques d'une Contrée qu'ils ont dévastée en brigands & en barbares, n'ont jamais montré la moindre curiosité à réunir les débris de cet édifice prodigieux : contents de l'avoir démoli de leurs mains avares, ils en ont négligé les ruines en partie cachées sous des ronces, en partie dispersées sur une surface immense. Nous ne nous flattons point d'avoir marché d'un pas toujours sûr, par des chemins si hérissés : ce seroit un excès de témérité, lorsque nous avons besoin d'un excès d'indulgence, auquel nous ne nous attendons cependant pas.

Si nous avons dépeint les Américains comme une race d'hommes qui ont tous les défauts des enfants, comme une espèce dégénérée du genre-humain, lâ-

che, impuiſſante, ſans force phyſique, ſans vigueur, ſans élévation dans l'eſprit, nous n'avons rien donné à l'imagination en faiſant ce portrait, qui ſurprendra par ſa nouveauté, parce que l'Hiſtoire de l'Homme Naturel a été plus négligée qu'on ne le penſe. Cet Eſſai prouvera au moins, ce que l'on pourroit faire dans cette carrière, ſi de grands Maîtres y excitoient l'émulation.

Comme on a eu à parcourir des objets iſolés & très-différents entr'eux, on n'a point tenté de les réunir par le fil de la narration, de peur de rendre l'étude du diſcours plus difficile que l'étude des faits. On peut à cette occaſion, reprocher aux Naturaliſtes modernes d'avoir montré trop de prédilection pour le ſtyle pompeux & maniéré : en ſemant tant de fleurs ſur leurs Ouvrages, ils en ont trahi & décelé les endroits foibles. On s'eſt apperçu qu'ils vouloient enchanter le Lecteur, pour le dédommager de n'être ni

instruit, ni convaincu. Cette perte d'éloquence, ou ce jeu de déclamation si inutile, quand on a raison, est plus que ridicule, quand on se trompe.

Celui qui a épuisé son sujet & recueilli des observations neuves, vraies & intéressantes, peut, sans danger, mépriser ce style enflé, excessif & accommodé aux oreilles des Lecteurs de nos jours, trop corrompus par les futiles & les innombrables productions des beaux Esprits, pour juger équitablement des travaux de quelques Gens de Lettres, qui ont assez estimé leurs contemporains, pour ne rien sacrifier au mauvais goût de leur siècle.

La connoissance de l'Homme physique ayant été le premier objet de ces Recherches, ce seroit une bizarrerie extrême, de ne pas pardonner de certains détails qu'on pardonne tous les jours à ceux qui décrivent des insectes, & qui composent des volumes entiers sur la façon dont les Limaçons s'accouplent.

Egalement éloignés d'une liberté cynique & d'une retenue trop ſcrupuleuſe, nous avons donc porté nos regards ſur tous les myſtères & tous les écarts de la nature animale; mais dans l'expoſition qui en a été faite, on n'a attaché aux mots que des idées philoſophiques, & dès-lors tous les mots ſont, ou doivent être égaux aux oreilles de la pudeur.

Comme on n'a eu juſqu'à préſent que des notions fauſſes ſur les Peuples les plus ſeptentrionaux de l'Amérique, nous nous ſommes vus à portée de répandre quelque jour ſur leur hiſtoire, ſur leurs mœurs, ſur leur ſéjour dans le voiſinage du Pole, en nous ſervant de Manuſcrits que des perſonnes reſpectables nous ont communiqués, & en conſultant les dernières Relations que les Danois ont publiées touchant le Groenland en 1765, en une langue peu connue de l'Europe ſavante. Il étoit impoſſible d'avoir des avis plus récents, plus

authentiques, & de puiſer dans de meilleures ſources.

En décrivant ces hommes blêmes ou blafards qu'on rencontre à l'Iſthme Darien, on a fourni toutes les lumières néceſſaires pour développer l'origine des *Nègres blancs*, & pour réſoudre enfin, à force de recherches, ce grand problème qui a juſqu'à nos jours, diviſé les Naturaliſtes, moins occupés à s'inſtruire des faits & à examiner la nature, qu'à imaginer des hypothèſes ingénieuſes que les faits & la nature contrediſent. Dans cette queſtion le génie ne pouvoit rien; tout dépendoit de la connoiſſance exacte du ſujet : s'ils avoient raſſemblé plus de preuves avant de prononcer, s'ils avoient allégué des obſervations déciſives, pour appuyer leurs ſentiments, ils n'auroient raiſonné ni ſi long-temps, ni ſi ſubtilement; ce qui prouve preſque toujours qu'on héſite, qu'on ſe trompe, ou qu'on eſt environné de l'erreur. Auſſi a-t-on hérité

cette méthode des ſiècles ignorants où l'on abondoit en arguments, & où l'on manquoit de démonſtrations : on avoit enſeveli les ſciences ſous tant de délires ſcientifiques, qu'on n'auroit pas dû s'attendre à les voir renaître de ſitôt d'une nuit qui paroiſſoit impénétrable à la lumière.

On a réduit en un Abrégé tout ce qui a été écrit de vrai, de vraiſemblable, de faux & de ridicule ſur les Patagons, depuis l'an 1520 juſqu'en 1767. On a prétendu que ce Peuple peu nombreux, & plus que miſérable, qui erre dans les ſables Magellaniques, étoit un Peuple de Géants, & que ces Géants avoient une taille de dix pieds.

Pluſieurs Voyageurs les ont vus, diſent-ils, & ils demandent ce qu'on a à leur repliquer, ce qu'on peut objecter contre le témoignage de leurs yeux. Rien, ſinon que l'amour du merveilleux éblouit les obſervateurs prévenus, & que l'amour-propre leur fait défendre

dre leurs illusions avec opiniâtreté. Si l'imagination n'avoit pas tant de fois séduit les yeux, la somme de nos connoissances seroit infiniment plus grande, ou celle de nos erreurs infiniment moindre.

Depuis le voyage de l'exagérateur Pigafetta, qui le premier crut voir des Sauvages de stature colossale au Sud de l'Amérique, il s'est écoulé deux cents quarante-sept ans, qu'on a employés à se contredire avec acharnement.

Sebald de Wert conduisit, en 1599, une fille Patagonne en Hollande, où cette créature n'atteignit pas quatre pieds & demi, après avoir achevé sa croissance : ceux qui se sont refusés à l'évidence, auroient dû amener, à leur tour, quelques Géants en Europe, & ne pas disputer davantage ; ils auroient dû tout au moins rapporter des ossements & des squelettes de ces hommes prodigieux ; mais on conçoit aisément pourquoi ils ne l'ont pas fait. Turner

est le seul qui se soit hazardé de montrer à Londres l'os de la cuisse d'un Patagon : depuis qu'on a prouvé à Turner que ce débri avoit appartenu à un taureau du Bresil, depuis que Mr. Hans Sloane a publié sa Gigantologie, aucun Charlatan n'a osé reparoître avec des dépouilles supposées de Géants, qu'on employoit déja pour tromper les Romains du temps d'Auguste, comme Suétone en convient, en parlant des squelettes que cet Empereur conservoit dans son cabinet.

Les articles de cet Ouvrage qui concernent le tempérament & le génie des Américains, les Anthropophages, les Hermaphrodites, la Circoncision, & l'Infibulation, sont autant de morceaux qu'on s'est efforcé de rendre intéressants.

Comme les superstitions religieuses des Peuples de l'Amérique ont eu un rapport sensible avec celles qu'ont pratiqué les Nations de l'ancien Conti-

nent, on n'a parlé de ces abſurdités que pour en faire la comparaiſon, & pour démontrer que, malgré la diverſité des climats, l'imbécillité de l'eſprit humain a été conſtante & immuable.

Je n'ai qu'un mot à dire des Notes répandues dans mon Ouvrage: ſi je m'étois apperçu après coup qu'elles ne ſont pas toujours inſtructives, & qu'elles n'occupent que de la place, je les aurois retranchées, ſans héſiter, & me ſerois applaudi de ce ſacrifice; mais comme dans une ſi grande diverſité des matières importantes, on a dû quelquefois ſe commenter ſoi-même, il eſt arrivé que les Notes renferment autant d'intérêt que le Texte; & ſi on les en détachoit, elles formeroient ſeules un Recueil qui ne ſeroit rien moins que vuides de choſes.

TABLE GÉNÉRALE DU PREMIER TOME.

PREMIERE PARTIE.

SECONDE PARTIE.

SECTION I.

SECTION II.

SECTION III.

TROISIEME PARTIE.

SECTION I.

SECTION II.

Fin de la Table des Matières.

RE-

RECHERCHES
PHILOSOPHIQUES
SUR
LES AMÉRICAINS.

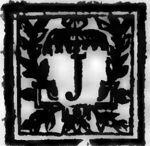
PREMIERE PARTIE.



RECHERCHES PHILOSOPHIQUES.

PREMIERE PARTIE.

Du climat de l'Amérique, de la complexion altérée de ses habitants, de la découverte du Nouveau Monde, &c.



E placerai, à la tête de cet Ouvrage, quelques observations frappantes & décisives, afin de donner d'abord une notion précise du Climat du Nouveau Monde : je décrirai ensuite ses habitants, leur constitution & leur tempérament avec toute l'exactitude dont je suis capable. Quelle que soit la circonférence & l'étendue de mon plan, j'ai ce témoignage à me rendre, de

n'avoir rien accordé à mes préjugés ou à mes conjectures, aux dépens de la vérité des faits dont j'ai cru entrevoir les causes & les principes dans la nature même, & non dans mes idées.

Les matières qu'on discutera, quoiqu'également intéressantes, seront néanmoins fort disparates & plus attrayantes les unes que les autres. Il faut se figurer qu'on va traverser successivement des terreins incultes & dépeuplés, & des paysages riants & pitoresques.

Cette variété n'est pas une confusion qui puisse brouiller les objets, ou troubler la composition du tableau, c'est une conséquence qui résulte bien plus du sujet, que de l'arrangement arbitraire de l'Auteur.

Le Climat de l'Amérique étoit au moment de la découverte, très-contraire à la plupart des animaux quadrupèdes, qui s'y sont trouvés plus petits d'un sixième que leurs analogues de l'ancien Continent.

Ce Climat étoit sur-tout pernicieux aux hommes abrutis, énervés & viciés dans toutes les parties de leur organisme d'une façon étonnante.

La terre, ou hérissée de montagnes en pic, ou couverte de forêts & de marécages, offroit l'aspect d'un désert stérile & immense. Les premiers Aventuriers qui y firent des Etablissements, eurent tous à essuyer les horreurs de la famine ou les derniers maux de la disette.

Les Espagnols furent de temps en temps contraints de manger des Américains, & même des Espagnols, faute d'autre nourriture. Les Florides, en voyant ces abominables repas, jugerent dès lors, quelle seroit un jour la férocité de leur vainqueur, si acharné à sa conquête, que la faim ne l'effrayoit plus.

Les premiers Colons Français envoyés dans ce monde infortuné, finirent par se dévorer entr'eux. Les Anglais qui firent la conquête de la Virginie, en revinrent affamés sur les vaisseaux du Commodor Drack; on les prit à Londres pour des spectres, & on ne trouva plus personne dans toute la Grande Bretagne, qui voulût de long temps s'embarquer pour un tel Pays; mais quand on eut appris que la terre y cachoit dans ses abymes d'inépuisables trésors, la soif de l'or affronta tous les dangers, surmonta tous les obstacles, & vainquit la nature même.

Quel qu'ait été jusqu'à présent le progrès du travail & de l'industrie des Commerçants & des Planteurs, il y a encore, aux Indes Occidentales, plusieurs Colonies secondaires absolument hors d'état de se nourrir de leurs propres productions : elles se dissiperoient, si les Métropoles Européanes n'avoient soin de les pourvoir de vivres.

Dans les parties méridionales & dans la plupart des Isles de l'Amérique, la terre étoit couverte d'eaux corrompues, malfaisantes & même mortelles, lorsque l'ardeur du soleil y occasionnoit une espèce de fermentation : il s'y en élevoit des brouillards épais & chargés de sel marin, auquel les Physiciens de l'ancien monde avoient refusé la faculté de s'exalter. Le fait a prouvé le contraire : on y recueille encore de nos jours, sur les mangliers & d'autres végetaux, un sel qui renaît sans cesse, parce qu'il s'éleve sous la forme de vapeur, & se crystallise ensuite sur chaque feuille trempée de cette saumure.

Ce terrein fétide & marécageux faisoit végéter

plus d'arbres vénimeux qu'il n'en croît dans les trois parties du reste de l'univers connu : on en exprimoit ce suc si redoutable dont les sauvages armoient la pointe de leurs fleches, qui en effleurant seulement l'épiderme des hommes & des animaux, donnoient la mort la plus prompte possible.

La principale nourriture des Américains établis à la Côte Orientale, étoit une Plante empoisonnée qu'on ne rendoit comestible que par adresse. Je parle de tant d'espèces de *Jucas* & de *Manihots*, qui sont presque toutes mortelles, lorsqu'on les mange crues, & comme elles sortent du sein de la terre. (*) C'étoit néanmoins ce *Manihot* qui tenoit lieu aux Indiens du seigle & du froment, qu'ils ne connoissoient point. Il faut avouer que l'histoire de l'ancien Continent ne nous offre pas d'exemple pareil, & quelle qu'y soit la somme des malheurs, on n'y voit point de Peuple entier qui ait été contraint de tirer son premier aliment d'un végétal vénéneux ; hormis peut-être, dans des temps d'une disette momentanée & extraordinaire, où l'on a eu recours à la racine de *l'Arum*, qui est de toutes les plantes Européanes la plus approchante du *Manihot*, par sa qualité caustique, & nutritive quand on la prépare.

La plupart des végétaux qui ne sont que tendres & herbacés dans nos climats, ont été retrouvés en Amérique, sous la forme ligneuse des sous-arbustes ;

(*) Le véritable contrepoison du suc de Manihot, est le sel d'Absynthe delayé dans de l'eau de Menthe. On se sert aussi, dans quelques Isles, de la lie du Rocou, mais avec un moindre succès.

ce qui provenoit du Nître terrestre qu'ils éblouient en trop grande abondance. Quand on voulut, pour la premiere fois, dans la Nouvelle France, employer les cendres de bois pour blanchir le linge, on fut bien étonné de voir cette lessive découper en un instant toute la toile en lambeaux & la réduire ensuite en parenchyme, ce qu'on attribua, avec raison, à la violence du sel âcre & copieux que cette cendre receloit.

La surface de la terre, frappée de putréfaction, y étoit inondée de Lésards, de Couleuvres, de Serpents, de Reptiles, & d'Insectes monstrueux par leur grandeur & l'activité de leur poison, qu'ils tiroient des sucs abondants de ce sol inculte, vicié, abandonné à lui-même, & où la seve nourriciere s'aigrissoit, comme le lait dans le sein des animaux qui n'exercent pas la puissance de se propager.

Les Chenilles, les Papillons, les Mille-pieds, les Scarabées, les Araignées, les Grenouilles & les Crapauds y étoient pour la plupart d'une taille gigantesque dans leur espece, & multipliés au delà de l'imagination. En jettant les yeux sur les excellentes figures dessinées à Surinam, par Mademoiselle Merian, (*) on est frappé de la grosseur prodigieuse des Papillons, qui égalent le volume de nos Oiseaux.

Les plus anciens Etablissements des Européans en Amérique ne sont pas encore de nos jours, exactement nettoyés de bêtes immondes ou vénimeuses, dont l'humidité de l'Athmosphère facilite la population. Pa-

(*) Edition in-folio d'Oosterwyck, 1719. Amsterdam. Voyez aussi les quatre Volumes *du Trésor de Seba*.

nama est affligé par des Serpents, Carthagène par des nuées d'énormes Chauve-souris, Portobello par des Crapauds, Surinam par des Kakerlaques, la Guadeloupe & les autres Colonies des Isles, par des Ravets & des Scarabées-rongeurs, Quito par des Picques, Lima par des Pucerons & des Punaises. Les anciens Rois du Mexique & les Empereurs du Pérou n'avoient trouvé d'autre moyen pour délivrer leurs sujets de la Vermine qui les dévoroit, qu'en leur imposant des tributs d'une certaine quantité de Pucerons, qu'ils étoient obligés d'apporter tous les ans; Fernand Cortez en trouva des sacs pleins dans le Palais de Montezuma. Garcilasso dit que les Péruviens étoient également contraints d'en livrer annuellement un cornet rempli aux Incas, ce qui revient à peu près à ce tribut de têtes de moineaux qu'on exige des Paysans au Palatinat.

M. Dumont dit dans ses Mémoires sur la Louisiane, qu'il y croît des Grenouilles qui pèsent jusqu'à trente-sept livres, & dont le cri imite le beuglement des veaux : il n'existe pas de monstres semblables dans le reste du monde.

Les Fourmis ravageoient tellement les Contrées du Sud de l'Amérique, qu'on y surnommoit cet Insecte le Roi du Bresil : *il Rey di Brasil.* (*) Du temps que par un contraste singulier, les Onces, les Tigres & les Lions Américains étoient entiérement abâtardis,

---

(*) Du temps que les Hollandais étoient en possession du Bresil, on présenta à la Compagnie des Indes un projet, pour délivrer cette Province de l'Amérique des fourmis qui la devastent. Ce projet n'a jamais été rendu public. Il paroît que le meilleur moyen seroit d'encourager la multiplication du grand & du petit Fourmillier.

petits, pusillanimes & moins dangereux mille fois que ceux de l'Asie & de l'Afrique, qui ne connoissent ni les bornes de leur férocité, ni tout le pouvoir de leurs forces, le Canada nourrissoit une espèce de Tigre si peu vaillant, qu'on lui a donné le nom de *Tigre poltron*, c'est le Cougouar. Les Loups, les Gloutons, & les Ours avoient aussi dans ce Pays la taille rapetissée, & moins de bravoure que ceux de leur espèce qui habitent dans l'ancien Continent. Il paroît même, selon les observations de Mr. du Pratz & de quelques autres, que les Caïmans & les Crocodiles Américains n'ont ni l'impétuosité, ni la fureur de ceux de l'Afrique. Enfin une altération & un abâtardissement général avoit atteint, dans cette partie du monde, tous les animaux quadrupèdes jusqu'aux premiers principes de l'existence & de la génération.

Dès qu'on y perçoit la terre à la profondeur de six à sept pouces, on la trouvoit très-froide, & même dans la Zone Torride. (*) Les graines tendres qu'on y sémoit d'un doigt trop avant, se glaçoient & ne germoient pas : aussi a-t-on remarqué que la plupart des arbres indigènes de l'Amérique, au-lieu d'enfoncer leurs racines perpendiculairement, les faisoient tracer, comme par instinct, sur la superficie horizontale, pour éviter le froid de l'intérieur du sol. Pison, Margraff & Oviedo ont fait cette observation tant aux Isles qu'au Continent. En même temps, les troncs & les touffes de ces arbres y nourrissoient une multitude de végétaux implantés & parasites, des Polypodes, des Guis,

(*) Voyez *Pison*, *Introduction à l'Histoire Naturelle du Bresil.*

des Agarics, des Champignons, des Cuſcutes, des Mouſſes & des Lichens provenus du ſédiment d'un ſuc impur, que la végétation y pompoit de cette terre qui n'avoit jamais été émondée par l'induſtrie, & où la nature, faute d'être dirigée par la main de l'homme, ſuccomboit ſous ſes propres efforts. Il s'y engendroit par-tout un nombre inconcevable de vers, dont le corps humain & les productions des deux Regnes ſouffroient ſans relâche. Toutes les plaies & les bleſſures négligées pendant deux ou trois jours, y regorgeoient d'animalcules.

Les vers rongeurs des digues & des vaiſſeaux, en ont été tranſportés (*) par une Eſcadre Françaiſe en Europe, où l'on ne les connoiſſoit pas, il y a ſoixante ans : leur multiplication a été ſi prodigieuſe & ſi rapide dans nos Mers, qu'ils ont actuellement infecté tous les Ports, & ajouté de nouveaux dangers aux dangers de la navigation, en criblant ſous le pied du Matelot, la Carène des Navires. Ces Inſectes qui ont fait trembler la Zélande, étoient auſſi probablement originaires de l'Amérique, à laquelle les Européans ont rendu les Rats & les Souris qui n'y exiſtoient pas avant la découverte, & qui enſuite ont tellement pullulé, qu'ils ſont devenus un véritable fléau pour les Colonies. Si dans de certaines Iſles, les Souris n'avoient trouvé des ennemis dangereux dans les Serpents, elles auroient peuplé au point d'y commettre les mêmes

(*) Voyez un *Mémoire de Mr. Des Landes, Commiſſaire de la Marine* : il nomme les vaiſſeaux & les Officiers qui commandoient ſur l'Eſcadre, qui rapporta des Iſles de l'Amérique, les premiers vers Tarèts en France.

ravages, que les Lapins commirent jadis dans les Isles Baléares & en Espagne. (*)

En comparant les expériences qu'ont fait avec des Thermomètres, Mrs. de la Condamine & Juan d'Ulloa au Pérou, & l'infatigable Mr. Adanson au Sénegal, on peut aisément s'appercevoir que l'air est moins chaud au Nouveau Monde, que dans l'ancien Continent. En évaluant, le plus exactement possible, la différence de température, je pense qu'on la trouvera de douze degrés de latitude, c'est-à-dire, qu'il fait aussi chaud en Afrique à trente degrés de l'Equateur, qu'à dix-huit degrés seulement de cette Ligne, en Amérique. Les Thermomètres n'ont guères monté plus haut au Pérou, au centre de la Zone Torride, qu'ils n'arrivent en France au fort de l'été. (**) Quebec, qui est à peu près à la même hauteur que Paris, a un Climat sans comparaison plus âpre & plus froid que Paris : la différence est également sensible, entre

(*) En 1524, un vaisseau de l'Escadre envoyée à la découverte des Terres Australes, par l'Evêque de Plaisance, ayant passé le Détroit de Magellan, arriva au Port de la ville de los Reis : dans ce navire se trouvèrent les premiers Rats qu'on eut jamais vus au Pérou, & depuis ils ont furieusement multiplié. On juge qu'il faut qu'il s'en soit trouvé des petits dans les Caisses & Ballots de Marchandises. Les Indiens les appellent Ococha, ce qui signifie une chose qui est venue de la Mer. *Zarate Conq. du Pérou*, *pag.* 155.

(**) En 1736, le 31 Mai au matin, le Thermomètre marquoit à Quito, ville située à 13 minutes seulement de l'Equateur..... 1011. A midi.... 1014. Le premier Juin au matin...., 1011, & à midi $1013\frac{1}{3}$. Quant aux expériences faites dans la Zone Torride de notre continent, voyez *l'Histoire naturelle de Sénegal avec la relation abrégée d'un voyage fait en ces Pays, en* 1749, 50, 51, 52 *&* 53, *par Mr. Adanson, Correspondant de l'Académie des Sciences.*

la Tamise & la Baie de Hudſon, qui ont la même latitude.

Il n'exiſtoit au Nouveau Continent, entre les Tropiques, aucun grand Animal quadrupède. Les Naturaliſtes qui ont depuis long-temps fait attention à cette particularité, ont ſoupçonné que les grands germes ne pouvoient ſe développer dans ce climat déſavantageux aux principales productions du regne animal, & favorable ſeulement aux Inſectes & aux Serpents. Il paroît plutôt que la convulſion des Eléments, avoit jadis détruit en Amérique tous les grands animaux de la Zone Torride: les oſſements prodigieux qu'on y déterre, rendent cette conjecture fort probable, & l'on s'y arrêtera davantage, lorſqu'on traitera de la nature de ces Os foſſiles en particulier, dans la ſuite de cet Ouvrage.

Quant aux animaux indigènes du Nouveau Monde, ils étoient pour la plupart d'une taille peu élégante, & quelquefois ſi mal tournée, que les premiers Deſſinateurs ont eu de la peine à ſaiſir leurs contours & à rendre leurs caractères ſenſibles. On a obſervé que la queue manquoit au plus grand nombre des genres, & qu'il y avoit une certaine irrégularité dans la diviſion des doigts des pieds antérieurs, comparés à ceux de derriere; ce qui eſt fort frappant dans le Tapir, le Fourmillier, le Glama de Margraff, le Pareſſeux, & le Cabiai.

Les Autruches qui n'ont que deux doigts unis par une membrane dans notre Continent, avoient tous quatre doigts diviſés en Amérique.

Les animaux d'origine Européane ou Aſiatique,

qu'on y a transplantés immédiatement après la découverte, se sont rabougris ; leur taille s'est dégradée, & ils ont perdu une partie de leur instinct ou de leur génie. Les cartilages & les fibres de leur chair sont devenus plus rigides & plus coriaces : la viande de bœuf est si pleine de filasses, qu'on a peine à la mâcher à St. Domingue.

Les Cochons seuls y ont acquis une corporance étonnante, parce qu'ils se plaisent dans des Pays uligineux, abondants en fruits aquatiques, en insectes & en reptiles : la qualité de leur chair s'est beaucoup perfectionnée, & les Médecins des Indes l'ordonnent aux malades préférablement à toute autre. Herrera fait mention de l'Isle de Cubagua, où les Cochons amenés de la Castille changerent en peu de temps de forme, au point de devenir méconnoissables : leurs ongles pousserent tellement, que la corne en atteignit une demi-palme de longueur.

Les Moutons de l'Europe souffrent aussi une forte altération à la Barbade ; & on sait que les Chiens amenés de nos Pays, perdent la voix, & cessent d'aboyer dans la plupart des Contrées du Nouveau Continent.

Ceux d'entre les quadrupedes transmigrés, qui y ont le moins réussi, ce sont certainement les Chameaux. Au commencement du seizieme siècle, on en apporta quelques-uns de l'Afrique au Perou, où le froid dérangea leurs organes destinés à la réproduction, & ils ne laisserent aucune postérité.

Les Portugais ont eu plusieurs fois l'idée de transporter des Eléphants au Bresil, mais il y a toute appa-

rence que ces animaux y essuyeroient le même destin que les Chameaux au Pérou, & qu'ils ne procréeroient pas, quand même on les abandonneroit dans les Forêts à leur propre inclination; le changement de nourriture & de climat étant infiniment plus sensible aux Eléphants, qu'aux autres quadrupèdes de la premiere grandeur.

Entre les végétaux exotiques, importés en Amérique, les arbres à noyaux, comme les Amandiers, les Pruniers, les Cérisiers, les Noyers y ont faiblement prospéré & presque pas du tout. Les Pêchers & les Abricotiers n'ont fructifié qu'à l'Isle de Juan Fernandès : ils ont dégénéré ailleurs. Les plantes aquatiques ou succulentes qui exigent une terre humide & pâteuse, comme les Cannes à Sucre, les Melons, les Citrouilles, les Choux & les Raves, ont surpassé l'attente même des Cultivateurs. Notre Seigle & notre Froment n'ont pas pris, sinon dans quelques quartiers du Nord. Le Ris qui aime à être submergé, & les Féveroles qui se plaisent dans des marécages, ont donné des récoltes avantageuses.

On peut juger plus sûrement de la nature d'un Climat par ses productions végétales & animales, que par toutes les autres espèces d'observations, & c'est pourquoi nous nous sommes plutôt attachés à ces remarques, qu'à celles qui ont paru moins décisives ou plus vagues.

Les Lésards Iguans ou les Coqs de joute, dont tant d'Américains se nourrissoient, y renforçoient, sans qu'on le sût, le principe vérolique dont tous les hommes & beaucoup d'animaux étoient atteints depuis

le Détroit de Magellan jusqu'à la Terre de Labrador, où finissoit le mal vénérien pour faire place au Scorbut muriatique, qui n'en paroît être qu'une modification.

Il faut observer que la même espèce de Lésards Iguans est fort nombreuse dans l'Asie Méridionale, où l'on en a mangé la chair de tout temps, sans que jamais cet aliment y ait produit le moindre symptôme du Mal d'Amérique; ainsi il développe & aigrit ce virus par-tout où il le rencontre, sans le faire germer dans le sang de ceux qui en sont exempts.

L'Iguan est un vrai Lésard, de quatre à cinq pieds de long & de vingt pouces de circonférence: tout son corps est couvert d'écailles rigides, tuilées, brunâtres, & mouchetées de grandes taches blanches. Il a le dos armé d'un peigne, dont les dents très-aiguës commencent au chignon du col, & vont en diminuant insensiblement, jusqu'à l'extrémité de la queue: les pointes qui passent sur la convexité du dos, sont les plus longues. Comme il dresse ou déprime cette denture à proportion qu'il est en colere, les Hollandais & les Français lui ont donné le nom de Coq de joute. (*)

Cet étrange animal a sous la mâchoire inférieure, une poche, ou un sac pointu comme un capuchon, que les Naturalistes nomment un *goître*. La texture de ce goître est de la même substance que la pellicule & l'appendice qui ornent la gorge & la tête du Coq d'Inde; sa partie extérieure est hérissée de quelques dents assez petites: l'autre côté qui regarde la poitrine, est entié-

(*) *Seba Thesaurus rerum naturalium*, pag. 149. T. I. Tab. 95 & 96, &c.

rement édenté. Des écailles très-menues d'un bleu-mourant, d'un jaune-brun & d'un rouge-obſcur, tapiſſent cette eſpece de ſac au dehors.

L'Iguan a quatre pattes, diviſées en cinq doigts, garnis d'ongles crochus & effilés : ſon regard eſt horrible; il a les yeux grands, étincelants, bordés d'un cercle rouge, & les oreilles environnées de cette même peau froncée qui forme ſon goître. Sa langue eſt fourchue, applatie, & ſa gueule oſſeuſe eſt garnie de dents en faucille, fort tranchantes, mais courtes. Les écailles qu'il porte autour du col, ſont plus relevées que les autres, & les débordent.

Il n'attaque jamais les hommes, ſinon quand il eſt en chaleur & qu'on l'inquiete : alors il s'élance avec force, & mord opiniatrément ce qu'il ſaiſit, ſans quitter priſe : ſa morſure n'eſt pas dangereuſe, ſa bave n'étant impregnée d'aucune qualité vénimeuſe.

On le chaſſe principalement au printemps, parce qu'ayant brouté alors beaucoup de fleurs, & des ſommités de végétaux, il eſt plus gras qu'en d'autres temps. Sa queue & ſes cuiſſes ſont plus charnues que le reſte du corps enſemble, & peuvent ſervir à repaître quatre perſonnes. On préfere les femelles, parce que leur chair eſt plus tendre, plus blanche, & a le même goût que celle du poulet. (*) Ces femelles pondent

(*) Quelques Voyageurs paroiſſent faire grand cas de la chair de l'Iguan, & n'en ſauroient trop exalter la délicateſſe & la tendreté; cependant Piſon le Naturaliſte, aſſure qu'elle eſt fade, & qu'il faut y être accoutumé pour ne pas la trouver déteſtable : elle a le même goût que les cuiſſes de grenouilles en Europe.

pondent ſur les rivages de la mer, depuis treize juſqu'à vingt-cinq œufs, ſans jaune, gros comme ceux de pigeons, & qui ont la même vertu que la chair.

On a découvert juſqu'à préſent, quatre à cinq eſpèces de ces Léſards en Amérique, qui ne diffèrent que par la taille, l'arrangement & la marbrure des écailles : on en trouve au Breſil, à la Guyane, au Mexique, à la Nouvelle Eſpagne, dans différents autres endroits du Continent, & dans les Iſles.

Tel eſt cet animal ſi funeſte à ceux qui en mangent, lorſqu'ils ſont infectés du mal vénérien : non-ſeulement cet aliment irrite incroyablement cette indiſpoſition, mais la ranime & la réveille lorſqu'elle paroît aſſoupie. Les Nègres, qui ont en général un penchant marqué à ſe nourrir de Serpents & de Léſards, par préférence à toute autre viande, ſont auſſi extrêmement friands de la chair de l'Iguan; mais pour peu qu'ils ſoient viciés, leurs membres tombent en putréfaction, & pour les échapper de la mort, il faut leur adminiſtrer des remèdes très-efficaces, & ſur-tout des bouillons de Tortues. Les Européans mangent auſſi la chair & les œufs de cet animal, cependant avec plus de retenue & de précaution que dans les premieres années de la découverte de l'Amérique, où l'on en ignoroit la propriété malfaiſante ; on ne la ſoupçonnoit pas.

Quelques Auteurs veulent que les Nègres aient porté cette maladie de l'Afrique aux Indes Occidentales; mais cette opinion cent fois réfutée, eſt d'autant plus riſible, que ces prétendus Auteurs n'ont jamais connu la véritable époque de l'arrivée des premiers

Nègres au Nouveau Monde : quoiqu'il ſoit difficile de la fixer, (*) on ſait cependant avec certitude, qu'elle eſt poſtérieure aux temps où les Compagnons de Chriſtophe Colomb, & ſur-tout un certain Margarita, & un Moine nommé Buellio ramenèrent le mal vénérien de St. Domingue. Dans l'hiſtoire générale de Ferreras, ce fougueux Miſſionnaire eſt appellé Pierre Boil, Supérieur de l'Ordre de St. Benoit; dès qu'il fut débarqué à St. Domingue, il y excommunia Chriſtophe Colomb, qui a été par conſéquent le premier Européan excommunié en Amérique : Buellio ne ſe contenta par de cette baſſe méchanceté, il retourna en Eſpagne, où il infecta ſes compatriotes, &

(*) Il eſt conſtant que pendant les treize premières années de la déconverte de l'Amérique, les Eſpagnols n'y ont tranſporté aucun Nègre. Ce ne fut qu'en 1517, que ſe fit le premier tranſport régulier. Le plan de ce commerce, d'abord rejetté par le Cardinal Ximenès & approuvé par le Cardinal Adrien, avoit été conçu & rédigé par un Prêtre nommé Las Caſas, qui par la derniere bizarrerie dont l'eſprit humain ſoit capable, fit un grand nombre de Mémoires pour prouver que la conquête de l'Amérique étoit une injuſtice atroce, & imagina en même temps de réduire les Africains en ſervitude, pour les faire labourer ce Pays ſi injuſtement conquis, dans lequel il conſentit lui-même à poſſéder le riche Evêché de Chiapa.

Le Miniſtère Eſpagnol accorda, en 1516, un privilège excluſif pour l'achat & la vente des Nègres, au Sieur de Chièvres, qui ne ſe voyant pas en état d'en tirer parti, le revendit, pour 23 mille Ducats, à des Marchands Génois, qui formerent une Compagnie qui porta long-temps le nom de la *Compagnie des Grilles* : elle devoit fournir, la premiere année, quatre mille Nègres des deux ſexes; mais elle comprit trop bien ſes intérêts, pour ne point éluder une partie de ſon contract, & n'amena que mille pieces d'Indes, 500 mâles & 500 femelles, qui débarquerent au commencement de 1517, à l'Iſle de St. Domingue : on en envoya ſur le champ,

intrigua tant à la Cour, qu'il parvint à faire mettre Colomb aux fers. Ce grand homme ſe voyant en proie aux fureurs d'un ſi vil fanatique, ſe repentit d'avoir découvert un Monde nouveau.

Les habitants des Antilles, où le mal vénérien ſéviſſoit plus qu'ailleurs, diſoient qu'il leur étoit jadis venu du Continent de l'Amérique : ceux du Continent aſſuroient qu'il leur étoit venu de Antilles; perſonne ne vouloit l'avoir vu naître dans ſa patrie; mais ils tomboient tous d'accord, qu'ils avoient été de temps immémorial affligés de ce fléau, que les Européans reçurent en échange de la petite Vérole, qu'ils portèrent à leur tour au Nouveau Monde. Le pre-

---

la moitié au Mexique, où la dépopulation étoit extrême. Ces premiers Noirs revinrent à un prix exorbitant : en effet, on ne voit pas trop, pourquoi on permit à Chièvres de revendre une commiſſion qu'il ne pouvoit lui-même exécuter; ce qui accumula inutilement les fraix de la traite. Les Génois, qui retinrent long-temps entre leurs mains le trafic des Nègres pour les Indes Eſpagnoles, y gagnèrent des ſommes conſidérables.

Cet odieux commerce qui fait frémir l'humanité, avoit cependant été autoriſé & accordé aux Portugais, par une Bulle du Pape, de l'an 1440. L'Infant Henriquès de Portugal fut le premier Prince Chrétien qui ſe ſervit d'eſclaves Nègres : Ferdinand le Catholique en fit paſſer auſſi quelques-uns en Amérique, pour ſon propre compte, dès l'an 1510, ſans demander la permiſſion au Pape. En 1539, on tenoit à Lisbonne un marché public de Nègres & de Baſanés, & ce qu'il y eut de remarquable, c'eſt qu'on y vendit auſſi des Breſiliens : on trouve dans une Lettre du Chevalier Goes, qu'on négocioit, vers ce temps, 10 à 12 mille Nègres par an à Lisbonne, & qu'on les achetoit depuis 10, 12, 20, 30 juſqu'à 50 Ducats la pièce : dans une autre Lettre à Paul Jove, il dit que les Africains méritoient bien d'être traités en bêtes, puiſqu'ils parloient Arabe & qu'ils étoient circoncis. *Fragment d'un Diſcours ſur l'Origine de la Traite des Nègres, que je compoſai il y a quelques années.*

mier Américain de distinction qui mourut de cette petite Vérole transplantée, fut le frère du timide & malheureux Montezuma, Empereur du Mexique : le premier Européan de distinction que le mal d'Amérique emporta, fut le Roi François I; mais jusqu'à cet événement, arrivé en 1547, cette maladie avoit déja fait d'immenses ravages dans notre Continent; la rapidité de sa propagation fut étonnante : les Maures chassés d'Espagne en inoculèrent les Asiatiques & les Africains. En moins de deux ans elle pénétra depuis Barcelone jusques dans la France Septentrionale. En 1496, le Parlement de Paris, toutes les Chambres assemblées, porta le fameux Edit qui défendoit à tous les Citoyens atteints du mal d'Amérique, de se montrer dans les rues, sous peine d'être pendus, ordonnant sous la même peine, aux étrangers infectés, de quitter la Capitale en vingt-quatre heures. (*) Deux ans après, on voit déja cette même contagion se manifester en Saxe; au moins les Scholastiques de Leipsig soutinrent-ils des Thèses sur la nature du mal vénérien, qu'ils ne connoissoient point, dès l'an 1498 : ils

(*) Nous nous contenterons de rapporter le premier article de cet Edit, qu'on trouve tout entier dans Fontanon.

„ Pour pourveoir aux inconvénients qui adviennent chacun jour, par la fréquentation & communication des malades qui sont de présent en grand nombre en cette ville de Paris, de certaine maladie contagieuse, nommée la *Grosse Vérole*, ont esté advisez, concluds, & déliberez par Révérend Pere en Dieu, Monsieur l'Evêque de Paris, les Officiers du Roi, Prévôts des Marchands & Eschevins, & le Conseil, & l'avis de plusieurs grants & notables personnages de tous Estats, les points & articles qui s'ensuivent.

„ Sera fait cry public de par le Roi, que tout malade de ceste maladie de *Grosse Vérole*, estrangiers tant hom-

ſe dirent à cette occaſion, des injures effroyables en latin barbare, firent beaucoup d'arguments en forme, & ne guérirent aucun malade.

Le premier Poëte qui compoſa des vers ſur un ſi grand malheur, fut un Flamand, nommé le Maire: en liſant ſon Poëme, on s'apperçoit que les principaux ſymptomes qui accompagnoient alors cette épidémie du genre-humain, ont entiérement diſparu de nos jours: on oſe preſque croire qu'après s'être mitigée d'un ſiècle à l'autre, elle s'uſera par ſa propagation comme la lepre, dont les germes vénéneux ſe décompoſèrent & ſe détruiſirent, pour s'être, pour ainſi dire, trop étendus en ſuperficie. Enfin, un des plus grands Médecins de l'Europe a prédit que le ſang de notre dixième génération ſera réellement purifié, & qu'on verra la nature & l'amour rentrer dans tous leurs droits. Il eſt à ſouhaiter, ſans doute, que cette prédiction ſoit plus heureuſe que celle de Maynard, qui annonça l'extinction du virus vénérien, pour l'an 1584, & jamais il n'occaſionna une plus grande mortalité qu'en cette année-là.

---

mes que femmes, qui n'étoient demourans & réſidents en ceſte ville de Paris, alors que la dite maladie les a prins, vingt & quatre heures après le dit cry fait, s'envoiſent & partent hors de ceſte ville de Paris, és Pays & lieux dont ils ſont natifs, où là où ils faiſoient leur réſidence, quand ceſte maladie les a prins, ou ailleurs où bon leur ſemblera, ſur peine de la hart. Et à ce que plus facilement ils puiſſent partir, ſe retirent és Portes de St. Dénis & St. Jacques, où ils trouveront gens députez, leſquels leur delivreront à chacun quatre Sols pariſis, en prenant leur nom par eſcript & leur faiſant défenſes ſur la peine quc deſſus, de non rentrer en ceſte ville juſques à ce qu'ils ſoient entiérement garis de cette maladie, &c.

Le mal de Guinée, qu'on nomme *Taws* & *Erabyaws*, eſt une indiſpoſition ſi différente du mal d'Amérique, que le mercure eſt abſolument contraire aux Négres affligés des *Taws* : d'ailleurs les caractères & les ſuites de ces maladies n'ont rien de commun.

Ce qui prouve, ſans replique, que la peſte vénérienne eſt née en Amérique, c'eſt la quantité de remédes auxquels les Peuples de ces Contrées avoient eu recours pour en retarder les progrès extrêmes : ils uſoient de plus de ſoixante ſimples différents, que le danger preſſant les avoit forcés à connoître. Il ſeroit ſouverainement abſurde de dire que les Américains auroient cherché des remédes ſi multipliés, pour guérir une maladie inconnue parmi eux. Oviedo, qui, au rapport de Faloppe, s'étoit infecté à Naples, fut aſſez ingénieux pour conjecturer que ſon mal venant des Indes Occidentales, il trouveroit auſſi, aux Indes, le plus puiſſant ſpécifique ou la meilleure recette : il entreprit le voyage, & ne ſe trompa point : les Sauvages de St. Domingue, en le voyant ſeulement au front, connurent qu'il étoit gangréné, & lui montrèrent l'arbre du Gaïac. Oviedo fut heureux par ſon malheur, & fit une fortune immenſe en Eſpagne, où il rapporta la réſine, les écorces, & l'aubier du Gaïac avec la véritable préparation ſelon la méthode des Américains. Carpi, qui découvrit les vertus du Mercure en Italie, devint auſſi le plus riche particulier de ſon ſiècle, & ſon luxe éclipſa celui de tous les Princes ultramontains.

La grande humidité de l'athmoſphère en Amérique, & l'incroyable quantité d'eaux croupiſſantes ré-

pandues ſur ſa ſurface, étoient, dit-on, les ſuites d'une inondation conſidérable qu'on y avoit eſſuyée dans les vallées & les bas-fonds, & dont je ne me ſuis pas propoſé de parler ici fort au long : il n'eſt pas improbable d'attribuer à cet événement phyſique, admis comme vrai, la plupart des cauſes qui y avoient vicié & dépravé le tempérament des habitants ; & il ſemble qu'on peut adopter cette opinion avec moins de difficultés que l'hypothèſe de Mr. de Buffon, qui ſuppoſe que la nature, encore dans l'adoleſcence en Amérique, n'y avoit organiſé & vivifié les êtres que depuis peu. Ce ſentiment entraîne des diſcuſſions métaphyſiques, longues, obſcures, & qui heureuſement pour nous ſont inutiles. D'ailleurs il n'eſt pas aiſé de concevoir que des êtres quelconques ſeroient, au ſortir de leur création, dans un état de décrépitude & de caducité ; il paroît, au contraire, que leurs forces n'étant pas uſées ou affoiblies, ils devroient jouir d'une vigueur d'autant plus grande, que leur eſpèce ſeroit plus nouvelle.

Ceux qui ſe ſont imaginé que l'Amérique n'a jamais été ſujette à des inondations, parce qu'on ne trouve pas des coquillages ſur la cîme des montagnes du Pérou, ignoroient apparemment qu'on rencontre à la Terre del Fuego, au Chyli, aux Antilles, à la Louiſiane & à la Caroline des lits, des bancs & des collines entières de dépouilles marines. Pourquoi les ſommets des Cordelières fourniroient-ils des coquillages, puiſqu'on n'en trouve déja plus ſur les plus hautes pointes des Alpes, qui ſont cependant de plus de ſix mille cinq cents pieds moins

élevées que la tête du mont Chimboraço, au Pérou ? (*)

Comme le soleil enlève, par son action continuelle, les sels les plus subtils dans toute la profondeur de *l'Humus* qu'il dessèche, il est croyable que le climat du Nouveau Monde devient d'année en année plus sain & plus salubre. Il se peut que les végétaux s'y corrigent, parce que les fibres de leurs racines puisent moins de sucs caustiques & corrosifs : la multiplication des Insectes & des Serpents y diminue sensiblement : l'air même peut s'y être purifié. Du temps de Christophe Colomb, il suffisoit d'y séjourner quelque temps, pour gagner la goutte sereine & le mal vénérien sans contact, les germes en étant comme répandus dans l'Athmosphere, par l'expiration des habitants : aujourd'hui on n'y contracte plus cette dernière maladie que par le contact immédiat de ceux qui en sont infectés.

(*) Il est prouvé, par des observations, qu'on n'a jamais découvert des pétrifications sur la cime des montagnes les plus élevées, & même très-rarement sur le sommet des moyennes. Les pointes de ces montagnes n'étoient donc, dans le temps des inondations, que des Isles de différente hauteur & largeur, baignées par la surface des eaux, comme toutes les Isles connues de nos jours.

..... *Quod observationibus constet, in apicibus celsissimorum montium nunquam reperiri petrificata, & vel rarissimè in fastigiis minus altorum. Extantes igitur illi montium apices totidem tunc temporis insulæ erant, variâ altitudine & latitudine, in summis aquis extensæ; quemadmodum hodièque, quotquot habentur insulæ aquis circumdatæ, non esse videntur nisi montes in fundo aquarum radicati quorum culmina plus, minus lata, de maris superficie sese efferunt, ut solum habitabile exhibeant.* Seba Thesaur. Rer. Nat. Tab. CVI. pag. 125. Tom. IV. Edition d'Amsterd. 1765.

Par des observations plus exactes, on pourra un jour

Les Chiens Alains, que les Espagnols jettèrent dans différentes Isles & plusieurs cantons du nouveau Continent, furent bientôt aussi atteints de la peste vénérienne.

Ceux qu'on y mène à présent se conservent sains. J'avoue que cela peut venir de ce qu'on ne les nourrit plus avec la chair des Américains, dont l'usage abominable & continuel avoit peut-être gâté la race des premiers chiens transplantés en Amérique, cet aliment n'étant autre chose qu'un vrai levain variolique dans sa plus grande activité. (*)

On prétend que toutes les autres espèces d'animaux Européans dégénèrent moins aujourd'hui aux Indes Occidentales, que dans le premier siècle de la découverte : ce qui semble prouver au moins, que le climat s'y est un peu amendé.

Il est certain que le travail des Cultivateurs qui ont éclairci les forêts, purgé la terre de bêtes im-

---

déterminer à quelle hauteur les eaux se sont élevées sur notre planète, pendant les plus fortes inondations qu'elle a essuyées. Mr. Haller dit qu'on ne trouve aucune espèce de coquillage sur les plus hautes pointes des Alpes, d'où l'on peut déja calculer, à peu près, l'élévation des eaux dans notre Hémisphère ; ce qui n'est guères favorable au système qui forme les montagnes par l'action du flux, du reflux, & du mouvement régulier, qui emporte les eaux de l'Océan, d'Orient en Occident, puisqu'en ce sens, on devroit découvrir des coquillages sur les montagnes les plus élevées : Woadward qui pressentoit cette difficulté, assure hardiment qu'on en trouve sur toutes les pointes montagneuses, mais cela est très-faux, par la seule inspection.

(*) Les Chiens du Pérou, qui sont de la première race transplantée, éprouvent encore aujourd'hui des accès du mal vénérien. L'humidité de l'athmosphère en Amérique, est la véritable cause de ce que ces animaux n'enragent jamais dans aucune partie du Nouveau Monde.

mondes, dirigé le cours des rivières, faigné les marais & défriché de grands efpaces, doit avoir contribué, indépendamment des autres caufes, à corriger la qualité de l'air. Les forêts, ainfi que les fommets des montagnes, en fixant les nuages, rendent par-là les terreins adjacents humides & tourbeux, jufqu'au point d'y former des lacs, dont les eaux ftagnantes, & viciées, par la décompofition & la réproduction des végétaux & des infectes, exhalent des vapeurs extrêmement nuifibles à ceux qui n'y font point accoutumés.

Mr. Hume dit qu'il eft furprenant que les petites armées Efpagnoles, qui foumirent & dévaftèrent ces grandes régions, n'aient prefque rien eu à fouffrir des maladies : il fe trompe, faute de s'être inftruit dans les Hiftoriens de ce temps-là. Les troupes commandées par les frères Pizarres, furent attaquées au Pérou de gouttes aux yeux & de puftules peftilentielles : (*) de tous les pelotons qui étoient fous les ordres de Gonfalve, à peine échappa-t-il dix hommes. Cortez fut lui-même, avec une partie de fes troupes, atteint, dans le tourbillon de fes conquêtes, du mal vénérien, dont il feroit mort, fi les Mexicains ne l'avoient guéri par la vertu de leurs fimples ; les Mé-

(*) „ Ils furent auffi attaqués dans ce même lieu, de „ cette efpèce de maladie dont nous avons parlé au Cha- „ pitre quatrième du premier Livre, c'eft-à-dire d'une ma- „ nière de verrues, ou de cloux fort dangereux, & il n'y „ eut prefque perfonne dans toute l'armée qui en fut exempt. „ Tout malades qu'ils étoient, Pizarre les fit réfoudre à „ partir, leur perfuadant que la malignité de l'air dans ce „ lieu-là leur caufoit ces incommodités. „ *Zarate*, *Hift. de la Conquête du Pérou*, *Livre fecond*, *Ch. I. pag.* 80.

decins Eſpagnols ayant déja inutilement épuiſé les preſtiges & les reſſources de leur art. Fernand Sotto ne fut pas ſi heureux, il expira dans la Floride, & ſon armée s'y ſeroit entierement fondue par une épidémie, ſi les Sauvages n'avoient eu la ſimplicité d'indiquer encore un remède à leurs inſatiables oppreſſeurs. Enfin, jamais les maladies ne firent tant de ravages dans un Pays, qu'en Amérique pendant les premières années de la conquête : la mortalité fut extraordinaire par-tout où les Eſpagnols pénétrèrent, & la terre y étoit quelquefois ſi jonchée de cadavres, que les vivants ne ſuffiſoient pas pour y enterrer la moitié des morts. A l'Iſle de Cuba, où ſe fit la réunion de la petite vérole à la grande, il expira plus de ſoixante mille hommes, que ce double fléau moiſſonna en moins de ſix mois : l'Iſle de St. Domingue fit une perte d'hommes deux fois plus conſidérable.

L'Hiſtoire de la Jamaïque, écrite en 1750, nous dépeint, à la vérité, les Colons de cette Iſle, & ceux de la Barbade, comme des ſpectres ambulants, qui traînent plutôt leur exiſtence qu'ils ne la ſupportent, en luttant avec peine contre mille genres de maladies : cela ne paroît pas, au premier coup d'œil, fort favorable au changement du climat en mieux, dont nous venons de parler ; mais ces Iſles, ſituées dans la Torride, ont été, par une exploitation mal entendue, preſqu'entiérement dépouillées de leur ombrage, de ſorte que la chaleur y eſt devenue plus nuiſible que jamais aux habitants blaſés par le feu des liqueurs ſpiritueuſes. Ainſi ces cas particuliers, & pluſieurs autres de cette nature ne décident rien. Quand Mr. Franck-

lin dit que les abattis immenſes qu'on a faits dans les forêts de la Nouvelle Angleterre & de l'Acadie, n'ont point diminué le froid, cela eſt encore croyable, puiſqu'on a donné par-là plus de priſe & de champ aux vents du Nord, chargés d'atomes de glace, & qui dominent continuellement ſur ces plages. C'eſt ainſi qu'on eſt parvenu à rendre l'air de Rome plus pernicieux que jamais, en dégradant un bois de haute futaie qui ſervoit, de ce côté-là, de rideau contre les vapeurs ſulphureuſes du Royaume de Naples, & en laiſſant par une indolence impardonnable, les Marais Pontiens ſe renoyer après le deſſéchement fait ſous Auguſte.

A la première fondation des Colonies aux Iſles de l'Amérique, les Européans ne pouvoient y élever aucun de leurs enfants: la malignité de l'athmoſphère les étouffoit dans le berceau, ou des maladies inconnues les moiſſonnoient dans l'adoleſcence. Maintenant les Colons y conſervent à peu près le quart des enfants qui leur naiſſent. Il eſt vrai cependant que le climat du Nouveau Monde renferme un vice ſecret, qui juſques à préſent s'oppoſe à la multiplication de l'eſpèce humaine : les femmes d'Europe ceſſent d'y être fertiles bien plutôt que dans leur Pays natal. Calm, qui avoit obſervé ce phénomène, même dans l'Amérique ſeptentrionale, l'attribue aux continuelles variations de l'air échauffé & refroidi d'un inſtant à l'autre : je doute que ce ſoit là la véritable cauſe de cette ſtérilité prématurée. Le vice radical, qui dans cette partie de l'Univers arrête la propagation, eſt ſurtout apparent dans les Nègres, qui y procréent ſi peu

qu'on est obligé de les recruter par de continuels envois d'Afrique; sans quoi, en moins de cinquante ans, leur nombre s'éteindroit totalement, & leur race périroit; quoiqu'on en ait amenés à peu près quarante mille par an, depuis l'Epoque de 1517. Il y a eu des années où les recrues se sont montées à soixante mille pièces de Nègres, de Négresses, de Négrittes & de Négrillons; mais en d'autres temps, les traites ont été moindres, & sur-tout vers le commencement du seizième siècle, où ce commerce n'avoit pas encore acquis toute sa stabilité : de sorte que le calcul mitoyen, tel qu'on vient de le fixer, approche beaucoup de l'exactitude; & le total des Africains transplantés en Amérique, en un laps de deux cents cinquante ans, fournit par-là un nombre de dix millions d'hommes qui ont vécu & expiré dans l'humiliation, dans les tourments, dans la servitude, au centre d'une Terre étrangère, qu'ils avoient défrichée de leurs mains, pour enrichir leurs maîtres. (*)

Je crois qu'on me saura gré de ne toucher ici à aucune hypothèse sur l'origine de la population du

---

(*) Si l'on compte les Nègres dont on a besoin aujourd'hui pour recruter ceux qu'on met au travail en Amérique, on trouvera qu'un total de soixante mille pièces ne peut y suffire annuellement; mais comme on l'a dit, les traites n'ont pas toujours été aussi régulières & aussi considérables qu'elles le sont à présent.

Avant que la terre ne fût épuisée à la Barbade, il y falloit cent mille Nègres de recrue en trente ans. La Martinique & St. Domingue en emploient à peu près cent quatre-vingt mille, & il leur en faut vingt-cinq mille de recrue par an. La Jamaïque en emploie vingt mille, & elle a besoin de sept mille recrues par an. Par le Traité de l'Assiento, on

nouveau Continent : je me contenterai de dire qu'il n'y a pas de vraisemblance dans le sentiment d'un Auteur moderne, qui accorde à peine six cents ans au genre-humain en Amérique. Les raisons qu'il hazarde pour justifier cette date, se détruisent les unes par les autres, & ne forment toutes ensemble qu'un enchaînement d'erreurs, & d'erreurs remarquables.

Si la vie sauvage, si le défaut d'Agriculture & d'Alphabet prouvoient incontestablement la nouveauté d'un Peuple, les Lappons & les Nègres seroient les plus modernes des hommes. Cependant aucun Professeur de Chronologie ne connoît leur antiquité : ceux qui soutiennent qu'ils la connoissent, en imposent. Elle passe toute époque & toute mémoire.

Entre ceux qui ont proposé des systêmes, ou quelque chose de semblable, pour deviner le problême de la population de l'Amérique, il n'y en a pas qui aient plus mal réussi que les Savants qui ont prétendu que les Groenlandois étoient des Colonies Islandaises & Norvégiennes, qui en passant le Détroit de Davis, avoient rempli d'hommes toutes les Indes Oc-

---

a vu que les Espagnols devoient avoir, pour leurs possessions de Terre ferme, huit mille Noirs par an. Les Portugais en ont besoin, pour le Bresil seul, de vingt mille annuellement, & ils en ont traité, du temps passé, à peu près un pareil nombre, à Congo, à Cacongo, à Angole ; mais je doute que ce commerce soit maintenant dans cette même activité. Il seroit trop long de calculer ce que Cayenne, la Guadeloupe, Surinam, la Virginie, la Louisiane consument de Nègres ; tous ces établissements étant exploités par les mains des Africains, dont un seul, mis en bonne terre, rapporte à son maître 300 livres tournois par an.

cidentales jusqu'à la Terre del Fuego, puisqu'on sait à présent que les Groenlandois, loin d'être issus & venus de l'Europe, sont venus, au contraire, de l'Amérique, & ont été habiter une autre partie de leur Continent, ce qui est fort naturel.

Pourquoi n'a-t-on pas fait réflexion que les nations du Nouveau Monde sont aussi en droit de demander comment notre hémisphère s'est peuplé, que nous sommes en droit de demander comment les premiers hommes ont pu arriver en Amérique? Cela pourroit proprement se nommer sottise de deux parts. Cependant, à la honte de l'esprit humain, un Théologien a prouvé que la chaloupe où s'embarqua Noé avec sa famille, pour se sauver d'une inondation survenue en Asie, alla s'arrêter sur une montagne du Brésil : les enfants de cet heureux navigateur firent à la hâte quelques enfants du côté de Fernambouc, & se rembarquèrent tout de suite dans un autre canot, pour venir rendre le même service à notre Continent.

Cette opinion n'a pas plu apparemment au docte Mœbius, puisque dans son *Traité des Oracles*, il dit positivement que les Apôtres allèrent à pied, par la route des Indes Orientales, en Amérique, pour y prêcher leur religion, mais qu'ils trouvèrent ce Pays désert, & n'y rencontrèrent qu'une femme Groenlandoise égarée, avec laquelle ils peuplèrent le Canada, & le Seigneur bénit cette action méritoire.

Mr. de Guignes soutient, au contraire, dans un ample Mémoire Académique, que les Apôtres n'ont jamais voyagé fort loin ; mais il nous apprend en

revanche, dans ce même Mémoire, (*) que des Bonzes de Samarcand allèrent porter le culte du Dieu *La*, ou *Lam*, ou du *Grand-Lama*, en Amérique, vers l'an 458 de notre Ere vulgaire. Ces Bonzes s'embarquèrent, ajoute Mr. de Guignes, sur un navire Chinois qui alloit tous les ans par le Kamschatka au Mexique; quoique les Chinois avouent sincérement, qu'ils n'ont eu aucune connoissance ni du Kamschatka, ni du Mexique dans ce temps-là, & que l'idée de les chercher ne leur est jamais venue. Aujourd'hui même qu'ils connoissent ces deux Pays par oui-dire, ils n'ont garde d'y aller.

Quand on a une foible notion des Mers de la Tartarie, de leurs glaces, de leurs brumes, de leurs écueils, de leurs tourmentes, on ne peut assez s'étonner qu'il soit venu dans l'esprit d'un Savant de Paris, de faire naviguer des Chinois, dans de fort mauvaises barques, de leurs Ports à la Terre de Jeso-Gasima, de là au Kamschatka, de là à la Californie, & tout d'une traite vers le Mexique, par une route oblique & détournée, que les plus habiles navigateurs de l'Europe n'oseroient tenter avec les vaisseaux de la plus solide construction, & les meilleurs voiliers.

Dire que les Bonzes de Samarcand ont été prêcher au Mexique, avant que le Mexique ne fût découvert, c'est comme si l'on assuroit que Confucius est venu par la nouvelle Guinée ou les Terres Austra-

(*) Voyez Mémoires de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres, Tome 28, pag. 503, édit. in-4to. de l'Imprimerie Royale, 1761.

Auſtrales, en Weſtphalie pour convertir les Germains, & leur reprocher d'adorer les femmes déifiées. (*)

Nous connoiſſons aujourd'hui le culte du grand Lama & les dogmes de ſes Sectateurs. Or on n'a point reconnu au Mexique le moindre veſtige de cette Religion originaire de la Tartarie : on y obſervoit même des pratiques diamétralement oppoſées : on y égorgeoit des victimes humaines; on y avoit des idoles, du temps que le culte Lamique, fondé ſur la tranſmigration des ames & l'unité de Dieu, a les victimes & les idoles en horreur & en abomination : on ſeroit infailliblement exilé du Royaume de Laſſa & de tout le Thibet, ſi l'on y tuoit un ſeul agneau à l'honneur du Dalaï Lama. (**)

(*) On ſait que les anciens Germains étoient perſuadés que la divinité s'incarnoit de temps en temps, dans quelques femmes de leur nation, qu'ils adoroient de bonne foi, *nec tamquam facerent Deas*, dit Tacite. Ce culte a beaucoup de rapport avec celui que les Tartares rendent au *Grand-Lama*. Les femmes les plus célebres de la Germanie, qui ont emporté cet éminent préjugé de leurs compatriotes, ont été *Aurinia*, *Gauna*, & *Velleda* qui joua, ſous Veſpaſien, un rôle fort brillant chez les Bructeres : tout le Pays intermédiaire entre la Lippe & l'Ems obéiſſoit à ſon gouvernement Théocratique : quand le camp preſqu'inexpugnable de Xanten, au Duché de Clèves, & défendu par deux légions, fut pris par le Batave *Claudius Civilis*, on envoya en préſent le Général Romain à *Velleda*, qui réſidoit alors, dit-on, dans un Village nommé aujourd'hui Spellen, mais cela n'eſt pas probable, puiſque cet endroit n'eſt pas ſitué ſur la Lippe. *Velleda* fut à ſon tour priſe ſous Domitien, & montrée en triomphe à Rome.

(**) Cette averſion qu'ont les Tartares Lamas à immoler des victimes, a fait ſoupçonner à Mr. d'Anville, que leur Religion tire ſon origine du culte Bramique des Indiens; & que le Dieu *La* & le Dieu *Bra* ne ſont qu'une même perſonne. Je ne voudrois pas répondre que cela eſt exactement ainſi.

Je ne m'arrêterai donc point à tant de délires, qu'on a si long-temps & si patiemment nommés des raisonnements. On se tromperoit très-fort, si l'on croyoit que les autres systêmes proposés pour expliquer l'origine des hommes en Amérique, soient réellement supérieurs aux rêveries de Mœbius & de ses semblables.

La multiplicité des faits qu'on tâchera d'approfondir, ne laisse pas le moindre loisir pour réfléchir à de vaines spéculations, si absurdes qu'elles n'apprennent rien, lors même qu'on les réfute. Après avoir tracé une légère esquisse du climat du nouveau Continent au frontispice de cet Ouvrage, nous examinerons la constitution de ses habitants, également maltraités par la nature & la fortune.

Les Américains, quoique légers & agiles à la course, étoient destitués de cette force vive & physique qui résulte de la tension & de la résistance des muscles & des nerfs. Le moins vigoureux des Euro-

---

On connoît très-peu de Religions anciennes qui aient défendu de répandre le sang des animaux & des hommes au pied des Autels; cependant l'idée d'un tel précepte peut être venue aussi bien aux Législateurs de Lamas, qu'aux Législateurs des Brachmanes. Mr. d'Anville rapporte encore dans son Atlas de la Chine, qu'on ne sert au Grand Lama qu'une Tasse de Thé & une once de farine pêtrie avec du vinaigre, par jour pour toute sa subsistance. Je ne voudrois pas encore répondre que cela est exactement ainsi; ou si l'on a soumis ce Pontife à un tel régime, c'est que les Dévots, au rapport de Tavernier & de Gerbillon, mangent ses excréments. Ce vinaigre, dont Mr. d'Anville fait mention, n'est autre chose que le *Kunn* des Tartares : c'est une boisson qu'on fait avec du lait, & cette boisson n'est assurément pas du vinaigre. Quant au Thé qu'on sert au Dalaï-Lama, c'est le *Karatza* : c'est un arbuste qui a la feuille d'un verd plus foncé que le Théier de la Chine, & qu'on connoît sous le nom de *Thé noir*.

péans les terrassoit sans peine à la Lutte : quelle différence donc entr'eux & les anciens Sauvages des Gaules & de la Germanie, qui avoient acquis tant de réputation par la puissance de leurs membres robustes, & de leurs corps massifs & infatigables !

La constitution des Américains, peu défectueuse en apparence, péchoit fonciérement par foiblesse : ils s'éreintoient sous les moindres fardeaux ; & on a compté qu'en transportant les bagages des Espagnols, plus de deux cents mille d'entr'eux laissèrent, en moins d'un an, la vie sous le poids de la charge, malgré qu'on eût employé dix fois plus de monde à ces transports, qu'on n'y en auroit employé en Europe.

Leur taille, en général, n'égaloit pas celle des [illegible]ns ; mais la différence à cet égard n'étoit pas [illegible]ement sensible. Les anciens Auteurs disent que leur stature diminuoit à mesure qu'on approchoit de la Ligne Equinoxiale : cette observation a été mal faite ; les habitants de la Zone Torride ne sont pas communément aussi élevés que les naturels des Zones tempérées, ni aussi petits que les nations Polaires. Il est vrai que les débris encore existants des anciens Péruviens, fournissent, au rapport d'Ulloa, beaucoup d'individus qui passeroient pour des nains parmi nous.

On ne prit pas d'abord les Américains pour des hommes, mais pour des Orang-Outangs, pour de grands singes, qu'on pouvoit détruire sans remords & sans reproche. Enfin, pour ajouter le ridicule aux calamités de ce temps, un Pape fit une Bulle originale,

dans laquelle il déclara, qu'ayant envie de fonder des Evêchés dans les plus riches Contrées de l'Amérique, il plaisoit à lui & au Saint-Esprit de reconnoître les Américains pour des hommes véritables; de sorte que sans cette décision d'un Italien, les habitants du Nouveau Monde seroient encore maintenant, aux yeux des fideles, une race d'animaux équivoques. Il n'y a pas d'exemple d'une pareille décision, depuis que ce globe est habité par des singes & par des hommes.

Qui auroit cru que, malgré cette sentence de Rome, on eût agité violemment, au Concile de Lima, si les Américains avoient assez d'esprit pour être admis aux Sacrements de l'Eglise? Plusieurs Evêques (*) persistèrent à les leur refuser; pendant que les Jésuites faisoient communier, tous les jours, leurs Indiens esclaves au Paraguai, afin de les accoutumer, disoient-ils, à la discipline, & pour les détourner de l'horrible coutume de se nourrir de chair humaine. Si ces Missionnaires ne s'étoient servis de la Religion que pour adoucir les mœurs atroces de ces Peuples abrutis, l'humanité leur auroit des obligations infinies; mais s'ils ont réduit en servitude ces Sauvages qu'ils avoient baptisés, ils sont d'autant plus coupables d'avoir employé ce qu'il y a

(*) Ce Concile de Lima dont il est ici question, se tint, je crois, en 1583, & c'est le même où l'on condamna un visionnaire, qui, trompé par une femme prétendue possédée, soutenoit que Dieu avoit voulu l'associer à son essence, mais qu'il l'avoit refusé comme de raison, c'est-à-dire, par modestie; il soutenoit encore qu'il étoit Pape, ou qu'il le deviendroit; que le siège du Saint-Esprit étoit au Pérou, & celui du Démon à Rome. On condamna ce fanatique, le premier hé-

de plus auguste & de plus sacré parmi les hommes, pour leur faire éprouver le dernier des malheurs qui puisse accabler notre existence, l'esclavage.

Les Américains étoient sur-tout remarquables en ce que les sourcils manquoient à un grand nombre, & la barbe à tous. De ce seul défaut on ne peut inférer qu'ils étoient affoiblis dans l'organisme de la génération, puisque les Tartares & les Chinois ont à peu près ce même caractère : il s'en faut néanmoins de beaucoup, que ces Peuples ne soient & très-féconds & très-portés à l'amour; mais aussi n'est-il pas vrai que les Chinois & les Tartares soient absolument imberbes : il leur croît à la lèvre supérieure, vers les trente ans, une moustache en pinceau, & quelques épis au bas du menton. (*)

Outre le défaut complet de la barbe, les Américains manquoient tous de poil sur la surface de l'épiderme & les parties naturelles; en quoi ils étoient distingués de toutes les autres Nations de la terre : & c'est de là qu'on peut tirer quelques conséquences sur la défaillance & l'altération de ces parties mêmes; auxquelles on n'a d'ailleurs rien remarqué d'extraordinaire ou d'irrégulier, sinon la petitesse de l'organe & la longueur du scroton, qui étoit excessive dans quel-

---

résiarque de l'Amérique, à se taire : on ne le brûla pas, parce qu'heureusement pour lui, il étoit Docteur en Théologie.

(*) Quoique les Chinois n'aient pas des barbes touffues, il s'en faut de beaucoup qu'ils soient comme les Américains, dépourvus de poil sur le reste du corps : les femmes Chinoises l'abattent à la mode des femmes Turques & Persanes; mais les hommes le conservent au contraire des Orientaux.

ques-uns : aussi en faisoient-ils, au rapport de Pierre d'Angleria, un usage singulier, tant aux Antilles qu'au Mexique.

Le gonflement énorme du membre génital, qui a étonné les Observateurs chez quelques Peuplades, n'étoit point un caractère imprimé par la nature; mais un effet de l'art, & une opération pleine de dangers produisoit cette configuration monstrueuse, comme on le dira dans l'instant.

Je n'ignore point qu'en voulant expliquer pourquoi le corps des Américains est entiérement dégarni de poil, on a eu recours à plusieurs subtilités qui ne sont & qui ne sauroient jamais être des raisons. Il s'y est trouvé des Naturalistes assez bornés pour attribuer ce défaut au continuel usage du tabac que fument les Sauvages des deux sexes, & que les anciens Péruviens prenoient par le nez en poudre, comme nous le prenons encore aujourd'hui. Charlevoix prétend que le sang des Indiens Occidentaux, étant moins impregné de sel & plus limpide que le nôtre, occasionne naturellement ce phénomène : nous ferons voir au contraire, que c'est l'effet de l'humidité de leur constitution, & qu'ils sont imberbes par la même raison que les femmes le sont en Europe, & dans les autres parties du monde : leur peau est chauve, parce que leur tempérament est extrêmement froid.

Charlevoix se trompoit sans mesure, lorsqu'il s'imaginoit que les aliments simples & fades dont usoient ces Nations, empêchoient leur épiderme de se couvrir de poil. Les anciens Sauvages de l'Europe, tels que les Bataves, les Germains & les

Gaulois, (*) qui se nourrissoient aussi simplement que les Américains, avoient cependant des barbes prolixes, & tout le corps fort velu. Or une même cause doit avoir les mêmes effets, & c'est se faire illusion, que d'expliquer, par des raisons opposées, des faits semblables, ou des faits différents par les mêmes raisons.

Il est croyable que les Indigènes de l'un & de l'autre sexe seroient devenus, au nouveau Continent, plus féconds, plus propres à la propagation, s'ils avoient usé de sel commun, pour assaisonner leurs mets; mais la privation de ce stimulant ne pouvoit les avoir dépouillés de leurs barbes, puisque les Islandois & les Lappons, qui ne salent pas leurs aliments, ont le menton garni d'un poil assez épais, & si long qu'il leur descend jusqu'à la poitrine. Enfin, comme je le dirai dans le moment, les Péruviens & les Mexicains qui se servoient de sel, étoient imberbes eux-mêmes.

Il faut observer que les enfants sauvages, & principalement ceux de l'Amérique septentrional, ont en venant au monde, tous les membres chargés d'un duvet rare, qui se déracine & tombe vers le huitième ou neuvième jour, sans jamais plus repousser. Il n'arrive rien de tel aux enfants de nos climats, dont la peau

(*) Strabon & Tacite nous apprennent, à la vérité, que de leur temps, les Peuples des Gaules & de l'Allemagne faisoient déja usage du sel, & qu'il s'y élevoit quelquefois entr'eux des disputes pour la possession des Salines; mais il y a toute apparence que ceux qui habitoient fort avant dans le Pays & dans les montagnes, n'avoient encore aucune connoissance du sel, dont tant de Sauvages savent se passer, quoique les Nations civilisées le regardent comme une portion de leur nécessaire physique.

est rase & nette : ce n'est qu'au temps de la puberté, que le duvet croît, & ne tombe plus dans aucun instant de la vie, pas même lorsque les cheveux de la tête se déracinent dans la décrépitude. Les maladies peuvent quelquefois déranger ces règles, mais il suffit qu'elles soient constantes & uniformes dans tous les individus bien constitués.

Cette observation doit donc prouver le ridicule des Ecrivains qui ont assuré que les premiers habitants de l'Amérique étoient, à force de se dépiler, parvenus à rendre héréditaire, dans leurs descendants, cette défectuosité artificielle dans son origine. Je dis que cette espèce d'opinion est ridicule, parce que les mutilations violentes qu'essuient les parents, ne se transmettent nulle part à la postérité, comme on en apportera des preuves bien convaincantes, en traitant de la Circoncision : quelque répétées que puissent être ces amputations pendant un nombre infini de filiations, la nature triomphe, reste immuable, & ne condescend pas aux caprices de ceux qui prétendent l'asservir. D'ailleurs les vieillards de l'Amérique acquièrent, comme les femmes âgées dans nos Pays, quelques poils à la lèvre supérieure, ce qui indique que le germe n'en a point été détruit par des drogues.

Comme le sang de la plupart des Indiens occidentaux est aujourd'hui très-mélangé avec celui des Européans, des Nègres, des Mulâtres & des Hybrides de toute espèce, il leur naît un léger duvet à la région des aines; mais ils ont grand soin de l'arracher avec des pinces de coquilles, tant le préjugé leur est

teſté que ces parties, pour être bien, doivent être raſes ; car ils n'uſent point de dépilatoires par un principe de Religion ou de propreté, comme les Levantins.

Les petits Peuples fugitifs & errants, qui ont maintenu leur race ſans la croiſer, ſont à préſent, comme au temps de la découverte du Nouveau Monde, abſolument ſans poil ſur tout le corps. (*) Ce qui, loin d'être une preuve de vigueur & de vaillance, eſt au contraire l'empreinte de la foibleſſe, & cette foibleſſe tenoit plus au climat & au tempérament de ces Nations en général, qu'aux mœurs & à la façon d'exiſter & de ſe nourrir de chacune d'elles en particulier, puiſque les Péruviens & les Mexicains, qui connoiſſoient quelques commodités de la ſociété naiſſante & ébauchée, & qui impregnoient leurs viandes de ſel, n'avoient pas plus de barbe que ces malheureux, qui ſupportant tout le poids de la vie agreſte dans l'obſcurité des forêts, reſſembloient bien plus à des végétaux qu'à des hommes.

Au reſte, on ne peut ſtrictement affirmer que ceux d'entre les Sauvages qui ignoroient l'uſage du ſel gemme ou marin, ſe ſuſtentoient de mets ſi inſipides, que leur conſtitution en ait pu ſouffrir. Car

(*) L'Abbé Lambert, ſi connu par le cahos de ſes Compilations, qu'il a intitulées *l'Hiſtoire de tous les Peuples*, dit dans cette prétendue Hiſtoire, que les Samagos ou les Chefs des Sauvages de l'Amérique ſeptentrionale, ſont les ſeuls qui laiſſent croître leurs barbes : c'eſt comme s'il eût dit que chez les Juifs, les Rabins ne ſont pas circoncis. Il faut être extrêmement ignorant pour écrire de ſi grandes ſottiſes, & pour ne pas ſavoir que tous les Américains ſont naturellement imberbes.

en faisant rôtir ou boucanner la chair des animaux sur des charbons, ou dans la fumée, les particules salines du bois, recelées dans la cendre, ou dans la suie, pénétroient plus ou moins cette chair, & lui faisoient perdre une partie de sa fadeur & de son insipidité.

Le peu d'inclination, le peu de chaleur des Américains pour le sexe, démontroit indubitablement le défaut de leur virilité & la défaillance de leurs organes destinés à la régénération : l'amour exerçoit à peine sur eux la moitié de sa puissance : ils ne connoissoient ni les tourments, ni les douceurs de cette passion, parce que la plus ardente & la plus précieuse étincelle du feu de la nature s'éteignoit dans leur ame tiède & phlegmatique.

La masse de leur sang étoit certainement mal élaborée, puisque dans plusieurs endroits, les hommes faits & les adultes avoient du lait dans leurs mamelles. (*) Ce qui a donné lieu à quelques ancien-

---

(*) „ Qui novum perlustrarunt orbem, narrant viros „ penè omnes maximâ lactis abundare copiâ.

Ceux qui ont voyagé en Amérique, assurent que presque tous les hommes y ont abondamment du lait dans leurs mamelles. *Jonston*, *Thaumatographiæ*, *Art. de Sanguine menstrua*, *pag.* 464. On voit par ce passage, que le fameux naturaliste Jonston étoit persuadé que peu d'hommes, au Nouveau Monde, étoient exempts de ce vice; cependant si cela a été ainsi de son temps, il faut qu'il soit survenu quelque changement à la constitution actuelle des Américains.

„ Dans toute une Province du Bresil, dit l'Auteur des „ *Recherches Historiques*, *pag.* 372, les hommes seuls alaitent „ les enfants, les femmes n'y ayant presque pas de sein ni „ de lait. „

Quoique ce fait soit tiré des Relations du Bresil, qu'on peut consulter, il n'en est pas moins vrai que c'est une exagération.

nes relations, d'assurer que dans les Provinces du Sud de l'Amérique, ces hommes alaitoient seuls les enfants, exagération superflue dans un prodige qui n'en avoit pas besoin, & qui mériteroit d'être discuté dans un Traité particulier, où le Dissertateur, mis à son aise, pût entreprendre tous les détails & développer toutes les causes dont il croiroit entrevoir l'existence relativement à un effet si surprenant; mais pour vaincre l'ennui & abréger les longueurs de ce travail physiologique, je dirai en peu de mots ce que je croirai être suffisant pour éclaircir la difficulté.

Je suis donc persuadé que l'humidité du tempérament causoit, dans les habitants du Nouveau Monde, ce vice qui devoit influer, comme il est aisé de le comprendre, sur leurs facultés physiques & morales. Aussi peut-on dire que les hommes y étoient plus que femmes, poltrons, timides & peureux dans les ténèbres, au-delà de ce qu'on peut s'imaginer.

Aucun Naturaliste n'a recherché, que je sache, pourquoi les enfants mâles naissent par-tout, avec du lait dans leurs mamelles : il semble que cela doit être occasionné par l'humidité dans laquelle l'embrion a nagé sous les enveloppes de l'Uterus, ce qui empêche le fiel de s'aigrir & de s'épancher assez pour sanguifier exactement le chyle.

J'ai souvent entendu demander pourquoi la nature a donné des mamelles à tant d'animaux mâles? Ces parties étant toujours oblitérées, ne paroissent

être d'aucun ufage. Auffi a-t-on répondu que c'étoit fans deffein, fans but, & comme par méprife, que le fexe mafculin avoit été pourvu de ces faux organes; mais penfe-t-on que les parties de la ftructure animale, dont notre ignorance ne connoît pas la fonction, foient réellement inutiles dans le plan univerfel? Il faut obferver que tous les animaux mâles dont les femelles alaitent, ont des mamelles : fi j'ofois hazarder mon fentiment fur leur deftination, je dirois que le Fœtus, & l'Enfant nouvellement né fe déchargent, par ces conduits, de la liqueur laiteufe formée avant l'épanchement du fiel. Les garçons, en venant au monde, ont les mamelles fort gonflées, & il eft néceffaire d'en exprimer le lait, fi l'on veut qu'ils fe portent bien. Voilà donc à quoi ces organes fervent dans notre fexe : ils font une fois, dans la vie, d'une utilité décidée, ainfi que le cordon ombilical, & cela a fuffi à la nature pour en pourvoir tous les Etres bien conftitués, & conformes au modèle primitif de leur efpèce.

Si le tempérament des femmes n'étoit point & plus flafque, & plus humide que celui des hommes, elles fe trouveroient hors d'état d'alaiter leurs enfants.

Le lait s'engendroit donc auffi dans les hommes de l'Amérique, par un défaut de chaleur. Ils ne devoient donc pas être beaucoup portés à l'amour: ils devoient donc être d'un génie borné, fans élévation, fans audace, d'un caractère bas, & enclins naturellement à la nonchalance & l'inactivité. Leur foibleffe devoit les rendre vindicatifs comme

le font les femmes, qui ayant moins de forces pour repousser une injure, manquent par-là même de forces pour la pardonner; & l'instinct des Etres pusillanimes est de ne se croire jamais légérement offensés.

Les Américains avoient toutes ces qualités, qui résultoient nécessairement de leur tempérament : ils devoient encore leur longue vie à cette tiédeur de leur constitution, qui fait aussi excéder, parmi nous, l'âge des femmes en raison de celui des hommes : toutes les parties cartilagineuses & osseuses de leur machine, étant continuellement rafraichies & humectées, se durcissent plus tard, & durent par conséquent plus long-temps.

L'immense quantité de vers ascarides & cylindriques, qui persécutoient les Américains à tout âge, (*) provenoit peut-être de la même cause que le lait de leurs mamelles.

La liqueur du fiel étoit en eux édulcorée, ou ne couloit pas abondamment, comme dans nos enfants mâles, qui naissent avec un fluide laiteux qu'on voit se dissiper vers le cinquième ou le sixième jour, & dès l'instant qu'ils ont éprouvé leur jaunisse de santé, dont aucun enfant sain n'est exempt.

Cette jaunisse est produite par le premier épanchement du fiel dans la masse des humeurs; mais les vers cylindriques leur restent jusqu'à la dix-septième ou la dix-huitième année, temps auquel la bile doit acquérir assez d'acrimonie pour nettoyer le canal in-

(*) Voyez Pison *de Morbis Indicis*.

testinal, en tuant, par son amertume, les insectes logés dans ses replis.

Il y a beaucoup d'apparence que la transpiration insensible étoit, dans les Indiens occidentaux, moindre qu'elle ne devoit l'être : aussi avoient-ils généralement la pratique de se racler la peau, quelquefois jusqu'au sang, de se frotter avec des graisses pénétrantes, & de se manier fortement les membres, pour les tenir souples & en prévenir l'engourdissement.

Les Sauvages septentrionaux, d'ailleurs si peu industrieux, avoient néanmoins imaginé, par besoin, des sortes d'étuves où ils se faisoient suer presque tous les jours. Le grand & l'unique secret de leurs Alexis, de leurs Jongleurs, & de leurs Sorciers, consistoit à augmenter la perspiration, & à chasser le mal par les pores, en versant dans les malades d'effroyables doses de sudorifique.

On a remarqué, dit-on, que le sang de tous ces Peuples couloit plus paisiblement que celui des Européans, à cause de la viscosité froide qui en diminuoit le ton & l'action ; ce qui paroîtra d'autant plus vrai, que le goût qu'ils ont marqué pour nos liqueurs spiritueuses & échauffantes, a été si violent & si excessif qu'on n'en a jamais vu d'exemple en aucun Pays de la terre.

La maladie vénérienne pouvoit donc leur être naturelle, à cause de ce sang gâté qui circuloit dans leurs veines; mais il est surprenant que cette indisposition ne les empêchoit pas d'atteindre au dernier période de la vieillesse. C'étoit donc plutôt une affection de leur tempérament qu'une qualité morbifique

à leur égard. (*) Les Européans sont aujourd'hui dans le même cas avec le Scorbut, qui n'abrège point tant leurs jours, qu'on auroit dû s'y attendre.

Cette langueur singulière accompagne quelquefois les maladies qui attaquent insensiblement la masse générale des humeurs. Les anciens Auteurs qui ont écrit de la Lèpre & de l'Eléphantiase, conviennent unanimement que ces maux, malgré leur extérieur effrayant, n'accéléroient pas de beaucoup le terme ordinaire de la vie humaine, dès qu'on avoit soin d'en prévenir l'accroissement extrême par des palliatifs : chaque malade nourrissoit sa maladie, & la nourrissoit long-temps.

Les Américains, possesseurs de la Salsepareille, du Gaïac, & de la Lobelia, (**) pouvoient aisément empêcher leur mal endémique & national de dégénérer en excès : ils mâchoient aussi continuellement du

(*) Le mal vénérien ne faisoit pas parmi les Américains les mêmes ravages qu'il a occasionnés en Europe au commencement de sa transplantation. Cette maladie étoit dans son climat natal beaucoup plus bénigne que dans le nôtre : il y avoit des Provinces au Nouveau Monde où elle étoit aussi tolérable que l'est le Scorbut dans quelques endroits de la Frise. La Peste naît tous les ans en Egypte, & se répand de là sur les Pays circonjacents; cependant ce fléau, qui n'est point du tout redoutable pour les Egyptiens, produit par-tout ailleurs une mortalité & des dégâts affreux. Tel a été à peu près le sort du mal vénérien dans notre Continent, & celui de la petite vérole transplantée en Amérique, où elle est devenue la plus cruelle des maladies.

(**) Il n'y a que 18 à 19 ans, qu'on est parvenu à apprendre des Américains différents secrets, qu'ils avoient long-temps tenu cachés, pour guérir le mal vénérien. Mr. *Calm*, Botaniste Suédois, & Elève du célèbre *Linneus*, qui a voyagé en curieux & en savant dans l'Amérique septentrionale, s'y est assuré que les indigènes se servent, avec grand succès, de la *Lobelia*, qui est le *Rapuntium Americanum*

Coca & du Caamini, qui, en les faiſant cracher, les délivroient d'une quantité d'humeurs malignes. Il faut en dire autant du Tabac, qu'ils fumoient, ou qu'ils ſe fichoient dans le nez & dans la bouche, pour provoquer l'écoulement pituitaire & tuer les vers inteſtinaux.

Les Septentrionaux pouvoient avoir d'autres végétaux vermifuges & antivarioliques d'un uſage indiſpenſable pour eux : comme la Renoncule des Virginiens, l'Eſquine des Florides, la Caſſine ou le Thé des Apalachites, les Capillaires des Canadiens, le Saſſafras ou le Laurier des Iroquois, les feuilles du Celaſtrus infuſées, le petit Tabac du Nord & les Ecorces du Saul, priſes en fumigation.

Tous ces ſimples amers & ſudorifiques convenoient à des tempéraments froids, & ſurchargés d'une aquoſité nuiſible.

Il

flore dilute cæruleo de Tournefort, & qui dans le nouveau Syſtême Botanique, appartient à la claſſe des Monopétales irrégulières, Pentanthères Monoſtyles : on la nomme vulgairement *Cardinale bleue.* On fait avec les racines de ce ſimple, une décoction dont les effets ſont infiniment plus certains, & beaucoup moins dangereux que les différentes préparations mercurielles.

Mr. *Calm* a découvert encore que d'autres Sauvages emploient la racine d'une plante que Linneus, dans la Deſcription du Jardin de Clifford, nomme *Celaſtrus inermis foliis ovatis, ſerratis, trinerviis*, & qui eſt fautivement nommée, dans le Dictionnaire Encyclopédique, *Celaſtus :* elle eſt plus rare à trouver que la *Lobelia ;* cependant on la voit actuellement dans le Jardin d'Amſterdam & dans celui de Leide. Mr. *Calm* rapporte qu'on n'a jamais trouvé de Sauvage qui n'ait été radicalement guéri du virus le plus invétéré, en uſant de ce ſpécifique. *Mém. de l'Acad. de Stocholm. An.* 1750. Il ſeroit à ſouhaiter qu'on rendît, pour le bien de l'humanité, ces remèdes plus communs, & qu'on ne ſe bornât pas à en écrire des Traités preſqu'auſſi-tôt oubliés qu'ils paroiſſent.

Il faut convenir que le mal vénérien n'étoit ni si actif, ni si exalté parmi eux que parmi les méridionaux; cependant leurs filles, les plus saines en apparence, ne laissoient pas de communiquer aux Européans une espèce de virus qui, à la longue, pervertissoit la qualité du sang. Quand ces Nations eurent pris la petite vérole Européane, elle fit chez eux des ravages si rapides, si destructeurs, que plusieurs cantons en furent tout d'un coup dépeuplés, comme si la peste y eût voyagé. Le Paraguai semble être le foyer que cette maladie a choisi au nouveau Continent, qui en a autant souffert que l'ancien Monde a souffert du mal vénérien, & jamais il ne se fit un échange de calamités plus funeste pour l'universalité du genre-humain.

Il est sans doute fort remarquable que la petite vérole a été si meurtriere pour toutes les Nations sauvages auxquelles les Nations policées l'ont fait connoître.

En 1713, un vaisseau Hollandois l'apporta chez les Hottentots, qui en furent tellement accueillis, que plus des deux tiers de leurs Tribus, existantes du temps que Grevenbrouk en fit le dénombrement, sont anéantis aujourd'hui; & ce qui reste ne sera plus dans soixante ans. (*)

En 1733, les Missionnaires Danois portèrent la petite vérole au Groenland, & la mortalité y devint si excessive, qu'on commença à craindre l'extinction de

(*) En 1755, un autre vaisseau apporta une seconde fois la petite vérole au Cap de Bonne-Espérance, ce qui mit la Colonie Hollandaise à deux doigts de sa ruine.

l'espèce entière dans ces climats. A peine compte-t-on encore vingt anciennes familles Groenlandoises à la Côte occidentale. (*)

Les Suédois ont introduit ce fléau dans les huttes des Lappons, où il a immolé tant de monde, que de très-grands terreins, anciennement habités, sont de nos jours absolument déserts & abandonnés aux Ours. On sait que la Nation Lapponne est réduite à peu près au quart de ce qu'elle étoit, lors du dénombrement fait à la fin du seizième siècle.

Les Russes ont infecté de ce même venin, les Tungùses-Koni & les Tunguses-Sabatchi, & la contagion a emporté la moitié de leurs hordes.

Les Tunguses ont inoculé les Tartares Mongols, qui avouent que de temps immémorial, aucune épidémie n'a commis parmi eux des dégâts comparables à ceux de cette petite vérole transplantée autour du globe en moins de dix siècles, sans que les remèdes, ou la suite successive des générations aient pu adoucir son principe, qui paroît avoir résisté au temps même, & qui renaît après une inoculation légère ; car tel est enfin le résultat des raisonnements des Médecins, & des expériences des malades. Soit que l'insertion ait été faite par le nez, à la façon des Chi-

(*) En 1730, on évaluoit la population de tout le Groenland à trente mille hommes. En 1764, on n'en comptoit plus que sept mille. Les Cantons les plus avantageusement situés le long des côtes de la mer, contiennent à peu près neuf cents & soixante personnes sur des terreins de 20 & de 30 lieues en quarré. *Cranz Grœnlandischen Historie, Tome I, pag.* 17, *imprimé en* 1765 *à Barby.* Ce calcul est conforme à celui des Mémoires *MSS.* qu'on nous a fournis.

nois, (*) soit en soulevant ou en piquant l'épiderme à la mode des Circassiens, il est avéré que la petite vérole recommence de nouveau, si le premier levain injecté a manqué de puissance pour entraîner une éruption complette, & pour tirer de leur inertie les moindres atomes de ce poison héréditaire. Ne seroit-on pas parvenu plutôt à perfectionner cette opération utile, si l'on avoit mieux étudié les nuances des climats? N'auroit-on pas trouvé qu'il faut des impressions plus violentes, plus profondes pour inoculer en Allemagne, que pour inoculer en Colchide ou au Bengale?

Je me souviens même d'avoir lu un Mémoire, où l'Auteur prétend que la façon la moins dangereuse de communiquer la petite vérole, dans les Pays du Nord, est de faire prendre aux enfants, à l'intérieur, du pus variolique.

Les préservatifs employés par les Arabes, quand ce fléau devient contagieux, mériteroient aussi la dernière attention : on ignore presqu'entièrement leur procédé; on s'est contenté de soupçonner qu'ils se servent d'acides végétaux, mais il est constant qu'ils possèdent d'autres spécifiques, dont on pourroit tirer en Europe le plus grand parti.

(*) Les Chinois inoculent les enfants, en leur mettant dans le nez de petites fiches de coton imbibées de pus variolique. On a essayé cette méthode en Angleterre, & on a été contraint d'abord de l'abandonner; elle occasionnoit des symptomes affreux, des transports au cerveau & des vertiges. Il faut donc que le venin de la petite vérole soit plus violent à Londres qu'à Pekin, ou qu'on ait mal copié le procédé des Chinois, ou que le tempérament de ces deux Peuples demande des traitements différents.

Les voyageurs font mention de plusieurs autres maladies cruelles qui affligeoient le Nord de l'Amérique, telles que le Scorbut, le Catarre & la Pleurésie. Quant au mal de Siam, dont la cause réside dans le climat de l'Amérique méridionale, il ne s'est jamais étendu vers les régions boréales, & n'a fait qu'une seule irruption en Europe, où l'on parvint à l'éteindre, comme on éteint un incendie.

Il faut remarquer, en passant, que rien n'est moins fondé que l'opinion de ceux qui soutiennent que les Sauvages du Nouveau Monde n'avoient presqu'aucune connoissance de leurs Plantes indigènes : il y a assez de faits incontestables qui prouvent le contraire, & j'ose dire qu'ils avoient fait plus de progrès dans la Botanique usuelle, que dans toutes les autres Sciences ensemble ; au moins ne le cédoient-ils pas aux premiers Hottentots du Cap de Bonne-Espérance, qui excelloient dans la connoissance des simples, l'unique étude du Sauvage.

Le danger de s'empoisonner & la nécessité de guérir ses blessures, le forcent, malgré lui, à essayer les herbes qui naissent autour de sa cabane; sans quoi il seroit au-dessous des animaux qui, en fréquentant quelque temps un même pâturage, parviennent à distinguer les plantes nuisibles d'avec les alimentaires.

Ayant posé que le défaut de chaleur, & l'humidité surabondante & visqueuse sont les principaux caractères de la constitution des Peuples Américains,

il s'ensuit naturellement qu'ils devoient ne point avoir de barbe, mais d'immenses chevelures : en effet on n'a pas trouvé d'homme au Nouveau Monde, dont les cheveux ne fussent longs, lisses, & très-épais, comme ceux des femmes : on n'y a pas vu de peuplade, & peut-être point un seul individu à cheveux bouclés, crépus ou lanugineux, ce qui indique que les hommes, même sous l'Equateur, avoient un tempérament aussi humide que l'air, & la terre où ils végétoient. Ils ne grisonnoient presque jamais, & ne perdoient leurs cheveux en aucun âge; parce que les sucs capillaires étoient sans cesse rafraîchis en eux par les fluides abondamment répandus dans les cellules de la peau, & dans tout le corps en général; & c'est apparemment là la cause pourquoi ils ont toujours mieux résisté dans les mines, & ont été moins affectés des vapeurs mercurielles que les Européans & les Nègres, qui y deviennent d'abord étiques; & quoiqu'on leur fournisse le *Coca* & l'*Herbe Paraguaise*, ils y meurent bientôt : les naturels, au contraire, y vivent pendant quelque temps, pourvu qu'on ne leur impose qu'une très-petite tâche, & qu'on les relaie avec exactitude.

Les femmes Américaines, au moment de la découverte de leur Patrie, manquoient, comme les hommes, de poil sur les parties naturelles & tout le reste du corps. Améric Vespuce dit que les premières d'entr'elles, qu'il vit entiérement nues dans les Provinces méridionales, n'avoient aucun air d'indécence, à cause de leur grand embonpoint, qui faisoit en elles les fonctions de ce tablier que la

nature a donné, à ce qu'on dit, aux Hottentotes. (*)

Les Sauvageſſes du Nord étoient auſſi fort corpulentes, groſſes, peſantes, & d'une taille mal priſe, caractère commun à tout le ſexe des Indes occidentales, où l'on n'a pas retrouvé le ſang de Circaſſie & de Mingrelie.

Comme les Américaines accouchoient ſans ſecours, avec une facilité & une preſteſſe qui ſurprit étrangement les Européans, il s'enſuit qu'outre l'expanſion du conduit vaginal, tous les muſcles de la matrice étoient en elles peu ſuſceptibles d'irritation, à cauſe des fluides qui les relâchoient.

Il ſemble que la dégénération, dans toutes les eſpèces animales, commence par les femelles : celles-ci principalement, infectées du mal vénérien, & atteintes de pluſieurs autres défauts eſſentiels, avoient infiniment plus de lait que n'en ont les femmes dans le reſte de l'univers; & comme elles procréoient peu, leurs enfans étoient allaités juſqu'à l'âge de dix ans, dans les Contrées du Sud, & juſqu'à ſept ordinairement dans les Provinces ſeptentrionales. (**) Pluſieurs Relations diſent qu'on y a trouvé des garçons de douze ans, à qui la mere donnoit le ſein ; & ce qui eſt plus frap-

(*) Il y a ſans doute de l'hyperbole dans les deſcriptions que quelques Auteurs font de ce prétendu tablier : on en parlera plus au long dans le ſecond volume de cet Ouvrage, à l'Article de la *Circonciſion* & de *l'Infibulation*.

(**) Chez la plupart des ſauvages *Chaſſeurs & Pêcheurs*, les femmes doivent allaiter leurs enfants plus long-temps que par-tout ailleurs : c'eſt une incommodité de plus, qui réſulte de leur façon d'exiſter. Les meres ne ſauroient y préparer

pant encore, on y a vu des femmes presque sexagénaires servir de nourrices aux enfants de leurs enfants. Les voyageurs du siècle passé, en faisant l'énumération des maladies auxquelles les naturels de la nouvelle France étoient sujets alors, rapportent que les femmes sauvages y étoient fort souvent incommodées d'une si grande réplétion de lait, qu'elles se voyoient contraintes, lorsqu'il ne leur naissoit pas d'enfants, ou que les maladies les emportoient, de se faire tetter par de petits chiens dressés à cet usage.

Cette surabondance de la liqueur laiteuse, engendrée par l'humidité de leur tempérament, dérangeoit vraisemblablement en elles le flux sexuel, qui étoit rare, & non périodique dans plusieurs individus. Quelques Naturalistes, sur le témoignage desquels il paroît qu'on peut se reposer, assurent que dans plusieurs cantons, les Américaines n'éprouvoient aucun écoulement en aucun temps. Autre phénomène aussi étonnant que le lait des mâles, & qui tend encore à nous convaincre que l'Espèce humaine, dégénérée aux Indes occidentales, péchoit par un vice manifeste dans le sang : & ce vice est presque sans exemple; car quoiqu'on ait rapporté la même chose des Samoïedes, on sait aujourd'hui, à n'en pas douter, par les derniers

aucune nourriture capable de remplacer le lait : n'ayant ni pain, ni pâte, ni farine, il ne reste de ressource que dans le sein maternel. Car la chair boucannée, le poisson séché, les poudres nutritives, les végétaux cruds ou rôtis ne sauroient sustenter des enfants de trois ou quatre ans, que ces aliments compactes & grossiers tueroient : aussi se révoltent-ils, quand on leur en présente, & leur estomac les rebute comme par instinct.

avis que les Physiciens d'Archangel nous ont communiqués, que les femmes Samoïedes sont soumises à la loi générale, ainsi que les Lapponnes, entre lesquelles on en a trouvé, à la vérité, quelques-unes dont l'émanation étoit irréguliere, & quelquefois totalement interdite : mais alors le marasme, & les eaux intercutanées les attaquent, & le Professeur Linneus a reconnu, par ses recherches en Lapponie, que les femmes en qui le flux cessoit, avoient une espèce d'hydropisie dans les pieds, (*) ce qui n'est point surprenant.

L'évacuation périodique du sexe n'est pas fort copieuse dans les Pays ou excessivement froids, ou excessivement chauds : cependant chez les Peuples qui habitent le climat le plus tempéré de l'Amérique, les Médecins employés dans les Colonies, ont calculé que la dose de l'émanation des femmes Indigènes, lorsqu'elle est la plus abondante, n'équivaut point au tiers de l'émanation des Européanes. (**)

Quoique ni la suppression absolue des règles, ni leur retard passager n'empêchent point l'ouvrage de la génération, on peut néanmoins compter ce dérangement entre les causes physiques qui rendoient les Indiennes si peu fécondes. Si l'on y ajoute l'affoiblissement des mâles, & l'affection vénérienne, on concevra pourquoi l'Amérique étoit le Pays le moins peuplé du globe. L'animosité des peuplades acharnées à leur

(*) Voyez la FLORA LAPPONICA de Mr. Linneus.

(**) On avoit déja fait cette observation du temps de la Hontan, qui en parle dans ses Mémoires.

destruction mutuelle, leurs ames imbues de venin, la stérilité de la terre, la multitude de serpents & d'animaux armés d'une salive empoisonnée, enfin la nature même de la vie sauvage y conspiroit contre la propagation, & cela n'a pas besoin d'être expliqué, car si l'on excepte le seul exemple des Nègres, qui multiplient beaucoup dans l'état agreste, il n'y a pas de Peuple sauvage qui soit nombreux ou qui puisse le devenir.

On a supputé que dans la Virginie, lors de l'arrivée des premiers Anglais, il n'existoit que cinq cents personnes sur un terrein de soixante lieues en quarré; tandis qu'une lieue quarrée peut, au calcul de Mr. Vauban, nourrir commodément huit cents hommes. Le Chiriguai, dont l'étendue est de cent lieues gauloises, sur cinquante de large, ne contenoit tout au plus que vingt mille Sauvages. Dans la Guiane, qui peut être une fois plus grande que la France, on n'a compté, au moment de la découverte, que vingt-cinq mille ames. En remontant vers le Nord, on a parcouru des Landes & des Forêts de trois cents lieues en tout sens, sans rencontrer une famille, une cabane, sans voir un animal à face humaine. La population des Péruviens & des Mexicains a été visiblement exagérée par les Ecrivains Espagnols, accoutumés à peindre tous les objets avec des proportions outrées. Trois ans après la conquête du Mexique, on fut contraint de faire venir des Isles Lucaïes, & ensuite des Côtes de l'Afrique, des hommes pour peupler le Mexique: si cette Monarchie avoit contenu trente millions d'habitants en 1518, pourquoi étoit-elle déserte

en 1521? Ne feroit-il pas abſurde de ſuppoſer que Fernand Cortez, accompagné ſeulement de quatre cents aſſaſſins, eût en un laps de trois ans, égorgé & défait un Peuple de trente millions? Quand même il auroit eu l'envie d'extirper, dans cette malheureuſe Contrée, l'Eſpèce entière, le temps n'auroit point ſuffi pour verſer tant de ſang, pour immoler tant de victimes, pour commettre tant de forfaits.

J'ai toujours été ſurpris que Dapper, qui avoit étudié avec quelque attention les Relations de l'Amérique connues de ſon temps, ſe ſoit perſuadé que la population y ſurpaſſoit celle de l'Europe & égaloit celle de l'Aſie. Erreur ſi palpable, que ce feroit trop faire que de la réfuter. Quand on ſuppoſeroit encore, pour un inſtant, que toute l'Amérique contenoit, au moment de ſa découverte, dix millions d'hommes de plus qu'on n'en compte actuellement en Europe, il n'en feroit pas moins vrai qu'eu égard à l'étendue de la ſurface habitable, le nouveau Continent n'étoit qu'une ſolitude prodigieuſe, dont la race humaine n'occupoit qu'un point : il eſt également vrai que les hommes y étoient lâches ou impuiſſants en amour, les femelles par conſéquent inféconde s, & qu'il y naiſſoit, ſans comparaiſon, plus de filles que de garçons.

Riccioli, cet impertinent calculateur, qui du fond de ſon cabinet répandoit par-tout des nuées, des déluges d'hommes, n'en plaçoit pas moins de trois cents millions en Amérique, ſans reſpecter l'ombre même de la vraiſemblance. Les Arithméticiens politiques qui ont ſuivi Riccioli, lui ont rabattu ſur ſon calcul

deux cents millions d'ames aux Indes occidentales, & ce n'étoit pas encore aſſez. Un Savant d'Allemagne, nommé Suſmilch, & qui s'eſt ſignalé par ſon opiniâtreté à faire, pendant quarante ans, des recherches ſur le nombre d'hommes répandus ſur la totalité du globe, aſſure qu'il ne croit pas que l'Amérique en renferme cent millions du Sud au Nord, & y compriſes les Iſles de ſa dépendance : cependant dans ſa Table, il en met cinquante millions de plus qu'il n'y en ſuppoſoit réellement. (*) Sans examiner ce qu'il y a d'irrégulier ou d'arbitraire dans ce procédé, il ſuffit de dire que, ſi cet Ecrivain eût puiſé dans des ſources moins impures que les *Lettres Edifiantes*, qui ſont les ſeuls mémoires ſur leſquels il ſe fonde, il n'eût accordé, tout au plus, à l'Amérique en général, que 30 ou 40 millions d'Indigènes, c'eſt-à-dire, de véri-

(*) Selon *la Table des vivants de Suſmilch*, l'Europe contient 130 millions d'hommes : ce dénombrement paroît être fait avec la dernière ponctualité, & il eſt peut-être impoſſible d'approcher davantage de la vérité. Selon cette même Table, l'Aſie en contient 650 millions ; ce qui eſt bien moins un calcul qu'une eſtime ; elle donne à l'Afrique 150 millions, & cette ſupputation eſt, à coup ſûr, fautive, puiſque l'on ne connoît que les Côtes de cette vaſte portion de l'ancien Continent ; & la population de ces Côtes eſt très-conſidérable, à en juger ſeulement par la Traite des Nègres. Le même Auteur met, comme nous avons dit, 150 millions d'hommes en Amérique, & en cela il y a de l'exagération, puiſqu'il s'enſuivroit qu'il y auroit à peu près treize à quatorze perſonnes ſur un mille Anglais en quarré, ce qui n'eſt pas, au rapport de toutes les Relations les plus exactes. Au reſte il eſt étonnant que l'Aſie contienne elle ſeule plus d'habitants que le reſte de l'univers connu ; quoiqu'elle n'ait, ſelon Tempelman, que 10257487 milles Anglais quarrés. Ce doit être le vrai climat de l'homme.

tables Américains, qui ne sont ni métifs, ni issus de métifs : car il n'est pas ici question de ce ramas d'aventuriers à qui il a été expédient d'aller vivre & mourir dans un autre Hémisphère, pour débarrasser le nôtre.

C'étoit une loi chez tous les Peuples sauvages du Nouveau Monde, de ne pas approcher les femmes affectées de leur indisposition naturelle, soit que le contact du flux y fût dangereux, soit que l'instinct seul y eût enseigné cette retenue. Dans la Guiane, les Caciques & les Roitelets connoissoient entre les autres affaires sérieuses de leur administration, du temps où chaque fille de leur district avoit commencé à sentir la crise de son sexe pour la première fois : on pratiquoit, à cette occasion, plusieurs cérémonies qui annonçoient l'importance de cette époque, & on finissoit par exposer la patiente à la morsure des fourmis, qui en lui piquant tout le corps, lui tenoient lieu d'une ablution légale; car que peut-on soupçonner de moins absurde touchant les motifs d'une coutume si insensée en apparence ?

Il est avéré que tous les Indiens étoient Polygames, si l'on en excepte quelques Hordes particulières qui ne tirent pas à conséquence pour la totalité. On pourroit croire que cette Polygamie dépose contre ce que nous avons dit de la tiédeur de leur tempérament; mais c'en est, au contraire, une preuve de plus : dès qu'une femme avoit eu un enfant, ils en étoient dégoûtés, & ne communiquoient plus avec elle de deux à trois ans : dans cet intervalle ils cherchoient une autre épouse.

Les Iroquoiſes craignoient tellement l'enfantement, qu'il leur arrivoit ſouvent de ſe faire avorter, ſoit par la preſſion, ſoit par la maſtication d'une certaine herbe qui nous eſt inconnue : quand la groſſeſſe ſe manifeſtoit, le mari les rebutoit. Ces pratiques ne tenoient point tant à la conſtitution de la vie ſauvage, qu'à la nature altérée de ces infortunés individus.

Les Méridionaux ne paroiſſoient guères plus ardents, & quoique ce ſoit le génie des Sauvages en général de maltraiter les femmes, ceux-ci avoient rendu leur condition & leur exiſtence inſupportables ; ils s'arrogeoient ſur elles droit de vie & de mort, & les excluoient de la famille ſelon leur caprice : tout commerce ceſſoit avec elles pendant les premières années qu'elles allaitoient leurs enfants : chez eux le ſexe étoit eſclave ; non ſoumis à la clôture, on le ſoumettoit aux plus durs travaux. Enfin on l'outrageoit trop pour l'eſtimer. Les Voyageurs les plus éclairés s'accordent unanimement ſur cet article ; car ce que les Jéſuites, jamais véridiques, ont raconté de la façon dont les jeunes Américains faiſoient l'amour aux filles qu'ils vouloient épouſer, eſt non-ſeulement exagéré, mais inventé à plaiſir, pour jetter tant ſoit peu d'intérêt dans l'Hiſtoire du Baptême des Indiens, & pour embellir les Annales de l'Egliſe Iroquoiſe & Huronne, comme parle le P. Charlevoix.

Dans les Pays les plus chauds, comme le Breſil, les jeunes gens ne ſe paſſionnoient guères & épouſoient ſouvent des filles avec qui ils n'avoient eu au-

cune liaiſon, & les congédioient avec la même légéreté, ou la même indifférence. (*)

Améric Veſpuce rapporte que dans pluſieurs endroits, où toute une Peuplade logeoit dans une vaſte cabane, les vieillards ne finiſſoient point d'y prêcher du matin au ſoir, qu'il falloit être plus courageux à la guerre, & plus aimer les femmes qu'on ne les aimoit: ces vieillards s'étoient donc apperçu, par leur propre expérience, que le défaut de tendreſſe pour le ſexe étoit un vice national, d'où réſultoient les plus grands déſordres qui puiſſent exiſter dans une ſociété, & même dans une ſociété de barbares; mais ces ſermons ne pouvoient y dompter le tempérament, non plus que là où l'on prêche le contraire.

Les naturels de la nouvelle France, dit la Hontan, aiment avec tant de langueur, & ſi paiſiblement, que leur amour porte à peine le caractère de la bienveillance: ils n'éprouvent que rarement les tranſports qui accompagnent cette paſſion dans le cœur de tous les êtres animés: ils craignent toujours, diſent-ils, de s'énerver; & cette appréhenſion les retient dans les bornes d'une modération preſqu'incroyable pour ceux qui n'en ont pas été témoins.

Je veux bien avouer que la dureté de la vie agreſte peut rendre aux hommes, comme aux animaux,

---

(*) La plupart des Américains n'obſervoient dans leurs mariages aucun degré de parenté: les Caraïbes épouſoient quelquefois leurs filles, & l'Inca du Pérou devoit, ſelon une loi fondamentale de l'Empire, épouſer ſa ſœur, & à ſon défaut, ſa plus proche parente. En un mot, les véritables Sauvages des Indes occidentales, n'avoient pas la moindre idée de ce que nous nommons *l'inceſte*.

les moments de l'amour périodiques, & les fixer à de certaines ſaiſons : auſſi entre tous les vrais Sauvages du Nouveau Monde, les femmes enceintes recherchoient auſſi peu les mâles que les mâles les y recherchoient ; d'où l'on pourroit inférer que cette inclination caractériſe l'homme naturel, qui n'eſt corrompu ni par les maux, ni par les biens de la Société : mais en Amérique, les Peuples, civiliſés eux-mêmes, ne connoiſſoient jamais de femmes dont ils ſoupçonnoient la groſſeſſe, & c'eſt là vraiſemblablement une des raiſons pourquoi il y naiſſoit ſi peu d'enfants tortus & contrefaits, dont la multiplication tient, plus qu'on ne le penſe, à une incontinence brutale.

Très-éloigné d'attribuer la retenue des Américains à des motifs de vertu ou de religion, je n'y entrevois d'autre cauſe que leur aliénation pour le ſexe. Cette répugnance avoit, d'un autre côté, produit d'autres abus.

La Pédéraſtie étoit fort en vogue dans les Iſles, dans le Mexique, dans le Pérou, & dans tout le nouveau Continent, & cela avant l'arrivée des Nègres, qu'on a fauſſement accuſés d'avoir tranſporté cette corruption d'un monde à l'autre.

Le défaut des femmes Américaines avoit peut-être fait naître ce goût pour la non-conformité, dans des hommes indifférents, qu'une jouiſſance aiſée ne tentoit point. Cela eſt d'autant plus croyable, que dans pluſieurs endroits ces femmes tâchoient de remédier au défaut phyſique de leur organiſme, en faiſant enfler ſingulièrement le membre génital des hommes : elles y appliquoient, entr'autres drogues, des inſectes vénimeux & cauſtiques, qui étant irrités juſqu'à la fu-

reur, occasionnoient, par leur piquure, une extumescence considérable & presque monstrueuse; ainsi que l'a observé Améric Vespuce, témoin oculaire, & Auteur exact, dont nous nous faisons une loi de citer les propres termes à la Note. (*)

Quelqu'étrange que soit cet usage, il ne faut y chercher qu'un remède extrême contre le vice de la constitution. L'ardeur d'un sexe, & la tiédeur de l'autre étoient comme en contradiction : il falloit par industrie rappeller au chemin de la nature ceux qui s'en écartoient; car qu'un sexe ait été complice de la dépravation de l'autre, comme Oviédo l'a prétendu, cela n'est ni vrai, ni vraisemblable, & le fait rapporté par Vespuce prouve le contraire.

Lister, qui a écrit un Traité assez estimé sur le mal vénérien, assure qu'il devoit principalement son origine aux suites de la morsure de quelque serpent vénimeux de l'Amérique : & pour développer davantage ses idées à ce sujet, il ajoute que le gonflement du

(*) *Mulieres eorum faciunt intumescere maritorum inguina in tantam crassitudinem, ut deformia videantur & turpia : & hoc quodam earum artificio & mordicatione quorumdam animalium venenosorum; & hujus rei causâ, multi eorum amittunt inguina, quæ illis ob defectum curæ, flavescunt, & multi eorum restant eunuchi. Relation d'Albéric Vespuce, imprimée en caractères gothiques à Strasbourg en 1505, chez Mathieu Hupfuff.*

Dans la collection de Ramusio, ouvrage compilé sans goût & sans exactitude, on trouve une autre relation de Vespuce, où il est dit que les femmes Américaines faisoient enfler le membre viril, en donnant aux hommes un breuvage exprimé d'une certaine herbe succulente; mais celui qui a traduit l'original de Vespuce en Italien, l'an 1550, a mal compris le texte de l'Auteur, & l'a par conséquent falsifié dans sa traduction, autant qu'il pouvoit l'être.

du membre viril, eſt le premier ſymptome qui ſuit toutes ces eſpèces de bleſſures empoiſonnées, même dans les Pays chauds de l'Europe : le malade eſt d'abord ſurpris, dit-il, d'un priapiſme violent, & il ne reſpire que le coït. (*)

Si la pratique des Américains, telle que nous venons de la décrire, ne confirme abſolument point l'opinion de ce Phyſicien Anglais, ſur la naiſſance du virus vérolique, au moins voit-on qu'il eſt poſſible de procurer, par la piquure de certains inſectes vénimeux, une paſſion ardente, & une eſpèce de manie amoureuſe ; auſſi le plus vaillant des Aphrodiſiaques connus, eſt une doſe de Cantharides priſe à l'intérieur avec la racine du *Leontopodion*.

Comme l'extumeſcence artificielle de l'organe viril entraînoit quelquefois des malheurs, & les derniers malheurs qui puiſſent arriver à un homme, ſurtout quand on négligeoit d'appliquer ſur la bleſſure des remèdes calmants, les Sauvages des Provinces où croît la Réſine élaſtique, avoient eu, par l'inſtigation de leurs femmes, recours à un ſtratagême moins

(*) Il eſt bien certain que les hommes qui ont été piqués du ſcorpion en Italie ou en Eſpagne, éprouvent une violente tenſion dans le nerf érecteur, & un fort accès de ſatyriaſis : il eſt certain encore que le coït les ſoulage beaucoup : cela n'étoit pas même inconnu aux anciens, puiſque Pline aſſure qu'une femme qui auroit à faire avec un tel homme en ſeroit incommodée, parce que le venin paſſeroit avec la liqueur ſpermatique. Cela n'empêche cependant point que le ſyſtême de Liſter ſur l'origine du mal d'Amérique ne ſoit faux, puiſque la chair du Lézard Iguan n'a jamais eu, comme il le ſuppoſoit, la qualité de donner cette maladie à ceux qui en ſont exempts : elle eſt ſeulement très-contraire à ceux qui en ſont atteints.

périlleux, & également singulier pour augmenter les sensations & les extases de la jouissance : ils se mettoient au bout de la verge, des anneaux pétris & formés de cette résine, dont la substance molle & flexible a dans elle-même une forte élasticité. (*)

Tels étoient les moyens, dont ces hommes dégénérés étayoient leur impuissance : tel étoit l'état des choses en Amérique, lorsque pour comble d'infortune, les Espagnols y débarquèrent : ils se servirent avidement du désordre des Indiens, comme d'un prétexte légitime pour les anéantir. D'abord on voit arriver le brigand Nunnez avec une meute de trente Dogues dans la cabane du Cacique de Quarequa, à qui il prouva qu'il étoit Sodomite, & le fit à l'instant dévorer par ses chiens, avec cinquante personnes de sa famille ou de sa suite : quand la rage des chiens fut ou fatiguée, ou assouvie, on fit passer au fil de l'épée plus de six cents sujets de ce Cacique, & toujours sous le même prétexte de Sodomie.

Cette barbarie inouie fit donner au déprédateur Vasco Nunnez, le surnom d'*Hercule*, par le dernier

(*) La Résine élastique, nommée dans la Langue du Pays, *Caoutchouc* & *Hevé*, découle par incision d'un arbre qui croît dans la Province de Quito, dans celle des Emeraudes, le long du fleuve des Amazones & à Cayenne, où on l'a découvert depuis peu. Quand elle est séchée, elle ressemble à du cuir; dès qu'on la mouille, elle devient, sans se délayer, flexible, extensible, & par conséquent élastique. Outre ces propriétés, elle a celle de ne point se dissoudre dans l'esprit de vin, qui est le dissolvant commun des autres matières résineuses. Les anneaux qu'on en a imaginés, ont paru depuis plus de 20 ans en Europe, sous le nom *de Bagues de la Chine*, quoiqu'elles viennent originairement de l'Amérique : celles qui ne sont pas faites de *Caoutchouc*, ne sont pas véritables.

abus qu'on puisse faire des termes : on fit beaucoup d'autres exécutions semblables à celle-ci, dans différents endroits des Indes.

Quelques Auteurs, vendus à la Cour de Madrid, ont osé écrire que les vieillards de l'Amérique avoient prédit qu'il arriveroit bientôt chez eux une Nation étrangère, pire que les Cannibales, qui puniroit, par ordre de Dieu, les Américains jusques dans la centième génération, à cause de leur penchant contre nature; mais qui ne voit que c'est là un mensonge imbécille, imaginé avec hardiesse, pour pallier la plus grande injustice qui se fit jamais sur la surface de ce globe? je veux dire la conquête du Nouveau Monde par les Espagnols, qui y égorgèrent tout ce qui pouvoit l'être.

Ausi immane nefas, ausoque potiti.

Les Castillans n'étoient certainement point exempts eux-mêmes de la foiblesse qu'ils ont tant reprochée aux Indiens, donc les Castillans n'étoient les juges compétents, en aucun sens, en aucun droit. Il auroit mieux valu persister dans l'opinion que les Américains étoient des Singes, que de les reconnoître pour des Hommes, & de s'arroger le droit affreux de les assassiner au nom de Dieu.

C'est sans doute pour adoucir les remords des destructeurs du Pérou, que Garcilasso a soutenu que la Sodomie y étoit punie de mort avant leur arrivée. „ Les Généraux, dit-il, rendirent compte au Roi „ Capac-Yupanqui de tout ce qui s'étoit passé, & de „ tout ce qu'ils avoient remarqué des usages & de la „ religion de ces Indiens : ils lui mandèrent qu'ils

„ avoient trouvé quelques-uns de ces Peuples fort „ adonnés à la Sodomie, qu'ils n'avoient point d'autres Dieux que les Poiſſons qu'ils prenoient, & du „ reſte qu'il ne reſtoit plus de terre à conquérir de ce „ côté-là. L'Inca très-content de ce qu'on n'avoit „ point verſé de ſang, fit dire à ſes Généraux de revenir à Cuſco, d'abord qu'ils auroient pourvu aux „ gouvernements de ces Peuples, & il leur recommanda, ſur toute choſe, de faire une exacte recherche „ des Sodomites, & de les condamner au feu ſur les „ indices les plus légers, & il ordonna qu'on les exécutât publiquement, que l'on démolît leurs maiſons, „ & qu'on renverſât leurs terres; afin qu'il ne demeurât aucun ſouvenir d'un pareil vice. Il fit même une „ loi où il vouloit que dans la ſuite on brûlât une Ville „ dont un ſeul habitant feroit convaincu de ce crime. „ Les ordres du Roi furent exécutés au grand étonnement des habitants de ces vallées; car les Incas ont „ toujours eu ce crime en horreur. Si dans une querelle particulière, un Bourgeois de Cuſco en appelloit un autre Sodomite, on le regardoit comme un „ infame pour avoir prononcé ce mot. (*)

Ce récit du fabuleux Garcillaſſo ne prouve rien, ſinon qu'en effet pluſieurs Nations de l'Amérique étoient livrées à cette débauche qui choque l'ordre de la nature, & pervertit l'inſtinct animal; car tout ce qu'il ajoute des châtiments qu'on réſervoit aux coupables, eſt ſans doute une fiction très-groſſière. Il n'y avoit dans le Pérou qu'une ſeule ville; comment

(*) *Hiſt. des Incas, tome premier, pag.* 98. *Traduction d'un Anonyme. Paris* 1744.

y auroit-on donc démoli des Villes entières, pour la faute d'un seul Citoyen ? C'est d'après les Loix Romaines, que Garcilasso a imaginé le supplice du feu dont il parle tant, & qui étoit ignoré parmi les Péruviens. Si dans l'Empire des Incas, on avoit brûlé des hommes sur les plus légers indices, cet Empire n'auroit pas subsisté dix ans. Plusieurs années après le règne de l'Incas Capac-Yupanqui, on voit encore un Souverain de ce Pays renouveller les anciennes Loix contre la Sodomie : elles n'avoient donc pu, malgré leur sévérité, arrêter le torrent du désordre.

Quoi qu'il en soit, toutes les Relations conviennent que les Indiennes furent extraordinairement charmées de l'arrivée des Européans, que leur lubricité faisoit ressembler à des satyres en comparaison des naturels. Si la multiplicité des faits ne prouvoit cette espèce de paradoxe, on ne croiroit pas qu'elles auroient pu se livrer, de bon cœur, aux barbares compagnons des Pizarres & des Cortez, qui ne marchoient que sur des cadavres, qui s'étoient fait des cœurs de Tigres, & dont les mains avares dégouttoient de sang. Malgré tant de motifs pour haïr ces hommes féroces, les trois cents épouses de l'Incas Atabaliba, qui furent prises avec lui, se prostituèrent au vainqueur sur le champ de bataille de Caxamalca ; & le lendemain plus de cinq mille femmes (*) Américaines vinrent se rendre volontairement au camp des Espagnols, lorsque les malheureux restes de leur nation vaincue,

(*) *Zarate, Histoire de la conquête du Pérou, Livre second, Ch. VI. pag.* 98. Voyez aussi *Levinus Apollonius Descp. Regni Peruvani.*

fuyoient à plus de quarante lieues dans des forêts & des solitudes.

Vespuce rapporte qu'il a été témoin du peu de répugnance qu'avoient les Indiennes à se livrer aux Européans : (*) aussi est-il certain que les Espagnols trouvèrent en elles, un zèle & un attachement auquel ils n'auroient pas dû s'attendre : elles servirent d'interprêtes & de guides dans toutes les expéditions qu'on entreprenoit contre leur patrie, & rendirent de grands services à tous les Conquérants qui les premiers pénétrèrent dans les Isles & la terre ferme. Ce fut une Indienne qui procura des vivres à l'équipage de Christophe Colomb, lorsqu'il débarqua pour la première fois aux Antilles. Une fille de l'Isle de Hayti, devenue amoureuse de l'Espagnol Dias, indiqua le terrein & favorisa l'établissement de la ville de St. Domingue, que Barthélemi Colomb n'auroit jamais pu entreprendre sans elle. La fameuse Marina, qui fut la maîtresse & l'interprête de Fernand Cortez, étoit Américaine : on peut la regarder comme le véritable instrument de la conquête du Mexique. En étudiant toutes les causes qui amenèrent successivement la servitude du Nouveau Monde, on y voit toujours des femmes, plus portées pour les intérêts des Européans qu'ils ne l'étoient eux-mêmes : elles sauvèrent Vasco Nunnez & toute son armée, au Darien, d'une conspi-

(*) *Quando se Europæis jungere poterant nimiâ libidine pulsæ, omnem pudicitiam contaminabant. Relation de Vespuce.* Quand elles pouvoient se joindre aux Européans, tous les sentiments de pudeur cessoient dans leur ame; & agitées par une passion aveugle, elles s'abandonnoient sans retenue & sans bornes.

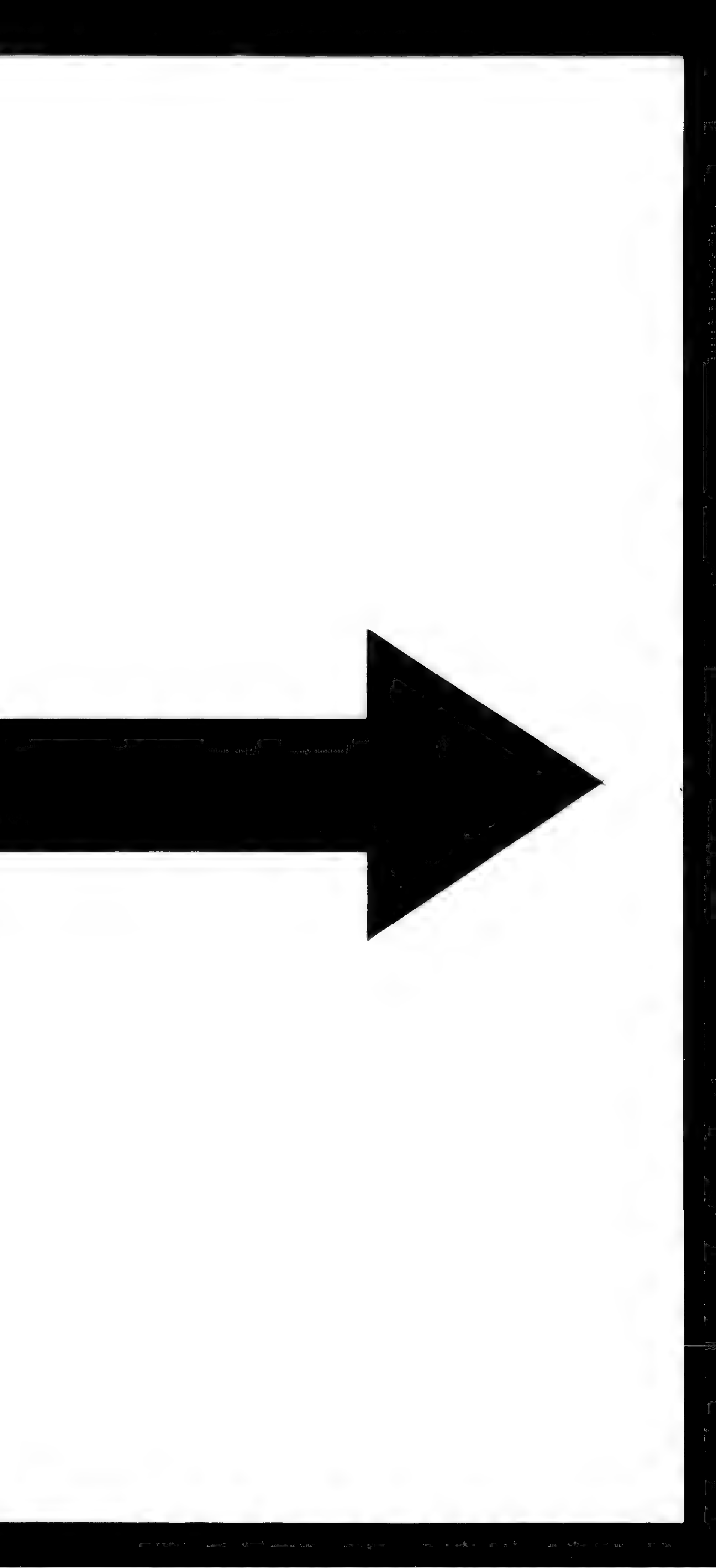
ration formée pour la détruire. La fille du Cacique de Cofaciqui ouvrit la Floride à Ferdinand Sotto, & lui fournit tous les moyens imaginables pour domter cet immenſe Pays. Quand les Peuplades de la Louiſiane eurent conclu le projet d'égorger les Colons Français plongés dans la ſécurité, les femmes ſauvages vinrent auſſi-tôt avertir les établiſſements les plus avancés d'être ſur leurs gardes. On renc[illegible]ille [illegible]mples de cette nature en liſant l'hiſtoire ; [illegible] que nous avons rapportés, ſont plus que ſ[illegible]

Après avoir conſidér[illegible]s du Nouveau Monde du côté de leur impuiſſ[illegible] car j'appelle ainſi la foibleſſe de leur tempérament, on n'eſt pas moins ſurpris, quand on conſidère leur inſenſibilité phyſique en général.

Les Sauvages du Nord de l'Amérique ont toujours fait, & font encore aujourd'hui eſſuyer à leurs priſonniers des tourments horribles, ſans pouvoir ébranler l'ame de ces malheureux, ſans pouvoir leur arracher des ſoupirs ou des larmes. Accablés de malédictions par leurs vainqueurs, percés de mille coups par leurs bourreaux, ils paroiſſent avoir perdu le ſentiment, & ceux qui déchirent leurs entrailles, ne montrent pas qu'ils ſoient ſenſibles eux-mêmes. Les voyageurs qui ont pu gagner ſur eux d'aſſiſter à ces ſpectacles inhumains, & qui ont obſervé long-temps l'attitude & la contenance paiſible de ceux qu'on y découpoit en pièces, ont cru que ces Peuples devoient avoir le ſang plus froid que nous, & que ce degré de tiédeur émouſſoit en eux les atteintes de la douleur : ils n'ont pu expliquer autrement ce phénomène dont



[redacted]



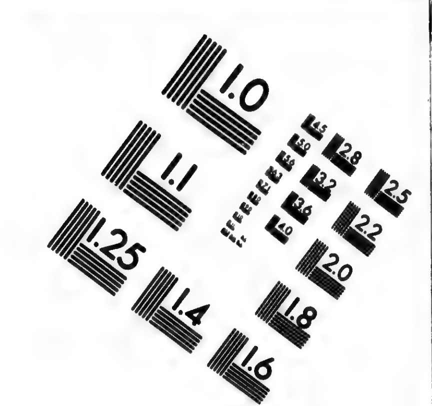
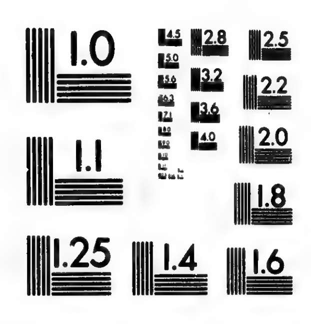
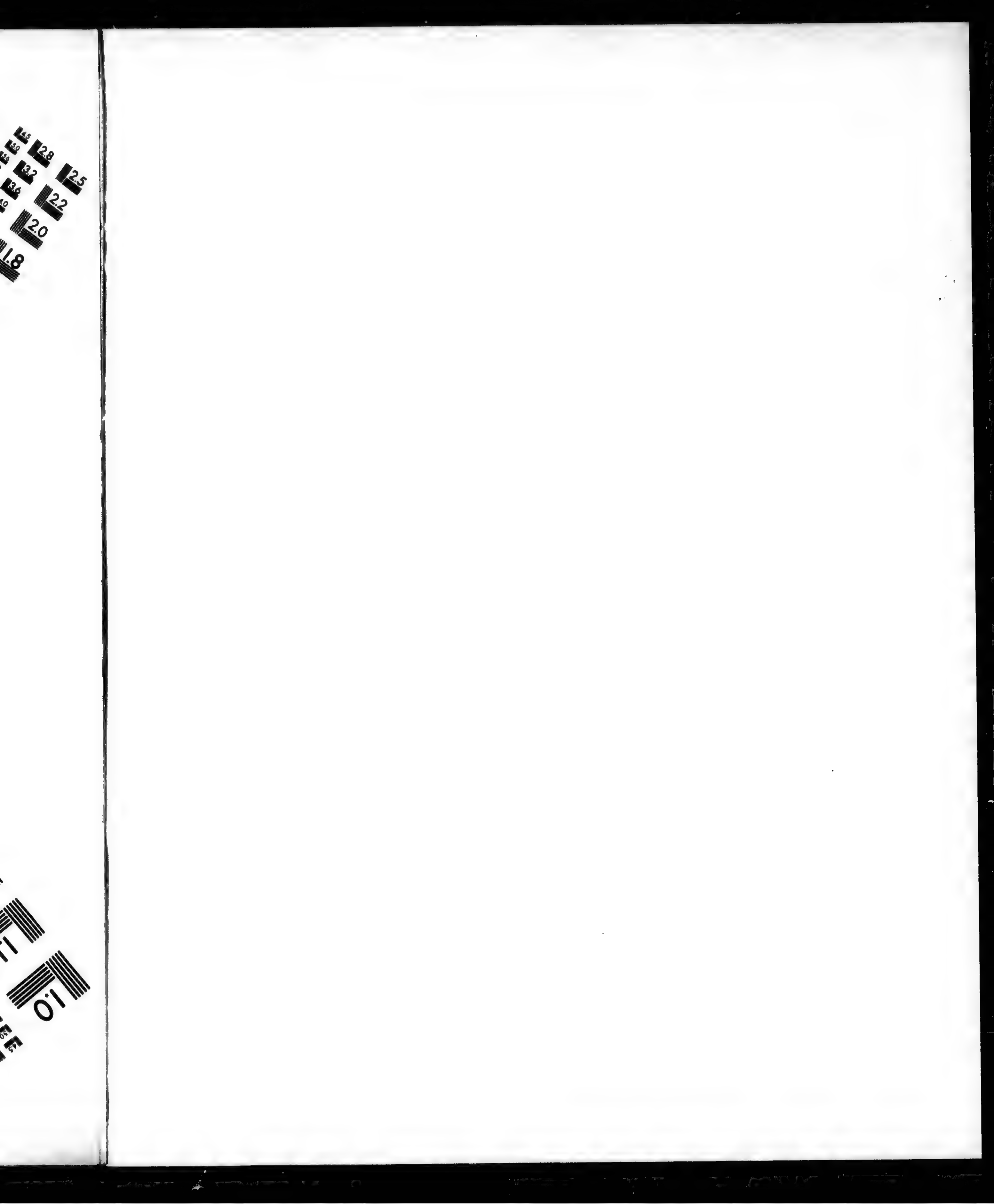


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



6"



ils avoient été témoins. Je sais qu'on a regardé cette explication comme vaine & ridicule; mais il n'en est pas moins vrai qu'il doit exister dans l'organisation des Américains une cause quelconque qui hébète leur sensibilité & leur esprit. La qualité du climat, la grossiéreté des humeurs, le vice radical du sang, la constitution de leur tempérament excessivement phlegmatique, peuvent avoir diminué le ton & le trémoussement des nerfs dans ces hommes abrutis.

Ils ne se débattent presque point en mourant des suites d'une maladie ou des suites d'une blessure, & envisagent sans effroi, sans inquiétude, l'ombre de la mort, & la mort même : l'idée de l'avenir, auquel ils n'ont jamais réfléchi, n'a rempli leur imagination ni d'images flatteuses, ni d'images terribles. Enfin ils ont trop peu d'idées factices & morales pour craindre la mort, comme un Théologien la craint.

Ce n'est point seulement parmi les Peuples du Nord, mais encore chez toutes les Nations Américaines qui habitent vers le Sud, & dans la Zone Torride, qu'on observe, au déclin de la vie, cette tranquillité singulière qu'on nommeroit grandeur d'ame dans des hommes plus braves & plus fiers, mais qui n'est en eux que l'effet machinal de leur organisation altérée. *La crainte que l'idée ou l'approche de la mort imprime naturellement*, dit Ulloa, (*) *dans tous les hommes, a beaucoup moins de force sur les Indiens que sur aucune autre Nation. Leur mépris pour les maux qui sont le plus*

(*) *Voyage historique de l'Amérique méridionale, fait par ordre du Roi d'Espagne, par George Iuan & Antoine d'Ulloa, Tome premier, pag.* 345. *in-4to. Amsterdam* 1752.

d'impreſſion ſur les eſprits, ne ſauroit aller plus loin, puiſque jamais l'approche de la mort ne les trouble, étant plus abattus des douleurs de la maladie, qu'étonnés de ſe voir dans le plus grand danger. Je tiens encore cela de la bouche même de pluſieurs Curés; & la preuve la plus évidente de cette fermeté, ce ſont les exemples qu'on en voit fréquemment; car quand les Curés vont préparer les conſciences des Indiens malades, quand ils les exhortent à ſe diſpoſer à bien mourir, ils répondent avec une ſérénité & une tranquillité qui ne laiſſent aucun lieu de douter que les diſpoſitions intérieures ne ſoient les mêmes que celles du dehors, dont elles ſont le principe & la cauſe. Ceux de cette Nation qu'on mène à la mort pour leurs crimes, témoignent un égal mépris pour ce terrible paſſage.

Cette indifférence pour la vie, au-lieu de leur inſpirer de la bravoure, dont ils ont eu tant de fois beſoin, ne les a jamais conduits qu'à un déſeſpoir honteux & inutile : je ne veux point jetter le moindre doute ſur la multitude des Indiens réellement égorgés par les Eſpagnols, dévorés par les chiens, brûlés par les Dominicains de l'Inquiſition, ſubmergés à la pêche des Perles, étouffés dans les mines, & écraſés enfin ſous le poids des fardeaux & des exactions; mais il eſt certain que le ſuicide en a emporté un nombre très-conſidérable : ils ſe laiſſoient mourir de faim, s'empoiſonnoient, ſe pendoient aux arbres, (*) ou s'immoloient ſur les tombeaux de leurs Caciques & de leurs Souverains, qu'ils auroient pu défendre, s'ils n'avoient

(*) Les premiers Américains, que Chriſtophe Colomb ramena en Europe, voulurent tous ſe détruire pendant le trajet; & comme on les garotta pour les conſerver, ils entrè-

été les plus lâches des hommes. Cet exemple, indépendamment de pluſieurs autres, prouve que le ſuicide ou la mort volontaire part bien plus ſouvent d'un principe de foibleſſe & de puſillanimité, que d'un effort de courage & d'héroïſme. Si l'on avoit la force d'eſpérer encore, on ne ſe détruiroit pas : on ne ceſſe d'eſpérer que quand on s'avoue vaincu, que quand on ſe croit ſurmonté ſans retour par l'ennemi, par la douleur ou la fortune, & qu'on ne voit plus dans la nature entière de reſſource ou d'aſyle. C'eſt toujours un abus de la raiſon, qui entraîne un découragement ſi complet : les enfants & les animaux n'attentent jamais à leurs jours, à quelqu'extrémité qu'on les réduiſe; parce qu'ils uſent plus de leur inſtinct, que de leur jugement.

Je ne parle pas ici de cette eſpèce d'aſſaſſinat de ſoi-même, où tombent ceux qu'agitent des convulſions de l'eſprit, ou une mélancolie invincible; & qui ſe ſauvent plutôt de la vie en furieux ou en inſenſés, qu'ils ne la quittent en Philoſophes.

Si l'on réfléchit à la façon dont s'eſt exécutée la conquête des Eſpagnols aux Indes occidentales, on tom[illegible] d'accord que les Américains diviſés & factieux, n'étoient point en état de leur réſiſter avec leurs armes de bois, & leurs armées indiſciplinées; mais il n'en eſt pas moins vrai que ces armées étoient com-

---

rent dans une eſpèce de rage qui dura juſqu'à leur mort. Quand on les conduiſit à Barcelone, ils épouvantèrent tous les ſpectateurs par leurs hurlements, leurs contorſions & leurs mouvements ſi violents & ſi convulſifs, qu'on les prit pour des phrénétiques. *Dapper Beſc. van America, pag.* 41. *in-fol.*

posées d'hommes plus que poltrons, & d'une lâcheté inexprimable, dont on ne peut assigner d'autre cause plausible que l'abâtardissement de l'espèce humaine, dans cette partie du globe. On n'a point de calculs pertinents sur la population du Pérou & du Mexique, on sait seulement qu'elle y étoit plus forte que partout ailleurs ; cependant Cortez conquit ce dernier Empire avec quatre cents cinquante Bandits à pied, & quinze Cavaliers assez mal armés : toute sa pitoyable artillerie consistoit en six amusettes, qui ne feroient pas peur aujourd'hui à un donjon défendu par des Invalides : il tint la Ville capitale en respect pendant son absence, avec la moitié de son monde. Quels hommes ! Quels événements !

A la bataille de Caxamalca, qui fut la bataille d'Arbelles pour l'Empire du Pérou, les Pizarres n'avoient que cent soixante & dix fantassins, & trente cavaliers, avec lesquels ils égorgèrent les troupes innombrables de l'Incas Atabaliba. Les fuyards firent tant d'efforts pour se sauver, qu'ils renversèrent à plat une immense muraille qui s'opposoit à leur déroute : il leur en eût coûté bien moins pour culbuter l'ennemi. François Pizarre, qui alla, au centre des Péruviens, saisir par les cheveux le timide Atabaliba, ne reçut pas une seule blessure : il n'y eut point dix Espagnols tués dans cette journée mémorable, où l'on croit voir des tigres défaire un troupeau de moutons.

En 1492, au moment que Colomb descendit à l'Isle de St. Domingue, il y avoit au moins un million d'habitants, dont le plus grand nombre aima mieux de se désespérer que de se défendre : ceux qui

osèrent vivre, furent égorgés, en un laps de vingt ans, jusqu'au dernier de leur Nation; de sorte qu'il ne restoit plus, en 1530, un seul indigène dans toute l'étendue de cette Isle, dont le malheur seroit sans exemple, s'il y avoit des malheurs uniques. Les Insulaires ne firent qu'une seule tentative, en 1510, pour secouer le joug du vainqueur; mais cette tentative, qui consistoit en une fumigation du bois d'Ahouai, pour empoisonner l'athmosphère sous le vent, étoit plutôt une ruse d'hommes foibles qu'un effet de vrai courage.

Les Caraïbes montrèrent quelqu'espèce d'intrépidité qui n'épouvanta pas tant les Espagnols, que les flèches horriblement envénimées, dont ils se servoient avec plus d'adresse que les autres Indiens, & dont on ne pouvoit, malgré toutes les recherches, découvrir le contrepoison : on se servit inutilement des feuilles de Tabac, de Cautères, & de mille moyens insuffisants: il étoit réservé au temps présent de savoir que le sucre & le sel sont seuls en état d'arrêter les prompts effets de ces armes barbares, mais pas plus barbares que les nôtres.

Enfin, dans le Nouveau Monde, les conquêtes furent incroyablement rapides, par-tout où la population étoit forte: les cantons les moins peuplés résistèrent le plus long-temps, parce qu'on devoit y chercher les hommes pour les vaincre, & on devoit les chercher dans des forêts immenses, où ils étoient dispersés par peuplades, qui fuyoient ou se cachoient quand l'ennemi se montroit, & qui reparoissoient dès que le défaut de subsistance le forçoit à se retirer. C'est par la même raison que les Romains, dit Strabon,

s'emparèrent comme tout d'un coup des Gaules, & qu'ils furent contraints de se battre vingt ans pour envahir l'Espagne, où le nombre d'hommes étoit bien moindre que dans les Gaules, & où la foiblesse de la population faisoit la force de l'Etat. (*)

Les Chiliens ont lutté assez long-temps contre les Espagnols, qui ont composé, sur cette expédition de Pandours, un Poëme épique, comme si une victoire injuste pouvoit jamais être glorieuse. Les montagnes presqu'inaccessibles où ces Chiliens se retiroient par des sentiers cachés, quand ils avoient dévasté les campagnes, leur servirent plus que leur courage, comme Barclay l'a très-bien observé.

Les Jucatains ont eu aussi quelque réputation de bravoure; mais la stérilité de leur Pays, & la mésintelligence qui se glissa entre ceux qu'on avoit envoyés pour les conquérir, en firent traîner la conquête en longueur.

Les Espagnols conviennent qu'ils ne tirèrent pas tant de services de leur Artillerie, qu'on ne pouvoit transporter dans les bois ou les marais, ni de leur Cavalerie

---

(*) Il y a des Auteurs, & ce qui pis est, des Historiens qui soutiennent que l'Espagne contenoit, du temps de Jules-César, cinquante millions d'hommes, nonobstant que Strabon nous représente ce Pays plein de forêts & de marécages, où il y avoit encore des Sauvages qui mangeoient du pain de gland : la Bétique étoit la seule Province bien cultivée de toute cette Monarchie en friche.

Si l'Espagne contenoit, du temps de Ferdinand le Catholique, vingt millions d'habitants, on peut hardiment assurer que jamais sa population n'a été plus forte; & il s'ensuit qu'en décomptant les Maures & les Juifs expulsés, il est passé, en un laps de deux cents & soixante ans, huit millions d'Espagnols en Amérique.

souvent démontée, que de la rage singulière de leurs chiens Dogues & Lévriers, qui toujours alertes, suivoient les Indiens à la piste & les harceloient jour & nuit : (*) ceux qui accompagnoient Vasco Nunnez, étranglèrent plus de deux mille Américains, sans compter les Sodomites de Quarequa, dont on a fait mention.

Au combat de Caxamalca, la première ligne de la petite armée des Pizarres étoit formée par un rang de chiens, qui donnèrent avec tant d'impétuosité & de valeur sur les Péruviens, que la Cour d'Espagne, enchantée de leurs exploits, se détermina à leur payer une solde régulière comme aux autres troupes, & cette solde revenoit au soldat qui avoit soin d'entretenir un de ces animaux. On trouve encore dans d'anciens états militaires de ce temps-là, que le Dogue *Bérécillo* gagnoit deux réaux par mois, pour des services par lui rendus à la Couronne.

Il y avoit dans l'armée de Ferdinand Sotto, attachée à la conquête de la Floride, un Lévrier de la grande espèce, auquel on avoit donné le nom de *Brutus :* ce mâtin, après avoir fait de terribles ravages,

(*) Cette ancienne animosité des chiens, nourris par les *Espagnols*, contre les *Américains*, dure encore aujourd'hui; sur quoi je remarquerai, dit Ulloa, comme une chose extraordinaire, que les chiens élevés par les *Espagnols*, ou par des *Métifs*, ont une haine si furieuse contre les *Indiens*, que si quelqu'un de cette Nation entre dans une maison où il ne soit pas particuliérement connu, ils s'élancent dessus à l'instant, & le déchirent, à moins qu'il n'y ait quelqu'un pour les contenir. Et que d'un autre côté, les chiens élevés par les *Indiens* ont la même haine contre les *Espagnols* & les *Métifs*, qu'ils sentent d'aussi loin que les *Indiens* eux-mêmes sont apperçus par l'odorat de ceux élevés par les *Espagnols*. *Voyage du Pérou*, *Liv. VI. ch. VI. T. I. pag.* 341.

fut enfin tué à coups de flèches par les *Infideles*; & cette mort, dit Garcilasso, affligea extrêmement les *Chrétiens*; comme si l'on étoit *Chrétien*, lorsqu'armé de l'injustice & de la force, on envahit un Pays étranger, & qu'on y fait une chasse aux hommes avec des animaux carnassiers, qu'on repait ensuite de chair humaine. Crut-on donc alors qu'on pouvoit déshonorer l'humanité par mille genres de cruautés, parce qu'on avoit découvert un Monde nouveau? Cet événement, qui changea la face de l'Univers, qui tira l'Astronomie, la Géographie, & la Physique d'une nuit profonde, fut accompagné de circonstances extrêmement bizarres & ridicules, par une fatalité attachée à toutes les actions des hommes.

Alexandre VI, ce Prêtre si méprisable & si fameux, avoit eu, de son commerce avec Vonotia, plusieurs enfants, avant que d'être Pape : parvenu au Pontificat, il forma le projet étrange de faire couronner un de ses bâtards Empereur d'Allemagne, & de terminer ainsi les querelles éternelles entre le Sacerdoce & l'Empire. Plein de ces idées romanesques, il se flatta que si la Cour d'Espagne l'appuyoit de son crédit, il parviendroit à l'exécution de ses desseins : il n'épargna donc aucune occasion, aucune bassesse, pour témoigner son zèle à Ferdinand & à Isabelle. A la découverte des Indes occidentales, il se hâta de leur donner l'Amérique, sans savoir encore où elle étoit située. On peut aisément se figurer que si l'Amérique avoit appartenu réellement à Alexandre VI, il ne l'auroit donnée ni à l'Espagne, ni à personne : il la donna précisément parce qu'elle ne lui appartenoit

point. Il vaut bien la peine d'entendre comment il s'exprime dans sa Bulle de 1493, c'est-à-dire trois mois après qu'on eût reçu en Europe l'étonnante nouvelle de la découverte d'un nouvel Hémisphère.

C'est de notre propre mouvement, (*) dit-il à Ferdinand & à Isabelle, & sans égard à aucune requête, qui par vous ou par autrui auroit pu nous être présentée, mais seulement mus par notre pure & franche libéralité, que nous vous donnons toutes les Isles & toutes les Terres fermes déja trouvées, & encore à trouver, découvertes & à découvrir vers le Midi & l'Occident..... Nous vous donnons, concédons & assignons ces Isles & ces Terres fermes, avec tous leurs Domaines, leurs Cités, leurs Châteaux, leurs Places, leurs Bourgs, leurs Droits, leurs Jurisdictions, & toutes leurs autres Dépendances, par le pouvoir que le Tout-Puissant nous a donné par St. Pierre, & par la prérogative du Vicariat du Christ, dont nous faisons les fonctions en Terre. Nous les donnons à vous & à vos héritiers & successeurs, les Rois de Castille & de Léon..... Si quelqu'un osoit trouver à contredire

(*) *Motu proprio non ad vestram, vel alterius pro vobis super hoc nobis oblatæ petitionis instantiam, sed de nostrâ merâ liberalitate, & ex certâ scientiâ, ac de Apostolicæ potestatis plenitudine, omnes insulas & terras firmas, inventas & inveniendas, detectas & detegendas versùs Occidentem & Meridiem.... Autoritate omnipotentis Dei, nobis in Beato Petro concessâ, ac Vicariatûs Jesu Christi, quâ fungimur in terris, cum omnibus illarum dominiis, civitatibus, castris, locis & villis, juribusque & jurisdictionibus, ac pertinentiis universis, vobis, Hæredibusque & Successoribus vestris, Castellæ & Legionis Regibus, in perpetuùm, tenore præsentium, donamus, concedimus & assignamus; vosque Hæredes ac successores præfatos, illorum dominos cum plenâ, liberâ, &*

dire à cette présente Donation, s'il osoit, par un excès de témérité, en restreindre le sens ou en enfreindre l'exécution, qu'il sache qu'il encourra l'indignation de Dieu, & des Apôtres Paul & Pierre.

Si la lecture & l'étude de l'Histoire ne nous avoient accoutumés, pour ainsi dire, à croire tout possible, si nous n'étions familiarisés avec les attentats & les prétentions des Papes, nous admirerions davantage l'extravagance inouie d'un Ecclésiastique Ultramontain, qui donne, d'un trait de plume, les Empires de Montezuma, d'Atabaliba, & les Etats de plus de trois cents Nations différentes, à un petit Prince d'Europe, chancelant sur son Trône sappé par les brigands de l'Afrique.

Si le Grand-Lama, ou le Pontife des Tartares, donnoit aujourd'hui, de la plénitude de son pouvoir, l'Italie & l'Espagne à un Chef des Calmouks, il est bien certain que ce Tartare auroit sur l'Espagne & l'Italie le même droit qu'avoient les Castillans sur l'Amérique, après la donation d'Alexandre VI. Cependant cette même donation servit de titre, dans toutes

& omnimodâ potestate, auctoritate & jurisdictione facimus, constituimus & deputamus..... Nulli ergo omnium hominum liceat hanc paginam nostræ commentationis, deputationis, decreti, mandati, donationis,.... infringere, vel ei, ausu temerario, contraire. Si quis autem hoc attentare præsumpserit, indignationem omnipotentis Dei ac Beatorum Petri & Pauli Apostolorum ejus, se noverit incursurum. Datis Romæ apud Sanctum Petrum, anno incarnationis dominicæ millesimo quadringentesimo nonagesimo tertio; quarto nonas Maij. Pontificatûs nostri anno primo. Ce monument de l'extravagance humaine est intitulé DECRETUM ET INDULTUM. ALEXANDRI SEXTI *super Expeditione in Barbaros novi orbis, quos Indos vocant.*

les prises de possession du Nouveau Monde; il n'y a pour s'en convaincre, qu'à jetter les yeux sur un instrument dressé en 1579, par le Secretaire Esquivel, lors du débarquement de Sarmiento aux Terres Magellaniques.

„ Alors, est-il dit dans cet Acte, en signe & „ témoignage de prise de possession, Sarmiento tira „ son épée, & en coupa des branches d'arbres & des „ herbes, prit des pierres & les transporta d'un lieu à „ un autre, fit quelques tours en se promenant dans „ la campagne & sur la plage : incontinent ayant pris „ une grande Croix, & ayant fait mettre ses gens en „ bataille avec leurs arquebuses, on porta la Croix en „ procession. — — Ensuite on prit & appréhenda „ possession de cette partie de l'Amérique, en vertu de „ la Donation & de la Bulle de Notre très-saint Père, „ Alexandre sixième, Souverain Pontife Romain, ex- „ pédiée de son propre mouvement, par laquelle il „ donne à Dom Ferdinand cinquième, & à Dame Isa- „ belle sa femme, la moitié du monde, c'est-à-dire, „ cent quatre-vingt degrés de longitude.

Le Moine de la Vallé Viridi allégua aussi cette Bulle impertinente, pour prouver à l'Empereur Atabaliba, que le Pérou n'appartenoit point aux Péruviens, mais aux Espagnols : il fit comprendre le mieux qu'il put à ce Prince infortuné, que les Successeurs de l'Apôtre Pierre avoient partagé tous les Pays du monde aux Rois Chrétiens, donnant à chacun la charge d'en conquérir une portion, & que dans ce partage, si légitime & si raisonnable, le Pérou étoit échu à Sa Sacrée Majesté Impériale, le Roi Dom Carlos cinquiè-

me du nom : je vous annonce donc, ajouta ce ſaint homme, que vous ayez à vous faire baptiſer le plus promptement poſſible, & à céder tous vos Etats au Roi d'Eſpagne, ſans quoi nous mettrons tout à feu & à ſang. Atabaliba, à qui il étoit au fond très-difficile de répondre à un diſcours ſi convainquant, parce que ſon armée étoit trop foible pour réſiſter à ſes raviſſeurs qui l'aſſiégeoient, repliqua modeſtement, qu'il ne comprenoit pas comment ce Pierre, ou ſes deſcendants avoient pu donner ce qui ne leur appartenoit pas, & ne leur avoit jamais appartenu ; qu'un pareil partage étoit plutôt un partage de Brigands, qu'un ordre du Dieu puiſſant & juſte, qui éclaire cet Univers ; qu'enfin, le Pérou n'appartenoit qu'aux Péruviens. (*)

Cela n'empêcha pas les Eſpagnols d'en faire la conquête, ſous la conduite de François Pizarre, qui avoit été Berger à Truxillo en Eſpagne, & de Diègue Almagre, qui étoit fils d'un Prêtre, & qui paſſoit pour être Prêtre lui-même, parce qu'il ne ſavoit ni lire ni écrire ; (**) comme ſi la fortune eût voulu ſe ſignaler, en employant à la ruine de l'Empire des

(*) On trouvera dans le ſecond Volume de cet Ouvrage, à l'Article de la Religion des Américains, la ſuite du Diſcours de l'Incas & du Moine Eſpagnol, diſcours qu'on n'auroit jamais dû tenir par reſpect pour l'humanité & la Religion.

(**) Zarate dit qu'Almagre avoit été trouvé comme enfant, à la porte d'une Egliſe à Malagon en Eſpagne ; & que ſon pere étoit un Prêtre, nommé Hernand de Luque, qui alla enſuite en Amérique commander des voleurs, avec leſquels il dévaſta une partie du Pérou. *Hiſt. du Pérou, Liv. I, ch. 1, pag. 2, Edition de Seville.*

Incas, deux aventuriers également obſcurs & ignorants, dont le caractère cruel & atroce ſurpaſſoit tout ce qu'on avoit vu ou imaginé de plus dénaturé parmi les hommes. Il y a toute apparence que le Moine de la Vallé Viridi n'étoit lui-même auſſi qu'un fourbe, qui, ſous prétexte de catéchiſer les Péruviens, alla faire l'eſpion dans leur armée, comme on a accuſé St. François d'Aſſiſe d'avoir fait pendant les Croiſades. Il eſt bien certain que Pizarre étoit encore irréſolu, lorſque de la Vallé, qui avoit reconnu pendant ſa miſſion les forces & les diſpoſitions de l'ennemi, lui conſeilla de livrer bataille ſans tarder d'un inſtant.

Ce qu'il y eut encore de remarquable dans les événements d'alors, c'eſt que, quand l'Eſpagne voulût ſe mettre en poſſeſſion de cette moitié du monde qu'un Evêque de Rome lui avoit donnée, ſes finances étoient ſi épuiſées, ſes dettes ſi accrues, ſa foibleſſe ſi grande, qu'elle manquoit d'argent pour équiper une ſeule barque qu'on pût envoyer aux Antilles.

Dans cette détreſſe, Ferdinand emprunta d'un de ſes domeſtiques une ſomme fort modique, pour tenter la conquête de l'Amérique. Cette ſomme, avancée par los Angelès, produiſit des tréſors, & ces tréſors ruinèrent une ſeconde fois l'Eſpagne, & lui firent plus de mal, que n'avoient fait les Juifs & les Maures enſemble.

Il eſt difficile de connoître au juſte, la quantité d'or & d'argent qu'on a tirée, juſqu'à nos jours, des différentes Mines du Nouveau Monde; mais le total doit en être encore plus conſidérable qu'on ne ſe l'eſt imaginé, puiſque les ſeules Mines du Bréſil avoient

produit, depuis Pierre II jusqu'en 1756, deux milliards, quatre cents millions de livres Tournois. (*) Les manifestes des flottes qui ont porté cet or en Europe, sont entre les mains de tous les Négocians du Portugal, de sorte qu'on ne peut former le moindre doute sur la réalité de cette importation de métal. Cependant, depuis l'époque de l'exploitation des Mines Brésiliennes jusqu'à l'an 1756, il ne s'étoit écoulé qu'un laps de soixante ans.

En évaluant le produit des Mines du Chili, de la Terre ferme, de la Castille d'or, du Mexique & du Pérou sur le produit du Bresil, il en résultera une somme presqu'innominable que l'Espagne doit en avoir tirée : car elle a devancé les Portugais dans l'exploitation de près d'un siècle. L'ouverture des mines du Potosi étoit déja faite en 1548; & en 1638 on en avoit tiré trois cents quatre-vingt-quinze millions six cents dix-neuf mille Piastres. (**)

Je ne compte point ici l'or œuvré que les troupes Espagnoles enlevèrent aux Caciques de l'Amérique: cela n'étoit pas de conséquence. Atabaliba, qu'on regardoit comme le plus riche Souverain des Indes, ne

(*) L'Amiral Anson dit, que l'or qu'on tire des mines, & des sables du Bresil, se monte annuellement à deux millions de livres Sterling. Ce calcul revient à peu près à celui dont nous avons fait mention. Tout cet or a passé & passe encore aujourd'hui en Angleterre. Les Portugais ne sont que les Fermiers de la Grande-Bretagne : le Portugal appartient aux Anglais, ou du moins leur a appartenu jusqu'à présent.

(**) L'Auteur des *Mémoires & des Considérations sur le Commerce & les Finances d'Espagne*, assure qu'on tire annuellement du Pérou trois millions d'or pesant ; ce qui n'est pas croyable : aussi cet Auteur n'étoit-il pas toujours bien instruit.

put jamais amaſſer pour ſa rançon ſept millions en or & en argent façonné. (*) Et quand après ſa mort, on pilla tout ce qu'on pouvoit piller à Cuſco, le butin fut à peine de ſoixante millions : on a toujours cru que les Péruviens avoient caché, & jetté à la mer la plupart de leurs richeſſes; mais il n'y a aucune apparence qu'ils aient aſſez eſtimé l'or pour en façonner d'auſſi grands ouvrages que les Eſpagnols ſe l'étoient figurés.

Comme ces ſommes énormes, tranſportées d'un monde dans l'autre, ne pouvoient faire germer un grain de bled en Portugal, & en Eſpagne, ces deux Royaumes qui négligèrent entiérement leurs Arts & leur Agriculture, pour ſe plonger, pour ainſi dire, dans les Mines, y trouvèrent bientôt leur ruine politique. Malgré les deux milliards apportés en Portugal en différents temps, ce Royaume n'avoit, en 1753 & 1754, pour tout capital réel, que cinq millions d'écus en mitraille, & en monnoies d'argent fort al-

(*) La rançon d'Atabaliba ſe monta, ſuivant Zarate, à plus de ſix cents millions de Maravédis, c'eſt-à-dire, à plus de quatre millions cinq cents mille livres : cependant, ajoute-t-il, on ne fit l'épreuve de cet or qu'avec beaucoup de précipitation, & ſeulement avec les pointes ou les piécettes, parce qu'on manquoit d'eau-forte; ainſi il arriva que cet or étoit eſtimé deux ou trois carats au deſſous de ſon véritable titre; ce qui auroit encore augmenté la valeur de plus de cent millions de Maravédis, qui font ſept cents cinquante mille livres : il y eut auſſi de l'argent en grande quantité, de ſorte que le quint qu'on en leva pour Sa Majeſté, ſe monta à trente mille Marcs d'argent fin; le quint de l'or ſe trouva monter à neuf cents mille livres. De toute cette ſupputation il réſulte toujours qu'Atabaliba ne put fournir pour ſa rançon ſept millions, qui, eu égard aux richeſſes des mines du Pérou & qu'on en a tirées depuis, étoient très-peu de choſe.

téré, (*) & il étoit redevable à l'Angleterre, qui le nourrissoit, de cinquante millions. Ainsi il devoit à un seul créancier trente-cinq fois plus qu'il ne possédoit: il étoit insolvable à l'égard de tous les autres, & avoit déja déclaré sa faillite. Le Roi Joseph, actuellement regnant, se trouva, dès l'an 1754, c'est-à-dire, avant le tremblement de terre, dans une situation si embarrassante, qu'il eut beaucoup de peine à emprunter sur son crédit particulier, pour subvenir à ses besoins, quatre cents mille écus d'une Confrérie.

Tout l'or apporté à Lisbonne en étoit donc ressorti presque le jour même de son arrivée du Bresil: il falloit bien que les Portugais payassent les bleds qu'on leur envoyoit pour leur subsistance, & les draps qu'on leur amenoit pour se couvrir. Enfin, dit un Ecrivain très-instruit, le seul article du papier qu'on fabriquoit en Angleterre, pour y écrire les Loix du Portugal, & les Sentences de son Inquisition, étoit en état de perdre ce Royaume, qui ne labouroit point, qui ne fabriquoit point, & qui consommoit beaucoup par son luxe & ses mœurs Asiatiques. (**)

(*) Si ces cinq millions d'écus n'avoient pas contenu un excès d'aloi, ils auroient équivalu à quinze millions de livres tournois.

(**) En 1754, le Portugal avoit deux millions d'habitants, & on y labouroit si peu de terre, qu'on n'y récoltoit pas pour nourrir trois cents mille habitants dans les bonnes années. Il paroît que la chûte de l'Agriculture y avoit entraîné tous les maux politiques qu'on peut imaginer dans un Etat. Les Moines y avoient entassé des richesses excessives dans leurs Eglises de Lisbonne; le Peuple des campagnes étoit plongé dans une misère semblable à celle où gémissent les Sujets du Pape. L'Anarchie s'étoit glissée dans toutes les parties de l'Administration.

Philippe II, si long-temps possesseur des Trésors du Nouveau Monde, vécut encore assez pour voir la décadence où les Mines avoient entraîné ses Etats. Encouragé d'abord par ses richesses à tout oser pour réduire l'Europe en esclavage, ce Prince finit par faire banqueroute, & mit ses Successeurs dans la déplorable nécessité d'adultérer les monnoies. Ses Sujets, comme frappés de vertige, cessèrent de travailler leurs soies & leurs laines, laissèrent leurs campagnes se hérisser de ronces & de bruyères, & abandonnèrent le commerce de la Baltique, du Brabant, de l'Angleterre & de la France : le germe de l'industrie fut déraciné de leur cœur : les Indes occidentales leur firent plus de mal que de bien, parce qu'au-lieu d'y commercer, ils n'y firent que conquérir, & s'y endormirent sur leurs conquêtes. (*) Cette léthargie éveilla les Nations plus actives, & leur inspira le projet de mettre l'Espagne en tutele. En semant pour elle, en fabriquant pour elle, en la servant enfin, on parvint à la détruire, & on détruiroit ainsi le plus puissant Empire de l'Univers,

(*) L'Auteur des *Considérations sur le Commerce & les Finances d'Espagne*, prétend que l'Amérique n'a pas fait tant de tort à cette Monarchie qu'on le suppose communément ; mais il est tombé dans un équivoque & un pur jeu de mots. L'Amérique n'auroit point nui aux Espagnols, s'ils avoient continué leur Commerce, leurs Manufactures & leur Agriculture ; en ce sens, l'Auteur a raison. Si les Indes ont entraîné la ruine de ces trois branches, comme il en convient, il est bien clair que l'Amérique a nui à l'Espagne incroyablement. Elle n'est point, à la vérité, destituée de ressources, puisqu'elle avoit encore, en 1747, un total de 7423590 habitants & 27246302 écus de veillon en revenus ; mais ses dettes étoient énormes, & dans le nombre de ses habitants il s'y trouvoit 190046 Ecclésiastiques & 200000 qui prétendoient à le devenir : ainsi en tout, 390046 Célibataires par devoir,

Tout Peuple qui cesse de se nourrir lui-même, & qui achète de l'Etranger son nécessaire physique, est atteint d'une maladie mortelle, & se dévore lui-même : ses ennemis n'ont plus rien à lui souhaiter.

Quand les Romains, subjugués par le luxe, laissèrent l'Italie & la Sicile en friche, & qu'ils contraignirent l'Egypte & l'Afrique à labourer pour eux, ils démolirent de leurs propres mains les fondements de l'Empire : ils auroient été écrasés par sa chûte, quand même les Barbares seroient restés dans l'inaction au fond de leurs forêts; mais jamais les aggresseurs n'ont manqué à un Etat foible.

C'est un grand problême de savoir si l'Europe en général n'eût point été plus réellement heureuse, si deux Italiens ne lui avoient, au quinzième siècle, montré la route au Nouveau Monde. Sans parler ici de ce mal cruel qui empoisonna les organes de la réproduction dans l'espèce humaine, mal qui n'a pu être compensé par tous les Trésors du Potosi & du Bresil, il est certain qu'on n'a point tiré de l'Amérique les avantages qu'on croit. S'il est sorti de ses Mines huit fois plus d'or & d'argent qu'il n'y en avoit dans toute l'Europe en 1490, & si le prix des denrées a haussé de huit fois, on comprend aisément que, malgré la masse du métal importé, les Européans n'en sont pas plus riches ni plus pauvres, & celui qui possède aujourd'hui huit mille livres, n'est pas plus opulent que le propriétaire de mille livres au quatorzième siècle.

On croit communément que les richesses des Indes occidentales ont prévenu à temps la chûte, où

le commerce des épiceries, entre les mains des Vénitiens, auroit entraîné l'Europe, en le dépouillant sans retour de son or & de son argent; mais cette ruine n'étoit pas si possible qu'on se l'est imaginé.

Quelques plantes alimentaires, que nous avons tirées de l'Amérique, & qui ont réussi extraordinairement dans nos climats, sont un avantage réel qu'on ne compte point, auquel on ne réfléchit pas: cependant ces plantes pourront prévenir des malheurs que tout l'or du monde ne sauroit détourner; je veux dire des temps de famine.

Ce n'est qu'autant que les Trésors des Indes sont devenus des matières effectives de commerce, qu'il en a résulté une utilité réelle; mais aussi les Peuples ont vu par-là leurs intérêts se multiplier; & les raisons de s'attaquer sont par conséquent plus fréquentes & plus universelles: une étincelle de discorde, pour quelques arpents de terre au Canada, enflamme & embrase l'Europe; & quand l'Europe est en guerre, tout l'Univers y est: tous les points du globe sont successivement ébranlés comme par une puissance électrique: on a agrandi la scène des massacres & du carnage depuis Canton jusqu'à Archangel; depuis Buénos-Airès jusqu'à Quebec. Le commerce des Européans ayant intimement lié les différentes parties du monde par la même chaîne, elles sont également entraînées dans les révolutions & les vicissitudes de l'attaque & de la défense, sans que l'Asie puisse être neutre, lorsque quelques Marchands ont des querelles en Amérique, pour des peaux de Castor, ou du bois de Campêche.

Quant au commerce des Colonies des Indes occidentales, dès qu'il est exclusif pour les étrangers, & qu'il se réduit à sa seule Métropole, les avantages & les profits qu'on en retire ne sont pas si considérables qu'on l'a cru ; ce que l'Auteur de la *Philosophie rurale* a fort exactement développé. Si l'on parvenoit à extirper la contrebande & le commerce interlope dans les Colonies, on ruineroit les Colonies mêmes : si, dans la balance des pertes & des gains, elles l'emportent sur leurs Métropoles, il est aisé de comprendre que les Colons enrichis se fatigueront un jour du joug qu'on leur impose : ils voudront sortir de tutele ; & quand ils le voudront, ils auront assurément les moyens de le faire, & d'affermir leur liberté.

Le Tableau que nous avons tracé dans cette premiere Partie de nos Recherches, présente un concours d'événements les plus singuliers dont l'histoire fasse mention.

Un Pape avoit déclaré que l'Amérique n'existoit pas, & qu'elle ne pouvoit exister : il avoit excommunié quiconque osoit croire que notre globe avoit deux hémisphères habités par des animaux raisonnables : quand un Génois eut, malgré cette défense d'un Prêtre de Rome, franchi sur les ailes de l'industrie l'Océan Atlantique, & découvert l'autre moitié de cette Planète, un autre Pape en fit présent à un Prince Espagnol, dont il briguoit le suffrage pour faire la fortune de César Borgia, monstre chargé de tous les crimes, & digne de tous les supplices.

Il est difficile de dire lequel abusa le plus ridiculement de son pouvoir & de sa raison, ou de Zacharie qui nioit la possibilité des Antipodes, problême qu'il auroit dû abandonner aux Géographes; ou d'Alexandre VI qui fit la formalité de donner ces Antipodes aux Castillans. L'abrutissement des Nations avoit sans doute accoutumé la Cour de Rome à ces honteux excès, qui étoient autant d'actes d'un despotisme absurde. En 1336, les Vénitiens demandèrent la permission au Pape, de pouvoir commercer en Asie, d'y acheter du poivre & de la cannelle : Venise obtint ce privilège dont elle n'avoit pas besoin, & on anathémtisa tous les autres Etats de l'Europe qui osoient faire le même trafic. En 1440, les Portugais firent à Rome une proposition encore plus risible : ils sollicitèrent la permission de doubler le Cap de Bonne-Espérance, & de réduire en servitude perpétuelle les Nègres, parce qu'ils n'alloient jamais à la Messe, & qu'ils avoient le teint des réprouvés. Ces deux articles furent accordés pleinement : on n'auroit pas dû les demander, & on auroit été moins coupable. Lopez d'Azevedo, qui alla à Rome solliciter la possession de l'Afrique occidentale pour Alphonse V de Portugal, dit au Pape en plein Consistoire, « que Sa Sainteté „ étoit priée de vouloir animer & reconnoître le zèle „ du Roi son maître, en attribuant à la Couronne de „ Portugal toutes les Terres qu'on découvriroit le „ long de l'Afrique, jusques aux Indes inclusivement; „ puisqu'on devoit regarder *comme des possesseurs in-* „ *justes toutes les Nations infidelles qui y étoient éta-* „ *blies*. Que Sa Sainteté défendît en même temps

„ à tous les Princes Chrétiens, ſous les peines canoni- „ ques les plus griéves, de traverſer les Portugais dans „ leurs entrepriſes. (*)

Si l'on avoit contraint, comme on auroit dû, cet Orateur de Lisbonne, à prouver que les habitants de Congo & d'Angola étoient des poſſeſſeurs injuſtes, parce qu'ils avoient entendu parler vaguement de Mahomet, & jamais de l'Evangile, il auroit été fort embarraſſé; mais le Sacré Collège ne s'arrêta point à cette preuve, & le Pape expédia ſa Bulle dans la teneur que les Portugais la deſiroient : on fit, dans toutes les formes & avec beaucoup de cérémonie, une injuſtice d'autant plus remarquable, qu'elle enhardit les Portugais à réduire les Africains à un état d'eſclavage qui fait horreur à l'humanité : ils furent les premiers qui firent le commerce des Nègres : les Eſpagnols les imitèrent, & toutes les Puiſſances de l'Europe imitèrent l'Eſpagne : les droits les plus ſacrés de l'homme, ne furent défendus par perſonne, & trahis par tous.

D'un autre côté, l'étonnement ne ceſſe point, quand on conſidère la puſillanimité des Américains, ſubjugués & détruits preſqu'en un inſtant, par une poignée d'Européans.

Las Caſas dit que les Caſtillans en maſſacrèrent douze millions : il y a probablement de l'exagération dans ce calcul; mais il n'y en aura plus, ſi l'on compte ce que les Français, les Anglais, les Portugais & les Hollandais enſemble en ont égorgé depuis le Cap Hoorn juſqu'à la Baye de Wager. Dans l'Amérique

---

(*) *Hiſtoire des Découvertes des Portugais, par Lafitau. Tome I, pag. 15, in-quarto.*

feptentrionale, on a détruit à peu près la treizième partie des naturels : on n'en a pas laiffé dans les Antilles, & prefque point dans les Caraïbes & les Lucaies. Dans le Pérou, dans le Mexique & le Brefil, on a exterminé les deux tiers des Indigènes, car il ne faut faire aucune attention aux apologies de Gumila, qui luttant contre l'évidence, foutient à la fois que la Religion Chrétienne a augmenté la population des Indiens, & que la deftruction qui en a été faite, étoit fondée fur un ordre de Dieu, qui commanda au Juif Saül d'égorger tous les Amalécites, fans en laiffer refpirer un feul. Les Efpagnols prirent les Américains pour des Amalécites, & le Péruvien Atabaliba pour un autre Agag.

Dans notre Hémifphère exiftoient des Peuples réunis en fociété de temps immémorial, qui avoient perfectionné les mœurs, honoré les Sciences, cultivé les Arts, évertué l'induftrie, élevé des Villes ornées par le génie de la belle architecture, déraciné les bois ftériles, multiplié les végétaux fruitiers, amené tous les animaux utiles à la domefticité, faigné les marais, nivelé le terrein, aligné le cours des rivières, changé les landes en pâturages, enfemencé, par les mains de l'agriculture, des campagnes immenfes, & embelli tout leur horizon.

Dans l'Hémifphère oppofé, la nature entière étoit fauvage, l'air groffier & mal-fain, les forêts épaiffes d'une étendue fans fin & fans commencement, & où les rayons du foleil n'avoient jamais pénétré : les eaux fluviatiles, faute d'être contenues dans des baffins fixes, fe répandoient dans les campagnes, où ne

croiſſoient que des joncs & des herbes nuiſibles ; la terre étoit jonchée d'inſectes & de ſerpents, les animaux quadrupèdes, en beaucoup moindre nombre que dans l'ancien monde, étoient rapetiſſés, abâtardis, & on n'en avoit réduit que deux ſeules eſpèces en ſervitude : les hommes, moins nombreux encore que les animaux, ſe diſtinguoient par leur foibleſſe & leur épuiſement : ils manquoient de génie pour forger le fer dont ils connoiſſoient les mines, ſans pouvoir en exploiter le métal.

L'Amérique contient à peu près 2140212 (*) lieues quarrées ; & ſur ce prodigieux emplacement on n'a trouvé que deux Nations réunies en une eſpèce de ſociété politique : tout le reſte errant & diſperſé en hordes ou en familles, ne connoiſſant que la vie ſauvage, végétoit à l'ombre des forêts, & montroit à peine aſſez d'intelligence pour ſe procurer ſa nourriture.

La différence d'un Hémiſphère à l'autre étoit donc totale, auſſi grande qu'elle pouvoit l'être, ou qu'on puiſſe l'imaginer. Je conviens qu'il eſt difficile de rendre raiſon d'une ſi étonnante diſparité entre les deux parties conſtituantes d'un même globe. Prétendre que la race humaine étoit moderne en Amérique, & qu'elle n'y avoit pas encore ſéjourné pendant ſix ſiècles, c'eſt une ſuppoſition inſoutenable. Quelle préférence auroit pu être attachée à notre horizon,

---

(*) Mr. Tempelman donne à tout le Continent de l'Amérique neuf millions de milles Anglais en quarré. Il faut ſoixante de ces milles ſur un degré, du temps que le degré ne contient que 25 de ces lieues dont il eſt queſtion dans notre calcul.

pour avoir habité & défriché pendant un temps infini avant l'autre? Pourquoi le vaste Continent des Indes occidentales seroit-il resté vuide, inutile & dépeuplé depuis l'instant de la création jusqu'à l'an 800 de notre ére, qui n'a elle-même aucune antiquité? La nature auroit-elle été assez impuissante pour n'achever son ouvrage, ou pour le completter que par intervalles? Elle avoit placé en Amérique des animaux absolument différents de ceux qui vivent dans le reste de l'univers connu: ces animaux étoient-ils aussi d'une création postérieure à celle des individus vivifiés de notre Hémisphère? On tomberoit dans l'absurdité, si l'on défendoit une telle hypothése, & si l'on admettoit une formation successive d'Etres organisés, pendant qu'on est convaincu, qu'il ne paroit pas même sur la scène du monde un nouvel insecte: les germes sont aussi anciens que les espèces, & les espèces paroissent aussi anciennes que le globe. Si la formation spontanée & fortuite a occupé si long-temps les Philosophes de l'antiquité, c'est qu'ils étoient trop mauvais Physiciens pour s'appercevoir de la futilité de cette dispute métaphysique.

Si les Américains étoient étrangers d'origine, & arrivés depuis peu dans cette quatrième partie de notre Planète, on devroit dire, tout au moins, d'où ils étoient venus, & quelle route ils avoient tenue dans leur transplantation. Tous les monuments historiques confondus ensemble, ne fournissent aucune preuve de cet événement, dont le souvenir ne s'étoit conservé nulle part, ni chez le Peuple émigré, ni dans le Pays qu'on suppose qu'il avoit quitté pour chercher

des

des Terres nouvelles & inconnues. Ce n'est pas à l'égard des Américains seuls que l'Histoire est en défaut : elle l'est à l'égard de presque toutes les Nations.

On n'est pas en état de marquer sur toute la surface du monde une grande Contrée, une Isle considérable dont la population ait commencé de mémoire d'hommes : je veux dire qu'on ne connoît positivement aucune Région dont on puisse affirmer qu'elle étoit restée déserte, jusqu'à un tel temps, & que les hommes ne s'y sont introduits, pour la première fois, que vers une telle époque, abstraction faite de toute origine romanesque dont chaque Peuple remplit le premier chapitre de ses Annales : si l'on vouloit s'arrêter aux fables nationales, tout seroit expliqué ; si l'on s'arrête aux documents incontestables de l'Histoire, rien n'est expliqué. Il est possible que des maladies pestilentielles, des catastrophes physiques, des guerres longues & meurtrières anéantissent la race humaine dans un Pays, & c'est dans ce sens seulement qu'on peut affirmer qu'il étoit inhabité en un tel temps : si l'on concluoit qu'il a toujours été désert, parce que tous ses monuments se sont effacés & sa tradition perdue, on se tromperoit sans doute, autant qu'on peut se tromper, lorsqu'on conjecture ou qu'on devine ce qu'on ne connoît pas.

Il est possible encore que dans de certains climats défavorables, la population soit continuellement foible, & le nombre d'hommes extrêmement rare ; mais la nature ne semble pas avoir compté les individus : elle s'est contentée de l'existence du genre, l'a

soumis aux influences de son climat, & abandonné à sa propre industrie.

Comme dans le plus grand lointain que l'Histoire nous présente, on voit la plupart des Peuples s'élever successivement de l'abrutissement, & marcher en tâtonnant des extrémités de la vie sauvage, jusqu'aux rudiments primitifs des Arts & de la société, il y a toute apparence que les premiers hommes ont été, dans le commencement des choses & des siècles, jettés sur ce globe sans autres notions, sans autres connoissances que celles qu'ont les Sauvages ordinaires : portant en eux le germe de la perfectibilité, ils étoient très-éloignés de la perfection : créés bruts & grossiers, ils doivent à eux-mêmes leurs mœurs, leurs loix & leurs sciences : ils n'ont pas eu de modèle commun, ni de règle de conduite fixe ; aussi ont-ils varié à l'infini, tant dans les moyens qu'ils ont employés pour atteindre à la vie civile, que dans les institutions de la vie civile même. Le Climat les a autant gouvernés que la raison, & les différentes gradations du froid & de la chaleur ont visiblement inspiré aux Législateurs des idées souvent contradictoires : lorsqu'on compare les Codes législatifs des Zones tempérées à ceux de la Zone Torride ou de son voisinage, tout contraste, & rien ne se ressemble.

Il est des Peuples qui ne sont peut-être jamais sortis de l'enfance & de l'état originel : le ciel & la terre se sont opposés à leurs efforts, & la difficulté de se policer a été chez eux invincible, & l'est encore. Les Eskimaux & les Groenlandois n'auront jamais des Villes, ou ce qui est la même chose, ils n'auront

jamais des champs labourés, si la position du globe reste la même à leur égard. Les Nègres ne se civiliseront point, s'ils demeurent continuellement sous la Ligne, exposés à la plus grande chaleur qu'aucun point de la terre éprouve.

C'est l'Agriculture qui a conduit les hommes par la main, de degrés en degrés, de la constitution agreste à la constitution politique : plus un terrein est-il propre à être ensemencé, plus les graines comestibles y abondent, & plus les possesseurs de ces champs fertiles & de ces semences précieuses s'humaniseront, s'ils s'adonnent à la culture, qui commencera par les rendre sédentaires, & dès-lors ils sont à demi policés.

La propriété & tous les Arts sont donc nés du sein de l'Agriculture. De là on peut déterminer les rangs où les différentes espèces de Sauvages doivent être placées, suivant leur éloignement plus ou moins grand de la perfection morale.

Les Cultivateurs sont les premiers dans l'ordre, parce que leur subsistance est la moins précaire, & leur genre de vie le moins turbulent & le moins inquiet : ils ont le temps d'inventer & de perfectionner leurs instruments : ils ont du loisir pour penser & réfléchir.

Les Nomades suivent immédiatement, mais diffèrent des premiers, en ce qu'obligés d'aller à la recherche des pâturages, & d'accompagner leurs troupeaux, ils ne sont jamais établis : on ne rencontre pas, pendant l'hiver, leurs tentes & leurs maisons ambulantes dans les mêmes lieux où on les a vues

pendant l'été : ils changent de patrie d'une année à l'autre, d'un mois à l'autre. Les Tartares, les Arabes, les Maures, les Lappons ſont ceux d'entre les Nomades que nous connoiſſons le mieux : leurs mœurs peuvent être regardées comme le vrai modèle de la vie des Peuples Bergers ou Paſteurs : intermédiaires entre la condition ſauvage & l'état civil, une diſtance preſqu'égale les ſépare de ces deux points.

Il y a des Nations que nous avons nommées Rhizophages : nous entendons par-là celles qui vivent dans les forêts, de racines & de fruits provenus ſans culture. Leurs mœurs dépendent beaucoup des productions & de la qualité du Pays : ceux qui ont des cocotiers & des palmiſtes, ſont plus à leur aiſe & moins ſauvages que ceux qui ne voient s'élever audeſſus de leurs cabanes, que les rameaux des hêtres & la cime des chênes. L'Auteur de l'*Origine des Arts & des Sciences* croit qu'il eſt impoſſible de tirer une nourriture du gland ; il veut que ce mot, employé dans ce ſens par les Anciens, doive ſignifier les noix, les chataignes, les pignons, les amandes, les faines & les piſtaches ; mais il eſt certain qu'on fait avec le gland de chêne du pain, dont les hommes peuvent ſe ſuſtenter : il eſt aſſez connu qu'en 1759, on a eu recours à cet aliment dans quelques cantons de la ſtérile Weſtphalie, ſaccagée alors, pour comble d'infortune, par deux armées ennemies.

Les Peuples pêcheurs forment la quatrième claſſe : leur façon d'exiſter ne diffère pas ſenſiblement de celle des Paſteurs ou des Nomades, ſinon que ceux-ci ont dans leurs troupeaux apprivoiſés une reſſource aſſu-

rée, & que les Pêcheurs doivent attendre, autant du hazard que de leur adreſſe, le néceſſaire phyſique. Du reſte, les Ichtyophages s'expatrient comme les Nomades, ſuivent par petites troupes les côtes de la mer & les rivages des fleuves, & reviennent, pendant l'hiver, ſe cabaner, & vivre de poiſſon ſéché. Ceux d'entr'eux que nous connoiſſons le mieux, ſont les Groenlandois & les Eskimaux.

Enfin les Chaſſeurs conſtituent le dernier ordre, & ſont les plus ſauvages de tous : errants & incertains de leur ſort d'un jour à l'autre, ils doivent craindre la réunion & la multiplication de leurs ſemblables, comme le plus grand des malheurs; parce que le gibier, bien moins fécond que le poiſſon, ſe dépeuple dans tous les Pays du monde, à proportion que le nombre d'hommes croît. Un Sauvage chaſſeur cherche les ſolitudes, s'écarte autant qu'il peut de toute habitation humaine, & s'éloigne à chaque pas de la vie ſociale : s'il conſtruit une hutte, c'eſt plutôt pour s'y retirer que pour y être logé. Jamais en paix avec les hommes ou avec les animaux, ſon inſtinct eſt féroce & ſes mœurs barbares : plus ſon génie s'occupe-t-il des moyens de ſubſiſter, moins réfléchit-il ſur la poſſibilité de ſe policer. Il eſt dans le genre-humain ce que ſont les bêtes carnaſſières entre les quadrupèdes, inſociable.

Tout cela poſé, il ſera plus facile d'expliquer les cauſes de la différence qu'on a déja remarquée entre notre Hémiſphère & celui de l'Amérique, qui avoit probablement éprouvé des cataſtrophes phyſiques, d'épouvantables tremblements de terre, & des inon-

dations considérables beaucoup plus tard que notre horizon. Acosta, dans son excellent Ouvrage *de situ Novi Orbis*, convient que les plus habiles Naturalistes de son temps rencontroient au Nouveau Monde des vestiges d'un déluge plus récent que ceux de Deucalion & d'Ogygès, & que le grand Cataclysme, dont la mémoire s'étoit conservée dans les Livres sacrés des Choëns, ou des Prêtres Egyptiens, qui en avoient apparemment reçu la tradition de la postérité de ceux qui se réfugièrent dans les montagnes de la haute Abyssinie, où la terre est plus exhaussée, de neuf lieues, que le niveau de la mer à Alexandrie.

Le nombre presqu'infini de lacs & de marécages dont les Indes occidentales sont couvertes, n'avoit pas été formé uniquement par les eaux fluviatiles extravasées, ni par les brouillards attirés par les montagnes & les forêts : ces lacs paroissoient être des dépôts d'eaux qui n'avoient pu encore s'écouler des endroits jadis noyés par une secousse violente, imprimée à toute la machine du globe terraquée : les nombreux volcans des Cordellières & des rochers du Mexique, les tremblements qui ne cessent jamais dans l'une ou dans l'autre branche des Andes, prouvent que la terre n'y est pas encore en repos de nos jours. Les veines des métaux les plus pesants, exposées dans de certains endroits à fleur de sol, semblent indiquer que le sol même y avoit été délayé, & que des torrents ou des écoulements en avoient entraîné la superficie. Les coquillages marins amoncelés dans les lieux méditer-

ranés les plus bas, (*) la destruction de tous les grands quadrupèdes, qui sont les premiers à périr dans les eaux, la tradition unanime des Péruviens, des Mexicains & des Sauvages en général, depuis la Magellanique jusqu'au Fleuve de St. Laurent, sur leur séjour dans les montagnes, pendant que les vallées étoient submergées, toutes ces preuves combinées semblent justifier le sentiment d'Acosta sur l'inondation de l'Hémisphère de l'Amérique.

On demandera peut-être si l'on y a découvert des monuments anté-diluviens ? On y a déterré des monuments plus singuliers que ceux qu'on trouve dans notre Horizon; puisqu'on y a exhumé de grands

---

(*) Sur les coquillages fossiles qu'on trouve dans l'Amérique méridionale, on peut consulter le *Voyage de Juan d'Ulloa*, & sur ceux de l'Amérique septentrionale, le *Voyage de Calm*. Cet Auteur étoit, comme le sont tous les Savants de la Suède, très-persuadé que la mer du Nord se retire d'une année à l'autre. On prétend s'être assuré par des expériences, que, sur la Côte de la Suède, cette diminution est de quarante-quatre à quarante-cinq pouces en un siècle. En supposant que la progression a toujours été la même, ce Royaume étoit encore submergé, il n'y a que deux mille ans, ou du moins toutes ses montagnes n'étoient alors que des Isles. Si la diminution continue dans la même proportion, la mer Baltique, qui n'a, selon Maansoon, que trente cordes de profondeur dans ses gouffres, sera à sec dans quatre mille ans. Mrs. Hierne, Swedenbourg, Celsius, Rudman, Dalin, Linneus & son Disciple Calm, ont tous écrit en faveur de cette hypothèse de la retraite des eaux de la mer du Nord, de sorte qu'il paroît qu'il y a beaucoup de réalité dans ce phénomène, & d'autant plus, que les expériences faites en Danemark ont donné les mêmes résultats.

Il est vrai que l'Evêque d'Abo a depuis publié un mémoire, dans lequel il contredit tous ces faits attestés par des Philosophes, comme les Evêques font ordinairement, quand ils ne sont pas Philosophes eux-mêmes.

os foſſiles qui avoient appartenu à des animaux quadrupèdes, dont les analogues vivants n'exiſtoient plus dans aucune partie de cet immenſe Continent. Quant aux antiquités particulières, on ſait qu'on n'en a jamais découvert nulle part qu'on puiſſe ſuppoſer antérieures au déluge, quoiqu'avant cette époque terrible, il y ait eu vraiſemblablement des hommes réunis en ſociété, & auſſi policés peut-être, que l'étoient les Grecs du temps d'Alexandre : les feux ſouterrains & les eaux, en changeant la ſurface habitable, & le lit de la mer, ont tout englouti. Les monnoies d'or & d'argent, qui ſont ſi propres à ſe conſerver dans les différentes ſubſtances terreſtres, n'ont preſqu'aucune antiquité. La médaille de Phidon paſſe pour être la plus ancienne ; & en la conſidérant en original, elle nous a paru abſolument fauſſe, d'une fabrique bien poſtérieure aux plus belles médailles de la Grèce, & frappée après coup comme les Contorniates Romaines. Les Roupies antiques Indiennes, qu'on garde à la Chine dans le cabinet des Empereurs, ſont trop peu connues pour qu'on en puiſſe parler avec préciſion : elles peuvent avoir néanmoins plus d'âge, que Mr. Freret ne leur en accorde. (*)

Mela, Pline, & Solin font mention, à la vérité, de la ville de Joppé, qu'ils diſent avoir été bâtie avant

(*) Suivant Mr. Freret (*Mémoires de l'Acad. des Inſcriptions, T.18. pag.* 45.) aucune tradition, diſcutée de bonne foi, ne remonte à l'an 3600 avant l'ére vulgaire : il prétend, que la période des Indous nommée *Cal-Jougam*, n'a commencé que l'an 3102 avant Jeſus-Chriſt. Ainſi les plus anciennes médailles Indiennes ne paſſeroient pas, ſelon lui, la date de cette époque. Mais les Bramines diſent, malheu-

le déluge, *ante diluvium condita ;* mais de quel déluge ont-ils voulu parler? Le Cataclyfme dont les Livres Egyptiens confervoient le fouvenir, avoit été un événement destructeur qui avoit défiguré & tranfpofé tous les fites de la terre où il s'étoit étendu. Strabon & Diodore de Sicile rapportent auffi quelques Antiquités, prétenduement anté-diluviennes, qui n'étoient réellement que des débris retrouvés dans des endroits jadis fubmergés par des débordements particuliers & locaux, comme ceux de Samothrace & de Cyrène.

Si l'on admet donc que le Continent de l'Amérique avoit été, plus tard que le nôtre, bouleverfé par les caufes fecondes, par des inondations & des tremblements de terre, on concevra pourquoi il y exiftoit une différence fi marquée entre tous les objets de comparaifon poffibles de ces deux parties du globe.

Notre Horizon avoit un air d'ancienneté, parce que l'induftrie humaine avoit eu le temps d'y réparer les dégâts occafionnés par les convulfions de la nature. Dans l'Hémifphère oppofé, les hommes venoient feulement de defcendre des rochers & des élévations où ils s'étoient réfugiés comme des Deucalions : répandus dans des campagnes encore remplies de vafe, & de bourbier, leur conftitution s'étoit viciée par les vapeurs de la terre & l'humidité de l'air. Le peu de

---

reufement pour Mr. Freret, qu'avant leur période de *Cal-Jougam*, il s'en eft écoulé trois autres.

Vouloir fixer la Chronologie de l'Inde, de la Chine & de l'Egypte, c'eft une entreprife dont on pourroit dire ce que difoit Pline de ceux qui veulent comprendre la nature de Dieu, *furor eft, profectò furor.*

chaleur de leur tempérament, leur population incroyablement foible, leurs corps dépilés & énervés, la maladie endémique dont ils étoient atteints, tout cela indique qu'ils avoient essuyé une altération essentielle & récente.

On connoît assez la qualité des terres nouvellement défrichées & saignées : les vapeurs fétides & grossières qui s'en élèvent, sont par-tout également mal-saines, & engendrent dans les habitants des maladies chroniques. Par ce qui arrive dans un Canton, dans une Province, on peut juger de ce qui doit arriver dans un Pays, & aller du petit au grand : s'il faut une longue suite d'années, pour purifier la moindre plage que les eaux ont quittée, quel laps de siècles ne faudra-t-il pas pour émonder une portion considérable du globe envahie par l'océan, & revenue à sec par l'évaporation, ou par d'autres causes quelconques?

Les conséquences qu'entraîne un déluge, semblent avoir échappé aux Auteurs les plus éclairés : ce n'est point assez que les débordements aient cessé, & que les eaux se soient retirées; le sol pour redevenir habitable & salubre, exige encore un desséchement parfait, que le temps seul peut amener : les lieux les plus favorables se recouvrent de végétaux & d'arbres, & ce n'est qu'alors que les hommes peuvent y rentrer & achever de nettoyer leur séjour par le travail & l'industrie.

Les Peuples de l'Amérique étoient donc, en ce sens, plus modernes que les Nations de l'ancien Monde: ils étoient plus foibles, parce que leur terre natale étoit plus mal-saine; & on conçoit maintenant pourquoi

on les a tous ſurpris dans un état ſauvage, ou à demi-ſauvage. Le temps de ſe policer entiérement n'étoit pas encore venu pour eux : leur climat devoit avant tout s'améliorer, les vallées & les campagnes devoient ſe deſſécher davantage, leur conſtitution devoit s'affermir, & leur ſang s'épurer. La fertilité de leur Pays ne les retenoit pas dans la vie agreſte, comme l'Auteur de l'*Eſprit des Loix* l'a avancé dans un chapitre particulier, qui a trop de connexion avec mon ſujet pour que je puiſſe le paſſer ſous ſilence.

„ Ce qui fait qu'il y a tant de Nations ſauvages „ en Amérique, dit-il, c'eſt que la terre y produit „ d'elle-même beaucoup de fruits dont on peut ſe „ nourrir. Si les femmes y cultivent autour de la cabane un morceau de terre, le maïs y vient d'abord: „ la chaſſe & la pêche achèvent de mettre les hommes „ dans l'abondance; d'ailleurs les animaux qui paiſſent „ comme les bœufs, les buffles, &c. y réuſſiſſent mieux „ que les bêtes carnaſſières. Celles-ci ont eu de tout „ temps l'empire de l'Afrique.

„ Je crois qu'on n'auroit pas tous ces avantages „ en Europe, ſi l'on y laiſſoit la terre inculte : il n'y „ viendroit guères que des forêts, des chênes, & d'autres arbres ſtériles. „ (*)

Le raiſonnement de ce chapitre eſt vicieux, en ce qu'il ſuppoſe comme vrai ce qui eſt faux, & en ce qu'il conclut ce qu'il n'eſt pas poſſible de conclure.

Quand les Suédois, les Danois, les Ruſſes, les Sarmates, les Bataves, les Bretons, les Germains, les

(*) *Livre XVIII, Chap. IX.*

Gaulois, & les Espagnols étoient encore sauvages, il y a quelques siècles, pouvoit-on dire alors qu'il y avoit tant de Nations sauvages en Europe, parce que la terre y produit d'elle-même beaucoup de fruits dont on peut se nourrir? Puisque Mr. de Montesquieu convient lui-même que l'Europe n'a pas cet avantage & qu'elle ne peut jamais l'avoir eu; il y avoit donc une autre cause qui y enchaînoit tous ces Peuples dans l'état agreste, & cette cause étoit la stérilité.

Une Nation qui possède un terrein abondant en fruits, s'humanisera bien plutôt qu'une horde située sous un ciel âpre, & sur une terre frappée de stérilité: aussi voit-on que telle a été la marche de l'esprit humain, & la naissance successive des sociétés : elle a suivi la gradation des climats, & la fécondité du sol: sur les rives fortunées de l'Inde & du Gange, plantées de figuiers, de palmistes, & de cocotiers, les hommes ont été réunis & civilisés infiniment plutôt que les habitants des forêts de la Souabe & de la Westphalie, qui broutoient des glands, il n'y a que quelques années.

Ce n'est donc pas la fertilité du climat qui retient l'homme dans la vie sauvage : c'est au contraire le défaut de subsistances qui l'empêche d'en sortir. Il ne faut avoir qu'une légère idée de l'Amérique septentrionale, pour saisir toute l'inconséquence de la proposition de Mr. de Montesquieu : jamais on n'a dit que cette vaste région, couverte de neiges & habitée par quelques Sauvages, étoit une terre de voluptés, prodigue en fruits & en productions naturelles: nulle part l'avarice de la nature n'a été plus marquée.

Les Indigènes y ont continuellement à combattre contre la diſette; d'ailleurs ils étoient tous chaſſeurs ou pêcheurs : ſi les fruits de leurs forêts avoient pu les nourrir, ils ſeroient devenus frugivores, & auroient au pied d'un arbre paſſé tranquillement leurs jours, ſans errer, comme ils font, à deux ou trois cents lieues de leurs cabanes, pour pourſuivre, au travers des glaces, un Orignal qui ſouvent leur échappe. Ces grands voyages qu'ils ſont obligés d'entreprendre tous les ans, leur ont fait imaginer des poudres & des pâtes nutritives, qui étant condenſées & réduites en un petit volume, peuvent aiſément ſe tranſporter, pour ſuſtenter les chaſſeurs quand ils ſont malheureux, ou ſéparés de toute habitation par des diſtances immenſes. (*) Quand ces proviſions viennent à leur manquer, ils n'ont d'autre reſſource que dans une ſorte de *Lichen*, qui croît contre les rochers, & que les Européans nomment *Tripe de Roche*; & dans la graine de l'avoine ſauvage, dont le Canada produit naturellement quelques eſpèces.

(*) Les Sauvages de Suſquehannah, au-delà de Philadelphie, ont une poudre nutritive qu'on nomme *Poudre verte*: elle eſt compoſée de bled d'Inde torréfié, de la racine de l'Angélique, & d'une certaine quantité de ſel commun : une cuillerée ſuffit à une perſonne pour ſa ſubſiſtance d'un jour.

Les Lappons, les Tartares, les Maures, & pluſieurs Nations errantes ont auſſi leurs pâtes alimentaires : le *Kacha* des Tartares eſt en ce genre la meilleure compoſition qu'on connoiſſe. La poudre nutritive inventée prétendument en 1753 par Mr. Bouébe, Chirurgien du Régiment de Salis Griſons, n'étoit auſſi que du bled d'Inde broyé, grillé, mêlé de ſel & d'une graine carminative qu'on croit être le cumin. Il eſt clair que cette recette a été copiée ſur le procédé des Sauvages de l'Amérique ſeptentrionale.

Les besoins toujours renaissants de la vie animale absorbent, comme nous l'avons dit, toutes les idées de l'homme moral : il n'a pas le temps de songer à se civiliser : il n'est point de son intérêt de se réunir, parce que les produits de la chasse diminuent en raison directe du nombre des chasseurs : l'agriculture seule multiplie ses récoltes en raison du nombre des cultivateurs.

Les femmes cultivoient le maïs en Amérique, dit l'Auteur de l'*Esprit des Loix*; mais on sait qu'il y avoit au Nouveau Monde vingt Provinces où l'on ne connoissoit pas le maïs, sur une où l'on en faisoit usage. D'ailleurs s'il falloit élever cette semence pour sustenter la vie, à quoi servoient donc ces fruits abondants que le sein de la terre y versoit, à ce qu'on prétend, sans peine & sans culture, sur la table des Sauvages? La vérité est, que l'Amérique en général a été, & est encore de nos jours, une Contrée fort stérile. On peut même s'étonner que ceux d'entre les Sauvages qui y ont connu le maïs, ne se soient pas civilisés davantage; car il est certain que le Nord de notre Europe n'est sorti entiérement de l'abrutissement & de la barbarie qu'au temps où les Peuples de l'Italie & de l'Asie lui ont communiqué les graines comestibles, & les germes des fruits qui lui manquoient. En examinant l'histoire & l'origine de presque tous nos légumes, de nos plantes potagères, de nos arbres fruitiers, & même de nos grains, on s'apperçoit qu'ils sont exotiques, & qu'ils ont été successivement importés d'un autre climat dans le nôtre, où la culture & le labourage les ont ensuite naturalisés. On peut

aisément s'imaginer quelle doit avoir été la disette des anciens Gaulois, & sur-tout des Germains, chez qui il ne croissoit encore aucun arbre fruitier du temps de Tacite. Le règne végétal se vivifie sous la main de l'homme civilisé : il meurt sous les pieds du Sauvage.

Les bœufs & les buffles réussissoient bien en Amérique, dit Mr. de Montesquieu ; mais il est certain qu'il n'y avoit en Amérique ni buffles ni bœufs, qui y ont été, ainsi que les chevaux, transplantés par les Européans dans les premiers temps de la découverte. Les Caribous & les Orignaux du Canada sont de la même espèce que les Rhennes de la Lapponie : cependant les Naturels de l'Amérique septentrionale n'avoient pas eu l'esprit de soumettre ces animaux, ni de les apprivoiser à paître en troupeaux sédentaires, ce que les Lappons ont parfaitement bien exécuté avec les Rhennes, dont ils tirent tous les services imaginables ; & les Sauvages des Indes occidentales n'en tiroient aucun de leurs Orignaux. Les Bisons que les Tartares ont amenés à la domesticité, étoient également restés sauvages chez les Américains. Quant aux bêtes carnassières, le Canada seul en nourrissoit un nombre presqu'incroyable : la quantité de pelleteries qu'on en apporte, en est une preuve parlante. Les ours, les loups-cerviers, les loups noirs, les gloutons, les tigres, les renards y étoient très-répandus ; & quoique ces animaux fussent moins vaillants, ou plus peureux que ceux de leur espèce qui habitent dans l'ancien Continent, ils avoient néanmoins assez de forces pour faire la guerre aux bêtes frugivores.

Je ne vois donc, dans tout le passage tiré de l'*Esprit des Loix*, qu'un raisonnement de spéculation, contredit par les faits & l'expérience de toutes les Nations & de tous les siècles : c'est le sophisme d'un grand homme.

Ce sont la stérilité & la pauvreté du terrein & du climat qui retiennent l'homme dans la vie sauvage. L'abondance l'amène à la société : l'article de la subsistance doit être réglé avant qu'on rédige le Code législatif : les Loix ne sont qu'utiles; la subsistance est indispensable.

Dans les Pays tempérés & riches en végétaux, la société a été établie infiniment plutôt que dans les cantons froids & stériles : on la voit passer & comme voyager de l'Asie méridionale dans l'Egypte, de l'Egypte dans la Grèce, de la Grèce dans l'Italie, de l'Italie dans les Gaules, des Gaules dans la Germanie; & cette progression suit exactement le degré de fécondité physique de chacun de ces Pays en particulier. S'ils étoient également incultes, la Germanie seroit sans contredit le plus dépourvu & le plus stérile de tous : si elle restituoit les végétaux étrangers qui n'appartiennent pas originellement à son terroir ou à son climat, il ne lui resteroit presque rien : elle ne conserveroit, entre les petites semences alimentaires, que le pavot erratique & l'avoine agreste.

Les Américains étoient donc sauvages, ou sémi-sauvages, parce que leur complexion affoiblie & leur génie borné ne pouvoient domter une terre ingrate. En un mot, ils manquoient d'instruments de fer, & aujour-

aujourd'hui qu'on leur en a procurés, ils ſont trop indolents, trop lâches pour s'en ſervir.

Ceux qui ont étudié leurs mœurs, & ſur-tout celles des Septentrionaux, ſe ſont étonnés de ce qu'elles étoient, pour ainſi dire, les mêmes que celles des anciens Scythes, & de cette ſimilitude apparente on a déduit des lignes de filiation, & d'extraction d'un de ces Peuples à l'égard de l'autre; mais les mœurs ſcythiques n'ayant été que les vrais caractères de la vie ſauvage, il étoit naturel d'appercevoir une telle reſſemblance entre la façon d'exiſter de tous les Sauvages de l'univers, parvenus à s'attrouper.

Ils ſont carnaſſiers, cruels, impitoyables à proportion de la ſtérilité du terrein qui leur eſt échu en partage, ou des défauts phyſiques de leur tempérament altéré. Les Américains étoient dans l'un & l'autre cas, & ſe faiſoient entr'eux tous les maux que leur avoit fait la nature : n'aimant pas leurs femelles avec ardeur, ils manquoient du plus puiſſant lien de la ſociabilité, & vivoient comme ces animaux qui s'aſſemblent en de certaines ſaiſons & ſe ſéparent enſuite pour chaſſer chacun à part. Dans les quartiers du Nord, où le ſol étoit ſinguliérement avare, la néceſſité forçoit chaque individu humain à chercher ſa nourriture, & à employer tout ſon temps à cette recherche. Les idées relatives d'amitié & d'union y étoient donc impoſſibles en un certain ſens : il devoit donc y regner un état de guerre perpétuelle entre les Peuplades qui ſe rapprochoient aſſez pour s'ôter mutuellement la ſubſiſtance. Auſſi les premiers Européans s'apperçurent-ils d'abord de cette triſte anime-



ſité qui incitoit tous les Sauvages des Indes occidentales les uns contre les autres : ceux qui étoient demi-policés, croyoient avoir encore des motifs pour ne jamais vivre en paix. Un Philoſophe comme Hobbes n'auroit pas manqué d'y voir la démonſtration de ſon ſyſtême, & il auroit pu ſe tromper.

La conſtitution de la vie ſauvage amène néceſſairement l'établiſſement des Tribus, & ces Tribus ſont par-tout ennemies les unes des autres ; comme on l'obſerve chez les Tartares, chez les Arabes, chez les Abyſſins, chez les Nègres, chez les Caffres : enfin parmi toutes les Nations vagabondes qui ſe ſont diſtribuées en hordes : & voici la cauſe de cette diſcorde univerſelle.

Par-tout où la propriété n'eſt point fixée, on ſe bat avec acharnement, pour empêcher qu'elle ne s'établiſſe ; par-tout où la propriété eſt établie, on ſe bat encore avec une opiniâtreté égale pour la maintenir. Dans l'un & l'autre cas, les hommes ſont ſi fort à craindre, que le dernier effort de la vertu eſt, d'être parvenu à les aimer ; & on ne peut les aimer, ſi l'on n'excuſe leurs emportements & leurs excès. Quand on réfléchit donc qu'ils ont tous les mêmes foibleſſes, les mêmes beſoins, & les mêmes droits aux productions de la terre, on conçoit qu'il leur ſeroit difficile d'être éternellement en paix, quand même ils ſeroient infiniment moins méchants qu'ils ne le ſont, ou qu'on ne les ſuppoſe. D'ailleurs leur commun malheur eſt, que l'injuſtice d'un ſeul être dérange l'équilibre & l'union générale : les loix, qui peuvent contenir & réprimer la multitude, ne peuvent, par une impuiſ-

sance singulière, contenir cinq ou six Tyrans avides & orgueilleux; & c'est plus qu'il n'en faut, pour ensanglanter la terre dans toute sa circonférence.

Quelques Ecrivains ont hazardé de nos jours des réflexions extraordinaires sur les Américains du Nord: ils ne peuvent trop s'étonner, disent-ils, que ces Peuples soient restés de tout temps chasseurs & libres. Je ne crois pas que l'amour de la liberté naturelle soit gravé plus profondément dans l'ame des Iroquois & des Algonquins que dans celle des autres hommes: si on les a vus souvent en guerre avec les Français & les Anglais, c'est qu'on a voulu leur ôter la jouissance de l'air & de la terre: ce n'est pas leur liberté qu'ils ont prétendu défendre, ils ont tâché de maintenir leur existence; encore ne voit-on pas qu'ils aient jamais montré beaucoup de valeur à proportion de l'intérêt, qui auroit dû les inciter jusqu'à la fureur. Il ne faut pas s'imaginer qu'ils soient des Spartiates qui attaquent de front, & ouvertement les troupes Coloniaires: ils n'ont jamais eu cette noble hardiesse, & font la guerre en se cachant. Quoique le Sr. du Pratz exagère jusqu'à la contradiction les grandes qualités des Sauvages, cependant il est contraint d'avouer qu'ils sont singuliérement lâches, timides, & que leurs attaques ressemblent à celles d'une bande de voleurs qui se glisse de nuit dans une maison, y égorge les gens endormis, emporte ce qui lui convient, & brûle le reste. Jamais ils n'engagent un combat régulier & décisif en plein champ: ces sortes d'actions, qui exigent de l'intrépidité, leur sont inconnues.

La ſupériorité qu'ont les Peuples civiliſés ſur les Peuples ſauvages, ne conſiſte que dans la perfection de leurs armes & dans le méchaniſme plus ingénieux de leur tactique : quant à la bravoure, elle peut être quelquefois plus grande, plus héroïque du côté des Sauvages, que du côté de l'ennemi : on remarque que les Germains & les Bataves n'en ont jamais manqué, quoiqu'ils ne fuſſent pas mieux policés que les Hurons le ſont, & qu'ils euſſent à faire à des armées Romaines dont la diſcipline ſurpaſſoit tout ce que l'art militaire a jamais produit de plus achevé en ce genre. Si la défaite de Varus a été l'effet d'une ſurpriſe, au moins la bataille de Brême, livrée par Arminius aux Troupes de Germanicus, a-t-elle été une action régulière en plein champ, & diſputée avec toute l'opiniâtreté poſſible.

La vie ſauvage n'éteint donc pas le feu du courage dans le cœur de l'homme : la timidité des Américains venoit donc d'une autre cauſe que de leur façon d'exiſter : ils étoient peureux par inſtinct, parce que tous leurs organes étoient affoiblis & altérés. Depuis que nous avons la relation du Colonel Bouquet, qui a fait contre eux l'expédition de l'Ohio, en 1764, nous pouvons juger d'après les faits. Voici comme cet Officier s'exprime.

„ Ces Sauvages, dit-il, qui ont eu anciennement la réputation d'être très-poltrons, ne ſont guères plus braves aujourd'hui, quoiqu'ils aient des armes à feu. Ils expoſent rarement leurs perſonnes au danger, & ſe fient entiérement ſur leur adreſſe à ſe cacher pendant l'action : ils ne paroiſſent jamais à

„ découvert, à moins qu'ils n'aient, par leurs hurlements effroyables, frappé de terreur l'ennemi engagé „ dans des bois impraticables : ils l'attaquent quand il „ est absolument hors d'état de se défendre, & qu'il „ met bas ses armes.

Je demande si l'on est fondé à chercher l'amour extrême de la liberté dans de tels combattants, qui au contraire décèlent tant de foiblesse, lorsqu'ils sont forcés de défendre leur vie? Ce qui arrive toutes les fois que les Européans s'emparent d'un terrein faisant partie de la chasse ou du pâturage de ces Barbares pusillanimes, dont les Chefs & les Députés ont toujours déclaré, & déclarent encore, qu'ils reconnoîtront volontiers le Roi Anglais, ou qui que ce puisse être pour leur Souverain, & qu'ils s'obligent à lui payer un tribut de fourrures en toute éternité, pourvu qu'on leur procure de quoi vivre, ou qu'on ne leur ôte pas la terre sur laquelle ils peuvent se nourrir en chassant des orignaux, des castors, & en broutant des racines.

On peut juger quelle doit avoir été l'effrénée cupidité & l'injustice atroce des conquérants de notre Hémisphère, pour forcer des malheureux à leur faire une telle prière, indigne sans doute d'un Peuple fier & vaillant auquel les Américains n'ont jamais ressemblé.

Je me suis donc cru en droit de conclure que, dans toutes les anciennes guerres nationales du Nord de l'Amérique, il n'a jamais été question de la liberté respective d'une peuplade ou d'une autre; mais qu'il s'y est toujours agi de la subsistance de chaque Peu-

plade en particulier, à qui il falloit un immenſe terrein inculte, pour équivalent d'un petit terrein cultivé. Qu'une Nation qui n'a pas de quoi ſe nourrir, auroit l'orgueil inſenſé de ſubjuguer une autre Nation, auſſi pauvre qu'elle, par la ſeule paſſion de conquérir, cela n'eſt point dans la nature des Sauvages; car dès-lors ils ceſſeroient de l'être: pour conſerver leurs conquêtes, ils ſeroient contraints de ſe policer, & leurs eſclaves, pour apprendre à obéir, ſeroient auſſi contraints de ſe policer. Le grand intérêt qui diviſoit donc tous ces Peuples chaſſeurs, étoit la chaſſe même: c'étoit la ſource de l'éternelle diſcorde qui armoit une Tribu contre une autre, dès qu'elles étoient aſſez rapprochées, pour s'intercepter mutuellement le gibier. J'aurois honte de réfuter ce que l'Auteur de *la Théorie des Loix civiles* a écrit ſur ce ſujet: ſelon lui, „ tous les Sauvages chaſſeurs ſont en paix: la guerre „ n'exiſte que chez les Peuples cultivateurs: l'agri- „ culture engendre les guerres nationales: la chaſſe „ adoucit le cœur de l'homme, & l'amène inſenſi- „ blement dans le ſein de la vie ſociale: l'eſclavage „ eſt un bien, on a eu tort de l'abolir. „ Voilà une ſuite de paradoxes que Mr. Linguet a oſé faire imprimer.

Les Européans, au-lieu d'employer la force ouverte & les procédés outrés pour détruire les hordes Américaines, n'auroient dû employer que la douceur, & la ſupériorité de leur génie & de leurs talents pour les apprivoiſer, comme les Hollandais ont fait avec les Hottentots du Cap de Bonne-Eſpérance, d'abord très-farouches, & devenus enſuite très-officieux. Ces

Africains parlèrent ainsi aux premiers Hollandais qui débarquèrent chez eux. " Vous autres étrangers ve-
„ nus de loin, vous n'êtes après tout que des hom-
„ mes comme nous; si vous en savez plus que nous,
„ faites un miracle en notre présence, & nous recon-
„ noîtrons votre supériorité. Si avec cela, vous êtes
„ justes & équitables, nous serons vos amis, & vous
„ promettons nos services. „ Mr. Adrien Vanderfteel, (*) Commandant du Fort, fut d'abord embarrassé par cette question : il suppléa à tout par sa hardiesse & une présence d'esprit étonnante. Arrivé à l'assemblée des Caffres, il prit en main un grand gobelet d'eau de vie, y mit le feu, & proposa aux plus hardis de boire cette coupe pleine de feu; ce qu'ils refusèrent avec effroi. Hé bien, amis, dit-il, je ferai ce que vous n'osez entreprendre : vous avez demandé un miracle. En voilà un dans toutes les formes; & il vuida d'une haleine la liqueur enflammée. Depuis ce temps, les Hollandais & les Hottentots ont été bons amis : il est vrai qu'on leur a payé le terrein sur lequel on a bâti la ville du Cap & les autres logements de la Compagnie; & qu'on leur a tenu inviolablement la parole de ne jamais réduire aucun homme de leur nation en esclavage, comme on y réduit

(*) Il est assez surprenant qu'un Allemand, nommé Pierre Kolbe, prétende que c'est lui qui a fait le miracle de la coupe enflammée. L'Abbé de la Caille lui a imputé ce mensonge grossier, & il a eu raison. Ce Pierre Kolbe n'a jamais vu des Hottentots : il ne s'est amusé au Cap qu'à faire la débauche dans des cabarets avec des matelots, & à écrire un très-mauvais Livre, dont il a compilé plusieurs Chapitres étant ivre.

les Nègres & les Indiens. Cet exemple peut-être unique dans l'hiſtoire, & qui fait tant d'honneur au caractère doux & généreux des Hollandais, auroit dû être imité par toutes les Puiſſances qui ont formé des établiſſements dans les Iſles, & le Continent des Indes occidentales. On ne ſauroit trop répéter qu'en détruiſant les Américains, on a fait, même en politique, une faute irréparable : on auroit dû les laiſſer ſubſiſter & s'y incorporer, comme on a fait, aux Indes orientales, avec les Javanois, les Malais, les Malebares, les Mogols, & tous les autres Peuples de cette partie de l'Aſie.

Las Caſas, Evêque des Chiapa, avoit eu, à la vérité, l'idée de policer les Américains, de les laiſſer libres, de les porter au commerce, & de leur donner ſimplement des Gouverneurs. (*) Mais cet Eccléſiaſtique, d'ailleurs intriguant, cachoit des vues orgueilleuſes & immenſes, ſous ce plan dicté en apparence par l'humanité & la modeſtie : ſi on lui doit des éloges pour les maux qu'il ne fit pas aux Américains, il eſt impoſſible de lui pardonner d'avoir le premier, en Eſ-

(*) Las Caſas demandoit mille lieues de Côtes, depuis Rio Dolcé, juſqu'au Cap de Los Aracuas, pour y établir un Ordre ſémi-militaire, ſémi-eccléſiaſtique : il vouloit être Grand-Maître de cet Ordre, & ſe flattoit d'apprivoiſer & de civiliſer 10 mille Américains en deux ans, & de leur faire payer en trois ans, un tribut de quinze mille ducats, & de ſoixante mille ducats en dix ans. Il y avoit, dans ce projet, une injuſtice marquée ; ſi les Eſpagnols n'avoient eu aucun droit en conquérant l'Amérique, comment pouvoient-ils avoir droit d'exiger un tribut des Américains ? L'intention de Las Caſas étoit de ſe faire Souverain dans les Indes. Il eſt certain que les Jéſuites ont, dans la ſuite, exécuté ce que Las Caſas avoit projetté, & ſe ſont ſervis de ſes Mémoires.

pagne, formé & exécuté le projet d'aller en Afrique acheter des Nègres, de les déclarer esclaves, & de les forcer, par des traitements inouis, à labourer la terre du Nouveau Monde. Sepulveda, qui fut l'ennemi capital de ce Las Casas, & qui attaqua avec aigreur toutes ses démarches, ne lui reproche nulle part cet odieux Mémoire qu'il avoit offert à la Cour, pour proposer la traite des Noirs; tant les idées étoient alors confondues : le fanatisme, la cruauté, l'intérêt avoient perverti les premières notions du droit des gens : on fit les plus grandes injustices, & on les défendit par les plus mauvaises des raisons.

Avant que de considérer plus en détail les différentes variétés qu'on a remarquées dans les différentes peuplades du nouveau Continent, je dirai un mot du caractère moral des Sauvages du Nord, parce que cet article est très-obscur; aucun Auteur n'étant à cet égard d'accord avec aucun autre. La Potherie, Charlevoix & Colden offrent des observations particulières qui contrastent, dès qu'on les compare en commun. Environnés de tant de témoins qui se contredisent, accompagnés de tant de guides qui nous égarent, il ne reste, pour trouver la vérité, qu'à faire usage du discernement, en dépit de l'autorité & du témoignage de chaque Voyageur en particulier.

Quand Mr. Timberlake dit que les Iroquois ont un goût décidé pour l'éloquence & la poésie; quand il dit qu'ils n'ont d'autre moyen de faire fortune chez eux, qu'en excellant dans la rhétorique; quand il dit que leurs harangues égalent celles de Démosthène, & surpassent celles d'Isocrate, gardons-nous d'ajouter foi

à Mr. Timberlake (*) & à tous ceux qui font des contes de cette nature, puifque la ftupidité eft malheureufement le caractère original & commun de tous les Américains. Ceux qui ont traduit leurs harangues, n'étoient pas fi ftupides, puifqu'ils ont exactement rendu des difcours prononcés dans une langue qu'ils ne comprenoient pas, & auffi peu que Quinte-Curce comprenoit le Scythe & le Perfan, quand il imagina ces belles harangues prononcées par des Perfans & des Scythes.

Quand Mr. Timberlake nous affure, que ces mêmes Iroquois, avec leur art oratoire & leur profodie, n'ont aucune idée de la diverfité des valeurs, qu'ils ne peuvent compter au-delà de dix, qu'ils ne favent ni manier la fcie, ni la hache, que rien n'eft plus mal adroitement conftruit que leurs cabanes & leurs canots: quand il affure qu'ils font exceffivement ivrognes, & à chaque inftant les dupes de leur propre ignorance, & de la mauvaife foi des Marchands d'Europe; alors nous pouvons croire que cela eft poffible, fans outrager la raifon ou le bon fens.

La plupart des Relateurs Anglais, fous prétexte de tracer naïvement le portrait des Sauvages, ont fait la fatyre de leur propre Nation : ils font pleins d'allégories, peut-être ingénieufes, mais à coup fûr infupportables pour quiconque ne s'intéreffe ni aux Bills du Parlement, ni aux Confeils de St. James, ni à toute la révolution du Miniftère Britannique. Des Ecrivains fort eftimables, pour s'être trop fié à ces relations

(*) *The Mémoirs of Lieut. Henry Timberlake.* London 1766.

illuſoires, ont prêté aux Américains des vices & des vertus qu'ils n'ont pas, un héroïſme qui leur eſt inconnu, & une portion de bonheur dont ils ſeroient réellement très-fâchés de jouir. Il y a, ſans doute, un milieu dans ces excès; & nous nous flattons de l'avoir ſaiſi, en réduiſant l'Américain ſauvage à ſon inſtinct animal.

Il n'eſt proprement ni vertueux, ni méchant: quel motif auroit-il de l'être? La timidité de ſon ame, la foibleſſe de ſon eſprit, la néceſſité de ſe procurer ſa ſubſiſtance au ſein de la diſette, l'empire de la ſuperſtition, & les influences du climat l'égarent, & l'égarent très-loin; mais il ne s'en apperçoit pas. Son bonheur eſt de ne pas penſer, de reſter dans une inaction parfaite, de dormir beaucoup, de ne ſe ſoucier de rien, quand ſa faim eſt appaiſée, & de ne ſe ſoucier que des moyens de trouver ſa nourriture, quand l'appétit le tourmente. Il ne conſtruiroit pas de cabane, ſi le froid & l'inclémence de l'air ne l'y forçoient : il ne ſortiroit pas de ſa cabane, s'il n'en étoit chaſſé par le beſoin : ſa raiſon ne vieillit pas ; il reſte enfant juſqu'à la mort, ne prévoit rien, ne perfectionne rien, & laiſſe la nature dégénérer à ſes yeux, ſous ſes mains, ſans jamais l'encourager & ſans la tirer de ſon aſſoupiſſement. Fonciérement pareſſeux par naturel, il eſt vindicatif par foibleſſe ; & atroce dans ſa vengeance, parce qu'il eſt lui-même inſenſible : n'ayant rien à perdre que la vie, il regarde tous ſes ennemis comme ſes meurtriers. Si ſes projets de vengeance étoient toujours ſoutenus par le courage de les exécuter, il n'y auroit pas d'animal plus terrible, & il ſeroit auſſi dan-

gereux aux Européans, qu'il l'eſt à l'égard des petites hordes de ſa Nation avec leſquelles il eſt en guerre, & qui n'étant pas plus braves que lui, rendent la partie plus égale, & éterniſent les combats. Quand on découvrit le Canada en 1523, les Iroquois faiſoient la guerre aux Hurons, & ils la font encore aujourd'hui : le temps n'a ni adouci leur haine, ni épuiſé leur vengeance.

Le Docteur Kraſt, qui a compoſé, ſur les mœurs des Sauvages, un Livre moins impertinent que celui du Pere Lafiteau, prétend (*) qu'ils ſont exceſſivement orgueilleux, & n'eſtiment rien qu'eux-mêmes. Kraſt auroit dû faire attention que le plus ſurprenant des phénomènes ſeroit, que des Sauvages extrêmement ignorants ne fuſſent pas auſſi extrêmement préſomptueux. Ne connoiſſant rien dans la nature entière, ils ſont & doivent être timides, crédules, & par conſéquent ſuperſtitieux : s'ils entendent le tonnerre, ſi un objet nouveau les effraie, ils adoreront aujourd'hui un caillou, & demain un arbre : ils auront de la Divinité les idées les plus abſurdes, & la peindront preſque toujours comme un être malfaiſant, qu'ils tâcheront d'appaiſer, & de calmer par des ſacrifices & des offrandes : ils auront des Sorciers plutôt que des Prêtres.

L'autorité qu'ils reſpectent le plus, eſt celle des vieillards, qui peuvent tout parmi les Sauvages, auſſi

(*) *Kort fortaeling af de vilde volkes fornemmeſte indretninger, Skikke, oc meninger by Jens Kraſt* 1760.

long-temps que leurs forces ne les abandonnent pas, & qu'ils peuvent se procurer eux-mêmes leur nourriture ; mais dès que ces vieillards sont épuisés & décrepits, personne ne les aide ou les secourt : on ne leur apporte pas même à manger, & ils périssent le plus misérablement du monde, & à peu près comme les animaux carnassiers parvenus au dernier terme de la caducité, qui meurent pleins de vie, parce qu'ils manquent de vigueur pour chasser, & qu'ils ne manquent pas absolument de forces pour respirer encore long-temps : leurs petits, dont ils devroient être naturellement secourus, ne montrent pas le moindre retour de tendresse pour les soins de leur éducation. Il faut que cette ingratitude qui nous saisit d'horreur, soit néanmoins une loi de la nature animale, qui ne s'intéresse qu'à l'individu qui croît, & non à celui qui dépérit après avoir achevé sa croissance. L'homme sauvage, en qui toute lumière est éteinte & tout sentiment oblitéré, ne s'écarte guères du niveau des quadrupèdes, & des autres animaux abandonnés à leur instinct. (*) Cependant on a prétendu que, malgré ce

(*) Les Hottentots, quoique d'ailleurs d'un caractère fort doux, délaissent aussi les vieillards qui survivent à leur industrie & à leurs forces. Aussi long-temps qu'un homme ou une femme sont en état d'apporter à leur hutte une plante ou une racine, on les traite avec humanité ; mais dès que les forces leur manquent absolument, leurs amis & leurs propres enfants les laissent périr d'inanition. Ce traitement est donc un caractéristique des mœurs de tous les Sauvages : ceux qui sont errants, détruisent les vieilles gens pour ne pas les laisser à la discrétion des ennemis ou des animaux carnassiers. Les Massagètes, dit Strabon, font dévorer leurs vieillards par des dogues. *Dii meliora piis, erroremque hostibus illum.*

caractère impitoyable, les Sauvages ne sont pas barbares, mais que les Peuples civilisés le sont. Ce jugement outré est celui d'un misanthrope, ou d'un insensé qui s'étudie tristement à chercher des motifs pour haïr le genre-humain. Si les crimes sont fréquents chez les Nations les plus policées, il ne faut en accuser ni les Sciences, ni les Arts : si chez ces Nations, il s'éleve des Despotes qui écrasent tout sous leurs mains sanglantes, sous leurs aveugles volontés; il ne faut pas en accuser les Loix, mais la lâcheté de ceux qui ne s'opposent pas au despotisme, ou qui l'endurent; quoique, dans nul endroit de la terre, un seul homme soit plus fort que plusieurs qui prétendent être libres & secouer leurs chaînes. Je crois que tous les Despotes ressemblent à Tibere, qui étoit lui-même surpris de ce que les Romains n'avoient pas le courage de le contredire, ou de lui désobéir, & qui voyant tout le Sénat rampant à ses pieds, s'écria d'indignation : *O homines ad servitutem paratos!* Cet exemple, pris de l'histoire d'une République expirante sous le pouvoir arbitraire, doit nous convaincre que les esclaves sont quelquefois aussi coupables que les Tyrans, & qu'il est difficile de savoir, si la liberté a plus à se plaindre de ceux qui l'envahissent, que de ceux qui ne la défendent pas.

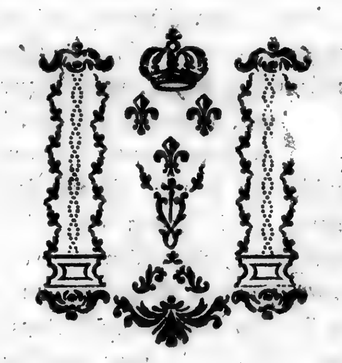
Si l'on prenoit pour termes de comparaison de malheureux Asiatiques, soumis aux caprices illimités d'un Sultan barbare & fougueux, & des Hurons du Canada gouvernés par le climat & leur inclination physique, il y a toute apparence que l'avantage seroit du côté des derniers ; mais ce n'est pas des

abus qu'il faut tirer des inductions : c'eſt comme ſi l'on vouloit prouver qu'un malade, qui a la fièvre chaude, ſe porte très-bien, parce qu'il n'a ni l'hydropiſie, ni la peſte, ni le mal de Naples.

On a inutilement examiné, s'il y a plus de bonheur ou moins d'inquiétude dans la vie ſauvage que dans la conſtitution ſociale : ces deux états ſont ſi éloignés, ſi oppoſés entr'eux, qu'ils excluent naturellement toute comparaiſon, ou pour les comparer il faudroit les connoître tous deux, & les connoître juſqu'aux moindres maux & aux moindres biens dont ils ſont ſuſceptibles : il faudroit avoir été élevé dans l'un & l'autre. Et voilà ce qui eſt impoſſible. On a vu des Sauvages enlevés à l'âge de douze ou treize ans, traînés dans des villes, nourris par des maîtres groſſiers & ſtupides, retourner enſuite, à la première occaſion, dans les forêts, jetter leurs vêtements, & reprendre avidement le train de vie de leurs ſemblables. De grands Philoſophes ont raiſonné ſur ces faits, & n'ont pas manqué d'en tirer des conſéquences fauſſes. Cependant il eſt certain que les impreſſions de l'éducation ont produit ces retours à la vie primitive, & que le rang d'eſclave qu'avoient tenu ces Sauvages dans la ſociété, n'ayant par lui-même rien que d'aviliſſant, ils ne s'étoient pas cru compenſés, par leur condition actuelle, de celle dans laquelle ils étoient nés. Tout ce que nous pouvons ſavoir ſur ce ſujet, ſe réduit à ceci : il y a des ſituations, des événements qui flattent l'homme ſocial, & qui feroient le tourment du Sauvage, ſi tout-à-coup la main d'un Dieu le tranſportoit de ſa cabane

dans la ſphère de notre félicité. Quant au bonheur dont il jouit, on peut le comparer aſſez ſûrement à celui que goûtent parmi nous les enfants qui ſont Sauvages, au milieu de la ſociété, juſqu'au terme où leur raiſon ſe développe, & que l'inſtruction l'éclaire.

Fin de la première Partie.



RE-

RECHERCHES

PHILOSOPHIQUES

SUR

LES AMÉRICAINS.

SECONDE PARTIE.

S I

De la

PLUSI
maine n'
dans non
fages s'y
y étoit le
des Peup
licut; ni
Struys ,
trouve en
croiffance
dans les
trois à qu
plus rema
dépeindre
fuite l'hif
lèbres, fa
Traité fera
ma, des
Hermaphr

SECONDE PARTIE.

SECTION I.

De la variété de l'espèce humaine en Amérique.

PLUSIEURS Auteurs ont soutenu que l'espèce humaine n'étoit point diversifiée en Amérique comme dans notre Continent, que toutes les figures & les visages s'y ressembloient, & que le masque de l'homme y étoit le même. Il est vrai qu'on n'y a pas découvert des Peuples à grosses jambes, comme les Naires de Calicut; ni des Sauvages à queue, comme Marc Paul, Struys, & le Naturaliste Bontius disent qu'on en trouve en Asie; ni enfin des femmes avec une excroissance à l'*os pubis*, comme les Hottentotes: mais dans les seules Provinces septentrionales on a compté trois à quatre variétés, dont les Eskimaux forment la plus remarquable, que nous nous sommes proposés de dépeindre dans un article particulier: on donnera ensuite l'histoire complette des Patagons, devenus si célèbres, sans qu'ils sachent eux-mêmes pourquoi. Ce Traité sera suivi par la description des Blafards de Panama, des Nègres blancs, des Orangs-Outangs, & des Hermaphrodites de la Floride, &c. &c.

Tel est l'arrangement qui nous a paru le plus propre pour mettre de l'ordre & de la précision dans une si grande diversité de matières.

C'a toujours été le privilège, & peut-être aussi la récompense de ceux qui ont découvert des Terres nouvelles & lointaines, d'en conter des prodiges qui ne devroient pas survivre à leurs Auteurs, s'il n'étoit dans l'instinct du vulgaire de se passionner long-temps pour des absurdités venues de loin, & attestées par des aveugles ou par des fourbes.

Les premiers Aventuriers qui firent, au quinzième & au seizième siècle, la reconnoissance des Côtes de l'Amérique, furent presque tous agités de la fureur d'en écrire des relations mensongères. Jacques Cartier, qui découvrit une partie de la Nouvelle France, usa de tous ses droits, & y mit des hommes velus, marchant à quatre pattes, & d'autres créatures humaines qui, sans être quadrupèdes, n'avoient point d'ouverture au fondement, & qui ne vivoient qu'à force de boire. Des Voyageurs jaloux du succès étonnant qu'eurent alors ces contes de Cartier, tâchèrent de les éclipser, en plaçant à leur tour dans l'Estoilande des Sauvages taillés comme des Lappons, à qui la nature bienfaisante n'avoit donné qu'une jambe, avec laquelle ils sautoient très-lestement : il paroît que le Philosophe Maillet n'a point été fort disposé à douter de leur existence, au moins en parle-t-il assez sérieusement dans son *Telliamed.* Il se peut qu'il avoit été induit en erreur par la multitude des témoins, qui assurent que la Tartarie nourrit aussi des monstres semblables; mais le Philosophe Maillet

auroit dû faire attention que ces témoins n'ont pas eu le sens commun.

Les Emissaires que le Pape Innocent IV envoya avec des dépêches si ridicules au grand Kan, en 1246, (*) publièrent à leur retour, qu'ils avoient vu de ces animaux à une jambe, qui, en se joignant deux à deux, couroient d'une vitesse extrême. Il ne manquoit à cette fable, pour être complette, que quelque citation de St. Augustin, qui dit qu'il est très-persuadé qu'il y avoit de son temps en Afrique des hommes monopèdes, doués d'une ame immortelle. Il faut que l'amour du merveilleux ait autant ébloui l'esprit des Saints que celui des profanes.

On feroit un Livre considérable, si l'on donnoit simplement la liste des faussetés dont les premiers Relateurs enrichirent leurs Journaux & leurs Mémoires

---

(*) Cette Ambassade étoit toute composée de Moines Jacobins & Cordeliers, dont les principaux se nommoient le *Frère Ascelin* & le *Frère Plan-Carpin* : ils devoient ordonner au Kan des Tartares de se faire baptiser, & lui enjoindre de la part du Pape, de se désister de ses conquêtes en Asie. Quand cette troupe d'Enthousiastes fut arrivée en Tartarie, elle refusa de faire la révérence selon la coutume du Pays : ensuite elle proposa de baptiser. La réponse qu'on leur fit, est sans doute digne d'être placée ici : c'est de *Frère Ascelin* lui-même qu'on la tient.

„ Les Tartares ayant oui cette résolution, en furent „ grandement indignés & troublés, & dirent aux Religieux „ en grande colère & rage, qu'ils n'avoient que faire de „ les exhorter à se rendre Chrétiens & chiens, comme ils „ étoient : que le Pape étoit un chien, & eux tous aussi de „ vrais chiens. *Frère Ascelin* vouloit répondre à cela ; mais „ il ne put, à cause du grand bruit, des menaces, cris & „ rugissements qu'ils faisoient entendre. „ *Bergeron, Voyages en Asie, dans le XII, XIII, XIV & XV Siècles, in-4to. p.68, à la Haye* 1735.

fur l'Amérique : jamais la fource des prodiges ne fut plus intariffable; chaque Nation de l'Europe eut fon Hérodote & fon Phlégon. En même temps que Cartier reléguoit des races difformes dans le Nord du Nouveau Monde, les Efpagnols peuploient de Géants la pointe méridionale, les Portugais faifoient nager des troupeaux de Sirènes dans la mer du Brefil, les Français pêchoient des hommes marins à la Martinique, & les Hollandais trouvoient des Nègres marons, dont les pieds étoient faits en queue d'écreviffe, au-delà de Parimaribo. (*) Le temps & la vérité ont fait difparoître la plupart de ces merveilles, dont on n'a confervé jufqu'à nos jours que les Géants des Terres Magellaniques : ç'eût été trop faire que de fe dépouiller de tant de fables à la fois.

Outre les Eskimaux, qui diffèrent par le port, la forme, les traits, & les mœurs des autres Sauvages du Nord de l'Amérique, on peut encore compter pour une variété les Akanfans, que les Français nomment communément les *beaux hommes* : ils ont la taille relevée, les traits de la face bien deffinés fans le moindre veftige de barbe, les yeux bien fendus, l'iris bleuâtre, & la chevelure fine & blonde; tandis que les Peuples qui les environnent, font

(*) Cette fable des Nègres à pieds d'écreviffe a été rénouvellée de nos jours, parce qu'on a trouvé dans les bois au-delà de Parimaribo, un Village entier compofé d'efclaves noirs, dont les doigts des pieds avoient été écrafés par les cylindres des fucreries, ou emportés à coups de hache par l'ordre de leurs maîtres, qui ne font aucun fcrupule de mutiler leurs Nègres & même de les empoifonner, dès qu'ils en font mécontents. C'eft fur de femblables victimes qu'on a fait les expériences avec le manihot diftillé qui tue en une minute.

d'une ſtature médiocre, ont la phyſionomie abjecte, les yeux noirs, & les cheveux couleur d'ébène, d'un poil extrêmement gros & rigide.

Cette belle race des Akanſans, jadis aſſez floriſſante & nombreuſe, a eu ſes principaux établiſſements entre le quarantième & le quarante-cinquième degré de latitude; mais les maladies & le poiſon de la petite-vérole ont fait chez elle, au commencement de ce ſiècle, de ſi horribles ravages, qu'elle eſt réduite aujourd'hui à une poignée d'individus qui ne poſſèdent plus qu'un ſeul Hameau inſulté par ſes voiſins, & hors d'état de ſe défendre.

Quelques Voyageurs aſſurent que toutes les Nations de l'Amérique ſeptentrionale, quoique ſéparées de la Tartarie par une mer vaſte & orageuſe, reſſemblent ſi parfaitement aux petits Tartares, qu'il ſeroit impoſſible de les reconnoître, ſi leurs hordes venoient tout-à-coup à ſe confondre, ou à ſe mêler.

Comme il exiſte auſſi des variétés très-ſenſibles entre les petits Tartares, on auroit dû déterminer l'eſpèce avec laquelle le rapport eſt le plus marqué : car il eſt avéré qu'on n'a pas vu d'Américains ſemblables aux Calmouks, pour la laideur : ils en ſont différenciés par la forme du nez, qui manque preſqu'entiérement aux vrais originaux de cette branche de l'innombrable famille des Tartares : ils en diffèrent encore par les yeux, qu'ils n'ont point ſi monſtrueuſement petits que les Calmouks, & par la figure de leurs dents, plus ſerrées, moins longues & moins plates. Il ne reſte donc que les Tunguſes de la Sibérie, avec leſquels je conviens que les Septen-

trionaux du nouveau Continent ont quelques traits de ressemblance.

On connoît assez les Sibériaques par les relations de Bentink, de Strhalenberg, de Witsen, de l'Ambassadeur Ysbrand-Ides, de Muller, de Gmélin, & par le dernier Journal de Mr. Antermony, qui, dans son voyage à la Chine, a aussi visité les Tunguses, *& partout ce que j'ai lu & oui conter des habitants du Canada*, dit-il, *il n'y a point de Nation au monde qui soit plus semblable aux Tunguses : ils ne sont pas même si éloignés les uns des autres qu'on le pense.* (*)

Cette distance que Mr. Antermony veut trouver si peu importante, est à peu près de huit cents lieues Gauloises, au travers d'un Océan périlleux, & impossible à franchir avec des canots aussi chétifs & aussi fragiles que le sont, au rapport d'Ysbrand-Ides, les chaloupes des Tunguses. D'ailleurs, la Langue des Canadiens est essentiellement différente du langage des Sibériaques ; ce qui ne seroit pas s'ils descendoient les uns des autres, comme ce Voyageur Anglais paroît l'insinuer. Il n'est pas le premier qui ait pensé à cette origine : un rêveur, nommé de Horn, a écrit sur cette prétendue filiation un gros Livre, il y a plus

(*) *Voyage de Mr. Antermony, Gentilhomme à la suite de l'Ambassadeur de Russie à la Chine.* Cet Ambassadeur étoit, ainsi qu'Ysbrand-Ides, envoyé par le Czar Pierre I, pour établir un commerce réglé entre ses Etats & la Chine ; mais les vues de ce grand homme n'ont pas eu en cela le succès dont on s'étoit flatté, puisque ce commerce, loin d'avoir prospéré, est entiérement tombé, & il y a déja quelques années que la Caravane a cessé d'aller de la Russie à la Chine, qui paroît avoir exclu les Russes pour long-temps.

de cent ans. (*) En lisant cet Ouvrage sans prévention, on ne peut s'empêcher de croire que la tête n'ait tourné à l'Auteur, lorsqu'il place des lions dans la Sibérie, encore inconnue de son temps; lorsqu'il avance que les Suriquois de l'Acadie viennent des Turcs qu'Hérodote nomme Yrcas; comme si l'analogie étoit bien concluante entre *Yrcas*, mot corrompu de *Circasses*, & *Souriquois*, nom que les Français ont donné aux habitants de l'Acadie, sans savoir pourquoi. De Horn a pu se tromper : c'étoit un Savant, qui du fond de sa solitude répandoit ses rêveries dans le Public; mais comment les Compilateurs de l'*Histoire universelle* ont-ils pu renouveller cette opinion de de Horn, & imaginer des chimères pour venir à l'appui d'un systême oublié depuis si long-temps, & si digne de l'être? Ces Compilateurs disent qu'au cinquième siècle les Huns, sous la conduite de leur Tanjou, firent une incursion en Europe : or, ajoutent-ils, si les Huns ont fait une incursion en Europe, il s'ensuit nécessairement qu'ils ont fait aussi une excursion en Amérique. En vérité, je trouve ce raisonnement beaucoup plus grossier qu'il n'est permis à un sophisme de l'être. Parce qu'un million de fanatiques passa, pendant les Croisades, de l'Europe en Asie & en Afrique, s'ensuit-il qu'un pareil nombre d'Européans alla en même temps au Spitzberg & à la Nouvelle Zemble, pour peupler ces délicieuses Contrées?

Les Scythes, les Tartares, les Huns, n'ont jamais eu d'autre but, en s'expatriant, que de conquérir

(*) *Georgii Hornii de Originibus American. Libri IV. Hag. Comit.* 1652.

des Pays plus opulents, plus fertiles que ne l'étoient les déserts où ils mouroient de misère. Les ours & les neiges du Kamschatka, les Côtes toujours glacées du nord de la Californie, les marais impraticables des Assénipoils, le lac Huron, la mousse, les fougères & les forêts du Canada, sont-ce là des objets assez attrayants pour tenter la cupidité des voisins de la Chine, de la Perse, de l'Inde, & du centre de l'Asie, où la douceur du ciel, & la fécondité de la terre, toujours fleurie, semblent inviter toutes les Nations pauvres à se réunir des extrémités de l'univers? Aussi les Tartares, bien plus sensés que les Ecrivains de l'Histoire universelle, ont-ils préféré ces climats fortunés aux affreux rivages de la Baie de Hudson.

C'est quelque chose de surprenant que la foule des idiomes tous variés entr'eux, que parlent les Naturels de l'Amérique septentrionale. Qu'on réduise ces idiomes à des racines, qu'on les simplifie, qu'on en sépare les dialectes & les jargons dérivés, il en résulte toujours cinq ou six langues mères respectivement incompréhensibles. (*) On a observé la même singularité dans la Sibérie & la Tartarie, où le nombre des idiomes & des dialectes est également multiplié, & rien n'est plus commun que d'y voir deux hordes

(*) On retrouve cette même multiplicité de jargons dans les Provinces méridionales de l'Amérique : il y a beaucoup d'apparence que la vie sauvage, en dispersant les hommes par petites troupes isolées dans des forêts, occasionne naturellement cette grande diversité de langues, dont le nombre diminue à mesure que la société, en rassemblant les barbares vagabonds, en forme un corps de nation : alors l'idiome le plus riche, le plus sonore, devient prédominant & absorbe les autres.

voiſines qui ne ſe comprennent point ; mais malgré cette variété, on n'a point encore découvert juſqu'à préſent, dans les langues Américaines & les langues Tartares, deux mots exactement ſemblables. Si l'on ſuppoſoit donc, pour un inſtant, que les Hurons du Canada deſcendent des Tunguſes de la Sibérie, il s'enſuivroit que les Iroquois n'en deſcendent point ; puiſque les Hurons & les Iroquois, quoique placés à côté les uns des autres, parlent deux langues radicales, auſſi oppoſées entr'elles que le ſont le Latin & le Chinois.

Je reviens ici à ce grand principe dont j'ai déja fait uſage, & je dis qu'il eſt non-ſeulement naturel, mais néceſſaire qu'il y ait, entre des Sauvages ſitués dans des climats ſi analogues, autant de reſſemblance que les Tunguſes peuvent en avoir avec les Canadiens. Egalement barbares, vivant également de la chaſſe & de la pêche dans des Pays froids, ſtériles, couverts de bois, quelle diſproportion voudroit-on imaginer entr'eux ? Là où l'on reſſent les mêmes beſoins, là où les moyens d'y ſatisfaire ſont les mêmes, là où les influences de l'air ſont ſi ſemblables, les mœurs peuvent-elles ſe contredire, les idées peuvent-elles varier ? Non : les ſeules facultés de l'eſprit peuvent être plus ou moins bornées.

Si l'on s'en tient à cette vérité, tout ſera expliqué, tout ſera appiani. Les Tunguſes logent dans des cabanes ; les Américains y logent auſſi, cela n'eſt pas étonnant : ils ſont ſauvages. Ils vivent les uns & les autres diſperſés par petites familles, comme il convient à des chaſſeurs. Ils s'habillent de peaux de

bêtes, parce que n'ayant que cette ſeule étoffe pour ſe couvrir en hiver, il eſt naturel qu'ils s'en couvrent en effet. Ils ſont graves, phlegmatiques, & parlent laconiquement, parce qu'ils n'ont que peu de conceptions, & encore moins de mots pour les exprimer: le ſilence & la ſombre horreur des ſolitudes qu'ils habitent, leur inſpirent de la triſteſſe : ils préfèrent les liqueurs ſpiritueuſes & enivrantes, qui les tirent de cette léthargie & de cet aſſoupiſſement, à tout ce qu'on peut leur offrir de plus précieux.

Les Tunguſes ſuſpendent leurs morts aux arbres: les Illinois de l'Amérique les ſuſpendent de même, parce qu'ils ſont trop pareſſeux pour les brûler, & que la terre, ſouvent gelée à vingt, à trente pieds de profondeur, ne ſe laiſſe point ouvrir, & il eſt en tout temps difficile d'y creuſer avec d'auſſi mauvais inſtruments que le ſont ceux des Sauvages. On ne ſoupçonneroit pas que les cauſes phyſiques & la nature du climat influent juſques ſur la ſépulture des Nations: on en a néanmoins une preuve aſſez convainquante en Europe, où l'on avoit généralement la coutume de brûler les morts, il y a dix-neuf cents ans. Il a fallu enfin les enterrer, parce que nos arts, notre population, nos défrichements ont tellement déraciné les forêts, que des villes & des cantons entiers ſont déja menacés d'une prochaine diſette de bois de chauffage. Dès le ſecond ſiècle, les Romains preſſentirent la néceſſité de quitter l'ancienne méthode funéraire, de changer les buchers en cimetières, & d'y abandonner les dépouilles de l'homme aux inſectes & à la putréfaction, dont la ſeule idée leur faiſoit hor-

reur : accoutumés à conserver les cendres de leurs ancêtres, & à les compter au nombre de leurs richesses, ils ne pouvoient se résoudre à les répandre au sein de la terre.

La Religion Chrétienne, quoiqu'originaire d'un Pays où l'on embaumoit grossiérement les cadavres, n'a contribué en rien à la révolution générale de cette partie de nos mœurs.

Les Tunguses ont des Sorciers qu'ils nomment *Schames* : les Américains ont aussi des Sorciers que nous avons nommés *Jongleurs*. Ne falloit-il pas que des barbares eussent des Sorciers ; puisque les Peuples les plus policés de l'Europe n'ont congédié les leurs que depuis cinquante ans ? car quand on leur faisoit l'injuste honneur de les brûler, on les respectoit encore, sans quoi on les auroit laissés vivre.

Lorsque les *Schames* de la Sibérie veulent prédire ce qu'ils ne savent point, ils se mettent sur le corps, dit Ysbrand-Ides, un habit très-lourd, tressé de fil d'archal, d'où pend une infinité de ferrailles. (*) Quand les anciens Jongleurs Américains prédisoient, ils n'avoient garde de s'affubler d'une telle tunique, parce qu'on ne trouvoit pas un seul morceau de fer dans tout leur Pays.

Les Orientaux ont été de temps immémorial adonnés à la magie astrologique, & les Septentrio-

---

(*) Voyez *Drie-Jarige Reise naar China te lande gedaan, door den Moskovischen Afgesant E. Ysbrants-Ides*, in-4to. p. 35. Amsterdam 1704, Edition originale. L'Auteur dit qu'il a rendu visite à un de ces *Schames* qui avoit douze femmes, & dont l'habit magique étoit si pesant qu'il eut de la peine à le soulever d'une main.

maux à la forcellerie par infpiration ; il y a même une Loi très-bizarre de Pierre I, concernant les habitants de la Sibérie : fuivant cette Ordonnance, celui qui s'excufe d'une prophétie dont il ne peut produire l'auteur, eft réputé Prophete lui-même : on le renferme jufqu'à ce que le temps marqué par la prophétie foit arrivé : fi l'événement ne juftifie pas la prédiction, le Juge doit examiner fur quels fondements le prifonnier s'eft rifqué de pronoftiquer, & doit le châtier fuivant l'exigence du cas. (*) On peut dire que ce Réglement du Czar ne réprime les petits Prophetes que pour mieux encourager les grands, qui n'annonceroient que des chofes qui devroient s'accomplir dans cent ans, comme par exemple la fin du monde, la chûte des étoiles, la conflagration de l'univers, &c.

Les Tungufes plantent un piquet par-tout où bon leur femble, y étalent la peau d'une Zibeline, d'un Renard blanc, & difent: *voilà notre Dieu! profternons-nous, rendons lui hommage ;* & ils adorent ou croient adorer cette fourrure. Les Sauvages du Canada prennent la dépouille d'un Caftor, la fichent fur un bâton, & difent : *voilà notre Manitou, notre Génie fuprême! élevons nos cœurs vers lui.*

Il y a dans ces ufages religieux, me répondra-t-on, une affinité fi indubitablement marquée, qu'il n'eft point poffible de s'y méprendre : mais fans parler ici de tant d'analogies nationales, dues fimplement au

(*) *Voyage en Sibérie, contenant la Defcription des mœurs & des ufages des Peuples de ce Pays, par Mr. Gmélin, Profeffeur de Chymie & de Botanique, &c.*

hazard, il est sûr que l'adoration des peaux de bêtes chez des Chasseurs qui ne connoissent rien de plus merveilleux au monde que la robe des Zibelines & des Castors, n'a rien qui doive nous étonner. C'est l'utilité qui a consacré & déifié presque tous les objets auxquels les Nations, encore dans l'adolescence & l'égarement, ont adressé leurs vœux & leur encens. Le culte de la Vache, du Veau, des Oignons, du Feu, de Pomone, de Cérès, de Bacchus, &c. en fournissent plus de preuves qu'on n'en peut exiger. La crainte & le besoin ont donc érigé les idoles : l'intérêt des hommes a donc fait la fortune des Dieux.

Tels sont à peu près les rapports qu'on observe entre les Tunguses & les Canadiens; mais il y a aussi des différences plus sensibles que les rapports. Les Sibériaques ont connu depuis long-temps le fer & l'art de le forger : ils ont captivé les Rhennes, ils les ont enchaînés à leurs traîneaux, & réunis en troupes ; d'où il s'ensuit qu'une partie de leur subsistance étant toujours assurée, ils ne font pas la chasse à des distances bien considérables de leurs cabanes, & suivant Mr. Gmélin, ils ne s'en écartent pas à plus de vingt-cinq werstes : ils n'ont pas besoin d'être continuellement en guerre avec leurs voisins pour la possession du gibier. Les Canadiens, au contraire, ont laissé chez eux dans l'état de nature ces mêmes animaux, assujettis par les Sibériaques : l'idée de les apprivoiser ne leur est jamais venue ; ils errent à cent & cinquante lieues de leurs cases, pour tuer un Caribou, qu'ils pourroient avoir en tout temps sous la main s'ils avoient eu la même industrie que les Tun-

gufes. (*) S'ils avoient eu cette induftrie, ils ne fe feroient pas trouvés dans la trifte néceffité de fe battre fans ceffe avec les Peuplades qui les environnent, & qui viennent chaffer fur le même terrein. Ces différences ont eu leur fource, comme on le voit, dans la fubtilité des organes, & les facultés intellectuelles plus avancées, plus perfectionnées dans les habitants de la Sibérie, que dans des créatures d'une complexion auffi altérée que l'eft celle des Indigènes du Nouveau Monde.

Les naturels de la Zone Torride & de la partie méridionale de l'Amérique, conftituent une quatrième variété, qui ne reffemble en rien aux races feptentrionales, fi l'on en excepte le commun défaut de la barbe & du poil fur toute la furface du corps. Elle ne reffemble pas davantage aux Européans, aux Chinois, aux Tartares, aux Nègres; enfin on peut la regarder comme originale.

Les Péruviens n'ont pas la taille fort élevée; mais quoique trapus, ils font affez bien faits : il y en a, à la vérité, quantité qui font monftrueux à force d'être petits; d'autres qui font fourds, imbécilles, aveugles, muets; & d'autres à qui il manque quelque membre en naiffant. (**) Ce font apparemment les travaux

(*) Comme ceux d'entre les Tungufes, qui habitent vers l'Orient de la Sibérie, n'ont point de Rhennes dans leur Pays, ils attèlent à leurs traîneaux des chiens dreffés. Cette même race de chiens, à mufeau effilé & à oreilles droites, exiftoit auffi en Amérique avant la découverte; mais les Sauvages n'en tiroient prefqu'aucun fervice & ne l'employoient à aucune efpèce de travail.

(**) Voyez *Ulloa*, *pag.* 233, *T.* 2.

travaux excessifs auxquels la barbarie des Espagnols les assujettit, qui y produisent tant d'hommes défectueux : la tyrannie y a influé jusques sur le tempérament physique des Esclaves. Ils ont le nez aquilain, le front étroit, la tête bien fournie de cheveux noirs, rudes, lisses; le teint roux-olivâtre, l'iris de l'œil noir, & le blanc un peu battu. Il ne leur croît jamais de barbe, car on ne peut donner ce nom à quelques poils courts & rares, qui leur naissent par-ci par-là dans la vieillesse : les hommes & les femmes n'y ont point ce poil follet qu'ils devroient avoir généralement après avoir atteint l'âge de puberté; ce qui les distingue de tous les Peuples de la terre, & même des Tartares & des Chinois. C'est le caractère de leur dégénération, comme dans les Eunuques.

Le portrait des Péruviens peut servir à représenter tout ce qu'on rencontre d'Indiens à la Côte occidentale, depuis Panama jusqu'au Chily, où le sang semble avoir été le plus épuré, & l'espèce moins affoiblie que tout ailleurs aux Indes occidentales. Cependant elle y est encore bien éloignée de la perfection.

Quant aux Nations qui occupent les Isles & la Plage de l'Orient, depuis la Côte déserte des Patagons jusqu'au Tropique du Cancer, elles comprennent des hommes qui ne diffèrent des premiers qu'en ce qu'ils ont la stature un peu plus haute, le corps plus vigoureusement musclé, les sourcils plus touffus, le blanc de l'œil plus net, le dos du nez plus plat, & les ailes plus grandes & plus charnues, ce qui fait que leurs narines sont fort creuses & fort larges. Il y a dans la

ſtructure de leurs yeux quelque choſe d'aſſez remarquable : les commiſſures des paupières peu fendues ne ſe terminent pas de part & d'autre en pointes ou en angles aigus ; mais forment un arc, & maſquent les glandes lacrymales, ce qui, au premier aſpect, rend leur regard hideux & terrible.

A juger du goût ou de la fureur des Américains pour ſe contrefaire & ſe défigurer, on croiroit qu'ils ont été tous mécontents des proportions de leurs corps & de leurs membres : on n'a pas découvert dans cette quatrième partie du monde un ſeul Peuple qui n'eût adopté la coutume de changer, par artifice, ou la forme des lèvres, ou la conque de l'oreille, ou le contour de la tête, & de lui faire prendre une figure extraordinaire & impertinente.

On y a vu des Sauvages à tête piramidale ou conique, dont le ſommet ſe terminoit en pointe ; d'autres à tête applatie, avec un front large, & le derrière écraſé : cette bizarrerie paroît avoir été la plus à la mode ; au moins étoit-elle la plus commune. On a trouvé des Canadiens qui portoient la tête parfaitement ſphérique : quoique la forme naturelle de la tête de l'homme approche le plus de la figure ronde, ces Sauvages qu'on nomme, à cauſe de leur monſtruoſité, *Têtes de boule*, n'en paroiſſent pas moins choquants, pour avoir trop arrondi cette partie, & violé le plan original de la nature, auquel on ne peut ni ôter ni ajouter, ſans qu'il n'en réſulte un défaut eſſentiel qui dépare toute la ſtructure de l'animal.

Enfin, on a vu ſur les bords du Maragnon des Américains à tête cubique ou quarrée : c'eſt-à-dire,

applatie ſur la face, ſur le haut, ſur l'occiput, & les tempes, ce qui paroît être le complément de l'extravagance humaine.

Il eſt difficile de concevoir comment l'on peut guinder & plier en tant de façons diverſes, les os du crâne, ſans endommager notablement le ſiège des ſens, les organes de la raiſon, & ſans occaſionner ou la manie ou la ſtupidité, puiſque l'on voit ſi ſouvent que de violentes bleſſures ou de fortes contuſions, faites à la région des tempes, jettent pluſieurs perſonnes dans la démence, & leur ôtent pour le reſte de leurs jours la fonction de l'intellect. Car il n'eſt pas vrai, comme on l'aſſure dans les anciennes relations, que tous les Indiens à tête plate ou pointue étoient réellement imbécilles : il faudroit en ce cas, qu'il y eût eu en Amérique des Nations entières de frénétiques & de forcenés; ce qui eſt impoſſible même dans la ſuppoſition. L'anarchie & mille cauſes deſtructives anéantiroient d'un jour à l'autre ces tumultueux aſſemblages de lunatiques : un homme de jugement régira pluſieurs imbécilles, & pluſieurs imbécilles attroupés ne ſauroient ſe gouverner eux-mêmes; ce ſont des automates briſés ou affoiblis, dont une force étrangère doit animer les reſſorts, ſi l'on veut les mouvoir. Cependant il ne faut pas croire non plus, qu'on n'ait pas trouvé des fous parmi les Sauvages du Nouveau Monde : il y en avoit ſans doute dans preſque toutes les grandes Peuplades, où l'on leur portoit le même reſpect qu'on leur porte en Turquie & dans tout l'Orient; parce qu'on les regarde comme des Etres privilégiés, à qui la Provi-

dence a, par faveur, refusé le dangereux présent de la raison.

Les habitants du Vallais sont dans la même persuasion à l'égard des *Cretins*, ou des foux à longs goitres, dont nous parlerons plus amplement dans la suite.

Si l'on pouvoit se dépouiller de ces préjugés barbares qui excusent tous les vices, & ne pardonnent aucun ridicule : si du milieu de la corruption, on pouvoit encore entendre la voix de l'humanité, peut-être avoueroit-on que les Paysans Suisses & les Turcs qui tâchent d'adoucir le sort de ces créatures infortunées, sont moins cruels que nous, qui les envoyons dans des cachots, comme les rebuts de l'espèce qu'il faut enterrer tout vivants. Aux maux que leur a fait la nature, on ajoute les maux de la captivité, sans essayer si la maladie est incurable ou non : elle ne l'est sûrement pas dans tous.

Les Alexis ou les Jongleurs de la Louisiane ont été dans cette carrière aussi loin que nos Médecins, & peut-être les ont-ils devancés : ces Jongleurs entreprennent quelquefois de guérir la folie de leurs compatriotes par des drogues & sans saignée : la principale recette dont ils usent est, au rapport de Mr. du Mont, une composition faite avec de la graine de laitue, & des noix dans leurs coques & leur brou : ils prennent une portion égale de l'un & de l'autre, la broient dans un mortier ou un pilon à la sauvage, jusqu'à ce qu'il s'en forme une espèce d'opiat, dont ils font prendre matin & soir le poids de deux à trois dragmes ; (*)

(*) *Mémoires sur la Louisiane*, p. 299, *Tom.* 2, *Paris* 1753.

& le Relateur ajoute, que tous les patients guérissent radicalement, soit qu'ils aient perdu le sens à l'occasion de quelque peur, ou par tout autre accident.

Quand Mr. du Mont auroit sur lui-même éprouvé ce remède, il seroit encore permis de douter si l'effet en est aussi infaillible qu'il le prétend. Rien n'empêche pourtant que la semence de laitue & des noix concassées ne puissent autant opérer sur des cerveaux malades, que l'Hellébore & l'Anacarde, dont le sort a été fort singulier : plusieurs Médecins ont soutenu qu'il restauroit toutes les facultés de l'ame, & guérissoit la folie : une autre faction de Médecins, à la tête de laquelle étoit le célèbre Hoffman, (*) a soutenu, au contraire, que l'Anacarde donnoit la folie à ceux qui ne l'avoient point, qu'il bouleversoit les esprits vitaux, & que l'opiat qu'on en fait, devoit être nommé à juste titre la confection des sots.

Les Sauvages jugent si un homme est en délire ou non, par trois observations : s'il ne se marie point après avoir atteint l'âge convenable; s'il refuse d'aller

---

(*) Quoique Mr. Hoffman déclame avec force contre l'usage de l'Anacarde, il raconte cependant qu'un homme stupide, ignorant & incapable d'instruction, devint en peu de temps si sensé & si savant après avoir pris de *l'Electuaire d'Anacarde*, qu'il obtint *une Chaire en Droit*; mais peu d'années après il devint si sec, si altéré, qu'il buvoit jusqu'à s'enivrer tous les jours, & devint par-là inutile à lui-même, à ses concitoyens, & mourut misérablement. Ce fait prouve ou qu'on peut être Docteur en Dro[illegible]re imbécille; ou que l'Anacarde produit de meilleurs effets que Mr. Hoffman ne le suppose; puisqu'il est possible que cet homme seroit toujours mort à force de boire, quand même il n'auroit jamais pris de l'Anacarde.

à la guerre, lorsqu'elle est déclarée; s'il ne va pas à la chasse, il est réputé imbécille, & jouit en conséquence de toutes les prérogatives attachées à cet état : chacun se fait une fête de le posséder dans sa cabane, & de le régaler de ce qu'il a de mieux. Ces signes de démence, qui nous paroissent si équivoques, ne le sont pas parmi des Peuples où la plus haute sagesse seroit la dernière des folies. Au reste, ce n'est pas par un sentiment de bienfaisance, que les Sauvages en agissent ainsi avec les imbécilles; mais par un préjugé supèrstitieux, qui heureusement produit un bon effet.

Quant à la méthode d'imprimer à la tête toutes ces horribles figures dont on a fait mention, on sait que la substance osseuse ne se durcit que par degrés dans tous les animaux, & qu'elle est très-molle & très-tendre dans les enfants nouvellement nés. La mère, deux ou trois jours après ses couches, à force de presser & de manier la tête de ces créatures, la façonne à son gré : pour l'applatir elle met sur le front & l'occiput deux masses d'argille, qu'on comprime insensiblement, jusqu'à ce qu'on voie sortir des narines une matière blanchâtre; alors l'opération tend à sa fin, & le monstre paroît. (*) Les fibres & les nerfs encore souples & pliants s'adaptent à cette forme, le cer-

(*) Les femmes sauvages disent qu'elles applatissent la tête de leurs enfants, afin qu'elle puisse un jour ressembler à la pleine Lune. Il est vrai que plusieurs Peuples Américains ont l'occiput écrasé, sans que la mère l'ait comprimé; ce qui vient de ce que leurs berceaux ne sont pas bourrés, & ne consistent qu'en une planche contre laquelle la tête de l'enfant, à force de choquer, s'applatit insensiblement.

veau même y obéit : quand ces parties ont une fois acquis leur consistance, & que la boite du crâne s'est consolidée, on ne peut plus y rien déranger sans entraîner la perte totale des organes. Et voilà pourquoi les blessures faites à la tête des personnes âgées, sont presque toujours dangereuses à la vie ou à la raison ; pendant qu'elles ne nuisent pas tant aux enfants & aux impubères.

Je ne disconviens pourtant pas que ces compressions n'aient toujours des suites plus ou moins mauvaises : je doute même que le maniement des Accoucheuses d'Europe, pour accomplir la tête des enfants, soit une pratique & bien utile & bien nécessaire : on voit parmi les Européans une infinité de têtes mal-faites, suivant qu'elles ont été plus ou moins pressées avec mal-adresse par des mains ignorantes. Peut-être cet usage dérive-t-il encore de la barbarie des Peuples grossiers, qui ont de tout temps & dans tous les Pays du monde enlaidi l'homme pour l'orner. On a déja remarqué que les anciens Naturalistes qui ont cru qu'il y avoit dans la Scythie & dans l'Inde des Acéphales & des Cynocéphales, s'étoient laissés induire en erreur par des Voyageurs mal-habiles, qui ayant vu des Sauvages à tête pointue, en avoient fait des monstres composés des traits du chien & des traits de l'homme : il est vrai que la plupart des Anciens n'ont rapporté ces prodiges que comme des oui-dire ; mais que penser de St. Augustin, le plus éclairé des anciens Chrétiens, qui en parlant sérieusement dans un Ouvrage de dévotion, affirme qu'il a vu dans la basse

Ethiopie (*) des Cyclopes qui n'avoient qu'un œil au milieu du front, & à qui il eut le bonheur de prêcher l'Evangile? Il n'eſt pas facile de deviner comment il s'y prit pour catéchiſer des Etres qui n'ont jamais exiſté ni dans la baſſe Ethiopie ni ailleurs : il faut donc que cet Apôtre ait été extaſié par ſon zèle, lorſqu'il a cru voir ce qu'il eſt impoſſible qu'il ait vu. On pourroit en dire tout autant d'un autre Pere de l'Egliſe, qui parle des Satyres de la Thébaïde.

Il y a dans la Caribane une ſorte de Sauvages qui n'ont preſque point de col, & dont les épaules ſont auſſi exhauſſées que les oreilles. Cette monſtruoſité eſt encore factice ; & pour la procurer aux enfants, on charge leur tête de poids énormes, de

---

(*) *Auguſt. Serm.* 37, *ad fratres in Bremo. T.* 6, *Edit. Paris, pag.* 345. " Vidimus & in inferioribus partibus Æthiopiæ, homines unum oculum tantum in fronte habentes, quorum ſacerdotes à converſationibus hominum fugiebant, ab omni libidine carnis ſe abſtinebant.......

Ce Saint Pere ne ſe contente pas d'aſſurer, dans ce merveilleux Diſcours, qu'il a vu des Cyclopes; mais il ajoute qu'il a rencontré en même temps un grand nombre d'hommes & de femmes ſans tête; *vidimus ibi multos homines ac mulieres capita non habentes.*

Un Commentateur, nommé *Loup* ou *Lupus*, dit que ce Sermon de St. Auguſtin n'eſt pas de St. Auguſtin, comme ſi l'on ne trouvoit pas, dans les Ecrits de ce Docteur de l'Egliſe, une infinité de paſſages qui ne prouvent que trop qu'il a été capable d'écrire ce Diſcours en queſtion.

Dans l'Hiſtoire Allemande de l'Amérique, publiée par le Profeſſeur Baumgarten, on tâche de démontrer ſérieuſement, qu'il y a des Peuples Acéphales, & par conſéquent, dit-on, St. Auguſtin en a vu. Nous avons cru que ce ſeroit abuſer du reſpect dû au Lecteur, que de rapporter les puériles abſurdités qu'on lit, à cette occaſion, dans cette prétendue Hiſtoire de l'Amérique.

façon que les vertèbres du col sont forcées de rentrer, pour ainsi dire, dans la clavicule. Ces barbares paroissent de loin avoir la bouche dans la poitrine; & seroient très-propres à faire renouveller à des voyageurs ignorants & enthousiastes, la fable des Acéphales ou des hommes sans tête.

Je ne pense pas que l'envie d'inspirer de la terreur aux ennemis, ait engagé les Américains à se contrefaire aussi cruellement que le font les Omaguas & plusieurs autres. C'est à une fausse idée qu'ils se sont formée de la beauté & du mérite corporel, qu'on doit rapporter ces usages déraisonnables, qui ne sont pas incompatibles avec les institutions des sociétés les mieux ordonnées en apparence : les petits pieds écrasés des Chinoises feroient croire que les Chinois n'ont pas le sens commun, si ce n'étoit le propre de l'esprit humain de confondre, dans tous ses ouvrages, le bien & le mal, l'extravagance & la sagesse.

La belle mode de s'alonger les oreilles avoit aussi acquis beaucoup de faveur aux Indes occidentales: tous les Péruviens se les faisoient descendre jusques sur les épaules; & comme les premiers Castillans ne surent d'abord comment les nommer, ils les appellèrent *Los Orejones*, les Oreillons, nom qui a subsisté jusqu'à présent dans quelques Provinces de cet Empire.

Le lobe & l'ourlet de l'oreille, à force d'être chargés par l'extrêmité, ou tirés continuellement de haut en bas, s'étendent & s'élargissent au-delà de ce que peuvent en croire ceux qui ne l'ont pas vu. Il est certain que les humeurs & les sucs nourriciers de la tête se jettent sur ces parties, & favorisent l'excrois-

ſance qu'on veut y occaſionner, ſans quoi il ſeroit impoſſible que la ſimple extenſion pût produire une ſi grande circonférence, ſans que l'épaiſſeur du lobe ſoit diminuée ſenſiblement.

Il y a, à la vérité, quelques Nations qui ont naturellement & ſans artifice les oreilles longues & pendantes, comme les Siamois en Aſie, & quelques familles Eſpagnoles des environs de la Biſſadoa en Europe; mais tous les Oreillons du Nouveau Monde tenoient cette difformité de l'art & du caprice, & non du climat ou de la conſtitution de leur tempérament. Il n'en eſt pas de même des Indiens goîtreux qui ſéjournent au bas des Cordellières: (*) les eaux de neige qui découlent des montagnes, & les ſources froides qu'ils boivent, leur produiſent cette extumeſcence au goſier, qu'ils nomment, en leur langue, Coto.

C'eſt un engorgement de la liqueur limpathique dans le tiſſu cellulaire, tel que celui qu'on voit aux Tirolois & aux habitants des Alpes, dont quelques-uns ont des goîtres ſi démeſurés, qu'ils leur deſcendent au delà de la poitrine: plus cette humeur eſt-elle chez eux gonflée, & plus y reſpecte-t-on ceux qui en ſont pourvus, là où perſonne n'en manque: c'eſt un moyen de s'attirer de la conſidération. Ces Montagnards ont eu raiſon, paroît-il, de ſe glorifier d'une ſingularité qui tient à la nature de leur Pays, & dont ils ſe chagrineroient en vain; puiſque tous les remèdes imaginables ne ſauroient domter ce mal

(*) Voyez *dans la grande Collection, in-folio de Thevenot, Tom.* 2, *le Voyage du Sieur Acarette, au Pérou*, pag. 11.

endémique qui a regné il y a dix-huit siècles comme il règne de nos jours.

Les Espagnols, très-sujets aux écrouelles, qui sont aussi des espèces de goîtres, ont long-temps réussi à les cacher aux yeux des étrangers, en inventant les fraises froncées, qui leur couvroient non-seulement toute la longueur du col, mais encore une partie des oreilles & le bas du menton : & comme l'Espagne a eu, avant la France, l'empire des modes, le reste de l'Europe adopta avidement la parure de ces colliers ridicules en apparence ; mais imaginés pour pallier un défaut choquant dont on ne se doutoit pas.

Un des plus rares phénomènes qu'on ait observé jusqu'à présent parmi les hommes goîtreux, c'est qu'il y en a quelques-uns doués de la faculté de ruminer comme les chèvres & les brebis, mais par un autre méchanisme. Mr. Valmont de Bomare dit qu'on lui a montré, à Coire en Suisse, un homme qui étoit goîtreux, ventriloque ou gastri-mythe, & ruminant : Peyere fait aussi mention de deux Suisses goîtreux qui ruminoient. Apparemment que la pression de cet appendice sur l'ésophage y arrête quelques aliments qui rentrent une seconde fois dans la bouche, d'où résulte une espèce de rumination, comme dans ces animaux que les Physiciens ont nommés *Ruminantia spuria*.

Outre les Indiens goîtreux, les Historiens du Pérou parlent d'une Peuplade entière, à qui il manquoit deux dents gélasines ou incisives, une en haut & une en bas. Cette défectuosité n'étoit rien moins que naturelle : Garcilasso dit, que les sujets de ce canton ayant massacré dans une rebellion le grand Sacrifica-

teur de Cuſco & le fils de l'Empereur, on envoya contre eux une forte armée qui les ſoumit; & l'Incas alors regnant, pour imprimer à toute cette génération le ſouvenir de ſa déſobéiſſance, lui fit arracher deux dents du milieu des mâchoires. (*) Mais ce qui avoit d'abord été une marque d'infamie, devint enſuite une diſtinction par l'opiniâtreté des pères & des mères, à ôter ces mêmes dents à leurs enfants, ce qui perpétua la mode de s'édenter dans cette Province juſqu'à l'arrivée des Eſpagnols.

Comme on a auſſi trouvé dans le Congo & à Matamba, en Afrique, des Peuples à qui ces mêmes dents manquoient, on a ſoupçonné que quelques Nègres, employés d'abord aux mines du Pérou, y avoient contracté cet uſage, & l'avoient à leur retour communiqué aux autres Africains. Quoiqu'il ſoit très-rare que des Nègres une fois entraînés en Amérique, reviennent jamais chez eux, il ſe peut néanmoins que les Commerçants en ont ramené de temps en temps quelques-uns, pour tirer les autres de la perſuaſion où ils ont été pendant tant d'années, que les Européans ne venoient les acheter que pour les manger, & ils ne ſe trompoient pas de beaucoup. Malgré la poſſibilité, dis-je, que les Africains aient reçu cette bizarrerie de l'Amérique, je crois qu'on la pratiquoit au Congo, long-temps avant la découverte du Nouveau Monde, d'autant plus que les Nègres de la nouvelle Guinée s'ôtent auſſi les deux dents du milieu

(*) Zarate dit que l'on leur fit arracher toutes les dents, ce que Levinus & pluſieurs autres contrediſent.

de la bouche, quoiqu'il n'y ait jamais existé aucune correspondance entr'eux & les Indes occidentales; tant les hommes sont originaux, lors même qu'ils paroissent se copier. L'idée que la bouche seroit plus belle, s'il n'y avoit que trente dents, aura suffi pour en rejetter deux, & pour se moquer de ceux qui n'étoient pas de cette opinion.

Telles sont à peu près les principales observations, qui ont paru mériter place dans cet article. Nous n'ignorons point qu'il y a encore de vastes Contrées en Amérique, où l'on n'a jamais pénétré, & où l'histoire naturelle de l'homme pourroit faire de grandes acquisitions, si des Philosophes formoient le projet d'y voyager : nous savons qu'il y a d'autres Contrées dont on a soustrait à dessein la connoissance au Public. Ceux qui, en abusant à la fois de la sainteté de leur ministère & de la confiance d'un Peuple bon & malheureux, se sont érigés en petits tyrans sous les deux Tropiques du Nouveau Monde, ont cru qu'il n'étoit ni de leur gloire, ni de leur intérêt de donner des Relations trop sincères de leurs conquêtes : les Histoires du Paraguai, par Charlevoix & Muratori, sont écrites avec tant de partialité & si peu de discernement, qu'il n'est pas possible d'y ajouter foi : ce sont des espèces de Légendes, & je crois que le Lecteur n'est pas médiocrement édifié, lorsque Charlevoix lui assure que dans ce Pays qu'il décrit, on voit d'énormes serpents qui ne font rien que violer les filles, malgré les efforts des Missionnaires, qui se jettent quelquefois à corps perdu sur ces animaux entreprenants, pour sauver, au danger de leur vie, la virginité des Indiennes.

Il est surprenant qu'on ait toujours objecté aux Jésuites leurs Etablissements du Paraguai comme des usurpations de la dernière importance, & qu'on ait gardé le silence sur leurs possessions de la Californie, qui égalent peut-être, par leur étendue, leur situation, leur richesse, tous ce qu'ils occupent dans l'Amérique méridionale. Il est vrai que la proximité du Pérou & la récolte du Thé sont des trésors inestimables pour le Paraguai; mais c'est une Province méditerranée, qui n'a de grand débouché que par la Plata, d'où l'on n'entre pas dans l'Océan sans toucher à Buénos-Airés; tandis que la Californie forme une Péninsule immense, baignée par deux mers, & bordée de Ports commodes & favorables au commerce furtif & interlope.

Les Jésuites ont senti de quelle conséquence il étoit pour eux de dérober à l'Europe toutes les notions de la Californie le plus long-temps qu'il seroit possible. Le Lord Anson est le premier qui ait découvert, par hazard, que la Société étoit déja dangereusement puissante dans ce coin du Monde, dès l'an 1744.

Pour oblitérer les impressions sinistres que pouvoit laisser dans les esprits, la Relation du Commodor Anglais, les Jésuites de Madrid se déterminèrent à publier une *Histoire naturelle & civile de la Californie.* (*) Cet Ouvrage, à tous égards, original, donne

(*) Cet Ouvrage parut à Madrid, en 1758, sous le nom du Pere Miguel Venegas. De l'Espagnol on le traduisit en Anglais; ensuite en Hollandais, sous le titre de *Natuurlyke Historie van California, Haerlem* 1761. On vient d'en publier une Traduction Française, dont on auroit pu se passer.

une haute idée de l'adresse de ceux qui l'ont composé; car quand on a lu avec attention cette Histoire de la Californie, en deux volumes fort chargés, on ne sait absolument rien : on reste dans l'illusion ou l'ignorance, & on s'étonne qu'on ait pu tant parler d'un Pays, sans en rien dire : tant les Auteurs ont su par des transitions bien ménagées voiler tous les objets intéressants, pour s'étendre à perte de vue sur des minuties, sur des miracles, & s'appesantir sur des détails étrangers au fond de la matière : on y apprend seulement que le Lord Anson n'a pas rendu aux Jésuites toute la justice que méritoit, de la part même d'un Protestant, le zèle saint & respectable qui a toujours caractérisé le génie de la Société, répandue dans l'un & l'autre Hémisphère.

La Californie forme, comme on l'a dit, une Péninsule d'une longueur indéterminée, parce qu'on ne sait quelles limites lui assigner du côté où sa base va se réunir à la Côte occidentale du Continent. (*) Cette étendue doit être tout au moins de quatre à cinq cents lieues sur une largeur très-inégale de 50, de 40, de 30, & de 10 milles, selon qu'on mesure vers le Nord ou vers le Tropique, où elle s'étrangle & se termine en pointe jusqu'au Cap de St. Lucar, gisant au 23me. degré de latitude septentrionale; de sorte que ce Pays a, dans notre Zone, à peu près le

(*) Mr. de Buache prétend, qu'il a réduit la Californie à ses justes bornes : mais la démarcation des limites d'un Pays d'Amérique, n'est pas toujours de la compétence d'un Géographe d'Europe. D'ailleurs les latitudes du Cap de Mendocin & du Cap blanc, n'ont jamais été prises assez exactement pour qu'on puisse déterminer leur situation respective.

même climat qu'a le Paraguai dans la Zone tempérée Auſtrale. La qualité du ſol eſt, aux environs de Loretto, excellente & ſuſceptible de toute ſorte de culture & d'amélioration : la vigne réuſſit dans les montagnes : les rivages de la Mer vermeille ſont, à la vérité, fort marécageux & paroiſſent avoir été jadis totalement noyés : on y voit encore une infinité d'amas de ſable marin & des mares pleins d'eaux ſaumâches, mais dont on peut faire des ſavanes à peu de fraix. Le cordon de rochers qui borde les *Los Virgines*, renferme quelques volcans, dont les éruptions furent très-violentes en 1746. Le bois de conſtruction manque à la pointe du Sud, où il ne croît guères que des buiſſons & des arbuſtes rampants : les quartiers du Nord nourriſſent des forêts prodigieuſes, peuplées de gibier. Le principal animal carnaſſier qu'on y connoiſſe, eſt le Tigre-poltron ſemblable à celui du Canada : les Loups, ſi l'on peut en croire les Naturels du Pays, ne s'y ſont introduits que depuis quelques années : avant cette époque, on n'y en avoit jamais vus. On y rencontre auſſi des Ours & des troupeaux entiers de Biſons.

En 1697, les Jéſuites pénétrèrent dans cette région pour la première fois, ſous la conduite d'un de leurs Provinciaux, nommé *Salva Terra*, homme élevé dans les affaires, plein de projets, fécond en reſſources, actif, infatigable, ardent pour le bien de ſa Compagnie, initié dans toutes ſes maximes, & par conſéquent peu ſcrupuleux ſur la nature des expédients, & capable de tout oſer : il examina l'état des choſes, vainquit les obſtacles, conçut des eſpérances, & poſa la

la base de cet édifice des Missions de la Californie, que soixante & dix ans de politique & de travail ont conduit à son plus haut point, ou, si vous voulez, à sa ruine.

Mr. Anson dit que le premier terrein où ces Religieux s'établirent, leur fut donné par un certain Marquis de Valero, qui n'a pu avoir lui-même aucun droit sur la Californie, dont la propriété appartenoit aux Indigènes; & ce n'est sûrement point sa donation qui y a attiré les Jésuites, mais voici les véritables causes de leur prédilection pour cette partie des Indes occidentales.

1. La pêche des Perles, qui est, comme l'on sait, sur les parages de cette Péninsule & des Isles voisines, plus fertile & plus riche que sur ceux de Panama, d'Ormus, de Bassora & du Malabar ensemble.

Tous les coquillages qui croissent sur cette plage favorisée de la nature, se distinguent par le lustre & la finesse de leur émail, qu'anime le coloris le plus éblouissant : les huîtres nacrées y étoient anciennement accumulées par monceaux, à de très-petites profondeurs, & une seule barque y pouvoit alors ramasser, de calcul fait pendant la saison, pour soixante mille écus de perles d'une belle eau & d'une forme presque régulière.

A peine *Salva-Terra* eut-il pris langue à la Californie, qu'on l'accusa de pêcher jour & nuit avec tous ses Esclaves. En effet, on ne vit plus, comme de coutume, arriver des perles au Mexique, & les barques des particuliers toujours devancées, ne purent plus payer à Sa Majesté Catholique le quint ordinaire,

qui se montoit à 12 mille écus : on envoya en Cour plusieurs Mémoires pour se plaindre des rapines de Salva-Terra & de ses complices, qui se virent enfin dans la nécessité de se justifier, en dressant un *Factum* qu'on lit dans l'Histoire de la Californie, publiée par les Jésuites Espagnols. Salva-Terra, en accordant dans ce *Factum* que des scélérats ont osé lui faire l'affreuse imputation de soustraire des Perles, prouve que loin d'en avoir conçu l'idée, il a toujours conseillé aux Espagnols & aux Indiens de les jetter à la mer, parce que ces instruments du luxe apportent un obstacle manifeste aux progrès du salut : c'est bien peu connoître, dit-il, notre désintéressement, que de nous objecter des crimes si bas, dont nous sommes incapables par état : d'ailleurs, ajoute-t-il, que ferions-nous avec des Perles ?

Cette étrange apologie, appuyée du crédit si bien mérité dont jouissoient alors les Jésuites à la Cour de Madrid, produisit tous les effets que la Société en attendoit : Sa Majesté aima mieux de croire que la propagation des Perles diminuoit à la Côte de l'Amérique, que de soupçonner les Jésuites capables de les dérober contre le droit des gens : les Ministres firent semblant de penser la même chose.

Salva-Terra, après avoir repoussé si victorieusement les traits de la calomnie, pria humblement Sa Majesté de lui accorder le commandement de toutes les Troupes Espagnoles stationnées en différents endroits de la Californie pour la défense des Côtes; il allégua des raisons assez mauvaises pour démontrer que la chose, quoique sans exemple, étoit juste &

utile : aussi sa demande fut-elle accordée. Les Officiers & les Soldats reçurent ordre d'obéir aux Missionnaires, & d'exécuter ponctuellement leurs volontés.

La postérité ne croira point qu'on ait pu tellement mésuser de la piété d'un Monarque, fasciner son esprit jusqu'au point de le plonger dans un total oubli de ses intérêts, & lui inspirer de la sécurité, lorsqu'on creusoit un abyme sous ses pieds. Quand on réfléchit au danger qui a environné l'Espagne dans ce temps d'aveuglement, on est surpris qu'elle soit encore en possession du Pérou & du Mexique.

Les Jésuites dirent, pour excuser cette démarche extraordinaire, que leurs jours étant à chaque instant en danger en prêchant l'Evangile à un Peuple aussi brut que le sont les Californiens indigènes, ils devoient, malgré eux, se faire accompagner par des gens armés, en travaillant à la conversion de ces furieux, qui sont, au rapport de tout le monde, les Sauvages les plus paisibles & les moins belliqueux de l'Amérique.

Les Chefs & les Soldats Espagnols indignés de ramper sous le commandement des Moines qui les accabloient de corvées, firent retentir le ciel & la terre de leurs plaintes, & les Jésuites (*) avouent eux-mêmes, qu'on vit à cette occasion arriver en Cour une foule de Lettres remplies de clameurs & de termes séditieux, arrachés par le désespoir de la bouche des mécontents : ils avouent que Salva-Terra cassa

(*) Voyez *Natuurlyke Historie van California*. E. D. pag. 433, & suivantes.

de sa propre autorité un Capitaine, un Sergent, & licencia une Compagnie entière de la garnison de Loretto, qui avoit osé murmurer contre le Gouvernement ecclésiastique.

2. Il est constant que les Jésuites se sont imaginé long-temps, qu'en étendant leurs missions dans la Californie, ils pourroient un jour parvenir, par le Nord-Est de cette Péninsule, à un grand Pays habité par une Nation riche & civilisée, dont tant de Voyageurs ont soupçonné l'existence : il y a même des Auteurs, comme Acosta, qui prétendent qu'à l'arrivée de Fernand Cortez, & au bruit de ses massacres & de ses déprédations, un nombre considérable de Mexicains s'enfuirent vers ce Pays inconnu, & y portèrent avec eux des trésors inestimables. Cortez lui-même a été dans cette persuasion, à laquelle il est fort naturel d'attribuer l'expédition qu'il fit en Californie dans un temps où sa présence étoit si nécessaire au Mexique, dont la conquête ne put assouvir sa cupidité : il courut au travers de mille nouveaux dangers vers des Côtes sauvages, pour y chercher des richesses qui n'y étoient pas. Enfin on feroit un volume, si l'on rassembloit tout ce que les Relations ont dit de cette Contrée merveilleuse qu'on découvriroit un jour, & vers laquelle les Jésuites se sont flattés long-temps que la Providence les appelloit. La Société forma, dans des vues à peu près semblables, au commencement de ce siècle, ses nombreux établissements sur l'Orenoque : elle crut que c'étoit un moyen de rencontrer la route du fameux *Eldorado*, qui lui paroissoit devoir être dans la nouvelle Grenade. Les rêves les plus absurdes passent

par la tête des avares : leurs richesses imaginaires sont infinies.

En lisant tout ce que le Jésuite Gumilla a écrit de cet Eldorado, on s'apperçoit qu'il en parle comme d'une Province réelle, à la possession de laquelle il n'avoit point encore renoncé en 1740. Hélas, s'écrie-t-il, da[illegible]ort de son zèle, si nous pouvions aller u[illegible] jo[illegible]er la Foi dans l'*Eldoradó*, que de Sauvages [illegible]s y sauver! " Ce que l'on débite
„ des [illegible] & des trésors du *Dorado*, dit-il, n'a
„ rien qui [illegible]e nous étonner; car en laissant à part
„ ses montagnes d'or, il suffit qu'on y en trouve au-
„ tant qu'à *Choco*, à *Antioquia*, dans la vallée de *Neyva*
„ & dans plusieurs autres Provinces du nouveau Royau-
„ me, ce qui joint à ce que les Indiens en emportè-
„ rent dans leur retraite, forme un trésor équivalent
„ à celui qu'on dit être au *Dorado*. Ce que je viens
„ de dire pourra avoir son utilité, s'il arrive jamais
„ qu'on découvre ces Provinces, & que l'Evangile s'y
„ introduise; il en sera peut-être alors du *Dorado*
„ comme de la Province de la *Nueva-Sonora*, près du
„ Nouveau Mexique, qui unit le Continent avec la
„ Californie. Ses Peuples viennent de recevoir l'Evan-
„ gile avec beaucoup de docilité, & l'on a trouvé chez
„ eux une infinité de mines d'argent, dont on n'a eu
„ connoissance qu'en 1739. (*)

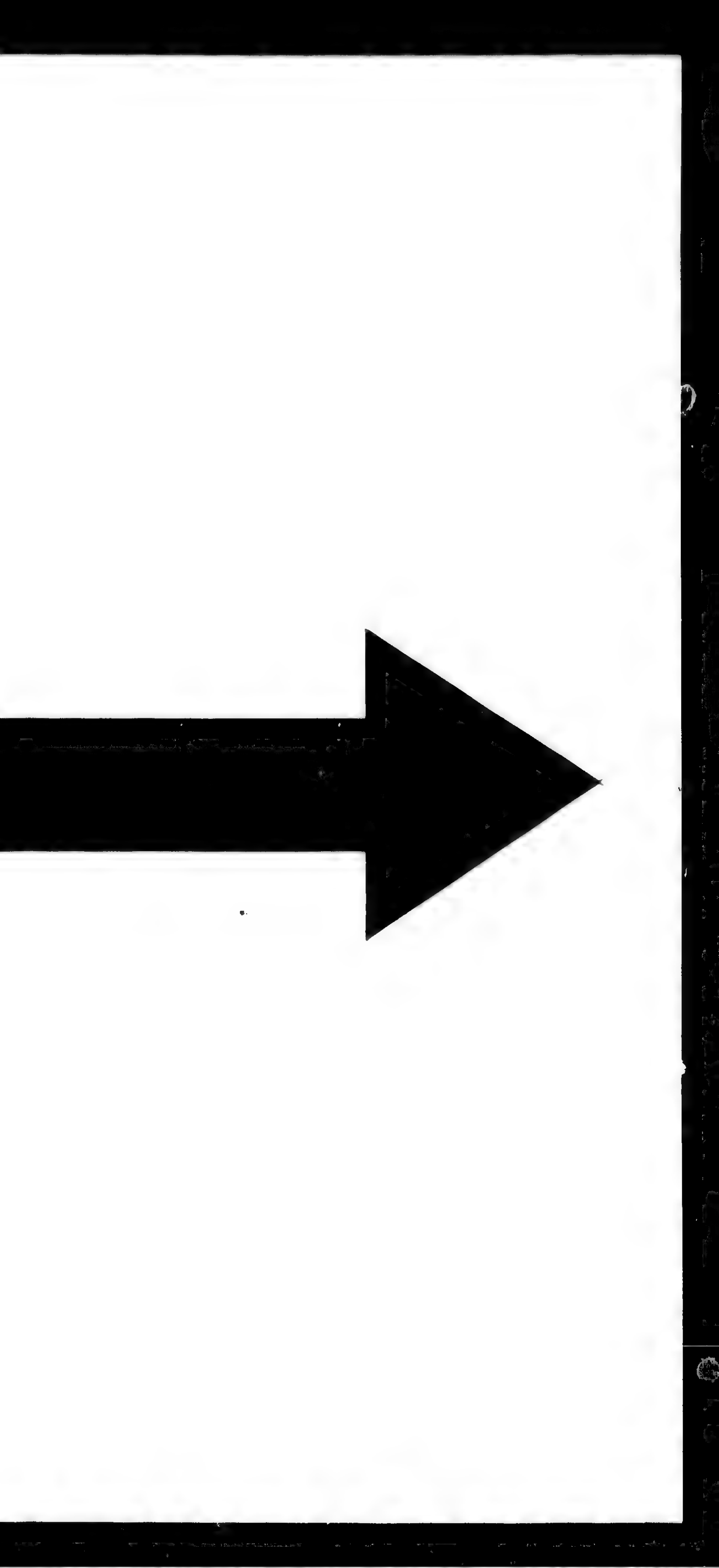
Ce passage doit paroître un peu profane dans la bouche d'un Missionnaire, qui parle des mines & de l'Evangile, comme si c'étoit deux choses moralement

---

(*) *Histoire de l'Orenoque*, pag. 147 & 148, T. II.



[redacted]



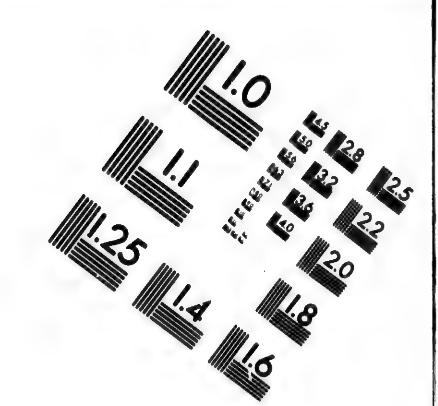
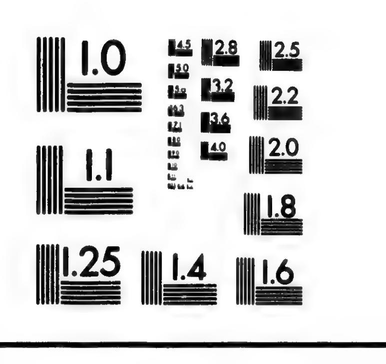


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



6"

inséparables. Ceux qui allèrent découvrir cette montagne d'argent, & convertir les Sauvages du Sonora, etoient apparemment des gens envoyés par ce même Salva-Terra dont nous avons eu occasion de parler.

3. Le troisième motif de la venue des Jésuites à la Californie, a été la commodité du Galion qui alloit tous les ans d'Acapulco à Manille. Quand le Lord Anson s'empara de ce navire en 1744, plus des deux tiers de sa cargaison appartenoient à la Compagnie de Jésus. Ce commerce, dit le Commodor, coupe le nœud qui devroit tenir le Mexique & le Pérou dans une dépendance parfaite de l'Espagne : il choque toutes les loix de la saine politique, & ne sert qu'à enrichir quelques Religieux : aussi le Ministre Espagnol, Don Joseph Patinho, voulut-il, en 1725, défendre l'allée & le retour du Galion de Manille ; mais le crédit de la Société para ce coup. (*) Aujourd'hui que cette Société ne subsiste plus, & que son esprit de vertige & d'inévitables malheurs l'ont précipitée dans le néant, on a renouvellé le projet salutaire conçu par Patinho : une Ordonnance de Sa Majesté Catholique vient de supprimer tout commerce entre les Indes occidentales & l'Asie par la mer du Sud, & l'on a dépêché ordre au Général du Galion *le bon Conseil*, de ne plus faire la traversée comme à l'ordinaire : l'industrie des Jésuites soutenoit donc la fortune de ce négoce préjudiciable qui a expiré avec eux. Par le moyen de ce Galion & des Commissionnaires établis à Acapulco, ils avoient un débouché certain pour faire

(*) *Voyage d'Anson*, *liv.* II, *p.* 190, *in-4to. Amsterdam* 1749.

paſſer les Perles de la Californie en Aſie, où le prix de cette eſpèce de bijouterie s'eſt beaucoup mieux ſoutenu qu'en Europe.

En 1690, un Colon Eſpagnol avoit planté à la Californie, aux environs de St. Lucar, une petite vigne, dont le ſuccès ſurpaſſa ſon attente. Cet eſſai inſpira aux Miſſionnaires l'envie de poſſéder des vignobles à leur tour : un d'entr'eux, nommé Picolo, qui avoit plus de goût pour la Botanique & l'Agriculture que pour les diſputes ſur la grace verſatile & efficace, ſe chargea de faire des plants, qui ont été tellement augmentés, que quarante-ſept ans après la première exploitation, les Jéſuites vendoient déja aſſez de vin pour en fournir tout le Mexique, & en charger encore pluſieurs barriques ſur le Gallion pour les Philippines, où l'on s'en ſert à dire la Meſſe; car il y a des climats où il ne croît naturellement rien de ce qu'exige le ſervice des Autels.

Quoique les Colonies Européanes, ſi multipliées en Amérique, aient planté dans bien des endroits des vignes, & apporté beaucoup de vigilance à leur culture, on n'eſt point encore parvenu dans tout le Nouveau Monde à faire du vin capable d'acquérir de la réputation : le meilleur n'égale pas les ſortes médiocres de notre Continent; ce que l'on doit attribuer à l'humidité de l'athmoſphère & à la qualité froide des terres. La Californie paroît être le canton de toute l'Amérique où la vigne a rencontré le climat le moins défavorable, & le ſol le plus propre à ſon inſtinct : cependant le vin qu'on y fait, quoique d'ailleurs potable, eſt bien éloigné d'être

excellent ; Mr. Anſon dit que ſon goût approche de celui du médiocre vin de Madère , & ſi l'on en fait quelque cas au Mexique, c'eſt que les bons vins de notre Continent y ſont d'une grande rareté , & d'une cherté exceſſive.

Il ne s'agit point maintenant de calculer ce que la Société a pu gagner ou perdre par ſes travaux apoſtoliques : il eſt triſte qu'elle ait élevé des pépinières ſi floriſſantes, défriché de ſi grands eſpaces, cultivé tant d'arbres utiles , dont des mains profanes moiſſonneront bientôt les fruits. On pourroit dire à tous les Ordres des Moines, ſi occupés de s'agrandir, jettez vos regards vers ce coin de l'Univers , & tremblez d'être puiſſants , ou de vouloir le devenir.

Les principaux établiſſements des Jéſuites , bornés d'abord aux ſeules miſſions de St. Lucar & de Loretto, avoient été , ſuivant la Carte particulière que j'ai de ce Pays , pouſſés dès l'an 1762 , par les Côtes de la mer Vermeille & l'océan du Sud , juſqu'au Cap de St. Michel , au vingt-neuvième degré de latitude Nord, où l'on voit leur dernier Couvent.

Les Naturels de la Californie, diviſés en trois Tribus conſidérables , (*) ne paroiſſent pas avoir reçu de la Nature une portion d'intelligence ſupérieure à l'inſtinct des animaux de leur Péninſule. A l'arrivée des Miſſionnaires , quelques-uns n'avoient pas de cabanes, ſe logeoient dans les buiſſons , ſous les arbres, dans les creux des rochers , vivoient de bayes, de

(*) Nommées *Edues* , *Cochimies* & *Periuches*. Ces trois Tribus parlent neuf dialectes différents, dérivés de trois langues-matrices.

fruits ſauvages, & de gibier : d'autres étoient entiérement nuds, & les premiers à qui l'on mit des juſte-au-corps, furent hués & pourſuivis par leurs compatriotes, juſqu'à ce qu'ils jettèrent ces vêtements ſi ridicules à leurs yeux.

Le portrait que l'on nous fait de leur caractère moral, eſt conforme à celui que nous avons donné de tous les Américains en général. L'inſenſibilité eſt en eux un vice de leur conſtitution altérée : ils ſont d'une pareſſe impardonnable, n'inventent rien, n'entreprennent rien, & n'étendent point la ſphère de leur conception au-delà de ce qu'ils voient : puſillanimes, poltrons, énervés, ſans nobleſſe dans l'eſprit, le découragement & le défaut abſolu de ce qui conſtitue l'animal raiſonnable, les rendent inutiles à eux-mêmes & à la ſociété. Enfin, les Californiens végètent plutôt qu'ils ne vivent, & on eſt tenté de leur refuſer une ame. (*) Du reſte leur figure eſt ſemblable à celle de tous les autres Peuples de l'Amérique : leur corps eſt dépilé, & leur teint un peu plus foncé que celui des habitants du Nouveau Mexique, parce que leur Pays, plus aride, plus nud, plus dépourvu de bois, & ſemé de grands bancs de ſable, augmente davantage la réverberation des rayons ſolaires ; mais il s'en faut beaucoup qu'ils ſoient des Nègres, comme le dit le Capitaine Roggers. On a même remarqué que, quand on envoya du Mexique des Nègres Africains à la Californie, les Indigènes ne témoignèrent aucune ſurpriſe à l'aſpect de ces hommes ſinguliers, dont la

---

(*) Voyez *Natuurlyke Hiſtorie van California* : E. D. pag. 58 & 59.

noirceur & la phyſionomie bizarre épouvantent ordinairement ceux qui en voient pour la première fois; mais les Sauvages ſont tous incurieux par caractère, & n'admirent rien par ſtupidité. D'ailleurs il eſt très-poſſible, comme le dit Torquemada, qu'avant cet envoi du Mexique, les Californiens avoient déja vu des Noirs ſur quelques vaiſſeaux venus des Philippines au Cap de St. Lucar. Quant à eux, ils ſe percent la cloiſon du nez, & le lobe des oreilles, pour y ſuſpendre des colifichets, & ſe barbouillent tout le corps d'un onguent rougeâtre, pour ſe mettre à l'abri des *Nignas*, eſpèce de vermine inſupportable, & extrêmement multipliée dans la Californie. Ils uſent, à l'inſtar de tous les Indiens occidentaux, du *Cimaron*, ou du Tabac ſauvage, végétal que la nature a refuſé à très-peu de Provinces du Nouveau Monde, quoique pluſieurs Botaniſtes ſe ſoient imaginé qu'il ne croiſſoit que dans un ſeul canton, d'où l'on l'avoit tranſplanté aux Iſles.

Comme la Californie eſt une de ces parties de l'Amérique qui s'approche le plus de l'Aſie, les Jéſuites s'étoient flatté qu'on pourroit y déterrer des traditions nationales, ou des monuments hiſtoriques, capables d'éclaircir l'origine de la population du Nouveau Continent; mais ils conviennent ſincérement que toutes leurs recherches ont été à cet égard infructueuſes. (*)

Les Californiens, loin d'avoir aujourd'hui aucune eſpèce d'écriture ou de caractère, ſont tellement abrutis, tellement dépourvus d'induſtrie & d'idées,

(*) *Hiſt. van California*, pag. 53, juſqu'à 57. Tom. I.

qu'on ne ſauroit ſuppoſer qu'ils aient jamais eu quelque communication avec les Peuples de l'Aſie. Quand on les interroge ſur leur état primitif, ſur leur antiquité, ils répondent qu'ils ont de temps immémorial reſpiré dans leurs ſolitudes, ſans mécontentement, ſans chagrin, juſqu'à l'arrivée des Miſſionnaires.

Plus on remonte vers le nord de leur Pays, plus l'aſpect en devient effroyable; & les Jéſuites, quoiqu'ils aient pu croire de l'opulent Royaume de Quivira, ſont maintenant très-déſabuſés à ce ſujet : ils ſavent qu'on perdroit ſes peines à y chercher davantage la Colonie Chinoiſe que Mr. de Guignes a fait venir par la route du Kamſchatka, juſqu'aux rochers de glace qui bordent l'embouchure du Collorado, afin de répandre la politeſſe, les mœurs, les arts, les ſciences, l'eſprit d'invention & d'intelligence dans le centre de la Californie, où malheureuſement pour ce ſyſtême on n'a vu que des troupeaux de barbares ſi ſtupides, ſi dégénérés de l'homme, qu'on a même déſeſpéré d'en pouvoir faire des eſclaves.

En liſant l'Hiſtoire des Navigations de l'infortuné Capitaine Béering & de Tſchirikow qui coururent, en 1741, pendant trois cents lieues le long des Côtes du nord de la Californie, on peut ſe convaincre que cette partie du globe n'offre que des Contrées déſolées & des Nations inſociables. Les Ruſſes n'y virent que des rivages preſqu'inacceſſibles, plantés de rochers en pic, & battus par une mer profonde & courroucée. On y fit deſcendre, avec beaucoup de difficultés, un Pilote, un Boſman, & quatre Matelots, qui ne reparurent point, parce qu'ils furent vraiſemblablement maſſacrés

à l'instant même de l'abordage par les habitants du Pays, assez féroces pour user de ce droit affreux & insensé qu'on a eu tant de peine à extirper des Côtes de l'ancienne Europe, où tous les Peuples maritimes s'arrogeoient le *Droit de Naufrage* & de *Strand-Recht*, si l'on peut donner ce nom à un brigandage qui choquoit les premières Loix de la sociabilité, & les notions du sens commun.

Il faut remarquer que le Capitaine Tschirikow, en faisant voile du Kamschatka, avoit embarqué sur son navire deux Kamschatkadales, dans l'espérance que ces Asiatiques pourroient lui servir d'interpretes auprès des Sauvages de cette partie de l'Amérique, qui est la plus voisine de l'Asie; mais cette précaution fut inutile: on ne put se faire comprendre des Américains, parce que leur langage n'avoit pas la moindre analogie avec l'idiome Tschuktschi, qu'on parle au Kamschatka, ce qui prouve encore que les Peuplades placées à ces extrémités des deux Continents, ne sont pas filiations les unes des autres. (*)

Long-temps avant le voyage entrepris par les Russes en 1741, le Pilote Morera, délaissé par Drake au Cap de Mendocin, avoit déja erré pendant plu-

(*) On ne sait pas au juste à quel endroit de la Côte de l'Amérique, le Capitaine Tschirikow fit son débarquement; soit que la Cour de Petersbourg ait, par des raisons d'Etat, supprimé & altéré plusieurs articles dans le routier de ce voyage, soit que le mauvais temps ait empêché Mr. de l'Isle de la Croière, de faire des observations astronomiques. Au reste, en se tenant à l'estime & aux observations fortuites faites à la hâte, dans un navire continuellement tourmenté par une mer orageuse & enveloppé d'épais brouillards, il paroît que les Russes touchèrent à la Côte située

ſieurs années dans les Terres ſituées au Nord de la Californie : après des aventures, des travaux & des incidents ſans nombre, il arriva à la garniſon Eſpagnole de Sombrerette : il conſte par ſon rapport, que tous les Pays en-deçà & au-delà du Cap de Mendocin ſont incultes, affreux, couverts de bois, où l'on ne voit que des biſons, des ours, & des hordes peu nombreuſes d'Américains Agriophages. Telle eſt cette Région fortunée où l'on ſuppoſe que les Chinois ſont venus dans des canots vendre leurs ſoies, leurs porcelaines, & leurs Livres de morale, dont la lecture a policé toute la Côte occidentale de l'Amérique juſqu'à l'Iſle de Chiloë, car Mr. de Guignes ſoutient que la politeſſe étoit très-répandue ſur toute cette Plage, & il eſt impoſſible qu'elle ſoit venue, dit-il, d'ailleurs que de la Chine. Voilà juſqu'où l'eſprit de ſyſtême peut entraîner ceux qui s'y abandonnent : c'eſt un torrent qui ſe perd dans un précipice, d'où la raiſon ne ſe retire que rarement.

Je ſuppoſe pour un inſtant qu'il ſoit permis à un Littérateur déſœuvré de mal traduire des Romans Chinois, & de publier ces mauvaiſes traductions comme ſi c'étoient des vérités hiſtoriques tirées des Archives

---

au 56me degré de latitude Nord, entre le 235 & le 240 degrés de longitude. Quant à Béering, il eſt ſûr qu'il aborda à la même Plage, mais deux degrés plus vers le ſeptentrion que Tſchirikow.

Nicolas de l'Iſle n'aſſigne pas ces endroits ſi intéreſſants, ni dans ſa grande Carte de 1750, ni dans celle de 1752. Bellin, dans ſa Carte Cylindrique, ne parle que des terres baſſes & noyées au 74 degré de latitude N, où il dit que les Ruſſes allèrent échouer en 1743; mais ces terres baſſes & ces Ruſſes échoués ſont des fables.

de Pekin : je suppose qu'il soit permis de faire aller des adorateurs du Dieu *La* à cinq mille lieues de chez eux, pour prêcher leurs dogmes dans un Pays où ils ne comprenoient personne, & où personne ne se soucioit de comprendre leurs dogmes ; il n'en est pas moins vrai qu'on ne devroit jamais s'appuyer sur de fausses Cartes géographiques, pour donner du poids à de semblables bagatelles. La Carte dont Mr. de Guignes a accompagné son Mémoire, pour démontrer la navigation des Chinois, est fausse en ce qu'elle place dans l'Amérique une immense mer méditerranée, qui n'est pas en Amérique : c'est bouleverser le globe entier, pour faire valoir une idée.

Au-delà du Cap blanc on trouve, selon Mr. de Guignes, un canal qui conduit en droite ligne à cet espace de terre qu'il appelle la mer de l'Ouest : il n'y a qu'à consulter les Journaux des Navigateurs & les Mappemondes les plus exactes & les plus récentes, pour s'appercevoir que tout cet arrangement est imaginaire, chimérique.

Les anciens Géographes, qui ignoroient que la Californie étoit une Péninsule, ont pu se tromper dans les positions relatives ; mais depuis qu'on sait, à n'en pas douter, que la Côte de la Terre ferme court sans interruption, depuis la base de la Californie vers le Nord jusqu'à la proximité du cercle boréal, c'est une falsification manifeste de percer cette Terre ferme, & d'y faire couler une mer de dix degrés de latitude. Il y a eu en Italie des Savants qui ont fait frapper de fausses médailles, supposé de faux manuscrits, de fausses inscriptions lapidaires, pour justifier des conjectures

chronologiques, pour prouver des faits qu'ils avoient imaginés. Enfin, cette licence avoit fait tant de progrès, qu'on a de nos jours dû défendre, sous peine de mort, aux savants Italiens, de frapper des médailles Grecques ou Romaines, & de forger des inscriptions antiques. Réprimera-t-on par cette sévérité la fureur de conjecturer, & la vanité d'avoir raison dans ses conjectures? Hélas non.

SECTION II.

De la couleur des Américains.

RIEN ne surprit davantage Christophe Colomb, comme il l'a avoué à ses amis, que de trouver au Nouveau Continent, à quatre degrés de l'Equateur, des Peuples qui n'étoient pas noirs : il crut s'être trompé dans la latitude, & ne put comprendre que sous de mêmes parallèles de la Zone Torride, il y eût en Afrique des hommes Nègres à tête lanugineuse, & en Amérique des hommes seulement bronzés avec une chevelure longue & traînante. Cette diversité de couleurs, dans des climats si semblables en apparence, formoit en effet une difficulté qui désespéroit les Physiciens du quinzième siècle.

On n'insérera point ici une dissertation complette sur la couleur des Nègres, d'autant plus qu'en parlant des Albinos & des Blafards, on reviendra à ce sujet dans la suite de l'Ouvrage. Il faut expliquer le phénomène dont il s'agit, sans y mêler trop de discussions & des hors-d'œuvres : les détails préliminai-

res dont cette explication a beſoin, ſeront courts, & s'il eſt poſſible, clairs & lucides.

Les Théologiens de ce ſiècle, aſſez injuſtes ou aſſez prévenus pour ſe croire bien plus éclairés que les Théologiens du temps paſſé, diſent que les Nègres deſcendent en ligne directe de Caïn, (*) à qui Dieu écraſa le nez, & noircit l'épiderme, pour imprimer à ſa figure une marque capable de le faire reconnoître pour un aſſaſſin. Les Docteurs du temps paſſé enſeignoient, dans leurs Ecoles, avec autant de probabilité, que les Ethiopiens ſont la poſtérité ou de Chus, ou de Canaan, ou d'Iſmaël : l'Abbé Pluche a défendu ce dernier ſentiment, avec autant de chaleur qu'il en employa enſuite à dire des injures contre Deſcartes & contre Newton : il devoit, pour n'être pas inconſéquent, attaquer les défenſeurs de la vérité, après avoir combattu contre la vérité même : il faut le plaindre.

Je ne ſais par quelle fatalité les Théologiens, comme faſcinés ſur leurs propres intérêts, ſe ſont ſi ſouvent approprié des queſtions du reſſort de la Phyſique : en ſortant de leur ſphère, en prononçant ſur des matières qu'on leur pardonne d'ignorer, que pouvoit-il leur arriver, ſinon d'avoir tort, d'être ridicules, &

(*) L'Auteur d'un prétendu *Eſſai ſur la population du Nouveau Continent*, ſe glorifie d'être le premier qui ait expliqué la couleur des Nègres, en les faiſant deſcendre de Caïn; il ignoroit qu'un *Labat*, qu'un *Gumilla* avoient déja parlé avant lui de cette pieuſe extravagance ; il ne valoit pas la peine de copier ce que des Moines Français & Eſpagnols avoient penſé du teint des Africains.

& de divertir leurs ennemis? Après avoir ſi mal décidé, peuvent-ils raiſonnablement ſe plaindre qu'on mépriſe leurs déciſions? Peuvent-ils dire que le ſiècle décline, parce qu'on n'eſt occupé qu'à leur reprocher leurs erreurs? Ne vient-il pas dans l'eſprit de tout le monde, qu'après s'être trompés en Géographie, en condamnant l'Evêque Virgile; en Aſtronomie, en condamnant Galilée; en Métaphyſique, en condamnant Jordan le Brun, & l'immortel Locke; en Phyſique, en brûlant tant de Magiciens, tant de Sorciers, tant de bons Livres, ils ne ſe trompent auſſi en Hiſtoire naturelle, lorſqu'ils attribuent l'origine des Nègres à des Héros de l'Hiſtoire Juive? Pourquoi donc imaginer des ſyſtêmes ſi révoltants, ou pourquoi ſe plaindre de ce qu'on s'en moque?

Un Auteur qui abuſa ſingulièrement du privilège de déraiſonner, dit que la première femelle du genre-humain avoit des ovaires, & qu'elle renfermoit dans ces ovaires des œufs blancs & des œufs noirs, d'où naquirent les Allemands, les Suédois, & tous les Peuples blancs d'une part, & tous les Peuples Nègres de l'autre. Cette hypothèſe, ſi vous en jugez par ſon abſurdité, vous paroîtra avoir été inventée dans un ſiècle ténébreux, avant la naiſſance des Lettres, par un rêveur malade: ſi vous en jugez par la date de la publication, vous ſerez ſurpris qu'un tel Ecrivain vivoit dans le dix-huitième ſiècle. Or il faut choiſir ou entre Iſmaël ou Caïn, ou entre les œufs blancs & noirs, ſi vous voulez ſoutenir un ſyſtême ſur l'origine des Nègres; ſi vous voulez vous contenter de la

vérité, vous pourrez vous paſſer & des uns & des autres.

Si l'on ne s'étoit pas livré aveuglément à des préjugés ſyſtématiques, on n'auroit jamais recherché avec tant d'embarras pourquoi il y a des hommes noirs dans la Zone torride, & des hommes blancs dans les Zones tempérées : ſi l'on n'avoit pas été prévenu, on auroit vu clairement que la différente température des climats produit cette différence dans la couleur des habitants.

Il n'exiſte nulle part des Nègres, ſinon dans les Pays les plus exceſſivement chauds du globe : il n'y en a point hors des bornes de la Zone torride. Ils ne ſont pas, comme on l'a dit, la douzième partie de l'eſpèce humaine; leur nombre, relativement à celui des hommes blancs & bruns, n'étant que comme 1 à 23. A meſure que l'ardeur de la Zone intermédiaire diminue, on voit le teint s'éclaircir, blanchir, les cheveux ſe détortiller, s'alonger, les traits s'adoucir : les Maures, quoique noirs en apparence, le ſont moins que les Nègres, parce qu'une plus grande diſtance les éloigne de l'Equateur. Il n'y a pas d'ancienne famille en Portugal qui ait les cheveux blonds, ou l'iris des yeux bleuâtre, les Portugais, les Eſpagnols, les Napolitains ſont encore foiblement baſanés, & terminent la nuance : au-delà des Pyrénées & des Alpes, tous les Peuples ſont blancs.

Ceux qui, comme la Peyrere & Mr. le Cat, ont placé, je ne ſais pourquoi, des Nègres dans le voiſinage du Pole Boréal & au centre du Groenland, ſe ſont extrêmement trompés : nous connoiſſons au-

jourd'hui ce dernier Pays presqu'aussi-bien qu'on connoit la Suède, & l'on verra dans la suite que ces Ethiopiens septentrionaux sont des êtres fabuleux, & aussi fabuleux que les Acéphales & les Cyclopes, quoiqu'un Saint Pere prétende en avoir vu.

Les effets de la chaleur sur la constitution de l'homme sous la ligne équinoxiale, sont des phénomènes qu'on a découvert en faisant l'anatomie des Nègres, & l'analyse de leurs humeurs les plus essentielles. Ils ont la substance moëlleuse du cerveau noirâtre, la glande pinéale presqu'entiérement noire, (*) l'entrelas des nerfs optiques brunâtre, le sang d'un rouge beaucoup plus foncé que le nôtre. Enfin leur liqueur spermatique est colorée par le même principe qu'on trouve répandu dans leur membrane muqueuse. Il est surprenant que les modernes aient ignoré depuis si long-temps que la noirceur des Nègres-Simes est visiblement inhérente dans leur matière séminale; on s'en apperçoit dès qu'on la compare à celle des individus blancs. Strabon & quelques Anciens disent que ce fait n'étoit pas même révoqué en doute de leur temps; aussi les observations les plus récentes n'ont-elles servi qu'à le confirmer dans tous ses points. En effet, comment expliquer autrement les variétés qui résultent des races croisées, tant parmi les hommes que parmi les animaux?

(*) Voyez deux Mémoires intitulés, *Recherches Anatomiques sur la nature de l'épiderme & la couleur de la substance médullaire dans les Nègres*, *de Mr. Meckel*. Voyez aussi un *Mémoire offert à la Société Royale sur la couleur du sang des Nègres, par le Docteur Towns.*

Cette matière colorante eſt ſi tenace dans le ſperme des individus ſains, qu'elle exige abſolument quatre générations mêlées pour diſparoître entiérement; la troiſième poſtérité eſt encore baſanée : la quatrième eſt blanche. Comme la nature ne s'écarte preſque jamais de ces loix, nous pouvons dire qu'elles ſont immuables. (*)

Entre l'épiderme & la peau de l'homme on trouve une mucoſité, une ſubſtance gélatineuſe, que les Anatomiſtes nomment indifféremment le corps muqueux, & le réſeau de Malpighi, qui le premier en fit la découverte.

Cette gelée eſt blanche dans les Européans, noirâtre dans les Nègres, brunâtre dans les Baſanés, d'une couleur de neige ou de craie dans les Albinos ou Nègres blancs, & parſemée de taches rougeâtres dans les hommes extrêmement roux.

La membrane réticulaire des Nègres conſiſte en une mucoſité plus coagulée, plus viſqueuſe que le reſeau des autres hommes. Et voilà pourquoi la graiſſe ſubcutanée ne peut y paſſer ſi aiſément : elle

---

(*) Voici l'ordre que la nature obſerve dans les quatre générations mêlées.

1. D'un Nègre & d'une femme blanche, naît le mulâtre, à demi-noir, à demi-blanc, à longs cheveux.
2. Du Mulâtre & de la femme blanche, provient le quarteron baſané, à cheveux longs.
3. Du Quarteron & d'une femme blanche, ſort l'octavon moins baſané que le quarteron.
4. De l'Octavon & d'une femelle blanche, vient un enfant parfaitement blanc.

Il faut quatre filiations en ſens inverſe pour noircir les blancs.

1. D'un Blanc & d'une Négreſſe, ſort le Mulâtre à longs cheveux.

y féjourne davantage, fuinte plus lentement, & de là il arrive que l'épiderme des Noirs paroît oléagineufe & graiffée ; & quand ils font échauffés, leur fueur répand une odeur fort défagréable, à caufe qu'elle entraîne des particules de cette graiffe rance qui a long-temps réfidé entre la peau & l'épiderme, & dont on diftingue au microfcope le fédiment formé en petits grains, qui noirciffent le linge blanc avec lequel on effuie la face & les mains d'un Africain qui a long-temps & fortement tranfpiré.

Tous les poils du corps ont leurs racines bulbeufes dans la peau : ils percent & criblent par leurs fommités la membrane réticulaire & l'épiderme, qui n'eft autre chofe que la fuperficie endurcie de la gelée dont la peau eft enduite. (*) Ces poils, ayant chez les Nègres à traverfer un milieu plus tenace, plus condenfé, s'entortillent, fe frifent, & ne s'alongent pas, parce qu'ils trouvent moins de nourriture dens le tiffu de la peau & dans fon enveloppe.

La petite vérole fe deffèche auffi lentement fur le corps des Nègres, parce que leur réfeau, étant plus

---

2. Du Mulâtre & de la Négreffe vient le Quarteron qui a trois quarts de noir & un quart de blanc.
3. De ce Quarteron & d'une Négreffe, provient l'Octavon, qui a fept huitièmes de noir & un demi-quart de blanc.
4. De cet Octavon & de la Négreffe naît enfin le vrai Nègre à cheveux entortillés.

(*) Leuvenhoek, qui croyoit que l'épiderme de l'homme étoit compofée d'écailles à charnières, s'eft trompé, & fes microfcopes ont dû lui faire en cela des illufions optiques fort fingulières, puifque ces écailles & ces charnières n'exiftent pas dans la nature.

glutineux, empêche long-temps les écailles de l'épiderme de se détacher & de s'effeuiller. Leur pouls est presque toujours vif & accéléré, & leur peau, quand on la touche, paroît échauffée : aussi leurs passions sont-elles fougueuses, immodérées, excessives, & n'obéissent presqu'à aucun frein de la raison ou de la réflexion ; & comme ils ne peuvent se gouverner eux-mêmes, ceux qui les gouvernent en font d'excellents esclaves. Les organes les plus délicats ou les plus subtils de leur cerveau ont été détruits ou oblitérés par le feu de leur climat natal ; & leurs facultés intellectuelles se sont affoiblies ; ils diffèrent autant peut-être des Peuples blancs, par les bornes étroites de leur mémoire & l'impuissance de leur esprit, qu'ils en sont différents par la couleur du corps & l'air de la physionomie.

La substance du sang, celle du fiel, celle du cerveau & du sperme étant, dans cette sorte d'hommes, plus sombre, plus obscure, plus noire enfin que dans les autres individus du genre-humain, on conçoit qu'il doit par la sécrétion s'en échapper continuellement des atomes colorés, qui étant interceptés par la viscosité du tissu réticulaire, peignent tout le corps des Nègres.

Les Négrillons sont blancs en venant au monde, parce que leur épiderme & sa gelée intérieure, ayant été baignés & détrempés par le fluide dans lequel le fœtus a nagé, n'a pu devenir assez compacte pour arrêter sous la peau la substance noire que les vaisseaux exhalants y entraînent : aussi voit-on le corps des Nègres noyés redevenir blanc, après avoir resté quel-

ques jours dans l'eau. Une autre raiſon de la blancheur de l'embrion, c'eſt que le fiel ne s'eſt pas encore épanché dans le ſang, ce qui n'arrive qu'au troiſième ou quatrième jour : alors cet épanchement ſe déclare par une jauniſſe par tout le corps, qui depuis cette époque noircit de plus en plus juſqu'à l'adoleſcence.

Les Négrillons ont, au ſortir du ſein de la mère, une tache noire aux parties de la génération ; parce que ces parties ſe forment les premières, devancent le développement des autres membres, croiſſent plus rapidement ; & les téguments qui les recouvrent, ſont plutôt ſerrés, & peuvent déja retenir quelques particules noirâtres. Cependant cette tache n'eſt point dans tous les ſujets : elle manque même très-ſouvent ; mais une marque qui ne manque jamais, c'eſt un filet noir que les Négrittes & les Négrillons ont à la racine des ongles, dès l'inſtant de leur naiſſance. Comme la ſubſtance cornée des ongles ſe durcit dans l'enfant, bien plutôt que la glu de la membrane réticulaire, les ongles peuvent, dans l'endroit où ils compriment le plus l'extrémité du doigt, intercepter quelques atomes noirâtres qui découlent du corps interne.

Les Phyſiciens ont gardé juſqu'à préſent un profond ſilence ſur ces deux ſignes qui caractériſent les enfants des Nègres, ſoit qu'ils aient craint de ſe tromper, en voulant dévoiler les cauſes encore inconnues de ces phénomènes ſurprenants, ſoit qu'ils aient négligé ces particularités comme indignes d'exercer leurs méditations, réſervées pour de plus grands objets. Comme nous avons donc oſé, ſans guide & ſans chemin tracé, atteindre en tâtonnant cette branche de la

Physiologie, peut-être trouvera-t-on que notre explication ne satisfait pas absolument à la difficulté. S'il est permis de hazarder des erreurs vraisemblables, parce qu'elles peuvent tôt ou tard conduire à la vérité des Observateurs plus heureux, on nous pardonnera à plus forte raison des probabilités très-fondées, qui ne nuiront jamais à ceux qui entreprennent des recherches ultérieures & analogues à ce sujet.

Si l'air brûlant, si le serein & la réverbération des rayons du soleil dans la Zone Torride noircissent la moëlle & le cerveau des Africains, on demande sans doute si les hommes blancs, transplantés dans ce climat ardent, voient aussi à la longue leur peau brunir, & devenir enfin couleur d'ébène? Il est singulier qu'on forme des doutes sur un effet nécessaire : c'est encore l'esprit de systême qui a si long-temps empêché les Naturalistes d'acquérir des idées claires sur ces espèces de métamorphoses.

Le Voyageur Mandelslo croit qu'il ne faut aux hommes blancs, pour noircir parfaitement, que trois générations suivies sous la Ligne équinoxiale, dans les terres où la réverbération est la plus forte; mais il est sûr que le nombre des générations doit être plus multiplié, & qu'il faut plus de temps pour que ce changement s'exécute que Mandelslo ne se l'étoit préfiguré, parce que les étrangers, & sur-tout les Européans qui vont se fixer dans la Zone Torride, conservent leurs mœurs, leurs usages, leurs habitudes pendant plusieurs années, s'exposent d'abord moins aux influences de l'athmosphère, sont plus long-temps à se dépouiller de leurs vêtements, & n'adoptent que fort

tard, & même jamais, ſinon par néceſſité, l'éducation & le miſérable genre de vie des Africains indigènes: auſſi long-temps que la fortune du commerce les ſoutient, ils vivent en Afrique à l'Européane, gardent leurs enfants dans des appartements frais & ombragés, & commandent du fond de leur cabinet à des eſclaves qui cultivent pour eux. Il y a bien peu de Commerçants qui faſſent, même par avarice, ce que Mr. Adanſon a fait par paſſion pour les Sciences ſur les bords du Niger: il ſuffit de lire le Journal de ſes courſes & de ſes travaux, pour ſe former une idée de ce que peut, dans ces Contrées toujours enflammées, l'excès de la chaleur ſur ceux qui n'y ont pas été accoutumés dès l'enfance: le premier accident qu'on éprouve, eſt que la ſurpeau des pieds, des mains, du viſage, ſe hâle, ſe durcit, & ſe détache du corps par feuilles & par lambeaux: la fièvre ſurvient bientôt, & il faut une complexion vigoureuſe pour la vaincre.

Mr. l'Abbé de Manet, qui a publié la plus nouvelle & la meilleure Hiſtoire de l'Afrique, & qui l'a enrichie d'obſervations très-précieuſes pour la Phyſique, (*) dit qu'en 1764 il baptiſa les enfants de quelques pauvres Portugais établis à la Côte d'Afrique depuis l'an 1721, & que la métamorphoſe étoit déja ſi avancée dans ces créatures, qu'elles ne différoient des Négrillons que par des teintes de blanc qu'on diſcernoit encore ſur leur peau.

(*) Voyez *Nouvelle Hiſtoire de l'Afrique Françoiſe, enrichie de Cartes, d'Obſervations aſtronomiques, géographiques*: à Paris 1767.

Quant aux descendants des premiers Portugais qui vinrent fixer leur demeure dans cette partie du monde vers l'an 1450, ils sont devenus des Nègres très-achevés pour le coloris, la laine de la tête, de la barbe, & les traits de la physionomie, quoiqu'ils aient d'ailleurs retenu les points les plus essentiels d'un Christianisme dégénéré, & conservé la langue du Portugal corrompue, à la vérité, par différents dialectes Africains.

La postérité des Européans n'a point tant changé pendant neuf filiations aux Isles du Cap verd ; elle s'est seulement peinte en jaune, parce que les vapeurs de la mer & la distance de ces Isles à l'Equateur contribuent sensiblement à y diminuer le feu de l'air. D'un autre côté, ces Insulaires ont mieux maintenu les mœurs originelles de la première Colonie, qui émigra de l'Europe pour le district des établissements Portugais. Ceux, au contraire, qui ont été séjourner à la Côte de la Terre-ferme, entre le Cap blanc & le Cap verd, se sont familiarisés avec le genre de vie des Naturels.

Les débris des Arabes qui envahirent, comme on sait, une partie de l'Afrique équinoxiale au septième siècle, ne sont plus reconnoissables aujourd'hui : le climat en a fait de vrais Nègres, aussi noirs que les Sénégals & les Angoles.

Le fameux Juif Benjamin de Tudelle, qui parcourut à pied une grande partie de l'ancien Continent vers l'an 1173, fit déja de son temps une observation intéressante : il remarqua que les Juifs qui s'étoient enfuis dans les Provinces de l'Asie méridionale & en Afrique,

étoient tous métamorphosés plus ou moins, suivant le degré de chaleur du Pays qu'ils avoient choisi pour leur retraite ; ceux de l'Abyssinie étant devenus aussi noirs que les habitants indigènes, dont on ne pouvoit plus les distinguer à la seule physionomie. Si l'on fait attention que ces bandits, insociables par fanatisme, ne croisent pas leur race avilie, & qu'ils regardent le mélange du sang étranger avec le leur comme une abomination & un sacrilège, on ne pourra nier que le climat n'ait noirci ces Hébreux expatriés.

Tous ces faits réunis forment une preuve complette, & il est par conséquent démontré que la chaleur est la véritable cause de la variété de couleur dans les hommes.

Si l'on avoit voulu tenter l'expérience de blanchir des Nègres, en les faisant propager entr'eux dans des Pays froids ; si l'on avoit pris toutes les précautions nécessaires, pour garantir les enfants & empêcher l'abâtardissement & le mélange, on auroit vu que ces individus, n'étant plus exposés aux influences des causes immédiates qui colorient la peau, auroient enfin donné des filiations d'un teint aussi blanc que celui des habitants du Pays où les expériences se feroient faites.

Les Maures ont pu fournir, pendant leur séjour en Espagne, vingt-une ou vingt-deux générations non interrompues; mais le climat de l'Espagne est encore trop chaud, trop analogue à celui de la Mauritanie, pour que le changement de couleur ait pu s'y effectuer & devenir total. On dit néanmoins que les Maranes, qui expulsés par Ferdinand le Catholique,

vinrent se jetter dans Rome, où le Pape Alexandre VI leur vendit un asyle, n'étoient pas plus basanés que ne le sont les Paysans de la Calabre.

Je ne doute nullement qu'il ne fallût aux Nègres transmigrés dans les Provinces de l'Europe septentrionale, un temps plus long pour perdre leur noirceur qu'il n'en faudroit à des Européans établis au cœur de l'Ethiopie, pour devenir Nègres; parce que la liqueur spermatique & la substance moëlleuse & glanduleuse des Africains, étant une fois colorées & impregnées de cette *matière âtre* qu'on nomme *Æthiops animal*, conserveroient très-long-temps ce principe de pere en fils, & ne s'effaceroient que par une suite très-nombreuse de générations : les Blancs, au contraire, étant sans cesse assujettis à une cause active & violente, parviendroient en un moindre laps d'années au point d'engendrer des Négrillons, comme ils en engendrent en effet, après un long séjour entre les Tropiques. Tous les corps poreux reçoivent plus aisément la couleur dont on veut les teindre qu'ils ne la perdent, lors même qu'on essaie de les dépouiller des impressions de la teinture.

Le Voyageur Atkins, qui se croyoit un grand Philosophe, parce qu'il avoit fait une promenade en Afrique, & qui n'étoit réellement qu'un raisonneur diffus, dit que c'est une hérésie de supposer que le „ genre-humain n'a point eu un même pere; mais, „ ajoute-t-il, quoique ce sentiment soit ouvertement „ & manifestement hérétique, je ne puis m'empêcher „ de l'adopter à l'égard des Nègres, que je regarde „ comme une espèce d'hommes singulière, très-dif-

„ tincte de la nôtre, & par conséquent issue d'une au„ tre tige. „ On pourroit répondre, qu'il est très-vrai que les hommes noirs sont différents des hommes blancs ; mais qu'il est très-faux que la couleur seule constitue les espèces dans aucune famille du règne animal : la forme du nez & l'épaisseur des lèvres ne sont pas des caractères essentiels : il ne reste donc que la chevelure des Africains & leur stupidité qui pourroient les différencier, si l'on ne trouvoit tant d'hommes qui sans être Nègres, n'en sont pas moins stupides, & tant d'autres qui sans avoir le nez plat & les lèvres gonflées, ont les cheveux frisés & entortillés.

Si l'on divisoit par la couleur seule le genre-humain en espèces, il s'ensuivroit nécessairement, que si les Nègres forment une classe spécifique parce qu'ils sont noirs, les Olivâtres & les Basanés formeroient aussi une classe, parce qu'ils ne sont pas blancs : il s'ensuivroit encore que les Espagnols & les Suédois sont deux espèces d'hommes différentes entr'elles. Ainsi à force d'accumuler les divisions, à force de trop prouver, on ne prouveroit rien, ou l'on prouveroit une absurdité.

Que le genre-humain ait eu une tige, ou qu'il en ait eu plusieurs, question inutile que des Physiciens ne devroient jamais agiter en Europe ; il est certain que le climat seul produit toutes les variétés qu'on observe parmi les hommes : il est certain encore que les Nègres forment une de ces variétés qu'Atkins prenoit pour une espèce, & c'est en cela qu'il s'est trompé comme dans tant d'autres idées qui lui ont passé par l'esprit, lorsqu'il rédigeoit son Journal. Les

Européans, métamorphosés en Nigritie, prouvent assez qu'il n'existe aucune ligne réelle qui circonscrive ces variétés, puisqu'on va des unes aux autres, sans que les races aient été mêlées par la combinaison des liqueurs prolifiques.

La Zone Torride embrasse dans notre hémisphère une prodigieuse bande du globe, qui a 180 degrés de longitude & 46 degrés & 48 minutes de large : il paroît au premier coup d'œil, que cette terre devroit être habitée dans tout son milieu par des Nègres-simes à cheveux crêpés; & sur ses deux lisières, par des Maures couleur de suie ou bistres : cependant on y découvre une variété presqu'infinie de nuances : on y voit des Peuples olivâtres, bronzés, basanés, jaunes, cendrés, gris, bruns, & rougeâtres. Ces différences sont occasionnées par l'inégalité de la chaleur, qui n'est pas la même sous les mêmes parallèles : là où elle est la plus excessive, là où le Thermomètre monte à trente-huit degrés, on rencontre les véritables Nègres. Partout ailleurs, où l'air est plus tiède & plus rafraîchi par les vapeurs de l'Océan, les exhalaisons des marais & des rivières, par les vents de mer, par la diminution du reflet des rayons solaires sur un terrein moins nud & moins sablonneux, il n'y a que des Nations plus ou moins basanées.

L'élévation du terrein contribue aussi beaucoup à refroidir l'athmosphère, & les sommets des montagnes ne sont nulle part, dans la Zone Torride, aussi chauds que les campagnes. Au haut du Pic Adam, qui n'est qu'à 6 ou 7 degrés de la Ligne, on éprouve un froid très-âpre : on gele sur le Pic de Ténérife,

quoique de sa cime on découvre, à l'œil simple, la Plage toujours brûlée de l'Afrique occidentale, & que le Voyageur qui tremble dans sa pelisse aussi long-temps qu'il se tient sur cette énorme bosse du globe, puisse à peine souffrir sa chemise lorsqu'il en est descendu dans la plaine.

Le teint plus ou moins obscur, plus ou moins foncé des habitants qui essuient ces différentes températures de l'air entre les Tropiques, prouve donc, indépendamment de toute autre démonstration, que le climat seul colorie les substances les plus intimes du corps humain.

Les Sauvages Jalofes, qu'on trouve cabanés dans les sables mouvants au Sud du Sénégal, à treize degrés de l'Equateur, sont des Nègres achevés, qui ont le teint d'un noir luisant, & la tête couverte d'une laine aussi nopée que celle des agneaux d'Astracan. Les Insulaires de Quiola, qui ne sont éloignés que de huit degrés & demi de l'Equateur, ont la face foiblement hâlée, & la chevelure flottante, parce que situés à la Plage orientale de l'Afrique, ils n'essuient point, comme les Jalofes, ce vent sec & igné qui traverse les déserts sablonneux de l'intérieur du Continent. L'Isle de Ceylan peut elle seule fournir une preuve décisive aux yeux des Observateurs : les Naturels répandus dans les campagnes & sur les Plages découvertes, y ont le visage couleur de cuivre jaune : les Bedas, qui se sont opiniâtrés à rester dans les forêts les plus épaisses, & à y vivre, en sauvages, de miel, de gomme, de gibier & de végétaux, ont la peau d'une blancheur presqu'aussi éclatante que celle des Italiens.

Il eſt abſurde de faire venir ces Bedas de l'Europe, & de controuver des aventures impoſſibles & un naufrage romaneſque, pour les jetter dans une Iſle de l'Aſie; puiſqu'ils ne parlent point d'autre langue que celle du Royaume de Candy.

En général, tous les Peuples des Iſles de l'Archipélague Indien, quoique placés ſous la Ligne, ou à peu de diſtance, ont le viſage baſané, & on n'en voit preſque pas à cheveux crêpés. Les vapeurs de l'Océan qui les environne, & les vents aliſés qui y ébranlent continuellement la colonne de l'athmoſphère, ôtent beaucoup d'ardeur aux rayons du ſoleil.

Si nous nous ſommes expliqués avec aſſez de netteté & de préciſion pour faire comprendre que les cauſes de la noirceur des Nègres, n'exiſtent que dans la qualité du climat, & non ailleurs; on ne rencontrera aucune difficulté dans l'expoſé qu'on va faire relativement aux Nations Américaines habituées entre les Tropiques, & où l'on n'a pas découvert des hommes noirs; parce que tout l'eſpace compris entre ces deux lignes eſt, au nouveau Continent, plus tempéré & plus froid à peu près de 12 degrés, que les parties correſpondantes de l'Aſie & de l'Afrique. La quantité immenſe d'eaux ſtagnantes & fluviatiles répandues ſur la ſurface du terrein, y envoient, par l'évaporation, des roſées & des vapeurs qui rompent les rayons ſolaires: auſſi y pleut-il à peu près huit fois davantage que dans l'Afrique. La réverbération y eſt encore diminuée, parce qu'il n'y a pas de terrein compoſé de pur ſable, de trente lieues en quarré; & ſi l'on en excepte les Côtes du Pérou, le ſol y eſt par-tout

pâteux,

pâteux, les terres les plus arides & les plus pauvres étant encore couvertes & tapiſſées d'herbages, de joncs, de bruyères, & d'arbuſtes du genre des lianes.

Les plus grands eſpaces ſablonneux qu'on connoiſſe ſont en Afrique ; les plus grandes forêts de l'univers ſont en Amérique : il y en a qui ont cinq cents lieues de diamètre, & chaque arbre y eſt encore offuſqué par des touffes de plantes excroiſſantes & paraſites, de ſorte que jamais la clarté du jour n'a pénétré dans ces affreuſes retraites de la nature ſauvage. Cela doit beaucoup varier la température de l'air dans des Contrées qui ont d'ailleurs les mêmes latitudes, l'expérience ayant démontré que tous les Pays à bois ſont plus froids que les lieux découverts & défrichés : les arbres ombragent, attirent les nuées, recèlent l'humidité dans leurs feuilles, & tous leurs rameaux ſont autant de ventilateurs qui agitent la moyenne région de l'air.

Si à toutes ces cauſes réelles & ſenſibles, on joint les neiges éternelles dont la tête des Cordellières eſt couverte, les brumes qui s'en élèvent, & la projection de l'ombre de ce vaſte groupe de rochers & de montagnes les plus hautes du monde, on concevra que ce n'eſt point tant le vent d'Eſt qui rafraîchit ainſi l'athmoſphère entre les Tropiques du nouveau Continent ; car ſi ce vent prenoit tant de froid en paſſant le trajet de mer qui ſépare la Guinée & le Breſil, il devroit en prendre cinq fois davantage en traverſant l'Océan du Sud, & la Mer des Indes : il rendroit par conſéquent les Côtes orientales de l'Afrique

plus tempérées que ne l'eſt le Chili : ce qui eſt viſiblement contredit par l'expérience.

Comme le terrein eſt, ſans comparaiſon, plus exhauſſé en Amérique, que ſur les Côtes de Guinée, d'Angola, & de Congo, cette élévation doit elle ſeule occaſionner une différence conſidérable dans le climat: auſſi a-t-on trouvé dans les Cordellières, & preſque ſous l'Equateur, des Peuples blancs, tels que les Cagnares, dont le teint éblouiſſant ſurprit Piſarre & les autres déprédateurs Eſpagnols.

Si l'on calcule maintenant les nuances du teint ſur les degrès du Thermomètre, on verra que les Américains ne pouvoient noircir, ni dans le Breſil, ni dans la Guiane, ni dans les Antilles; quoique la chaleur y ſoit plus grande que dans tout le reſte de leur continent, on n'y a découvert que des hommes couleur de cuivre rouge & jaune.

Les Sauvages parfaitement noirs, que Raleig dit avoir vus dans la Guiane, lorſqu'il tenta la conquête de cette Province ſous le règne d'Eliſabeth, dans l'eſpérance d'y envahir l'*El Dorado*, formeroient une aſſez grande difficulté, ſi le fait étoit vrai. Il en faut dire tout autant des eſclaves noirs que Vaſco Nunnez prétendit avoir trouvés à la Cour du Roi de Quarequa, lorſqu'il fit déchirer ce Prince par ſes chiens. On lui aſſura que ces Noirs appartenoient à une Peuplade particulière, qui avoit ſon langage à part, & des mœurs très-différentes du reſte des Américains, avec qui elle entretenoit une perpétuelle animoſité.

Les Eſpagnols eurent tort de ne pas mieux examiner cette particularité : ils crurent, ſur le ſimple

rapport de Nunnez, que ces noirs étoient réellement des Africains, qui ayant échoué ſur ces côtes, s'y étoient cantonnés & maintenus. Alors il ſeroit vrai qu'avant l'arrivée des Européans au Nouveau Monde, il y avoit paſſé d'autres Nations occidentales de l'Afrique, ce qui n'eſt nullement probable. On ne voit pas de ces naufrages de vaiſſeaux venus de fort loin par l'effort du vent contraire, comme les Ecrivains ſpéculatifs ont oſé en feindre plusieurs, pour peupler à peu de fraix les Iſles les plus éloignées de la Terre ferme. Si en doublant le Cap de Bonne-Eſpérance, on n'étoit contraint de côtoyer le Breſil, jamais le bâtiment monté par Cabral n'eût été jetté ſur les Côtes de ce Pays dont il étoit ſi proche, lorſqu'un coup de vent d'Eſt l'y porta. On peut douter ſi Gumilla a été bien informé, quand il aſſure qu'en 1731 une barque chargée de vins de Canarie, ayant été accueillie par une bourraſque en allant de Ténériffe à Palme, fut conduite par l'opiniâtreté du vent contraire, juſqu'aux Iſles de l'Amérique, & entra à la Trinitat de Barlo vento, malgré toute la réſiſtance du Pilote & des Matelots, entraînés contre leur deſtination dans un autre hémiſphère. Cet événement, s'il étoit vrai, ſeroit unique.

Je ſuis perſuadé que le Philoſophe Raleig n'avoit aucune intention d'imaginer & d'écrire des abſurdités, pour en impoſer à ſes compatriotes; mais il eſt ſûr que les Arras de la Guiane, qu'il a pris pour des Nègres, ne ſont que des Sauvages bronzés par la nature, & noircis par des drogues, ſelon la coutume & la néceſſité du Pays. Quant à Vaſco Nunnez, comme c'étoit un ſcélérat ignorant, il a pu forger ce qu'il ne vit ja-

mais ; auſſi n'a-t-on pas retrouvé le moindre débris, le moindre veſtige de cette petite Nation qui habitoit les environs de Quarequa, ou de Caretta.

On a dit qu'il étoit impoſſible de vérifier aujourd'hui ces deux faits, à cauſe de la multitude de Nègres émérites, rançonnés, marons & fugitifs, qui ont formé dans l'intérieur du nouveau Continent des Peuplades fortes de cinq à ſix mille hommes ; mais les Voyageurs modernes qui ont parcouru la Guiane, aſſurent que l'on y reconnoît infailliblement, aux ſeuls traits de la phyſionomie, les véritables Américains d'avec tous les étrangers, & ſur-tout d'avec les Africains. Ces Voyageurs ſont d'accord que la plus forte nuance du teint n'eſt, dans cette Province, que d'un brun olivâtre, tirant ſur le roux. Mr. de la Condamine dit poſitivement qu'il a obſervé que le plus ou moins d'éloignement de l'Equateur affoiblit ou obſcurcit, aux Indes occidentales, la peau des Indiens.

Quant à ces Peuplades Nègres que le Navigateur Rogers ne ſoupçonnoit pas en Amérique, & qu'il trouva pourtant, en 1709, ſur les rivages de la Californie, il ne faut qu'être ſuperficiellement verſé dans les Relations, pour ſavoir que les Métifs, les Mulâtres & les Nègres envoyés du Mexique au Cap de St. Lucar pour le ſervice de la pêche des perles, ont conſtruit dans ces cantons des Villages entiers, dirigés par les Jéſuites. Ainſi Rogers a pu y voir à la vérité des hommes noirs ; mais ce ſont des eſclaves Africains, comme il y en a par toute l'Amérique méridionale, où les Européans ont des plantations, des mines, & des pêches.

Ceux qui n'ont point assez réfléchi sur la constitution du climat de l'Amérique, & le tempérament de ses habitants, ont cru qu'on pouvoit les prendre pour des étrangers, pour des Peuples nouveaux, qui n'ayant été exposés que depuis peu à l'action & aux influences de leur ciel, n'avoient pas eu le temps de se noircir entiérement entre les Tropiques. Mr. de Buffon semble avoir penché vers ce sentiment, qui est insoutenable, malgré l'autorité d'un Naturaliste si ingénieux, & quelquefois plus ingénieux que la Nature elle-même. On ne peut accorder moins de six siècles d'antiquité aux Péruviens attroupés, avant l'arrivée à jamais mémorable de Pisarre & d'Almagre; depuis cette usurpation, il s'est encore écoulé au-delà de deux cents ans. Or les débris de cette Nation ne sont point de nos jours plus basanés, qu'ils ne l'étoient au temps de la découverte de leur Pays.

Le teint des Brésiliens, des Caraïbes, des Mexicains, des Florides n'a pas changé, & ne changera point, si le climat ne vient à éprouver une révolution générale par les effets de la culture, des défrichements, par la dégradation des forêts, & l'écoulement des eaux débordées & stagnantes.

Si l'on admet, d'après les meilleurs Auteurs, la réalité d'une inondation considérable, arrivée plus tard dans le nouveau Continent que dans l'ancien; on conçoit que les individus échappés à cette catastrophe n'ont pu avoir d'asyle que sur les montagnes & les principales élévations, d'où leurs descendants se seront successivement dispersés vers les différents points de la surface habitable. En ce sens, il est possible que la

N 3

chaleur étoit plus violente dans l'Amérique Equinoxiale avant cet événement, qu'elle ne l'a été depuis.

Il importe d'obferver, que c'eft aux pieds des montagnes, & fur leur cîme, qu'on a découvert les Peuples les plus anciennement réunis & les plus nombreux ; comme les Péruviens fur le penchant des grandes Cordellières, à la Côte occidentale ; les Bréfiliens au bas des petites Cordellières, à la Côte oppofée : toutes les hordes répandues dans la Floride, dans la Virginie, dans les Antilles & les Lucaïes, étoient venues jufques-là du haut des monts Apalaches : la mémoire de cette émigration fubfiftoit encore au moment de l'arrivée de Chriftophe Colomb. Les Guianais qui occupoient les rivages de la mer, étoient defcendus de Parimé ; les Louifianais avoient auffi nouvellement fixé leur féjour vers l'embouchure du Miffiffipi, où l'on voit encore aujourd'hui plufieurs cantons d'où les eaux ne fe font pas retirées. Les Chiliens difoient que leurs ancêtres avoient vécu au haut des Andes, & que leur defcente dans la plaine étoit récente. Quant aux Mexicains, autant qu'on peut pénétrer dans la ténébreufe confufion de leur hiftoire barbare, il eft probable qu'ils tiroient leur origine d'un Peuple qui avoit d'abord féjourné dans la partie méridionale des Apalaches.

On peut regarder tout le Pays fitué entre l'Orénoque & le fleuve des Amazones, & traverfé par l'Equateur, comme la Province de l'Amérique où l'on reffent la chaleur la plus exceffive, relativement à l'autre portion du nouveau Continent ; cependant, comme on l'a dit, il n'exifte fur cet immenfe emplace-

ment que des Sauvages plus ou moins basanés, selon qu'ils habitent les forêts ou les endroits découverts. (*) Ceux qui sont de la plus obscure nuance, de la plus forte teinte, paroissent naturellement bronzés; mais il est surprenant, sans doute, que cette couleur rougeâtre soit si inhérente dans leur liqueur prolifique, qu'ils doivent nécessairement fournir quatre générations toujours mêlées à l'instar des Nègres, pour procréer enfin des enfants parfaitement blancs, & qu'on ne puisse plus distinguer des blancs de l'Europe: ce que le tableau généalogique suivant rendra plus sensible.

I. D'une femme Européane & d'un Sauvage de la Guiane, naissent les Métifs; deux quarts de chaque espèce: ils sont basanés, & les garçons de cette première combinaison ont de la barbe, quoique le père Américain soit, comme l'on sait, absolument imberbe: l'Hybride tient donc cette singularité du sang de sa mère seule, ce qui est très-remarquable.

II. D'une femelle Européane & d'un Métif provient l'espèce quarterone: elle est moins basanée, parce qu'il n'y a qu'un quart de l'Américain dans cette génération. Le Pape Clément XI a même déclaré, par une Bulle, qu'on devoit regarder la race quarterone comme

---

(*) Quant à la couleur de quelques-uns de ces Peuples, dit Gumilla, elle est si variée que je n'en dirai rien de fixe & de certain, crainte de me tromper. Les Indiens qui vivent dans les bois, sont en général presque blancs: ceux qui vivent à découvert dans les champs, sont basanés, à moins qu'ils n'aient soin de se peindre. Les Otomacos qui navigent sur les rivières, & qui vivent sur les Plages, sont bruns & noirâtres. *Histoire de l'Orénoque, Tome premier, page* 108. *Avignon* 1758.

étant déja blanche, & ne plus la traiter ſur le pied qu'on traite les autres Américains.

III. D'une femelle Européane, & d'un quarteron ou quart d'homme, vient l'eſpèce Octavone, qui a une huitième partie du ſang Américain : elle eſt très-foiblement hâlée, mais aſſez pour être reconnue d'avec les véritables hommes blancs de nos climats, quoiqu'elle jouiſſe des mêmes privilèges, en conſéquence de la Bulle dont on vient de parler.

IV. D'une femelle Européane & de l'Octavon mâle ſort l'eſpèce que les Eſpagnols nomment *Puchuela*. Elle eſt totalement blanche, & l'on ne peut pas la diſcerner d'avec les Européans. Cette quatrième race, qui eſt la race parfaite, a les yeux bleus ou bruns, les cheveux blonds ou noirs, ſelon qu'ils ont été de l'une ou de l'autre couleur, dans les quatre mères qui ont ſervi dans cette filiation.

Les enfants des Nègres naiſſent blancs ; ils n'ont du noir qu'aux ongles, & quelquefois aux parties génitales : les enfants Américains naiſſent auſſi blancs dans la Guiane, ſans avoir aucune tache ni aux ongles, ni aux organes de la génération : mais, ſi l'on peut en croire Gumilla, ils apportent, en venant au monde, une tache ronde, griſâtre, de la grandeur d'un écu, placée au bas des reins & à la partie poſtérieure de la ceinture : cette tache s'évanouit à meſure que l'enfant perd ſa blancheur, pour prendre le teint rougeâtre, qu'il conſerve le reſte de ſes jours. Il ſeroit téméraire, & peut-être ridicule, de rechercher les cauſes d'un effet encore ſi incertain, & dont on n'a d'autre garant qu'un Jéſuite Eſpagnol, qui a donné,

dans le cours de ſon Ouvrage, tant de preuves & de ſuperſtition & d'imbécillité, en diſcutant des matières phyſiologiques, où il ne comprenoit rien, & où il vouloit tout décider. Si l'on ſuppoſe, en toute rigueur, que Gumilla a bien obſervé, qu'il a bien vu ce caractère dans les enfants Américains, on ne peut en trouver la raiſon que dans l'épaiſſeur du tiſſu muqueux, qui eſt plus denſe au bas des reins que dans le reſte du corps : auſſi Mr. Meckel a-t-il trouvé que la noirceur des Nègres eſt, dans cette partie, plus foncée que dans les autres endroits de la peau.

Je ſuis perſuadé que plus les hommes ont le teint baſané, plus leur liqueur ſpermatique eſt coloriée; puiſque dans le Pérou, où le viſage des habitants n'eſt pas ſi obſcur que dans la Guiane & ſur les rivages de l'Orenoque, il ne faut quelquefois que deux ou trois générations pour produire des individus d'une blancheur parfaite, tandis qu'il faut néceſſairement quatre générations dans la Guiane pour obtenir le même effet.

„ Au Pérou, dit Ulloa, on appelle Métifs ou
„ Métices ceux qui ſont iſſus d'Eſpagnols & d'Indiens:
„ il faut les conſidérer ſelon les mêmes degrés déja ex-
„ pliqués à l'égard des Noirs & des Blancs; avec cette
„ différence que les degrés des Métifs à Quito ne
„ montent pas ſi haut, étant réputés Blancs dès la ſe-
„ conde ou la troiſième génération. La couleur des
„ Métifs eſt obſcure, un peu rougeâtre, mais pas tant
„ que celle des Mulâtres clairs; c'eſt là le premier de-
„ gré, ou la procréation d'un Eſpagnol & d'une In-
„ dienne ; quelques-uns néanmoins ſont auſſi hâlés

„ que les Indiens mêmes, & ne diffèrent d'avec eux „ que par la barbe qui leur vient : au contraire il y en „ a qui tirent fur le blanc, & qui pourroient être regar- „ dés comme Blancs, s'il ne leur reftoit certaines mar- „ ques de leur origine qui les décèlent, quand on y „ prend garde. Ces marques font un front fi étroit „ que leurs cheveux paroiffent toucher à leurs fourcils, „ & occupent les deux tempes, fe terminant au-def- „ fous de l'oreille; ces mêmes cheveux font d'ailleurs „ rudes, gros, droits comme du crin, & fort noirs. Ils „ ont le nez petit & mince, avec une petite éminence à „ l'os, d'où il fe termine en pointe, & fe recourbe vers „ la lèvre fupérieure. Ces fignes, auffi bien que quel- „ ques taches noires qu'ils ont fur le corps, décèlent „ ce que la couleur du teint femble cacher. (*)

Il faut faire attention que l'Auteur ne parle que de la première génération de l'Européan & de la Péruvienne, car la feconde eft déja plus perfectionnée, & n'a pas tous les caractères qu'on trouve dans les Métifs.

Les Américains du Nord, expofés à l'inclémence de l'air, au ferein, au froid, aux chaleurs, & à tous les changements des faifons, ont auffi le vifage fort hâlé; mais ils feroient beaucoup moins noirs, s'ils ne fe frottoient avec des drogues & des graiffes. Cette coutume de fe mâtacher la phyfionomie & de fe peindre le corps, qu'on a retrouvée parmi tous les Sauvages de l'Afrique, de l'Afie, & des Indes occidentales, n'eft point une mode dictée par le caprice de ces hommes groffiers; c'eft un vrai befoin, que les Gaulois,

(*) *Voyage au Pérou, Tome I, liv. V, ch. 5, page 228.*

les Bretons & les Germains ont ſenti de leur temps en Europe, comme les Hurons le ſentent encore de nos jours en Amérique.

Dans les Pays incultes, les inſectes allés & non ailés germent & multiplient au-delà de l'imagination, ils paroiſſent être dans leur élément favori : au printemps ils obſcurciſſent le ciel, & couvrent par leur multitude la ſurface de la terre. De quelque côté que les hommes ſe tournent, ou ſe cachent, ils ſont pourſuivis, perſécutés, dévorés par des eſſaims de mouches, de taons, de mouſtiques, de couſins, de mazingouins, de pucerons, de fourmis, qui contiennent dans leurs dards & dans leurs trompes un venin plus cauſtique que dans les lieux défrichés, où l'athmoſphère eſt plus pure. On ne connoît juſqu'à préſent que deux moyens pour ſe garantir de cette incommodité, qui rend la vie & la ſenſibilité à charge dans ces climats ſauvages : c'eſt de ſe tenir dans un tourbillon de fumée, comme les Lappons en font autour de leurs caſes, (*) ou de ſe munir comme les Tunguſes, qui

(*) Les Lappons font cette épaiſſe fumée qui environne leurs cabanes avec des éponges & des eſpèces d'agarics qu'ils cueillent ſur les arbres, & qu'ils jettent dans un petit feu, qui ne les conſume que lentement. Ce brouillard ſuffit pour écarter les inſectes ailés, mais il ne peut délivrer ces Sauvages de la vermine dont leurs habits fourrés ſont toujours pourvus.

Les petits Tartares, qui ſont très-ſujets à la maladie pédiculaire, qui paroît être endémique entre le Bas-Danube & le Nieper, portent en tout temps des ſoubreveſtes & des chemiſes enduites de graiſſe & de ſuif : ſans cette précaution, ils ſeroient dévorés tout vivants par des inſectes dont les humeurs de leur corps & l'air de leur Pays favoriſe ſingulièrement la propagation, comme le climat de l'Ukraine celle des ſauterelles.

ne marchent jamais ſans avoir une eſpèce d'encenſoir ou de petit réchaud ſuſpendu au bras : en jettant continuellement ſur ce feu portatif du bois & des herbes à demi-ſèches, ils excitent beaucoup d'odeur & de fumée, que tous les inſectes craignent, parce que les particules ſalines & huileuſes, en pénétrant dans leurs trachées, les étouffent ſur le champ ; mais comme cette fumigation eſt preſque auſſi gênante, que la piqure des mouches mêmes, & qu'elle occaſionne des maux d'yeux, & la cécité, à laquelle les Lappons ſont ſi ſujets, d'autres Peuples ont imaginé de s'appliquer ſur toute la peau un vernis impénétrable à l'aiguillon des Mouſtiques, ou une pâte imprégnée de quelque odeur que ces animalcules ne peuvent ſoutenir. Dans cette vue, ils ont eu recours à la graiſſe & aux huiles, qu'on ſait être, par leur nature, le véritable poiſon de tous les inſectes. Dans pluſieurs cantons de l'Irlande & de la Suède, on eſt contraint de graiſſer, avec du goudron, les troupeaux qu'on laiſſe paître jour & nuit dans les prés & les forêts, ſans quoi les Taons, à force de les tourmenter & de dépoſer leurs œufs dans leurs toiſons & dans leurs cuirs, les précipitent dans la rage & dans d'autres maladies cruelles.

Les Américains poſſèdent une infinité de drogues différentes dont ils ſe verniſſent & s'arment contre les Moucherons, & ils font entrer dans toutes ces préparations des matières rouges, ſoit qu'ils aient pour cette couleur un goût particulier, ſoit qu'ils aient découvert par expérience qu'elle eſt la plus propre à écarter les inſectes.

Ces onguents, en séjournant quelque temps sur la peau, se rancissent & répandent une exhalaison très-désagréable pour ceux qui n'y sont pas accoutumés. Cette odeur est quelquefois si pénétrante, qu'elle laisse une traînée & une piste par-tout où un homme ainsi barbouillé a passé depuis peu. Les Espagnols en voyant que les Américains retrouvoient, par l'odorat seul, la route que leurs compatriotes avoient tenue au travers des bois, attribuèrent cette prétendue sagacité à la finesse du sens; mais on s'est convaincu ensuite, que les Européans acquièrent bientôt ce discernement en fréquentant les Peuples sauvages, & il n'y a en cela rien que de très-naturel. On sent un Hottentot à un quart de lieue sous le vent. (*)

Du besoin de se barbouiller on a passé à la façon de se peindre avec quelque élégance, & de tracer des

(*) C'est peut-être aussi à cette forte exhalaison que répand le corps de certains Indiens, qu'on doit attribuer ce que l'on rapporte des bêtes féroces qui poursuivent ces Indiens, dit-on, avec plus d'acharnement qu'elles n'en témoignent aux Européans, qu'elles ne peuvent éventer de si loin. Les Anciens ont cru qu'il y avoit des drogues qui produisoient un effet contraire : ils ont cru qu'en se frottant de couperose & de suc de citron, on pouvoit approcher impunément les tigres & les lions. Il y a toute apparence que ce *Maricus* qui se disoit Dieu incarné, sous l'Empire de Vitellius, avoit eu soin de se munir de quelque odeur, pour dégoûter les lions auxquels on l'exposa en présence du Peuple Romain. Comme ces animaux ne voulurent pas le toucher, on alloit le déclarer Dieu; mais heureusement un Licteur fort adroit lui abattit la tête avec une promptitude admirable, d'où l'on conclut que ce scélérat n'étoit pas invulnérable : aussi ne ressuscita-t-il pas, quoiqu'il eût eu, pendant sa vie, huit mille disciples & sectateurs, que Tacite nomme très-bien une populace de fanatiques, *fanaticam multitudinem : Tacit. Hist. lib. II. 62.*

figures ſur la peau avec des ſucs différents : il y a aux Indes occidentales quelques Nations qui ont ſurpaſſé toutes les autres dans cette ſorte de coſmétique, & dont les membres paroiſſent de loin comme brodés d'Arabeſques, de fleurs & d'animaux paſſablement deſſinés. Enfin la coutume de ſe peindre a produit la mode de ſe ciſeler la peau, de la graver, de la piquer, & d'y incorporer des couleurs ineffaçables.

Il eſt vrai que cette opération, ſi commune parmi des Sauvages placés à des diſtances immenſes les uns des autres, & ſans qu'on puiſſe ſoupçonner qu'il y ait jamais exiſté aucune communication entr'eux, a pu tirer ſon origine de la néceſſité où ſe ſont vues les Tribus errantes de ſe connoître elles-mêmes, & de prévenir le mélange & la confuſion avec d'autres Tribus également vagabondes & diſperſées : chacun s'eſt donc inſcrit, en ſe traçant ſur le front, ſur la poitrine, ſur les bras, la marque permanente & diſtinctive de ſa Nation : il eſt certain au moins que les Nègres à front cicatriſé ne ſe font ces taillades dans le viſage, que pour être reconnus de leurs chefs & de leurs compatriotes. (*)

En Europe, les Légiſlateurs ont conſervé l'uſage des ſtigmates pour en faire le caractère de l'infamie: il y a une Loi de Conſtantin qui défend de les imprimer dans le viſage, non parce qu'il eſt contre le droit de la nature de bleſſer la majeſté du front de

(*) Les Nègres ſe reſſemblent ſi fort, qu'il doit leur être plus difficile qu'aux autres hommes de ſe reconnoître : les cheveux, le teint, les yeux, le nez, les lèvres n'offrent preſque aucune différence ſenſible.

l'homme, comme il eſt dit dans cet Edit, mais parce qu'il eſt injuſte d'infliger à des coupables qui n'ont pas mérité de perdre la vie, une peine plus cruelle que la mort.

SECTION III.

Des Anthropophages.

QUAND l'Abbé Duclos lut ſon *Mémoire ſur les Druides* à l'Académie des Inſcriptions en 1746, pluſieurs Membres de cette Compagnie, pouſſés par un zèle indiſcret & ridicule, dirent qu'il n'étoit pas vrai que les Gaulois euſſent jamais ſacrifié des hommes dans des paniers d'oſier aux pieds de Héſus & de Teutates : ils auroient dû ajouter que le maſſacre de la St. Barthelemi étoit un événement fabuleux, imaginé par le Préſident de Thou, ou par quelque autre Ecrivain auſſi peu véridique; comme s'il ne s'agiſſoit que de nier les crimes les plus avérés, pour abſoudre les hommes les plus coupables. Pourquoi n'auroient-ils pas, dans leur enfance, dans leur état d'aveuglement, égorgé des malheureux ſous mille prétexes, puiſqu'au milieu d'un ſiècle philoſophique, ils n'ont rien de plus preſſé que de courir aux armes, de ſe ranger en lignes ou en colonnes, & de ſe détruire, pour de vils intérêts, avec une induſtrie ſurprenante & un acharnement incroyable?

Si les Académiciens qui inſultèrent l'Abbé Duclos, avoient voulu entreprendre l'apologie de l'humanité, ils n'auroient pas riſqué d'affoiblir leur cauſe,

en accordant que l'homme ſauvage eſt quelquefois emporté, cruel, & ſanguinaire : la difficulté eût été d'excuſer les grands & continuels excès de l'homme ſocial, & de prouver que les guerres des Peuples civiliſés, quelque nom qu'on leur donne, quelque parti qu'on y défende, quelque gloire qu'on y acquière, ne ſont ni horribles, ni criminelles aux yeux de la Nature.

Il n'eſt pas queſtion ici de faire la ſatyre ou l'éloge du genre-humain, que ni le blâme, ni les louanges n'ont jamais corrigé : trop trompé par ſes maîtres, trop avili par la ſervitude, trop corrompu par ſes paſſions dégénérées en foibleſſe, c'eſt un malade incurable, abandonné à ſon deſtin, ou à la providence. Il faut s'attacher aux faits, les expoſer comme ils ſont, ou comme on les croit être, ſans haine, ſans prévention, ſans reſpect, ſinon pour la vérité.

Si les Eſpagnols n'avoient pas ſenti d'intolérables remords après avoir arraché la vie aux Indiens, ils ne les auroient pas calomniés avec tant de fureur après leur mort : il falloit bien rendre odieux ceux qu'on avoit injuſtement exterminés, pour être moins odieux ſoi-même. Cependant l'exagération porte toujours un caractère ſi frappant, qu'on la reconnoît, dès que dégagé de toute eſpèce de préjugé, on s'étudie à ſéparer le vrai d'avec le faux dans les Ouvrages ſuſpects.

Les Eſpagnols ont dit que Montezuma égorgeoit annuellement vingt mille enfants, & qu'il baignoit de leur ſang les Idoles du Mexique. Ici l'exagération eſt ſi groſſière & ſi ſenſible, qu'on ne doit pas s'attacher à la démontrer. On offroit des victimes humaines dans

dans tous les Temples de Mexico, & il y avoit, dit Antonio Solis, deux mille Temples dans cette Capitale. La vérité est, qu'il n'y avoit qu'une seule Chapelle bâtie en amphithéâtre dans toute cette ville barbare : on avoit, à la dédicace de cette Chapelle par Ahuitzol, immolé, dit Herrera, soixante-quatre mille hommes : on trouva cent & trente mille crânes de personnes dévouées & sacrifiées, en différents temps, dans cette boucherie sacrée, où l'on respiroit un air cadavereux, & dont les murs étoient enduits de sang caillé, depuis les lambris jusqu'au plafond. Il est constant que Herrera a multiplié le nombre des victimes, presque dans la même proportion que Solis a multiplié le nombre des Temples ; & que l'un & l'autre a moins pensé à instruire la postérité, qu'à excuser les grandes & infâmes actions des Conquérants Espagnols. C'est ainsi que Tite-Live, dans l'espérance d'indisposer son Lecteur contre les ennemis de Rome, rapporte sérieusement qu'Hannibal faisoit distribuer & manger de la chair humaine à ses soldats, pour les encourager : si les Carthaginois avoient à la fois sacrifié des enfants à Saturne, mangé des hommes en Italie, & tourmenté leurs prisonniers jusqu'à la mort en Afrique, il faudroit qu'ils eussent conservé, au sein de la vie sociale, les trois véritables caractéristiques des mœurs sauvages ; ce qui n'est pas vraisemblable, ou du moins ce seroit un phénomène sans exemple, dont on pourroit exiger d'autres preuves que le témoignage des Auteurs Romains.

Au reste, il est étonnant que les Portugais & les Espagnols se récrièrent plus que personne contre l'abominable cruauté d'un Peuple foible & imbécille : ils

auroient dû réfléchir, que leurs *Auto da fê* sont moins excusables à mille égards que les repas des Cannibales & les sacrifices des Mexicains. Mais tel a toujours été l'aveuglement de l'homme égaré dans ses contradictions, il croit qu'on achète la clémence du Ciel par des cruautés, & qu'il faut détruire, pour adorer celui qui a créé. Tels sont ses préjugés & sa prévention, il abhorre dans ses voisins ce dont il est lui-même coupable. Là où l'on défait les races futures, en renfermant la nature mourante dans les cachots du Fanatisme, on déteste ceux qui brûlent des hommes sur les buchers de la Superstition; la vérité est que les uns & les autres sont également plongés dans l'oubli de la raison, & que leur triste erreur ne diffère que du plus au moins.

Quelques Philosophes ont cru que l'usage de sacrifier des victimes humaines, dérivoit primitivement de l'Anthropophagie : en ce sens, tous les anciens Peuples, qui ont indubitablement immolé des hommes aux pieds des Autels, ont dans des temps plus reculés encore, mangé des hommes sur leur table. (*)

(*) Cluvier, en parlant dans ses *Commentaires sur l'ancienne Germanie*, des victimes humaines que les Bardes Allemands immoloient au Dieu Thuiston ou à Irmensul, qui n'étoit autre chose qu'Arminius déifié, prétend qu'on a commencé à sacrifier des hommes avant qu'on n'en ait mangés; & que la barbarie des fanatiques a dans l'ordre des temps précédé la barbarie des Anthropophages. Le Docteur Kraf, dans ses *Fortæling af de vilde volkes*, est aussi de cet avis insoutenable; puisqu'on ne peut nier que les hommes n'aient eu besoin de manger avant qu'ils aient eu besoin de prier: d'ailleurs plusieurs Sauvages de l'Amérique rôtissoient leurs prisonniers, sans avoir & sans jamais avoir eu aucune idée, aucune notion de la Divinité & des sacrifices humains, qui tirent par conséquent leur origine de l'Anthropophagie : on

Il n'y a pas de Nation dans l'Hiſtoire, à qui on ne puiſſe malheureuſement reprocher d'avoir plus d'une fois fait couler le ſang de ſes concitoyens dans des cérémonies ſaintes & pieuſes, pour appaiſer la Divinité lorſqu'elle paroiſſoit irritée, ou pour l'émouvoir lorſqu'elle paroiſſoit indolente. Ce fanatiſme monſtrueux, enorgueilli par ſes ſuccès, auroit dans la ſuite des ſiècles dépeuplé ou dévaſté la terre, ſi l'établiſſement & les progrès du Chriſtianiſme ne l'avoient fait ceſſer. On eſt ſaiſi d'horreur, quand on réfléchit ſur le génie de la plupart des Religions fondées ſur des idées affreuſes de vengeance, de maſſacre & de déſolation: auſſi les immolations, les victimes, les holocauſtes, les hoſties, les ſacrifices ont-ils fait la partie principale des cultes religieux; parce qu'on a plus ſouvent craint les Dieux en colère, qu'on ne s'eſt flatté de les avoir pour amis. Dès qu'on les dépeignoit comme des tyrans avides du ſang de tous les êtres animés, il falloit bien enſanglanter leur Sanctuaire. Quand les Prêtres du Mexique avoient envie de donner une

---

fini par offrir aux Dieux les priſonniers qu'on avoit anciennement dévorés ſoi-même. Delà ſont dérivés, chez les Latins, les mots d'*Hoſtie* & de *Victime*, qui ſignifient un *ennemi vaincu* ou *enchaîné*, étant analogues aux mots *hoſtis*, un ennemi, & au mot *victus* ou *vinctus*, vaincu, enchaîné, lié. Pour exécuter cet abominable ſacrifice de victimes humaines qu'on fit à Rome pendant les guerres Puniques, on choiſit les deux Nations les plus ennemies des Romains, les Grecs & les Gaulois: on enterra vifs un Gaulois avec une Gauloiſe, & un Grec avec une Grecque: on n'avoit apparemment point de priſonniers Carthaginois, qui auroient dû marcher devant tous les autres: ou ſi l'on en avoit, on n'oſa les ſacrifier de peur de repréſailles.

fête, ils annonçoient que leur Dieu Vitzilipultzl avoit soif, & dans l'instant on assommoit un captif au piédestal de sa statue.

Les Scythes, les Egyptiens, les Chinois, (*) les Indiens, les Phéniciens, les Persans, les Grecs, les Romains, les Arabes, les Gaulois, les Germains, les Bretons, les Espagnols, les Négres, & les Juifs, ont eu anciennement la coutume d'immoler des hommes avec profusion : s'il n'est pas possible de prouver qu'ils ont été tous Anthropophages dans leur état d'abrutissement, c'est que cet état a précédé les temps historiques, & par conséquent une nuit obscure a dérobé aux yeux de la postérité une partie de ces atrocités.

On peut se figurer comment & par quels degrés on aura, dans les sociétés naissantes, combattu la barbarie de la vie sauvage : chez les Mexicains, on sacrifioit encore des victimes humaines ; & quand il seroit vrai, comme le prétend Las Casas, qu'on n'en avoit sacrifié que cent cinquante sous le regne de Montezuma, ce nombre seroit plus que suffisant. En même temps on y nourrissoit un prisonnier dans le Temple, qu'on tuoit en cérémonie à la fin de l'an,

(*) Dans l'ancienne Relation de la Chine, publiée par l'Abbé Renaudot, il est dit qu'il y avoit encore des Anthropophages dans cet Empire au neuvième siècle ; ce qui n'est pas vraisemblable. Au reste Marc Paolo, qui n'avoit jamais lu cette Relation écrite par des Arabes, rapporte aussi que les habitants des Provinces de *Xandu* & de *Concha* mangeoient leurs prisonniers. La barbarie des Chinois à l'égard des enfants qu'ils ne veulent pas nourrir, & qu'ils font étouffer dans des bassins d'eau chaude, n'est pas aussi un fait vraisem-

& dont on donnoit la chair à manger aux dévots de la Capitale. Les Péruviens, apparemment policés depuis plus long-temps que les Mexicains, n'égorgeoient plus de créatures humaines pour le service des Autels: ils se contentoient de tirer de la veine frontale, & des narines des enfants, une certaine portion de sang, qu'on répandoit sur de la farine dont on pétrissoit des gâteaux, que tous les Sujets de l'Empire étoient obligés de manger à une grande solemnité annuelle. (*) Il paroît que cela prouve assez que les Péruviens avoient été de vrais Anthropophages; mais que leurs mœurs & leurs habitudes s'étoient adoucies, & que la Religion y avoit suivi la révolution du caractère. Un Peuple qui perfectionne ses Loix & ses Arts, est bien malheureux & bien à plaindre quand il ne peut perfectionner sa Religion.

Comme dans la combinaison possible des idées, il n'y a pas une seule proposition dont on n'ait soutenu la proposition contraire, un Auteur a mis en question si l'usage de vivre de chair humaine étoit conforme, ou opposé aux intentions de la Nature. La destruction, quoique nécessaire, d'un être animé est un acte de violence & de cruauté, parce qu'il entraîne une sensation douloureuse: & toute sensation doulou-

---

blable, & cependant il est vrai: on étouffe ainsi plus de trente mille enfants nouvellement nés dans tout l'Empire chaque année. Il est surprenant que l'idée d'envoyer des colonies ne soit pas venue aux Magistrats d'un Pays si fécond.

(*) Voyez *Garcilasso*, *Histoire des Incas*, *Tome second*, *Chap. XXVI.* Nous parlerons plus au long de cette fête des Péruviens dans notre second volume, en traitant de la Religion des Américains.

reuſe eſt un mal phyſique pour le moindre inſecte, pour le plus imperceptible animalcule qui végète ou reſpire ſur la ſurface de cette planète : la façon de décompoſer les éléments bruts & matériels d'un être qu'on a dépouillé de ſon organiſation intime & de ſa ſenſibilité, eſt ſans doute une action indifférente par elle-même, & il n'importe ſi les vers, les Cannibales ou les Iroquois rongent un cadavre. Cependant pluſieurs actions réellement indifférentes ceſſent de l'être dans l'ordre civil & ſocial, où les Légiſlateurs ont dû régir les hommes plus par les préjugés que par les loix : ils ont dû amollir leurs cœurs par les erreurs de leurs eſprits, & captiver ces animaux terribles autant par l'illuſion que par la force ; il a fallu, à la fois, leur inſpirer de l'horreur pour le crime, & pour l'image & l'ombre du crime ; afin que les vivants appriſſent à ſe reſpecter davantage, il a fallu rendre les morts mêmes reſpectables, en conſacrant, par des cérémonies impoſantes, les déplorables reſtes de leur exiſtence paſſée.

Il paroît que la coutume de ſe nourrir de la chair des hommes a plutôt été le vice d'un âge ou d'un ſiècle, que d'un Peuple ou d'un Pays ; puiſqu'elle a été répandue ſur toute la terre : cependant Mr. Rœmer fait mention, dans ſa deſcription de la Guinée, d'une race de Nègres à phyſionomie de tigres, qui ſont, ſelon lui, Anthropophages par inſtinct ; & quand il s'en trouve quelques-uns ſur les vaiſſeaux Négriers, ils déchirent les autres eſclaves qu'on a à bord. Ce fait ſeroit ſurprenant, s'il étoit vrai ; mais il a été contredit par des perſonnes qui ſont pour nous d'une toute autre autorité que Mr. Rœmer.

Des Naturaliſtes qui ont voulu expliquer phyſiquement pourquoi il y a des Sauvages Anthropophages, ont imaginé, dans la membrane de l'eſtomac de certaines Nations & de certains individus, une humeur pleine d'acrimonie, qui en picotant les parois de ce viſcère, occaſionnoit une voracité extraordinaire & déréglée, qu'ils ont comparée à la *Pica*, à laquelle les femmes enceintes ſont quelquefois ſujettes.

Cette explication eſt ſi près du ridicule ou de l'abſurde, qu'elle ne mérite aucun examen. D'autres ont cru que le genre-humain renfermoit des eſpèces d'hommes armées de plus de dents canines que les autres, & par conſéquent plus carnaſſières. Il eſt vrai que les Tartares ont les dents autrement arrangées que nous, que les Chinois ont le rang ſupérieur saillant, & l'inférieur plus incliné en dedans; les anciens Syriens avoient les dents plus courtes que le reſte des Aſiatiques: il faut que les habitants de la Paleſtine aient eu un défaut à peu près ſemblable; puiſque St. Jérôme s'étoit fait limer ſes dents, pour prononcer plus élégamment la langue Juive, qui n'en valoit aſſurément point la peine. Mais ces différences quelconques entre la poſition, la figure, & le nombre des dents qui eſt quelquefois incomplet, n'autoriſent pas à conclure qu'il exiſte des familles entières d'hommes dont les dents canines ſoient multipliées juſqu'au nombre de ſix, de huit, de dix ou de douze. Jamais les Voyageurs les plus éclairés & les plus attentifs n'ont rencontré ce phénomène, qu'un écart extrême de la Nature a pu produire dans quelques individus, qu'on doit plutôt compter pour des monſtres par ſurabon-

dance, que pour des êtres régulièrement conformés sur le modèle commun de l'ordre animal auquel ils appartiennent.

Les Septentrionaux ont en général les dents plus longues, plus séparées que les Nations du Midi : si ce n'est pas cette observation qui a trompé, il faut qu'on ait été induit en erreur par l'artifice de quelques Nègres de l'Afrique, qui s'éguisent les dents avec une lime ; (*) de sorte que leurs deux mâchoires paroissent contenir douze canines, les huit incisives ayant été effilées aux deux angles avec tant de subtilité, qu'on pourroit s'y méprendre, si l'on n'en étoit auparavant instruit. C'est vraisemblablement cette bizarrerie qui a donné naissance à la fable des Nègres à physionomie de tigre dont Rœmer fait mention : si entre les habitants de Matamba & de Congo, où l'on est dans la pratique de se défigurer la denture, il y a en effet quelques hordes Anthropophages, cela aura suffi pour faire soupçonner à des Voyageurs superficiels, que le goût pour la chair humaine vient de la multiplication des dents canines. Cette explication ne mérite donc pas plus d'égards que la matière acide de l'estomac, puisqu'elle n'est appuyée sur aucun fait, & que tant d'autres faits la détruisent. D'ailleurs les Caraïbes de la Guiane, qui se nourrissent encore quelquefois de chair humaine, n'ont rien d'extraordinaire dans les dents.

Pigafetta paroît être persuadé que la haine violente qui règne entre les différentes Peuplades Amé-

(*) Voyez *Description de l'Afrique occidentale, par Cavazzi, T. 2, page 82.*

ricaines, les a portées à manger leurs prisonniers pour assouvir toute leur vengeance : il rapporte que dans un canton du Bresil, où les Sauvages n'avoient point été anciennement Anthropophages, cette coutume s'étoit introduite par l'exemple d'une femme, qui se jetta avec tant d'emportement sur le meurtrier de son fils, qu'elle lui mangea l'épaule. On a vu chez les Nations les plus civilisées des excès aussi funestes de l'animosité publique contre des Magistrats faussement accusés, ou des tyrans véritables; on a dévoré à Paris le foie & les poumons du Maréchal d'Ancre, & en Hollande le cœur de De Wit; mais ces instants de rage de quelques scélérats obscurs & furibonds n'ont, dans aucune Société du monde, dénaturé le caractère des membres; & on auroit tort de conclure que les Français étoient Anthropophages sous Louis XIII, ou sous Charlemagne, parce que les Loix Saliques défendent, sous peine de deux cents sols, aux Sorcières de manger de la chair humaine : on auroit tort d'inférer que les Hollandais étoient Anthropophages au 17me. siècle, ou les Egyptiens du temps de Juvenal, parce que les fanatiques de la Ville de Tentire avoient dévoré un fanatique de la ville d'Ombe, sans le rôtir, dans un combat de religion, où il s'agissoit de savoir si Dieu s'étoit incarné sous la figure d'un vautour, ou sous la forme d'un crocodile. Cette dispute, si humiliante pour la raison, auroit dû dégoûter à jamais des querelles Théologiques, si les hommes pouvoient s'en dégoûter : mais cet exemple fut contagieux, & annonça l'instant où l'on verroit l'Europe, l'Asie & l'Afrique désolées par la superstition armée contre elle-même.

Quand on recherche plus avant les causes qui ont pu porter les hommes à se repaître des entrailles de leurs semblables, il y a toute apparence que la dure nécessité de la vie sauvage doit être envisagée comme le principe de cette barbarie : la coutume qui fait rendre tous les abus tolérables, aura encore agi, après que la nécessité ne subsistoit plus. S'il n'est pas vrai que la disette puisse être assez urgente parmi une troupe de Sauvages pour les contraindre à se dévorer mutuellement, comme quelques Ecrivains le prétendent, quoiqu'à tort ; il faudroit alors chercher l'origine de cette atrocité dans le droit affreux & arbitraire de la guerre & de la conquête.

On sait que, dans les différents âges de la raison, on a différemment jugé de la condition des prisonniers, & qu'on les a traités suivant le droit plus ou moins rigide qu'on s'est arrogé sur eux : les plus sauvages des hommes les tourmentent, les égorgent & les mangent, c'est le droit des gens chez eux : les Sauvages ordinaires les massacrent sans les tourmenter : les Peuples sémi-barbares les réduisent en esclavage : les Nations les moins barbares les rançonnent, les échangent ou les restituent pour un équivalent quelconque, quand la guerre est terminée, ou que la possibilité de nuire ne subsiste plus.

Les premières Relations de l'Amérique disoient qu'on y mangeoit des hommes, comme on mange des poulets ou des brebis en Europe ; mais on s'est convaincu dans la suite que quelques Sauvages n'en usoient ainsi qu'à l'égard de leurs captifs, ou des étrangers qu'ils prenoient pour des ennemis. En 1719,

les Atac-apas de la Louisiane se saisirent de Mr. de Charleville & du Chevalier de Bellisle, égarés à la chasse au-dessus de la Baye de St. Bernard dans le golfe de Mexique : les François n'étoient alors ni en guerre ni en paix avec les Atac-apas, dont on ignoroit jusqu'au nom & à la demeure, fort reculée de tous les établissements de la Colonie ; ces barbares conduisirent néanmoins ces deux étrangers dans leur Village, assommèrent à coups de massue Mr. de Charleville qui étoit fort corpulent, le coupèrent en pièces & le mangèrent le jour même, à un repas général de toute la horde assemblée, réservant Mr. de Bellisle pour un autre festin, dont un hazard inespéré l'exempta (*) de se trouver.

Qu'une même Nation se soit continuellement entre-dévorée, comme l'Historien de la Nouvelle France l'assure des Savanois, cela n'est point vrai ; parce qu'il est impossible qu'il y ait un état de guerre civile de tous contre tous : une société qui essuyeroit une telle combustion, seroit du jour au lendemain détruite ou dispersée.

S'il est vrai que les Caraïbes avoient mangé, en douze ans, six mille hommes enlevés à la seule Isle de Porto-rico, il faut sans doute qu'ils aient regardé ces Insulaires comme leurs principaux ennemis, & usé à leur égard du droit de conquête, poussé aussi loin qu'il peut jamais l'être entre des barbares.

Il y avoit en Amérique trois espèces d'Anthropophages ; ceux qui tuoient leurs captifs pour s'en nourrir ;

(*) *Mémoires de Mr. du Mont sur la Louisiane.* Voyez aussi *l'Histoire de la Louisiane par le Page du Pratz.*

ceux qui ne touchoient qu'aux appendices du corps humain; tels étoient les Topinambours & les Tapuiges, qui, au témoignage de Pison, dévoroient la tunique & une partie du cordon ombilical des enfants nouvellement nés; les Péruviens, qui arrosoient de sang humain leur pain sacré, ne s'éloignoient guères de cette abomination: enfin viennent ceux qui mangeoient les morts de maladie ou de blessures, & dont le nombre étoit fort petit: peut-être n'a-t-on pas connu trois Peuplades où la mode d'enterrer les parents dans les entrailles de leur postérité fut réellement établie. Quoiqu'on puisse à cette occasion citer plusieurs Voyageurs, & réunir beaucoup de lieux communs, sans oublier le conte que les Grecs ont fait sur le deuil d'Artémise, il n'en est pas moins difficile d'approfondir l'origine d'un si étrange usage. Comme les hommes sont capables de tout penser & de s'abandonner aveuglément à l'extravagance de leurs idées, leurs actions ne sont que trop souvent dictées par des accès de délire & des caprices momentanés, qui désespèrent ceux qui prétendent en rendre raison, ou qui veulent en dévoiler les causes; cependant ces actions deviennent des exemples, & ces exemples sont érigés en autorités tyranniques. Voilà la source commune de tant de coutumes gênantes qui outragent inutilement le bon sens, comme d'écraser le nez, de retrécir la sole des pieds, d'étrangler le corps au défaut des côtes, d'applatir la tête, de l'arrondir, de l'équarrer, de percer les oreilles, les joues, les lèvres, la cloison du nez, de diminuer la longueur du col, & d'augmenter la longueur du lobe de l'oreille, de se couper quelques

articles des doigts, de s'ôter un testicule, de s'enlever une membrane, d'arracher quelques dents, de les effiler, de dépiler le corps, d'abattre les paupières, de déraciner les cils & les sourcils, de s'éplucher la barbe, de déchiqueter la peau, de la diaprer par des incisions figurées, d'incruster des cailloux dans la peau du visage, de se ficher de longues aiguilles ou de belles plumes dans la carnosité des fesses, de se damner, de se brûler, de se manger les uns les autres, & d'écrire des Traités de morale sur la bienveillance & la charité.

Les Américains, à qui la nature avoit reparti une moindre portion de sensibilité qu'au reste des hommes, avoient aussi moins d'humanité, moins de commisération : le nombre des Anthropophages qu'on a découvert parmi eux, en est une preuve : il en existoit du Nord au Sud, dans toute l'étendue du nouveau Continent ; & nous avons déja observé que les Mexicains & les Péruviens, qui paroissoient être les plus policés, ou les moins féroces, n'avoient retenu que trop de traits de la vie agreste & brutale. D'un autre côté, leur paresse excessive, l'ingratitude de leur terre natale, l'impuissance de leurs instruments grossiers, l'instinct farouche & revêche de leurs animaux, qu'ils ne pouvoient apprivoiser, ni réduire en troupeaux sédentaires comme nos bœufs, nos brebis, nos chèvres, leur ôtoient une infinité de ressources. Il est constant qu'on n'a point vu dans toutes les Indes occidentales un seul Peuple Nomade ou Pasteur, comme il y en a tant dans l'Asie & l'Afrique. La chasse, dont les Américains s'occupoient uniquement, ne fournit qu'une subsistance précaire, familiarise le cœur de l'homme

avec le carnage, & fomente des mésintelligences & des guerres éternelles. Cet état est donc le plus désavantageux où les hommes puissent être réduits; & si tant d'anciennes Nations ont été Anthropophages, ç'a été lorsqu'elles ignoroient encore l'art de multiplier les graines comestibles, & qu'elles n'avoient amené à la servitude aucune espèce de quadrupèdes & de volatiles, de sorte que les Chasseurs & les animaux étoient également sauvages; car on ne peut ajouter foi à ce qu'ont rapporté quelques Portugais des Etats du Grand-Macoco, qu'ils dépeignent comme un Monarque puissant, magnifique, & qui sert de la chair humaine sur sa table & celles de ses Courtisans. (*) Il paroît presque impossible qu'un Peuple assez civilisé pour avoir élu un Souverain, construit des Villes & cultivé les Arts, se repaîtroit encore de mets si révoltants. Il ne faut pas objecter l'exemple des Mexicains, qui engraissoient un prisonnier dans le Temple, & dont on servoit annuellement les membres sanglants aux plus ardents d'entre les dévots : cette barbarie étoit plutôt une expiation léga-

(*) „ Il faut au Roi qu'on nomme le Grand-Macoco, „ vers le Congo, des centaines de personnes par jour pour „ sa table, & pour la nourriture de sa maison. Et il y a plusieurs Peuples où on a des haras d'hommes & d'enfants, „ qu'on va tuer pour manger comme on fait ici les moutons. Mr. Toynard disoit qu'on lui contoit en Portugal, „ qu'en..... quand on exposoit des hommes au marché „ tout vivants, & qu'on marchandoit, l'un l'épaule, l'autre „ la cuisse, & que les Portugais qui avoient besoin d'esclaves, alloient là en acheter. Mr. Toynard ayant dit, ils „ vous ont bien de l'obligation; point du tout, lui répondit le Voyageur Portugais, ils croient que nous ne les „ trouvons pas assez gras. „ *Recueil de l'Abbé de Longuerue, pag.* 17. On ne peut regarder tout ce passage que comme un conte ridicule que le P. Lobo avoit fait à Mr. Toynard.

le, dictée par le fanatisme le plus outré, qu'un moyen adopté pour sustenter la vie de ces enthousiastes.

Les Européans ont exterminé totalement la plupart des Peuplades Américaines qui traitoient le plus inhumainement leurs captifs ; & ils en ont accoutumé quelques autres à être moins féroces, moins excessives dans leur ressentiment.

Dans le Traité que les Français firent avec les Atac-apas, on exigea d'eux qu'ils ne goûteroient plus de la chair humaine ; ce qu'ils promirent solemnellement, & ils ont mieux tenu leur parole que ne firent jadis les Carthaginois, qui s'étant engagés à ne plus sacrifier des enfants à Saturne, s'abandonnèrent derechef, malgré la foi des Traités, à cette superstition épouvantable.

Il y a aujourd'hui moins d'Anthropophages au Nouveau Monde que bien des personnes ne se l'imaginent : on n'en connoît plus qu'à la pointe méridionale, dans l'intérieur des terres où l'on ne pénètre pas souvent, & sur les bords de l'Yupura, où, au rapport de Mr. de

---

Dans les Cartes de l'Afrique qu'on fait en Allemagne, on voit une infinité de cantons auxquels on ne donne pas d'autre nom que celui *d'Anthropophages* : il y en a sans doute quelques-uns en Afrique, mais ils ne sont pas si multipliés que ces Cartes l'indiquent. Et l'Auteur qui a rédigé dans l'*Encyclopédie* l'Article *Jagas*, seroit fort en peine de constater, par des témoignages irrécusables toutes les horreurs dont il accuse ce Peuple de brigands : il est surprenant d'ailleurs qu'il ne se soit pas apperçu que ce même Article avoit déja été inséré dans le Tome VII au mot *Galles*. Les judicieux compilateurs de l'*Histoire universelle* ont aussi donné une aveugle confiance à tout ce que des Missionnaires Capucins ont débité de ces *Jagas*, dont on peut lire la révoltante & fabuleuse relation dans Cavazzi.

la Condamine, l'on trouvoit encore, en 1743, des Tribus entières qui mangeoient leurs prisonniers. (*) Il est vrai aussi que les Gallibis & quelques familles Caraïbes, expulsées par les Espagnols de leurs Isles natales, & réfugiées à la Côte du Continent, entre l'Orenoque & le fleuve des Amazones, ont retenu leur naturel atroce, & ont même dans ces derniers temps écharpé & dévoré quelques Missionnaires, qu'elles regardent comme des ennemis dangereux & opiniâtres, car tous les Indiens de ces cantons ont une aversion singulière à assister au Sermon.

Les anciens Auteurs, qui ont écrit avec beaucoup de simplicité de la découverte de l'Amérique, & de la situation où l'on surprit ses habitants abrutis, sont entrés dans les plus grands détails sur la diversité de goûts qui regnoit entre les Anthropophages : on ne peut garantir toutes ces particularités, qu'aucun Observateur n'a été à portée de vérifier. Quoi qu'il en soit, ces anciens Auteurs assurent que les Cannibales, & les Peuples du Cumana, & de la nouvelle Grenade, châtroient les enfants destinés à la boucherie, afin de les attendrir. Il est avéré que la castration sur les hommes étoit connue & pratiquée aux Indes occidentales avant l'arrivée des premiers Européans, & il y avoit des Eunuques à la Cour du Cacique de Puna, que Zarate nous dépeint comme l'individu le plus vicieux & le plus jaloux du Nouveau Monde. La castration y avoit donc été imaginée, ainsi que dans notre Continent, plutôt

(*) *Voyage de la Rivière des Amazones. Edition de Paris* 1745, *page* 84 & 97.

plutôt par l'esprit sombre & inquiet de la jalousie, que par le prétendu raffinement des Anthropophages.

Ceux d'entre les Sauvages qui se rassasioient avec les membres de leurs prisonniers, les régaloient & les nourrissoient largement pendant trois semaines, afin de les engraisser; & ils s'engraissoient en effet, si l'on peut en croire Pierre d'Angleria, cet ami intime de Christophe Colomb, qui avoit vécu plusieurs années aux Antilles, & dont les écrits, assez judicieux pour leur siècle, ne décèlent pas tant d'avidité pour les fables que les compilations d'un Pere Charlevoix, qui après avoir conté que les Américains du Nord trouvèrent la chair des Anglais & des Français extrêmement mauvaise, parce qu'elle étoit naturellement salée, (*) ajoute ensuite dans son Histoire du Paraguai, que les nouveaux Chrétiens de cette Province voulurent un jour massacrer le très-digne Pere Rüitz, dans l'espérance de faire un excellent repas de sa chair, qu'ils croyoient devoir être fort délicate, parce que les Jésuites sont malheureusement les seuls au Paraguai,

(*) Le Baron de la Hontan contredit formellement le récit de Charlevoix, en assurant que les Sauvages de l'Amérique septentrionale se plaisoient beaucoup, de son temps, à manger des Européans. On rencontre cent contradictions également puériles dans le commun des Voyageurs; Atkins a voulu tirer de ces contradictions une preuve pour démontrer qu'il n'y a jamais eu des Anthropophages en aucun endroit de la terre habitée : comment seroit-il possible, demande-t-il, que des animaux formés à l'image de la Divinité, eussent pu dégrader jusqu'à un tel point la dignité de leur nature? Demandons à notre tour au raisonneur Atkins, comment ces mêmes animaux ont pu s'avilir jusqu'au point de devenir calomniateurs, avares, envieux, barbares, superstitieux, traîtres, meurtriers, parricides, despotes, esclaves....

qui fassent usage de sel. Il semble que ces deux passages comparés se contredisent; non que nous doutions un instant, que les Indiens n'aient eu plus d'une fois l'envie sincère de manger du Jésuite; mais il est fort probable qu'ils avoient pour cela des raisons plus graves & plus sérieuses que celles qu'alléguent Charlevoix & Muratori, qui prétend que les Paraguais voulurent aussi mettre à la broche le Révérend Pere Dias, qui se promenoit fort paisiblement, dit-il, en priant Dieu, le long des *Rancerias*; comme si l'on n'avoit plus rien à craindre de la vengeance, lorsqu'on prie Dieu pour ceux que l'on outrage.

Les Iroquois ne trouvoient rien de plus fin, ni de plus tendre, dit-on encore, que le col & tout ce qui enveloppe la nuque : les Caraïbes, au contraire, préféroient les mollets des jambes & les carnosités des cuisses : (*) ils ne mangeoient jamais des femmes ou des filles, (**) dont la chair leur paroissoit peut-être moins savoureuse, ou plus dégoûtante, si quelque chose peut l'avoir été pour de tels convives.

Les chiens dogues, que les Espagnols employerent à la destruction des Indiens, préféroient de même la chair des hommes à celle des femmes, auxquelles ils ne vouloient quelquefois pas toucher du tout.

(*) *Torulos brachiorum & femorum & surarum pulpas.* Petri Mart. Decades Ocean.

(**) Cavazzi, dans sa *Relation de l'Ethiopie occidentale*, rapporte la même chose des *Giages* ou *Jagas*, Peuple Anthropophage de l'Afrique; mais on ne peut presque faire aucun fond sur le témoignage de ce Missionnaire, qui a eu plus de piété que de jugement : on lui auroit de grandes obligations s'il n'avoit jamais écrit des Livres ou des Relations de l'Afrique.

Oviedo assure que le plus furieux des mâtins qui fût à la solde de Sa Majesté Catholique, ayant été lancé sur une Américaine, refusa de la mordre, quoiqu'il eût étranglé la veille plus de vingt guerriers; ce qui fit crier tous les soldats Castillans au miracle: le plus grand des miracles étoit la brutalité des Castillans mêmes, auxquels j'ai vu, dit Las Casas, arracher du sein des Indiennes des enfants à la mamelle, & les jetter à leurs chiens pour les repaître. Il est triste que l'histoire de cette malheureuse planète soit souillée par de tels faits, & si notre postérité ne nous ressemble point, elle croira que ce monde a été habité par des Démons.

Il y a des Voyageurs qui disent que les Américains Anthropophages paroissoient plus mélancoliques, plus mornes, & moins portés aux divertissements & à la danse que ceux qui étoient purement frugivores ou rhisophages: ceux-ci avoient des accès de joie qui tenoient du délire ou de la fureur; ce qu'on doit attribuer aux liqueurs enivrantes exprimées des fruits & des racines dont ils s'abreuvoient sans retenue: les parties captieuses de ces boissons dérangeoient leurs cerveaux, & faisoient ressembler leurs assemblées & leurs festins à ceux des Lapithes.

Depuis que les Iroquois, les Hurons & les autres Nations de cette partie du Nord, se sont adonnées à la Guldive, au Tafia, & à l'eau-de-vie, elles se réjouissent aussi davantage & même immodérément. Il est presqu'incroyable combien ces excès ont éclairci leur population, quoiqu'on dise dans l'histoire de la Nouvelle France, que Dieu fit un jour trembler la terre au Canada pour épouvanter les Sauvages qui abusent

des liqueurs ſpiritueuſes que des empoiſonneurs d'Europe leur vendent : ce miracle n'a pas ſuffi pour extirper l'ivrognerie, & les Hurons n'ont jamais tant bu que depuis ce temps-là. Les Caraïbes des Iſles ſont les ſeuls qui aient retenu leur caractère ſombre & leur air chagrin & rêveur : on croiroit qu'ils regrettent le temps où ils rôtiſſoient leurs captifs, & dépeuploient l'Iſle de Portorico.

Pour completter ce qui reſte encore à dire ſur les Anthropophages, nous examinerons, en peu de mots, ſi l'horrible coutume de manger des hommes avoit engendré, en Amérique, le mal Vénérien, comme pluſieurs Ecrivains du ſeizième ſiècle l'ont ſoutenu. J'avoue que ce paradoxe ou cette hypothèſe n'auroit peut-être jamais acquis du crédit parmi les Savants, ſi l'illuſtre Chancelier Bacon ne lui avoit fait, pour ainſi dire, l'honneur de l'appuyer : il ſe fondoit ſur la malignité des humeurs, & du ſang humain, avec lequel des ſcélérats de l'Afrique compoſent un poiſon redoutable : cette malignité peut être pouſſée ſi loin par la fermentation, qu'il en réſulte un véſicatoire ou un cauſtique ſi actif, qu'il ulcère & brûle les parties extérieures ſur leſquelles on l'applique ; comme un fait rapporté par Mr. de Mead, dans ſa *Mécanique des venins*, ne laiſſe aucun moyen d'en douter. D'un autre côté, la grande quantité de ſel que les Chymiſtes rencontrent dans le ſang de l'homme, (*) & qui ſurpaſſe

(*) Il réſide dans le ſang humain un ſel volatil ſec, qui ſe ramifie contre les bords du vaſe qu'on emploie à l'Analyſe; & qui fait, à peu près, la cinquantième partie du ſang : le ſel fixe qu'on retrouve dans la leſſive, conſtitue à peu près la quatre-vingtième partie de la maſſe. Outre ces ſubſtances

de beaucoup celle qu'on recueille dans le ſang des animaux, avoit porté quelques Médecins à croire que les Anthropophages pouvoient être, en effet, ſujets à une maladie particulière ; mais il y a toute apparence que le ſel n'abonde, dans la ſubſtance de l'homme, qu'à cauſe de l'uſage continuel qu'il en fait pour imprégner ſes aliments : ſi l'on avoit analyſé la liqueur ſanguine de quelques-uns de ces Sauvages du Nord de l'Amérique, qui ſe nourriſſent de choſes parfaitement inſipides & trempées dans aucune eſpèce de ſaumure, on auroit, ſans doute, obtenu une moindre portion de ſel animal. Ainſi cette obſervation eſt ſans juſteſſe, rélativement à l'origine ou à la cauſe immédiate du virus vénérien. Le premier qui ait cru que cette maladie avoit ſa vraie ſource dans l'Anthropophagie, a été, ſi je ne me trompe, un Empirique Italien, nommé Fioravanti, dont il nous eſt reſté un Ouvrage écrit en langue vulgaire, & intitulé *mes Caprices médicinaux* : dans cette étrange production, il rapporte qu'un vieillard de Naples lui avoit atteſté, que les vivres ayant manqué aux troupes Eſpagnoles & Françaiſes qui dévaſtoient la malheureuſe Italie en 1456, les pourvoyeurs avoient ramaſſé en ſecret des cadavres humains, & en avoient préparé différentes eſpèces d'aliments, qui occaſionnèrent une affection vérolique dans tous ceux qui en goûtèrent. Fioravanti, pour donner un ton de vraiſemblance à ce conte, qui en eſt

ſalines, il exiſte encore dans le ſang une aſſez grande quantité de fer obéiſſant à l'aiman. Cette matière ferrugineuſe revient dans certaines perſonnes à une maſſe de quatre onces ſur vingt-quatre livres de ſang, dans d'autres elle eſt infiniment moindre.

absolument destitué, ajoute qu'il a fait des expériences sur des cochons, sur des éperviers, & des chiens nourris, pendant deux mois avec la chair d'autres chiens & d'autres éperviers; & au bout de ce temps, dit-il, je suis parvenu à envénimer ces animaux, à les déplumer, à les dépiler, à les couvrir des pustules, & à les inoculer enfin d'une maladie qui ne diffère point du mal vénérien.

Le Chancelier Baçon, convaincu qu'il y avoit dans ce récit un anachronisme de plus de vingt ans, puisque le mal vénérien ne s'est déclaré en Italie qu'en 1494, rapporte une autre anecdote plus conforme à la date de l'événement, mais également opposée à la vérité de l'Histoire : il raconte que des Marchands de vivres, ayant fait saler & encaquer de la chair humaine sur les Côtes de la Mauritanie, vinrent la vendre aux troupes Françaises, persécutées par la disette au blocus de Naples : cette salaison les infecta, ajoute-t-il, de cette même indisposition qu'on a ensuite retrouvée chez les Cannibales du Nouveau Monde; ce qui paroît prouver que cette peste tire son origine de l'abus de manger des hommes. (*)

Mr. Bacon, & tous ceux qui ont penché vers son sentiment, auroient dû réfléchir qu'à l'Isle de St. Domingue, où les Naturels n'étoient pas Anthropophages, la contagion vénérienne sévissoit plus qu'ailleurs : ce qui ruine absolument cette hypothèse, puisqu'en ce sens le siége, ou le principal foyer de la maladie auroit dû être dans les Isles Caraïbes, & non dans les Antilles,

(*) *Sylva Sylvarum*, *Cent.* 1. *Edit. in-fol. Lipsiæ.*

Mr. Aſtruc, qui a voulu vérifier les expériences de Fioravanti ſur les phénomènes de la nutrition des animaux avec la ſubſtance des individus de leur eſpèce reſpective, a eu la conſtance de repaître, pendant ſix mois, un chien avec de la chair canine, ſans que la ſanté de cet animal ſe ſoit altérée, ſans qu'il ait eſſuyé ni le dégoût, ni la dépilation, ni aucun des ſymptômes décrits par l'Empirique ultramontain. Il eſt poſſible, à la vérité, qu'une circonſtance importante a mis une différence ſenſible dans le cours de ces expériences, & a par conſéquent offert des réſultats contradictoires aux yeux des Obſervateurs. Si Fioravanti a employé des chairs fétides & putréfiées, & ſi Mr. Aſtruc les a employées ſanglantes & ſaines, il eſt ſûr que les accidents qui s'en ſont ſuivis, ont dû plus ou moins varier entr'eux. (*)

Mais comme il n'eſt queſtion ici que de l'effet produit par l'aliment tiré des ſubſtances animales, en tant qu'elles ne ſont pas viciées par la fermentation ou d'autres germes corrupteurs, le procédé du Médecin Français paroît ſuffiſant pour démontrer, indépendamment de tant d'autres preuves, que tous les animaux qui s'entre-dévorent, & qui ſont Anthropophages dans leur eſpèce, ne ſouffrent rien de la qualité de cette nourriture ſi analogue à leur propre eſſence.

Scultet, qui dit que la chair humaine, quoique fraîche, produit la lèpre dans ceux qui en mangent,

(*) Monconis rapporte, dans ſes Voyages, qu'un fameux Médecin de ſon temps, ayant répeté les expériences de Fioravanti, avoit obſervé les mêmes phénomènes; mais la prévention peut, au milieu des expériences, tromper les Obſervateurs.

ainſi que la viande de cochon affecte les Levantins d'une eſpèce de Mentâgre, a été plus hardi encore que Fioravanti : il ne cite aucune expérience, vraie ou fauſſe, pour juſtifier cette aſſertion, qui n'a pas la moindre réalité.

Le pain d'os humains moulus que les Pariſiens mangèrent pendant la Ligue, pour déſobéir juſqu'à l'extrémité au meilleur des Rois, engendra, à la vérité, dans leurs entrailles une maladie qui les conduiſit au tombeau plus rapidement que n'auroit fait la faim même, & ils trouvèrent, ſans qu'on pût les plaindre, l'excès de leurs maux dans le plus affreux des remèdes. Cependant ce fait, que les Iroquois n'entendroient lire qu'avec effroi dans les Annales de la France, ne prouve pas que les humeurs du corps humain contiennent des particules vénimeuſes : ſi l'on avoit compoſé du pain avec des oſſements broyés d'autres animaux, il en auroit réſulté des inconvénients exactement ſemblables, & l'on peut dire que l'Ambaſſadeur d'Eſpagne, qui indiqua cette prétendue reſſource aux Ligueurs faméliques, étoit à la fois un Politique dénaturé & un mauvais Phyſicien. Le *Digeſteur*, inventé depuis par le célèbre Papin, a enſeigné le vrai moyen de tirer des ſubſtances oſſeuſes une nourriture innocente.

Au reſte, ce qui a induit en erreur & le Chancelier Bacon & pluſieurs autres Naturaliſtes de ſon temps, c'eſt qu'ils ont ſuppoſé des Peuples entiers qui ne ſe ſuſtentoient uniquement que de chair d'homme, ſuppoſition abſurde s'il en fut jamais. Nier tout ce qu'on lit dans les Relations les plus véridiques ou les moins ſuſpectes des Atac-apas de la Louiſiane, des anciens Caraïbes des Iſles, des Caraïbes modernes du Mara-

gnon, des Tapuiges du Bresil, des Cristinaux, des Pampas, des Peguanchez, des Moxes, ce seroit établir un pyrrhonisme historique presqu'insensé : quoi de plus naturel qu'un Sauvage rendu furieux par la faim, & mangeant son prisonnier, son ennemi ? L'idée qu'a ce Sauvage que son prisonnier lui appartient, paroît assez fondée : qu'il peut le manger, s'il aime cette viande, voilà une conséquence qu'il tire réguliérement de ses principes ; mais il y a loin encore de là, à une Nation qui exposeroit au marché de la chair humaine, qui auroit des haras d'hommes, qui marchanderoit de sang froid les membres de ses semblables. Quoique les Auteurs de l'*Histoire universelle* prétendent que les Jagas pratiquoient toutes ces abominations, & avoient fait une loi de ne vivre que de chair d'homme, on peut hardiment dire que cela n'est point vrai, ni vraisemblable. *Non cadit in quemquam tantum nefas.*

Comme plusieurs Médecins du seizième siècle ne connoissoient point, ou presque point la source originelle du mal Vénérien, ils s'abandonnèrent inconsidérément à une foule de conjectures sur les causes qui avoient infecté l'armée Française, campée au Royaume de Naples en 1494, d'une peste si meurtrière, qu'elle faisoit craindre la mortalité du genre-humain en Europe : ces conjectures ne sont remarquables aujourd'hui que par l'atrocité sur laquelle on les fondoit, & par les idées qu'on se faisoit alors du génie noir & frauduleux de Ferdinand le Catholique. Au rapport de Césalpin, les Espagnols, bloqués dans la bourgade de Somma, près du Vésuve, ayant mêlé de la sanie de lépreux dans du vin grec, livrerent à des-

ſein ce poſte aux troupes de Charles VIII, qui burent avidemment ce vin mortel dont toutes les caves étoient pleines. La force du venin engendra dans leurs inteſtins cette contagion qu'on a nommée enſuite le mal de Naples.

Si l'on peut, à juſte titre, s'étonner que Céſalpin ait adopté ce conte digne d'Elien ou d'Hérodote, on n'eſt pas moins ſurpris que Fallope ſoutienne que les Eſpagnols délayèrent de la céruſe dans le vin qu'ils firent boire à leurs ennemis, pour délivrer le Royaume de Naples. Ignoroit-il donc que toutes les préparations dangereuſes qu'on tire du plomb, entraînent des accidents bien différents de ceux qui accompagnent le virus vénérien dans ſes périodes ſucceſſifs? Il ſe ſeroit épargné ces raiſonnements pitoyables, s'il avoit voulu s'inſtruire de la vérité dans Guichardin; s'il avoit conſulté Rodérigue Dias de Iſla, Médecin de Séville, & Auteur contemporain, qui dit dans ſon Ouvrage intitulé *Contra Las Bubas*, (*) que le mal Vénérien ſe

---

(*) Comme ce paſſage de Dias de Iſla eſt fort remarquable, nous placerons ici les termes de l'Auteur, cité par Mr. Aſtruc.

„ In Hiſpaniâ morbus ille viſus eſt anno 1493, Barcionæ, quæ primum infecta, & ſic deinceps Europa cum reliquo orbe univerſo, cujus partes hodiè innotuerunt. Originem traxit in Inſulâ Hiſpaniolâ, quod ſatis longâ, certâque experientiâ compertum fuit. Cum enim à Chriſtophoro Colono (ſive Columbo) Thalaſſarchâ reperta & detecta eſſet, militibus cum incolis converſantibus, quod affectus contagioſus eſſet, facile communicatus eſt, & quam citiſſimè in exercitu graſſabatur; cumque dolores ejuſmodi numquam ab illis conſpecti aut cogniti eſſent, cauſam in maris labores & navigationum moleſtias referebant, aliaſque occaſiones, ut cuique probabile viſum erat. Et cum eodem tempore, quo Colonus Stolarcha appulerat, Reges Catholici Barcionæ degerent, quibus itineris rationem reddebat, nu-

manifesta à Barcelone en 1493, & qu'il se répandit de là comme une épidémie sur l'Europe & le reste de l'Univers connu. Cette contagion, ajoute-t-il, ainsi que l'expérience l'a prouvé, est originaire de St. Domingue en Amérique. Cette Isle ayant été découverte par l'Amiral Colomb, ses compagnons y contractèrent cette maladie par leur commerce avec les Indigènes : elle passa rapidement au reste des troupes d'embarquement, qui n'ayant jamais vu ni éprouvé des symptômes semblables, en attribuèrent l'origine aux fatigues de la mer & à d'autres causes vagues, chacun selon ses conjectures. Et comme au moment que Colomb, de retour du Nouveau Monde, vint débarquer à Palos, le Roi & la Reine d'Espagne résidoient à Barcelone, où l'on alla leur rendre compte du succès de l'expédition & du voyage, le mal Vénérien se déclara tout d'un coup dans cette dernière Ville, & en atteignit presque tous les habitants à la fois. La nouveauté du fléau jetta chacun dans la consternation : on ordonna des processions publiques, des jeûnes; on exhorta les Citoyens à faire des aumônes, pour fléchir le Ciel irrité : on pria avec ferveur, & on ne se guérit point. L'année suivante, (1494) Charles VIII, Roi

---

„ perque ab eo reperta denarrabat, mox tota urbs eodem
„ morbo corripi cœpit latissimè se diffundente..... Sed quia
„ incognitus hactenus valdèque formidabilis videbatur jeju-
„ nia, religiosæ devotiones aliæ, & eleëmosynæ institutæ sunt,
„ ut Deus illos à morbo tueretur. At sequente anno 1494, cum
„ Rex Galliarum Christianissimus Carolus, qui tum rerum po-
„ tiebatur, ingentem exercitum in Italiam duxisset, multi His-
„ panorum qui hostes illorum erant, ibidem hac lue infecti vi-
„ vebant, adeo ut mox regiæ copiæ inficerentur; ignaræ ta-
„ men quis qualisve morbus esset, aut quo nomine appellan-
„ dus, credebant ex ipso aëre regionis subortum. Vocarunt

de France, ayant conduit une armée formidable en Italie, plusieurs régiments Espagnols, qu'on y envoya pour s'oppofer à l'invafion de Charles, y portèrent avec eux les germes du mal d'Amérique, & le communiquèrent aux troupes Françaifes, qui ne fachant d'où leur venoit cette épidémie, en accufèrent le climat infalubre du Royaume de Naples, & imaginèrent le nom de *mal de Naples*, pour fignifier cette maladie dont ils ne connoiffoient que les ravages, fans en connoître l'origine. Les Italiens, qui n'avoient jamais entendu parler de ce nom inventé par des Français, appellèrent cette même indifpofition le *mal Français*. Enfuite chacun le nomma comme il jugea à propos, felon le Pays d'où il le crut originaire.

Ce paffage paroît prouver décifivement que la maladie vénérienne étoit dans fon principe, & peu après fa tranfplantation, extrêmement maligne, contagieufe, & qu'elle fe propageoit fans contact immédiat, finon par celui de l'atmofphère ambiente. Comment eût-il été poffible autrement que trente à quarante perfonnes, de retour de l'Amérique à Barcelone en 1493, (**) euffent infecté tout d'un coup cette Ville immenfe, trois fois plus peuplée alors qu'elle ne l'eft de

---

„ igitur *Malum Neapolitanum:* Itali autem & Neapolitani, qui„ bus nulla ejus hucufque notitia, *Gallicum* nominabant. Dein„ ceps vero, prout acciderat, quifque pro lubitu aliud nomen „ imponebat. *Aftruc de Morb. venereis*, *Lib. I*, *Cap. IX.*

(**) Chriftophe Colomb ramena, à la vérité, de fon premier voyage de l'Amérique, 82 perfonnes tant foldats que matelots, & neuf Américains; mais il n'y eut guères plus de quarante perfonnes qui l'accompagnèrent à Barcelone : le refte de l'équipage étant refté dans le port de Palos, pour s'y refaire des fatigues de la mer.

nos jours, au point qu'on s'y crût menacé de la dernière calamité qui puisse accabler l'humanité? La progression & la marche rapide de ce fléau confirme encore qu'il se transmettoit primitivement par d'autres organes, que ceux de la génération. Ceux qui ont prétendu qu'il n'est parvenu en Russie que sous le règne de Pierre premier, ignoroient apparemment qu'il sévissoit déjà en Sibérie dès l'an 1680, & s'étoit manifesté plus de soixante ans auparavant à Moscow, de sorte qu'il avoit achevé le tour du Globe, si l'on en excepte les Terres Australes, en 1700.

On a accusé les Médecins du quinzième & du seizième siècle de n'avoir pas prévu tout ce que les générations futures auroient à souffrir de cette épidémie, & de n'avoir pas essayé tous les remèdes possibles pour en détruire les germes radicaux, ou les préservatifs convenables pour en retarder les progrès : on souhaiteroit qu'ils eussent renouvellé les Loix Egyptiennes & Mosaïques contre la Lèpre, ou qu'ils eussent employé, de leur temps, les précautions dont on use aujourd'hui quand la peste arrive du Levant; mais ce reproche n'est pas fondé, puisque l'Edit du Parlement de Paris dont on a donné un extrait dans la première partie, doit nous convaincre qu'on consulta à la fois la prudence des Magistrats & l'art des Médecins, qu'on pressentit les suites d'un tel malheur, & qu'on mit tout en œuvre, & même ce qui étoit inutile, pour garantir la postérité.

La vivacité des atomes pestilentiels étoit telle dans son origine, qu'on ne pouvoit les contenir dans un lieu donné : ils s'échappoient de toute part, & éludoient les moyens imaginés pour arrêter leur propagation. Au

teste, c'est un grand bonheur que la découverte de l'Amérique n'ait pas été faite deux siècles plutôt, & dans un temps où notre Ancien Continent étoit désolé par la lèpre, & qu'il y avoit, selon Mathieu Paris, dix-neuf mille Hôpitaux *dans la Chrétienté* remplis de lépreux. Si ces deux maladies, si analogues, s'étoient réunies & comme alliées dans le centre de l'Europe, leur funeste combinaison auroit pu porter ses ravages à un degré qu'il est impossible aujourd'hui de déterminer.

Pline dit qu'on observa, à l'arrivée de l'Eléphantiase Egyptienne en Italie, qu'elle atteignit les personnes de qualité avant que de descendre au petit Peuple : si le mal d'Amérique n'a pas exactement suivi cette marche, en Europe, d'abord après sa transplantation, au moins est-il certain qu'il attaqua la plupart des Princes contemporains, dont les Médecins ont été assez indiscrets pour publier les foiblesses de leurs Maîtres, afin de consoler apparemment le reste des hommes. L'Italien Brassavole ne fait aucune difficulté de dire qu'il a administré le bois de Gayac au Pape Pie second, & que Sa Sainteté en a été soulagée. Maître le Coq dit qu'il a administré des frictions au Roi François I. (*) Les Médecins de l'Empereur Charles-Quint nous apprennent qu'ils avoient conseillé à Sa Majesté de quitter le bois de Gayac, pour se servir de la Squine Orientale, dont ce Prince fit usage jusqu'à sa mort.

(*) „ Il mourut à Rambouillet d'une ulcère entre l'a-
„ nus & le scroton, causé par son incontinence, & qui l'a-
„ voit déja mis en danger de mort à Compiegne, six ou
„ sept ans auparavant. *Daniel, Histoire de France, p. 434.*

Fin de la seconde Partie.

RECHERCHES PHILOSOPHIQUES SUR LES AMÉRICAINS.

TROISIEME PARTIE.

TR

LES Esk
trionales de
rieur de la T
de la Baie
bulants &
un terrein in
de Nation,

Avant
jusqu'à quel
recherchons
des Zones
trémités.

Aux P
reculées dan
aient abordé
heureux, p
autres, & to
certains de
d'apparence
des êtres co

TROISIEME PARTIE.

SECTION I.

Des Eskimaux.

Les Eskimaux habitent les parties les plus septentrionales de l'Amérique, & s'étendent depuis l'intérieur de la Terre de Labrador, par les Côtes & les Isles de la Baie de Hudson, très-avant vers le Pole. Ambulants & dispersés en petites troupes, ils embrassent un terrein immense : si l'on les rassembloit en un corps de Nation, ils n'occuperoient pas cent Hameaux.

Avant que de continuer leur histoire, recherchons jusqu'à quel degré vers le Nord notre globe est habité : recherchons si l'espèce humaine peut résister au centre des Zones glaciales, comme elle résiste sur leurs extrémités.

Aux Plages les plus lointaines, aux Isles les plus reculées dans le sein de l'Océan où les Navigateurs aient abordé, on a rencontré des hommes plus malheureux, plus foibles, plus abrutis les uns que les autres, & tous également mécontents de leur sort, & incertains de leur origine. Il y a néanmoins beaucoup d'apparence qu'au-delà du 80me. degré de latitude, des êtres conformés comme nous ne sauroient respi-

rer pendant douze mois, à cause de la densité de l'athmosphère.

Je sais qu'on a soutenu plus d'une fois, que le froid n'augmente pas en raison de la plus grande obliquité des rayons solaires, parce qu'il y a au Pole, dit-on, des volcans dont les exhalaisons & les feux toujours renaissants tempèrent les Pays voisins : on ajoute que les vaisseaux qui se sont le plus élevés, ont eu moins de glaces au 85me. degré, qu'on n'en a ordinairement sur les parages de la Zemble & aux embouchures des fleuves de la Sibérie. Oui sans doute, parce que les glaces sont plus rares dans la haute mer que sur les Côtes, où elles trouvent un point d'appui pour se former. Du reste, tout considéré & abstraction faite de quelques causes singulières & locales, j'avoue qu'on ne peut guères douter de la progression réelle du froid pendant l'hiver en raison de l'éloignement de l'Equateur, ou de la proximité du Pole. Les expériences sont à cet égard trop décisives : les faits qu'on leur oppose, sont ou incertains, ou faux.

Le feu qui s'échappe du bout de l'axe terrestre, est un feu imaginaire, qui n'existe que dans les hypothèses auxquelles les aurores boréales & les globes enflammés, qui se montrent quelquefois sur l'horizon des Terres Arctiques, ont donné lieu ; comme si ces météores puisoient directement leur substance des entrailles d'un volcan intarissable, & toujours allumé ; ce qui est en Physique une absurdité.

Le Traité de Mr. Mairan sur la formation des lumières septentrionales, porte tous les caractères d'une Théorie fondée, suivant laquelle il est manifeste que

ce ne sont ni les exhalaisons chaudes, ni les vapeurs sulfureuses élevées des Terres Polaires, qui occasionnent ces aurores, & les autres phénomènes aériens qui étonnent les Observateurs placés dans la Zone froide. D'ailleurs, la matière de ces lueurs paroît purement phosphorique, & la plus grande illumination ne fait pas la moindre impression sur le corps du Thermomètre le plus sensible. On voit souvent, dans le Groenland, le ciel s'éclaircir tout-à-coup au milieu de la nuit, & rayonner de mille couleurs lumineuses & flambées ; mais l'air, loin de s'échauffer pendant cet instant, reste aussi froid que si l'obscurité eût continué de voiler tout le firmament.

Pontoppidan, qui veut que les clartés du Nord soient produites par le frottement, ou l'agitation violente que l'athmosphère éprouve, aux deux extrémités de l'axe, par la rotation du globe, n'a pas fait attention qu'en ce cas ces lumières électriques, seroient constantes, perpétuelles, & éclateroient en un temps comme en un autre : mais on sait que ces phénomènes ont été beaucoup plus communs, beaucoup plus brillants depuis l'an 1716 qu'avant cette époque, sans que le mouvement diurne de la Terre ait été accéléré ; ce qui auroit dû arriver si Pontoppidan ne s'étoit pas trompé. On omet ici la discussion du sentiment de Mr. le Monnier, qui croit que les Aurores boréales & australes sont de la même substance que les queues & les chevelures des Comètes : c'est substituer une difficulté à une autre difficulté, sans avancer d'un point l'état de la question, puisqu'on connoît bien moins les queues des Comètes que nos lueurs Arctiques.

Le Capitaine d'un vaiſſeau Hollandais, qui s'eſt élevé, à ce qu'il a dit, à vingt lieues du Pole, n'y a apperçu qu'une vaſte étendue de mer, ſans la moindre apparence de quelque baſe terreſtre qui ſupportât des montagnes brûlantes; mais ſans entrer ici dans la queſtion de l'applatiſſement du globe, qui ne ſauroit être auſſi conſidérable qu'on l'a prétendu, qu'on admette, ſi l'on veut, la réalité de ces montagnes brûlantes. Quelles conſéquences en déduira-t-on reſpectivement à la température de l'air? L'Iſlande poſſède un des plus terribles Volcans qu'on connoiſſe: il eſt fort ſouvent en travail, & vomit d'immenſes tourbillons de flamme; cependant tout le feu qui s'élance par les quatre nouvelles bouches du Hécla, n'eſt pas en état de faire fondre les lits de neiges & de glaçons qui recouvrent les racines communes de ce prodigieux groupe de rochers ardents à leur cime. Auſſi reſſent-on dans l'Iſlande, malgré la préſence de ce foyer, un froid très-âpre, & le Thermomètre de Réaumur y deſcend ſouvent à quatorze degrés au-deſſous du point de la glace. On peut juger, après cela, de quelle nature, de quelle activité devroit être le Volcan qui échaufferoit les Régions Arctiques à deux cents lieues de circuit: la conflagration de tout le Pole n'y ſuffiroit pas.

Quand j'ai dit que notre planète eſt probablement habitée par des hommes, juſqu'au 80me. degré de latitude, je n'ai point hazardé une conjecture vague. Voici les preuves ſur leſquelles je me fonde.

Boerhave & d'autres Médecins de nos temps, en voulant déterminer le vrai degré de froid qui coagu-

leroit le sang humain dans les veines, ou le degré de chaleur qui nous étoufferoit, (*) ont produit des calculs si fautifs, qu'on ne peut les adopter sans contredire l'évidence. Là où l'esprit de vin bien déflegmé se géleroit annuellement, a-t-on dit, la chaleur vitale s'éteindroit; ou ce qui est la même chose en d'autres termes, la circulation du sang seroit interdite. Cet axiome ressemble à tant d'autres décisions philosophiques : il n'y manque que la vérité.

Au 68me. degré de latitude, l'esprit de vin le plus pur, le plus rectifié, se gèle réguliérement tous les ans; l'aiguille de la boussole cesse de s'y diriger vers le Nord; & le mercure s'y fige très-souvent. Cela n'empêche pas que les Européans, bien moins aclimatés que les Eskimaux & les Groenlandois, n'aient des établissements encore plus voisins du Pole que le point de la congélation de l'esprit-de-vin à l'air libre. Il n'y a, pour s'en convaincre, qu'à jetter rapidement un coup d'œil sur l'état des Colonies Danoises, telles qu'elles subsistoient au Groenland en 1764, suivant un extrait des Registres de la Compagnie du Commerce de Norvège. (**)

(*) Mr. Boerhave, en voulant fixer le point de la plus grande chaleur que le corps humain puisse essuyer, auroit dû porter son calcul au moins à dix degrés de plus du Thermomètre de Farenheit, & il se seroit trouvé alors moins éloigné de la précision; quoiqu'il soit difficile de déterminer ce qui varie d'un individu à l'autre, suivant la constitution & l'habitude. Il en est de même du froid; les Nègres ne sauroient supporter le degré de froid auquel les Groenlandois résistent: les Groenlandois, transportés subitement dans la Zone torride seroient étouffés en débarquant par la chaleur que les Africains supportent toute leur vie.

(**) Mr. Des Roches de Parthenay a publié, en 1763, une liste des Colonies Danoises au Groenland, dont toutes les

A Egedesminde, au 68me. degré, 10 minutes de latitude, habitent, pendant toute l'année, un Marchand, un Assistant, & des Matelots Danois.

Les loges de Christians-haab & de Claus-haven au 68me. degré, 34 m. sont occupées par deux Négocians en chef, deux Aides, & un train de mousses. Ces loges touchent l'embouchure de l'Eysfiord, cette Baie si fameuse par les prodigieux glaçons qui en sortent, & qu'on prendroit de loin pour des montagnes flottantes : ces masses, après avoir nagé quelque temps dans le Détroit de Davis, vont échouer avec un fracas horrible contre les Côtes opposées de l'Amérique.

A Jacobs-haven, au 69me. degré, cantonnent en tout temps, deux Assistants de la Compagnie du Groenland, avec des Matelots & un Prédicateur pour le service des Sauvages. Les trois Colonies dont on vient de faire mention, pêchoient ordinairement assez de baleines pour former à chaque saison une charge de quatre cents tonnes d'huile; mais en 1762, & pendant les années suivantes, leur vaisseau a cessé de voyager faute de cargaison, les poissons cétacés ayant disparu de ces parages, pour chercher ailleurs un abri contre les harponneurs.

A Rittenbenk, gisant au 69me. degré, 37 m. est l'établissement fondé, en 1755, par le Négociant Dalager : il y a là un Commis, des Pêcheurs pour les chiens marins, & un Convertisseur pour les Groenlandois.

---

latitudes sont fautives & tous les noms corrompus : nous avons corrigé ces erreurs d'après nos Mémoires mss. envoyés de Danemark sur la fin de 1765.

Enfin, la maison de pêche de Noogsoak, au 71me. degré, six m. est tenue par un Marchand, avec un train convenable. Les Danois, qui séjournent depuis dix ans dans cet effroyable canton de la Zone glaciale, sont aujourd'hui sur le point de reculer encore cette habitation de quinze lieues plus vers le Nord, pour la commodité de la traite.

Si les Européans résistent, comme on le voit dans toutes les positions indiquées, il est aisé de concevoir que les naturels, ou les indigènes des Terres Arctiques peuvent vivre au-delà du dernier terme des possessions Danoises. L'on doit être surpris de ce qu'Ellis dise qu'il n'existe déja plus des hommes en Amérique, sous le 67me. degré de latitude N : n'ayant pas voyagé au-delà de cette hauteur, il lui a été impossible de s'en assurer; mais on peut démontrer la fausseté de sa conjecture par le témoignage du Navigateur Baffins, qui en remontant le Détroit de Davis, trafiqua avec des Eskimaux au 73me. degré, & découvrit à trente lieues plus haut des tombes septentrionales & des ruines de cabanes.

Les Groenlandois de l'Isle de Disco, qui se hazardent en canots très-loin vers le Nord, rapportent unanimement qu'il y a des habitations humaines au-delà du 78me. degré, qui s'étendent probablement jusqu'au point marqué vers le 80me, sous lequel on peut encore vivre même en hiver, puisque les Hollandais y ont hiverné sur une roche du Spitzberg en 1633, sans perdre un seul homme de leur équipage.

Si les dernières demeures des habitants de ces Contrées approchent du 80me. degré, il ne faut pas douter

qu'ils ne puiſſent, pendant trois mois de l'année, & au fort de leur été, faire des courſes à quarante lieues plus avant vers le Pole; mais au-delà de cette latitude le froid doit devenir, dans le mois de Novembre, mortel aux hommes & peut-être auſſi aux animaux terreſtres, quoiqu'on en ait trouvé par-tout où l'on a pénetré; & au Spitzberg, qui paroît être la dernière Terre de notre hémiſphère, il croît des ours à pieds palmés, des renards & des rennes fort chargés d'une graiſſe qui a la funeſte qualité d'engendrer la dyſſenterie boréale dans ceux qui en mangent.

Quoique ces animaux y ſoient en petit nombre, & que l'excès du froid rende leur eſpèce, ainſi que la nôtre, foible & peu prolifique, la nature n'eſt pourtant morte qu'en apparence dans ces climats extrêmes: elle y dépenſe peut-être autant de force à animer les baleines, les phocas, les innombrables eſſaims de harengs & de morues, qui ont leur principal ſéjour dans le baſſin du Pole, & ces nuées d'oiſeaux aquatiques qui obſcurciſſent quelquefois la ſurface de l'Océan glacial, qu'elle emploie ailleurs de puiſſance pour faire croître des plantes, des arbres, & produire une variété ſurprenante de créatures terreſtres. Cette obſervation ne doit-elle pas nous convaincre qu'il y a par-tout une même tendance à l'organiſation, qu'il y a, tout autour du globe, une égale portion de cet eſprit actif qui vivifie la matière modifiée à l'infini, ſans que la différente température de l'air puiſſe mettre un obſtacle ſenſible à ce dévéloppement continuel? Là où il y a moins d'animaux quadrupèdes, il y a plus de végétaux, plus d'inſectes, plus de reptiles,

plus d'oiſeaux : là où le gibier & les animaux ſauvages ſe multiplient, les hommes manquent : la population de l'homme arrête celle du gibier, celle des inſectes, celle des reptiles, celle des oiſeaux, celle des plantes, & met des bornes à l'accroiſſement des forêts, qui tendent naturellement à envahir tous les Pays inhabités qui n'éprouvent pas un degré de froid exceſſif, ou une chaleur trop brûlante.

Dans le voiſinage des Poles, où l'athmoſphère & les ſubſtances terreſtres ſont ſi comprimées qu'aucune herbe ne peut s'y fonder, ni préſerver ſa ſeve & ſes tiſſus ſubtils, on voit que la mer a reçu, par compenſation, ce qui manquoit à la terre : ſous d'épouvantables voûtes de glaçons amoncelés, nagent des baleines qui ſurpaſſent tout ce que le règne animal & végétal enfantent ailleurs de plus giganteſque. Mr. de Buffon dit qu'un grand arbre peut être comparé à une groſſe baleine : ſi l'on ne s'attache qu'au volume & à la maſſe, cette comparaiſon peut avoir quelque juſteſſe ; mais elle n'en aura plus, ſi l'on conſidère que les Cétacées ſont tous carnaſſiers, (*) & que le Nord-câpre ne peut ſe raſſaſier qu'en avalant par jour un million de harengs : à chaque fois qu'il reſpire, il en coûte la vie à une multitude ſurprenante d'êtres organiſés & ſenſibles. La réproduction doit donc être

---

(*) Ce que l'on nomme dans le Nord *Walfiſch-aas* ou aliment de Baleine, n'eſt qu'une prodigieuſe quantité de petits inſectes à deux nageoires, qui s'enveloppent d'une forte de glu, & qui flottent ſur la ſurface de la mer ; de façon que les Baleines à fanons, qui ne mangent preſqu'autre choſe que ces inſectes, ſont des animaux auſſi véritablement carnaſſiers que les Fourmilliers, qui ne vivent que de fourmis.

& très-rapide & très-abondante, par tout où cette engeance si énorme & si vorace vient se repaître. La végétation de mille sapins ne coûte pas tant à la Nature.

On a vu quelquefois, dans un espace de cinquante lieues de mer, entre le Spitzberg & l'Isle de Mayn, trois cents cinquante vaisseaux pêcheurs de différentes Nations, accompagnés de dix-sept cents chaloupes, harponner, en moins de trois mois, près de deux mille baleines, sans compter celles qui étant blessées à mort, avoient coulé à fond avec le dard, ou étoient allées échouer sur des Côtes perdues. (*) L'imagination est effrayée, lorsqu'on calcule la quantité de nourriture qu'exigeoient tant de monstres : Horrebow assure, dans sa Relation de l'Islande, qu'en éventrant une baleine ensablée sur un banc, on avoit retiré de son spacieux ventricule six cents morues, beaucoup d'oiseaux aquatiques, & une provision de harengs de plusieurs tonnes.

L'homme, quoiqu'il soit le plus téméraire des animaux, n'auroit jamais osé, dans une barque fragile, se montrer devant les Cétacées des mers du Nord, si l'instinct de ces machines flottantes n'étoit aussi obtus, aussi borné que leurs organes sont grossiérement construits : on les détruit sans les combattre ; & la chasse d'un seul lion est, sans comparaison, plus dangereuse dans les plaines de la Mauritanie, que la pêche de cent baleines sur les rivages de la Nouvelle Zemble. Cette facilité singulière à prendre de si gros poissons,

(*) *Cranz, Histoire von Groenland. Tome I, pag. 144. Barby* 1765.

a tellement diminué leur nombre, que plusieurs Peuples maritimes se sont dégoûtés aujourd'hui d'y envoyer des navires, puisque les produits de la capture n'égalent plus les fraix de l'équipement. La meilleure station pour cette pêche étoit jadis entre le Groenland, l'Isle de Mayn, le Spitzberg, & la Zemble, depuis le 77me. jusqu'au 79me. degré de latitude; mais les Baleines, à force d'être inquiétées à cette élévation, ont cherché une autre retraite, & se sont probalement plus rapprochées vers le Pole, d'où on les verra revenir, quand elles se seront repeuplées, & que le défaut de subsistance les contraindra une seconde fois à se répandre sur un plus grand espace.

Je n'étendrai point davantage cette digression sur l'histoire naturelle du Septentrion; on peut remonter à la source, & puiser dans l'Ouvrage de l'Evêque Pontoppidan; mais il convient de le lire avec précaution : il est souvent fabuleux, quelquefois déraisonnable, & de temps en temps aussi enthousiaste que l'ont été Olaus & Rudbek.

Il faut également se défier du Consul Anderson : sa crédulité n'ayant pas connu de bornes, il s'est reposé indifféremment sur des traditions vagues, des rapports infidèles, contradictoires, & sur des observations qu'il n'avoit point faites : la partie de ses écrits qui concerne l'origine, l'histoire, & l'état actuel des habitants de la Zone glaciale, n'est qu'un Roman médiocre. Niel Horrebow a corrigé Anderson avec aigreur : meilleur Naturaliste que lui, Observateur plus passionné, il n'auroit rien laissé à desirer, s'il avoit moins flatté ses peintures, & si ses recherches, étendues au-delà des

rivages de l'Iſlande, avoient embraſſé un champ plus vaſte.

Je ne parle pas de la deſcription qu'a donnée du Groenland le Moine Meſanges, qui paroît avoir été en démence lorſqu'il a compilé cet abſurde Ouvrage : il peuple le Septentrion de démons & d'oies ſauvages, qui toujours en guerre ouverte avec les Groenlandois, les tranſportent au-delà des nues dans les eſpaces imaginaires : c'eſt une froide copie de la fable des Pygmées & des Grues.

Jamais un voyage n'eût pu devenir plus intéreſſant que celui du Bréton Ellis à la Baie de Hudſon, ſi au-lieu d'y chercher un paſſage impoſſible à la mer du Sud, au travers des terres, au travers du centre des rochers, il s'étoit attaché davantage à conſidérer les Sauvages de ces Contrées; & ſi muni de Thermomètres moins fragiles, il eût fait de meilleures expériences pour éprouver la qualité du climat. Exact dans la deſcription des objets qu'il a bien vus, il eût dû moins ſe livrer au plaiſir de conjecturer ſur ce qu'il n'a pu voir : en vain s'appuie-t-il ſur le témoignage de Charlevoix pour étayer des conjectures forcées : elles n'en acquièrent pas plus d'autorité, parce que Charlevoix eſt lui-même un Relateur ſuſpect, qui a tant écrit, que le temps lui a manqué pour obſerver ou pour réfléchir.

L'Evêque Egede a fait un long ſéjour au Groenland, ce qui l'a mis a portée d'étudier les mœurs des habitants; car une telle étude exige du temps, & un Voyageur qui traverſe un Contrée en eſt incapable. Si ce zélé Norvégien avoit poſſédé la moitié des connoiſſances phyſiologiques qui lui manquoient, ſes ou-

vrages, plus riches, plus approfondis, auroient acquis infiniment plus de célébrité en Europe, & plus de considération parmi les Savants.

Cranz a ſuivi Egede, & a continué l'Hiſtoire du Groenland juſqu'en 1765 : le premier volume de cet Ouvrage contient des obſervations très-précieuſes & des recherches fort intéreſſantes : le ſecond, qui renferme les triſtes égarements des Zinzendorfiens, & leurs prédications fanatiques ſous le Cercle polaire, ne prouve que trop que l'enthouſiaſme eſt de tous les climats.

Entre les Ecrivains du ſeizième ſiècle, l'on ne peut compter que Blefkein : dans le ſiècle ſuivant, il n'y a que la Peyrere, qui, plein de ſes idées ſur les Préadamites, s'appliqua à l'hiſtoire du Nord, dans l'eſpérance d'y découvrir les preuves de ſon ſyſtême, qui n'avoit pas beſoin de preuves : on lit encore aujourd'hui avec plaiſir les Relations qu'il a publiées de l'Iſlande & du Groenland; mais cela n'empêche pas que la partie géographique n'en ſoit défectueuſe, qu'il n'y ait de grandes fautes, & des faits abſolument controuvés.

Avec tous ces ſecours, il ne ſeroit pas poſſible de donner des éclairciſſements & des notions ſatisfaiſantes ſur les Eskimaux, ſi rarement viſités par des Voyageurs éclairés, ſi l'on n'avoit fait depuis peu une découverte très-importante, qui vérifie ce que le ſavant Wormius avoit toujours ſoupçonné. On a reconnu que les Eſkimaux de l'Amérique ne diffèrent en rien des Groenlandois, & qu'ils conſtituent tous enſemble un même Peuple, une même race d'hommes, dont l'idiome, l'inſtinct, les mœurs, & la figure ſont parfaitement

ſemblables. La Peyrere avoit avancé de ſon temps, ſans la moindre preuve, que la langue qu'on parle au Groenland, n'étoit pas intelligible pour les Sauvages placés à l'Occident du détroit de Davis : Anderſon avoit répété la même opinion; de ſorte que tous les Savants modernes de la Suède & du Danemark s'étoient confirmés dans ce commun préjugé; mais en 1764 un Miſſionnaire Danois, qui avoit appris à fond le Groenlandois, entreprit à la ſollicitation de Mr. Hugh Palliſer, Gouverneur de Terre-Neuve, le voyage de l'Amérique ſeptentrionale : il pénérra fort avant dans le Labrador; & après pluſieurs courſes, il rencontra, le 4 Septembre de la même année, une troupe de deux cents Eskimaux, auxquels il parla Groenlandois. Ces Américains le comprirent ſans difficulté, & lui répondirent dans la même langue, qui eſt l'idiome national de leur Pays : (*) charmés de voir un étranger ſi inſtruit, ils l'accablèrent de careſſes, le nommèrent leur ami & l'ami de leur Nation, & ne conſentirent à ſon départ, qu'après lui avoir arraché une promeſſe ſolemnelle de revenir l'année d'enſuite : ils lui dirent qu'on ignoroit parmi eux les dénominations d'*Eskimaux* ou d'*Eskimantſik*; que le véritable nom de leur Nation en général étoit *Innuit* ou *Karalit*, & qu'ils qualifioient à leur tour tous les Européans & tous les étrangers du titre de *Kablunet*, (**)

(*) En 1752 un Capitaine de navire Anglais avoit déja formé un vocabulaire de mots Eskimaux & Groenlandois, & s'étoit apperçu que ces mots avoient exactement la même ſignification chez ces deux Peuples; mais il n'avoit ſu tirer aucun fruit de cette découverte. *Crantz, Hiſt. v. Groenland*, T. 1. pag. 337.

(**) Les Groenlandois ſe nomment auſſi eux-mêmes *Innuit* & *Karalit*, ce qui ſignifie *hommes* dans leur Langue,

ce qui revient à peu près à l'épithète de *barbares*, dont on se sert si indistinctement, & quelquefois à l'égard de ses voisins, parce que les hommes sont excessifs en tout.

Le Voyageur Danois, qui avoit long-temps vécu chez les Groenlandois, leur compara les Eskimaux, sans pouvoir démêler la moindre différence entre les usages, les physionomies, les vêtements, les cabanes, les canots, & même entre les idées & les inclinations de ces Sauvages.

Il est superflu de rechercher vers quelle époque les Américains se sont jettés dans le Groenland : ils avoient vraisemblablement déja occupé cette partie de leur Continent avant l'an 700 de notre ére, puisque les Islandois & les Norvégiens, qui formèrent, à la fin du huitième siécle, leurs premières Colonies au Groenland, trouvèrent dès-lors dans ce Pays, des habitants qu'ils nommèrent les *Skralings*, & avec lesquels ils vécurent dans une défiance & une inimitié continuelles : ne comprenant par leur langue, ils ne purent les apprivoiser, & en voulant envahir une partie de la Côte Occidentale, ils ne donnèrent pas une haute idée de leur modération.

On voit maintenant que c'est une erreur extrême de croire que les Danois aient primitivement peuplé le Groenland, & que de là leurs filiations se soient avancées dans l'immense Continent de l'Amérique. Cette méthode d'introduire les premiers hommes au

---

dont les mots de *Skralings* ou *Skrelingers*, qu'on rencontre dans les anciennes Relations, ne sont que des corruptions. *Egede Histoire naturelle du Groenland p. 9.*

Nouveau Monde, a semblé si commode, si plausible aux yeux de quelques Savants, qu'ils ont adopté sans examen ce système romanesque comme une vérité historique : cependant rien n'est moins vrai; on auroit dû faire attention que toutes les Chroniques septentrionales conviennent que les Danois, les Islandois & les Norvégiens sont étrangers au Groenland, & qu'avant leur première apparition dans ce Pays, il étoit déja occupé par un Peuple assez répandu, réduit de nos jours à une poignée de malheureux, qui sont les restes des Eskimaux, qui les premiers possédèrent cette Terre de désolation : Mr. l'Evêque Egede, qui y a travaillé pendant quinze ans à recueillir avec beaucoup de soin les anciennes Traditions nationales, assure positivement que les Peuplades Groenlandoises, sans en excepter aucune, sont originaires de l'Amérique. Ce sentiment ne peut plus essuyer la moindre contradiction, depuis qu'il est démontré par les faits, que le langage des Eskimaux situés sur le rivage Occidental du détroit de Davis, est exactement le même que celui des Groenlandois, sans avoir la moindre affinité, la moindre analogie avec le Finnois, le Lappon, le Tartare, le jargon de l'Islande, de la Norvège, & de la Samoïédie; ce qu'on peut facilement vérifier en confrontant les vocabulaires de ces différents idiomes, qu'on peut se procurer dans les Journaux des Voyageurs qui ont parcouru ces Contrées.

On a d'ailleurs une Grammaire Lapponne, & une Grammaire Groenlandoise, qui prouvent que ces deux Langues n'ont rien de commun, ni dans leurs étymologies, ni dans leurs syntaxes.

Je

Je ne conçois pas comment on s'est figuré de si épouvantables difficultés à faire passer les Américains au Groenland, qui est une partie de leur Continent, & non du nôtre : ils ont pu y venir sans le moindre obstacle par la Terre ferme, en côtoyant la pointe de la Baie de Baffins, entre le 79me. & le 80me. degré de latitude, la pointe de ce golfe n'étant pas percée, comme on l'a cru si long-temps : aussi les Cartes les plus récentes ont-elles corrigé cette erreur, en marquant des terres qui gisent encore au-delà, de sorte qu'il est clair que le Groenland fait partie de la Terre ferme de l'Amérique, à laquelle il est uni. Les Géographes qui l'ont assigné à l'Europe ou à l'Asie, auroient pu l'assigner avec autant de raison à l'Afrique ; puisqu'il ne peut appartenir à aucun district de notre Continent : quand même il y auroit eu dans le fond de la Baie de Baffins un détroit, ce détroit seroit comblé depuis long-temps par les glaces, ainsi que celui de Forbisher, & celui d'Ollum-lengri.

Outre le chemin par la Terre ferme, les Eskimaux ont pu, & peuvent encore de nos jours franchir, dans leurs canots de peaux goudronnées, le détroit de Davis, large de trente lieues vis-à-vis l'Isle de Disco, & si étranglé au-delà de cette hauteur, que dans plusieurs endroits il n'y a pas deux milles de mer d'une Côte à l'autre. Les Peuples pêcheurs du Septentrion entreprennent en chaloupe des courses beaucoup plus longues, & plus audacieuses, pour chasser les baleines & les chiens marins : les habitants du Labrador, n'ayant pas jugé à propos de se cantonner à Terre-Neuve, y naviguent annuellement par le détroit de Belle-Isle ;

& ſe rembarquent dès que leur pêche eſt achevée : les Samoïèdes voyagent de même tous les ans à la Nouvelle Zemble, qu'ils laiſſent inhabitée le reſte du temps.

Je ne doute nullement que les Danois, en tranſportant plus vers le Pôle leur dernier établiſſement de Noogſoack, ne s'appercevront un jour que les Groenlandois & les Eskimaux communiquent enſemble pendant l'été, & paſſent continuellement les uns chez les autres.

Les premiers individus de cette Nation qu'on ait vus en Europe, y avoient été amenés par le Navigateur Forbisher, qui préſenta en 1577, trois Eskimaux à la Reine Eliſabeth : on les promena ſur de petits chevaux de Corſe, & ils ſervirent pendant quelques jours d'amuſement à la populace de Londres, toujours avide de ſpectacles inſenſés.

On a depuis expoſé pluſieurs de ces Sauvages avec moins d'indécence, ou plus d'humanité, à la curioſité du Public, dans quelques villes du Danemarck & de la Hollande, où les vaiſſeaux, revenus de la pêche de la baleine, en rapportent de temps en temps, après les avoir enlevés, contre le droit des gens, dans l'intérieur du détroit de Davis ; comme les Académiciens François enlevèrent, au-delà de Torneo, deux Lappons, qui, obſédés & martyriſés par ces Philoſophes, moururent de déſeſpoir en route.

L'amour du gain fit imaginer, il y a cinq à ſix ans, une fraude ſingulière à quelques Charlatans forains d'Amſterdam : ils traveſtirent en ſecret un jeune matelot en Eskimau, le goudronnèrent, le frottèrent d'une graiſſe noirâtre, l'accoutumèrent à avaler ſans

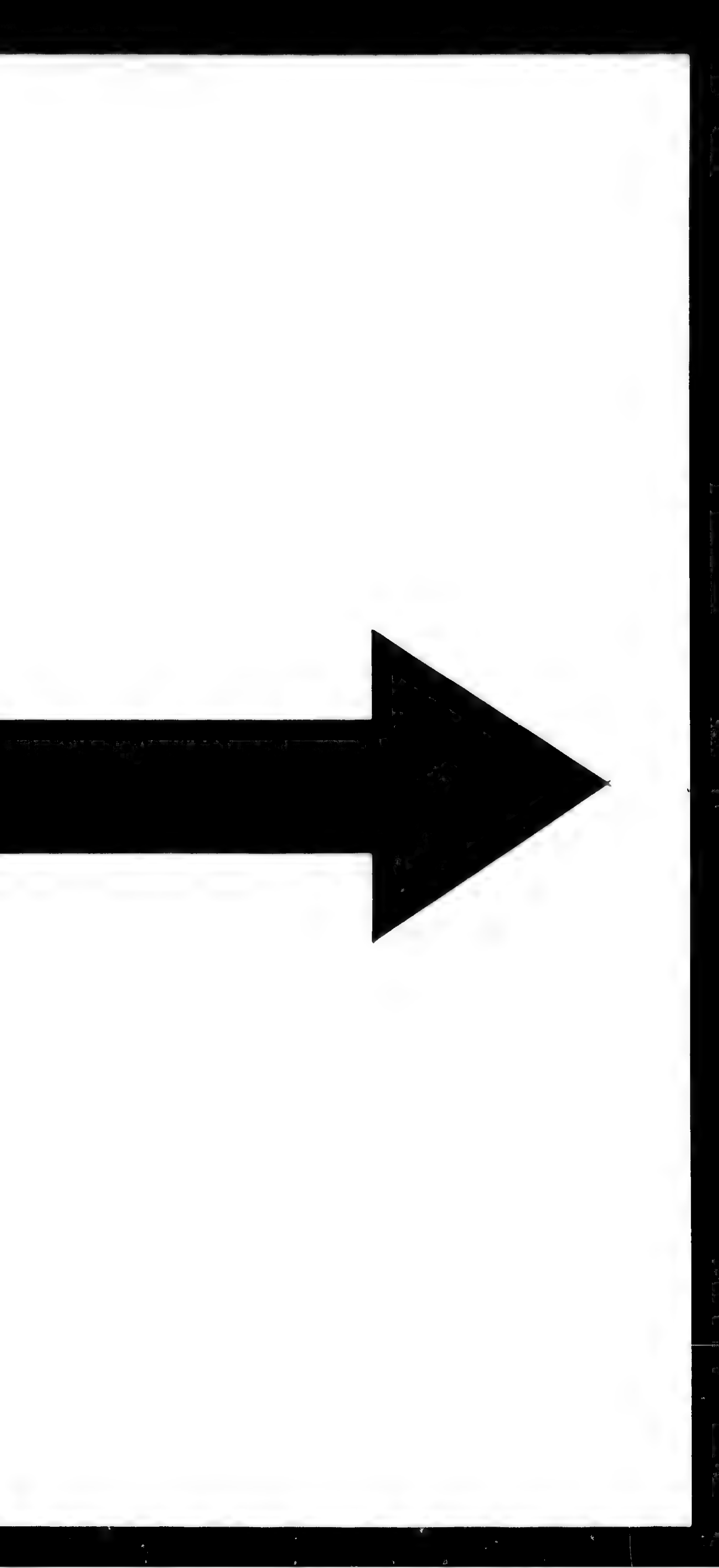
répugnance des gobelets pleins d'huile de baleine, & à proférer des mots barbares d'un ton rauque, l'habillèrent de peaux de chiens marins & d'intestins de poissons, & après l'avoir défiguré autant qu'il pouvoit l'être, ils le montrèrent pour de l'argent. Ce jeune Sauvage, né au Texel, fit son personnage avec un si grand ton d'ingénuité, qu'il dupa toute la vil[illegible]

Les véritables Eskimaux sont les plus pe[illegible] hommes, & la taille humaine ne peut pa[illegible] tissée davantage par l'action du climat : ils n[illegible] au plus que quatre pieds de haut, & ceux qui [illegible]dent cette mesure sont, sans comparaison, plus rares que ceux qui n'y atteignent pas. Quoique replets & très-chargés d'embonpoint & de graisse, leur port est mal assuré; & en examinant les extrémités de leurs membres, on s'apperçoit que l'organisation a été gênée, dans ces avortons, par l'âpreté du froid, qui concentre & dégrade toutes les productions terrestres. L'homme néanmoins résiste plus avant vers le Pole que les chênes & les sapins; puisqu'au-delà du soixante-huitième degré de latitude il ne croît plus ni arbres ni buissons; pendant qu'on rencontre des Sauvages à trois cents lieues au-delà de cette élévation.

Les Pygmées Septentrionaux ont, sans exception, le teint olivâtre : la Peyrere assure qu'on en trouve d'aussi noirs que des Nègres Sénégals; mais c'est une pure fiction; & les efforts qu'ont faits les Naturalistes modernes pour développer l'origine de ces Ethiopiens des Terres Arctiques, ont été des dépenses d'érudition : le fait qu'on a voulu expliquer, n'est pas un fait.



[redacted]



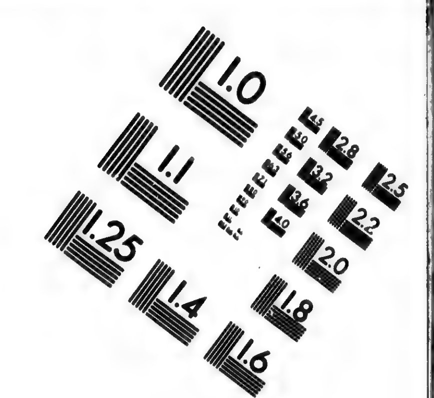
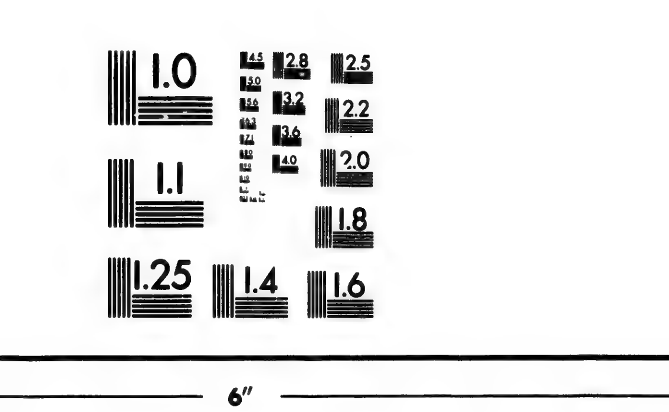
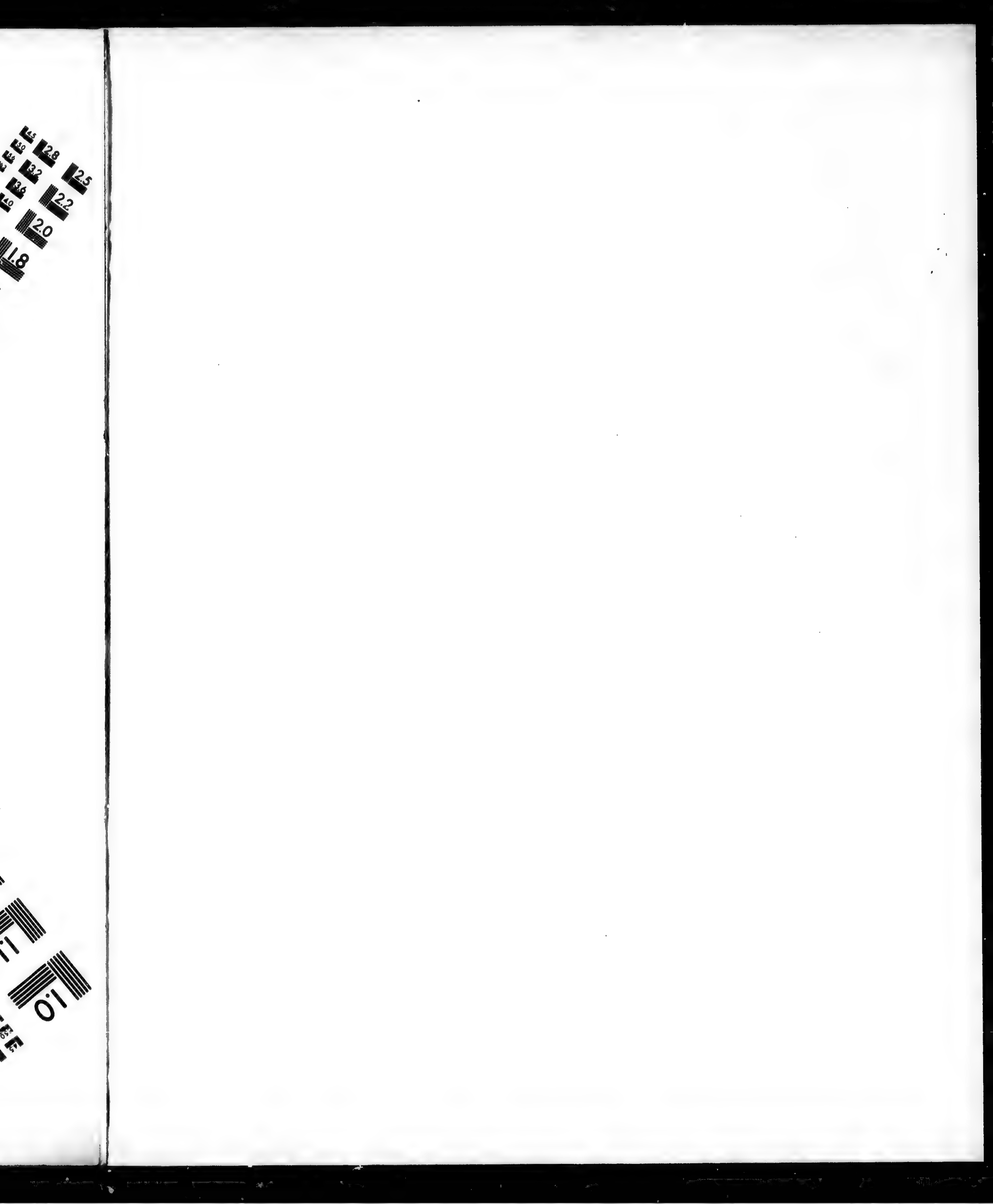


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)




2.8
2.5
3.2
2.2
3.6
2.0
1.8
1.0

Davis, Forbisher, Baffins, Ellis, Egede, & Cranz, qui ont pénétré le plus avant dans le Pays, & qui ont vu toutes les différentes hordes de ce Peuple épars, n'y ont jamais rencontré une ſeule créature humaine dont l'épiderme fût naturellement noir : la couleur en eſt même ſi peu foncée dans le viſage, qu'elle laiſſe tranſparoître le rouge, ou l'incarnat, qui colore les pommettes des joues : les parties du corps que les vêtements cachent, n'offrent qu'une légère nuance de brun.

Comme ils ſe nourriſſent preſqu'uniquement de poiſſon huileux, leur chair en a, pour ainſi dire, contracté la ſubſtance; & ce ſymptome ou ce phénomène de leur conſtitution, me paroît bien plus remarquable que l'obſcurité de leur teint, terni par la mal-propreté & la violence d'une athmoſphère fort condenſée. Leur ſang, devenu épais & onctueux, exhale une odeur très-pénétrante d'huile de baleine; & en touchant leurs mains, elles paroiſſent poiſſées, parce qu'il ſuinte de tous les pores de leur peau une matière graſſe & muqueuſe, aſſez ſemblable à cette viſcoſité qui enveloppe les poiſſons ſans écailles : auſſi eſt-ce la ſeule Nation où l'on ait obſervé que les mères lèchent leurs enfants nouvellement nés, à l'inſtar de quelques animaux quadrupèdes. Cette matière gélatineuſe qui recouvre l'épiderme des Groenlandois & des Eskimaux, eſt très-différente de cette graiſſe luiſante qui paroît ſur la peau des Nègres; & lorſqu'elle s'obſtrue dans le tiſſu cellulaire, il en réſulte une ſorte de lèpre, à laquelle les Peuples polaires qui vivent de poiſſon ſont, au rapport de Pontoppidan, aſſez ſujets; mais elle ne dégénère jamais en contagion.

Ce qu'il y a encore de frappant dans la complexion de ces barbares, c'eſt l'extrême chaleur de leur eſtomac & de leur ſang : ils échauffent tellement, par leur haleine ardente, les huttes où ils s'aſſemblent en hiver, que les Européans s'y ſentent étouffés, comme dans une étuve dont la chaleur eſt trop graduée : auſſi ne font-ils jamais de feu dans leur habitation en aucune ſaiſon, & ils ignorent l'uſage des cheminées, ſous le climat le plus froid du globe. Quoiqu'il ne croiſſe pas d'arbres chez eux, les ſubſtances combuſtibles ne leur manqueroient pas s'ils vouloient en uſer, la mer chariant continuellement contre leurs Côtes du bois déraciné, (*) des monceaux d'algue & de mouſſe, & d'autres herbages marins, qui étant deſſéchés, pourroient être employés à nourrir le feu; mais ils ſe contentent d'entretenir dans leurs caſes une lampe allumée, au-deſſus de laquelle ils ſuſpendent un chaudron de Smectide, ou de pierre ollaire,

(*) Les arbres qui flottent dans la mer du Nord, & qui échouent ſur les Côtes du Spitzberg, de la nouvelle Zemble, de l'Iſlande & du Groenland, ont long-temps été l'objet des recherches des Navigateurs & des Phyſiciens, qui faute d'avoir des connoiſſances ſur le giſement des Terres Polaires, & ſur les claſſes botaniques auxquelles ces arbres appartiennent, ſe ſont épuiſés en vaines conjectures. Entre ces bois flottés il y a de petits buiſſons d'aune, d'oſier & de bouleau nain, qui viennent de la pointe la plus méridionale du Groenland, où les flots les déracinent : quant aux troncs de la groſſeur d'un mât, ce ſont des corps de trembles, de méleſſes, de cèdres de Sibérie, de peſſes, & de ſapins, que les rivières débordées voiturent du centre de la Sibérie & portent à la mer par l'embouchure de l'Oby, & des autres grands fleuves de cette Contrée. Il vient auſſi du bois de la Côte occidentale de l'Amérique, qui ſe dirige vers les Plages du Kamſchatka, & vers l'embouchure du Léna, où il ſe forme en tas, que les vents & les mouvements de l'Océan diſperſent.

deſtiné à cuire leurs viandes; car ils ne mangent la chair du gibier & du poiſſon entiérement crue, que quand ils ſont fort éloignés de leurs habitations, qu'ils ne creuſent pas ſous terre, comme on l'a répété tant de fois : ils bâtiſſent avec de gros cailloux, à rez du ſol, où il leur ſeroit impoſſible de pratiquer des caves ou des tanières; parce que la terre, éternellement gelée, y a acquis la dureté du granit ou du roc vif : le plus fort dégel n'effleure, pour ainſi dire, que la ſuperficie de cette glace interne, & s'étend rarement à cinq pieds de profondeur. D'ailleurs la fonte ſubite des neiges les ſubmergeroit, s'ils avoient l'imprudence de ſe loger, comme des Troglodytes, dans des grottes ou des ſouterrains.

Tous les individus qui appartiennent à la famille des Eskimaux, ſe diſtinguent par la petiteſſe de leurs pieds & de leurs mains, & la groſſeur énorme de leurs têtes : plus que hideux au jugement des Européans, ils ſont parfaitement bien faits à leurs propres yeux, quoiqu'ils aient la face plate, la bouche ronde, le nez petit ſans être écraſé, le blanc de l'œil jaunâtre, l'iris noir & peu brillant, leur mâchoire inférieure dépaſſe celle d'en-haut, & la lèvre en eſt auſſi plus groſſe & plus charnue; ce qui défigure étrangement leur phyſionomie, & imprime même aux jeunes gens un air de vieilleſſe : leur chevelure eſt d'un noir d'ébène, d'un poil rude & droit; mais ils manquent, comme tous les Américains, de barbe, tant aux lèvres, qu'à la circonférence du menton : & quand, dans un âge très-avancé, il leur en naît quelques épis, ils les épluchent.

Les femmes, plus laides, plus petites encore que les mâles, ne ſont guères élevées que de quarante-ſept pouces. Elles ſe tracent ſur le viſage, ſur les mains & ſur les pieds, des lignes noires avec un fil graiſſé de ſuie de lampe, qu'on tire, par le moyen d'une aiguille fine, entre l'épiderme & la peau, où il dépoſe une empreinte ineffaçable. Leurs mamelles ſont ſi longues & ſi flaſques, qu'elles peuvent allaiter, ſans peine, au-deſſus de l'épaule : cette difformité, que l'on retrouve parmi tant d'autres Peuples ſauvages de l'Amérique & de l'Aſie, eſt purement factice, & provient de ce que les enfants, qui y tettent pendant cinq à ſix ans, & toutes les fois que l'envie leur prend, tirent fortement le ſein de la mère, le fatiguent, & grimpent même contre ſes hanches, pour en ſaiſir le bout : cette tenſion continuelle amollit & alonge la forme naturelle des mamelles, dont l'aréole eſt, dans les Groenlandoiſes & les Eskimauſes, d'un noir de charbon. On ne peut néanmoins affirmer que ce caractère leur ſoit propre ; on l'obſerve auſſi aux Samoïèdes, & en général toutes les femmes baſanées ou olivâtres ont l'iris du ſein d'une nuance plus foncée que le reſte du teint.

Olearius rapporte qu'on viſita une femme & une fille Groenlandoiſe à Coppenhague en 1655, & qu'on ne leur découvrit point de poil ſur tout le corps, hormis à la tête. Quand il ajoute que les femelles de ce Pays n'eſſuient jamais l'écoulement périodique, il ſe trompe : l'Evêque Egede s'eſt aſſuré du contraire pendant le temps qu'il a prêché la Foi au Groenland. Au reſte il eſt certain qu'elles ſont peu fécondes, & qu'elles accouchent rarement cinq fois en leur vie. La

dépopulation de la Terre de Labrador, des Côtes de la Baie de Hudſon, de la Samoïède, & du Groenland, dont les habitants ſubſiſtent principalement de la pêche, paroît réfuter le ſentiment de Mr. de Monteſquieu, qui avoit cru que les parties huileuſes du poiſſon ſont plus propres à fournir cette matière incompréhenſible qui ſert à la génération, que toute autre eſpèce d'aliment : ce ſeroit une de ces cauſes, ajoute-t-il, de ce nombre infini de Peuple qui eſt au Japon & à la Chine, où l'on ne vit preſque que de poiſſon. On pourroit répondre, à la vérité, que les races Septentrionales ſont une exception à la règle commune, parce que le froid exceſſif met un obſtacle à la multiplication de ces Ichthyophages ; mais comme il eſt avéré qu'on conſomme, à la Chine, vingt à trente fois plus de riz que de poiſſon, il ſemble qu'on devroit attribuer plutôt la population de cet Empire à l'uſage du riz qu'à toute autre nourriture. Il y a tant de cauſes qui concourent à augmenter le nombre d'hommes, dans un Pays plus que dans un autre, que la quantité plus ou moins grande de poiſſon qu'on y mange, ne peut être comptée pour une cauſe principale ou unique. La longue paix dont jouiſſent les Japonois & les Chinois, n'a pas peu contribué à l'accroiſſement de leur population ; pendant que les miſérables guerres que ſe font ſans ceſſe les Souverains de l'Europe, y détruiſent l'eſpèce dans des flots de ſang.

Mr. de la Condamine, qui a rédigé, ſur les Mémoires de Madame T. H. l'hiſtoire de la fille ſauvage trouvée, en 1731, dans la forêt de Songi, près de Châlons, prétend que cette créature étoit née au Pays des

Eskimaux. Il eſt difficile de perſuader qu'un enfant, âgé de dix ans, ait été, par une combinaiſon d'incidents & un concours d'incroyables aventures, tranſporté, à l'inſu de tout le monde, depuis la Terre de Labrador juſques dans les bois de la Champagne. D'ailleurs cette fille n'avoit ni les traits, ni la taille, ni le ſein, ni l'habit des Eskimauſes : elle n'avoit aucun ſignalement, aucune marque nationale aſſez déciſive pour réaliſer une conjecture ſi extraordinaire.

En 1731, elle entra un jour, vers le ſoir, dans le village de Songi, ayant les pieds nuds, le corps couvert de haillons & de peaux, les cheveux redreſſés ſous une calotte de calebaſſe, le viſage & les mains noires comme une Négreſſe ; armée d'un gros bâton, elle en aſſomma un dogue que les gens du lieu avoient lâché pour la ſurprendre, & grimpa enſuite, avec une preſteſſe étonnante, ſur un arbre fort élevé, où elle paſſa la nuit. On peut aſſommer un dogue & grimper ſur un arbre, ſans être né au Pays des Eskimaux, où il ne croît pas des calebaſſes dont on puiſſe faire de coëffures.

Le lendemain, le Vicomte d'Epinoy la fit prendre & conduire dans ſon Château de Songi : on la baigna & elle devint blanche comme une Européane, ſans qu'on pût remarquer d'autre ſingularité, dans toute l'habitude de ſon corps, ſinon la groſſeur extrême de ſes pouces, à proportion du reſte de ſes mains. Il y a donc toute apparence que cette jeune Sauvage (*) étoit née en

(*) Cette jeune Sauvage, devenue enſuite *Madlle.* le Blanc, a toujours aſſuré qu'elle avoit eu, dans les forêts de Songi, avec elle une autre fille également ſauvage, dont on n'a jamais pu découvrir la retraite : on ſuppoſe qu'elle eſt

France; comme l'on a toujours ſuppoſé que l'homme trouvé dans les forêts d'Hanovre étoit né en Allemagne, quoiqu'il marchât à quatre pattes, quoiqu'il eût perdu la faculté de ſe tenir en équilibre ſur ſes pieds; pendant qu'il paroît démontré, par le méchaniſme de notre articulation, que l'homme eſt un véritable bipède. Ce ſolitaire, rabaiſſé au niveau des quadrupèdes, n'avoit conſervé qu'une foible étincelle de la raiſon, & de la puiſſance que nous exerçons ſur tous les animaux, parce qu'il n'y en a aucun qui ſoit auſſi ingénieuſement organiſé que nous : il ôtoit très-adroitement les appas des pièges aux loups, & ſavoit ſe garantir contre le jeu du reſſort.

On peut avec les mêmes traits peindre les mœurs des Eskimaux & des Groenlandois. Nés dans un pays formé par des glaçons couverts de neige & de mouſſe, ils aiment leur patrie plus paſſionnément qu'aucune Nation de la terre n'a jamais aimé la ſienne ſous le ciel le plus ſerein, & le plus fortuné : la cauſe qui attache ainſi les derniers habitants du Nord à leur climat natal, paroît purement phyſique : ils ſe ſentent mal par-tout ailleurs que chez eux : à Coppenhague, à Amſterdam, l'athmoſphère eſt déja trop tiède, pour qu'ils puiſſent la reſpirer long-temps. Ils ſont naturellement mélancoliques à cauſe du ſcorbut qui épaiſſit leur ſang : la conſcience de leur foibleſſe les rend lâches & farouches; ils ſeroient peut-être plus cruels, s'ils étoient plus forts. Il eſt vrai qu'on a exagéré, à bien des égards,

---

morte des ſuites d'une bleſſure à la tête, qu'elle avoit reçue en ſe battant avec ſa compagne, pour la propriété d'un chapelet de verre, que le haſard leur avoit fait trouver.

l'atrocité de leur instinct. Sans loix, sans culte, sans chef, & avec très-peu d'idées morales, ils ne se conduisent pas si mal qu'on auroit dû s'y attendre. Le soin de se procurer la nourriture, dans un Pays ingrat & affreux, les occupe sans cesse : les instants leur sont si précieux, qu'ils ont toujours prétendu qu'on devoit les payer pour le temps qu'ils employoient à assister aux sermons des Missionnaires Danois : tant qu'on leur a fourni des vivres, ils ont paru d'excellents Néophytes, brûlants de zèle & de piété; dès qu'on leur en a refusé, ils sont retournés dans leurs canots, harponner les Baleines, en se moquant des instructions & des catéchismes, qu'ils ne comprenoient pas. Enfin, pour de l'eau-de-vie & des aiguilles d'acier, ils ont eu la patience d'écouter jusqu'aux prêches des Frères Evangéliques ou des Zinzendorfiens, qui ont été porter dans le centre du Groenland leurs extravagances mystiques, & les excès de leur imagination échauffée; comme si la magie, à laquelle les Nations Polaires sont très-adonnées, ne valoit pas à tous égards les délires d'un fanatique d'Allemagne.

En 1731, le fameux Comte de Zinzendorf, sous prétexte d'assister au couronnement de Chrétien VI, alla répandre en Danemarck ses sentiments, plus absurdes que dangereux. A la vue d'un Nègre & d'un Groenlandois qu'on venoit de baptiser dans la grande Eglise de Coppenhague, son enthousiasme parut redoubler: il conçut l'idée de travailler à ce qu'il nommoit la conversion des Sauvages, en leur envoyant des Missionnaires de sa secte naissante. Comme il est presqu'incroyable qu'un jeune homme, né en Silésie, auroit pu

se persuader de bonne foi qu'il importoit au salut des Africains & des Lappons de connoître les sottises pieuses qui lui avoient passé par l'esprit depuis sa sortie du Collège, on a supposé que des vues de fortune, adroitement cachées sous le voile du plus haut fanatisme, avoient dirigé les entreprises de ce Novateur singulier; il commença apparemment, comme tous les Chefs de secte, par être la dupe de sa vanité & de son imagination ardente, & finit par se désabuser aux dépens d'autrui. Il se désabusa sans doute, lorsqu'à force de prêcher le mépris des richesses, il vit neuf cents mille écus réunis dans la caisse commune de ses adhérents, dont il s'étoit réservé les clefs.

En 1733, des Catéchistes Zinzendorfiens partirent pour le Groenland; & ce qu'il y eut de remarquable, c'est qu'un dévot de Venise fit les fraix de cette expédition, & fournit de l'argent à deux vagabonds qui devoient aller, au nom du Seigneur, inculquer des impertinences à de malheureux Sauvages au bout du monde. Ces Zinzendorfiens trouvèrent, à leur arrivée, le Groenland ravagé par le fléau de la petite vérole, que d'autres Missionnaires y avoient apporté avant eux.

Les habitants échappés à cette contagion s'étoient retirés très-loin dans le Nord, pour éviter les Prédicateurs d'Europe, qu'ils regardoient comme des pestiférés, dont la venue avoit occasionné une épidémie si épouvantable, qu'on ne se souvenoit pas d'avoir essuié un semblable malheur depuis l'époque de la *mort noire*, qui éteignit presque toutes les Nations Septentrionales au quatorzième siècle.

Ce ne fut qu'en 1758 que les Groenlandois, s'étant un peu repeuplés & enhardis, commencèrent à se rapprocher du canton où les nouveaux Apôtres, dépourvus de secours, se désespéroient sur des montagnes de glace : ils firent d'abord de petits présents à ces Sauvages, afin de les fixer & d'en former des Peuplades, comme celles que les Jésuites ont rassemblées au Paraguai & à la Californie : ensuite ils publièrent des *Lettres Édifiantes*, ou des Relations, dans lesquelles ils assurent hardiment que la Providence a opéré en leur faveur plus de miracles sur le bord du Détroit de Davis, qu'elle n'en opéra jamais sur les rivages de la petite mer de Tibériade. Cependant, depuis la mort du Comte de Zinzendorf, la ferveur de ces Saints a diminué par degrés, & l'on dit que leurs deux établissements du Groenland menacent ruine.

Le dogme de l'immortalité de l'ame avoit, selon Egede, déja pénétré au-delà du cercle Polaire avant l'arrivée des premiers Européans; mais si les opinions métaphysiques des Peuples policés sont si incertaines, si compliquées, si difficiles à éclaircir, il faut être en garde contre ces magnifiques systêmes que les Voyageurs prêtent aux Sauvages. Si l'homme avoit une idée innée de sa spiritualité, je crois que la vie animale & agreste n'effaceroit jamais de son cœur cette notion primitive, mais si ce n'est que par une gradation de raisonnement & un enchaînement d'idées réfléchies qu'on s'est élevé à cette hypothèse sublime, il ne faut pas la chercher parmi des barbares totalement abrutis, & qui ne raisonnent pas. En général ce que l'on lit sur la religion des Peuples ambulants & divisés par petits

troupeaux, doit nous paroître suspect; parce que l'on ne sauroit affirmer positivement qu'on pense dans une famille comme dans une autre, là où chacun se forge des Fétiches, des Manitous, des Pénates variés à l'infini.

Par-tout où il n'y a point de Société, il ne peut y avoir ni dogmes, ni préceptes, ni idole commune; comment donc veut-on définir le fond d'une Religion, là où il n'y a pas de Société?

Il resteroit, à la vérité, un moyen pour s'assurer si une telle horde a eu de telles ou de telles idées; ce seroit d'examiner si dans son langage on démêle des mots précis pour énoncer ces opinions abstraites. Or, en suivant cette méthode, il s'ensuivroit que les Eskimaux & les Groenlandois n'ont jamais eu la moindre notion distincte ni de la Divinité, ni de l'immatérialité de l'ame; puisque leur idiome, borné aux seuls objets sensibles, aux seuls besoins, ne contient pas des termes pour rendre le sens que nous croyons attacher à ces expressions.

Un autre point, non moins contesté, c'est de savoir si les habitants de la Zone glaciale ont réellement la coutume d'offrir leurs femmes aux étrangers : Mr. Surgy a recusé le témoignage de tous les Voyageurs, qui soutiennent que cet usage existe de temps immémorial : il dit, pour ses raisons, que ce qui est indécent à nos yeux, ne sauroit plaire à personne, & cite le Journal de la Mothraye, le valet-de-chambre de Mr......., qui parcourut la Lapponie sans que personne lui fît aucune politesse de cette nature; mais l'autorité de la Mothraye ne paroît pas suffisante pour rejetter le rapport presqu'unanime de plus de vingt

Européans de confidération qui ont dépaffé le cercle Boréal, & qui n'ont pu tous fe tromper fur la façon dont ils ont été accueillis par les différentes Peuplades de ces triftes climats. On voit, dans Ellis, que les Eskimaux de la Baie de Hudfon préfentèrent, en 1747, leurs femmes aux Anglais, en faifant toutes les démonftrations poffibles pour exprimer la joie qu'ils auroient de voir l'équipage s'en accommoder. (*)

L'Evêque Egede, à qui quinze ans de féjour chez les Groenlandois ont acquis le droit de décrire leurs mœurs, dit que *l'on regarde parmi eux comme un homme du plus excellent caractère celui qui prête fa femme à un autre, fans en témoigner la moindre répugnance.* (**)

Si la jaloufie outrée eft le vice phyfique des Pays chauds, on ne devroit pas tant s'étonner de voir un vice contraire dans des climats oppofés; puifqu'en cela les inclinations ne feroient que fe plier aux influences; mais ce n'eft ni un défaut, ni un abus aux yeux des Nains du Septentrion d'offrir leurs époufes à des étrangers d'une ftature prévenante, robufte & élevée : ils efpèrent de fortifier, par ces mélanges fortuits, leur race abâtardie par l'inclémence de l'air; & ce fentiment intime qu'ils ont de leur propre foibleffe, eft encore plus remarquable que le moyen même dont ils prétendent fe fervir pour embellir leur poftérité. Il ne faut pas croire qu'ils faffent cette civilité indiftinctement à toute forte d'étrangers; ils doivent être très-perfuadés d'avance qu'on n'eft venu chez eux que dans

(*) *An account of Voyage for the Difcovery of a North-Weft paffage by Hudfons Streights, in the year* 1746 *and* 1747.

(**) *Hiftoire naturelle du Groenland*, p. 108. Coppenhague 1763.

des vues pacifiques, sans la moindre intention d'abuser de leur simplicité : les habitants de la Lapponie n'eurent garde de présenter leurs épouses aux Enrôleurs Suédois qui voulurent, sous Gustave-Adolphe, lever un régiment Lappon, & qui employèrent la ruse & la violence pour arracher de leurs cabanes de jeunes Sauvages, qui moururent de frayeur avant que d'avoir mis l'uniforme ; de sorte qu'on a dû renoncer pour jamais au projet de les faire servir dans les armées.

Comme les Eskimaux doivent tirer toute leur nourriture de la mer, la nécessité les a rendus téméraires sur ce seul élément : rien n'est plus leste, ni plus agile que leurs canots cousus de peaux, & tellement construits, que les vagues qui les renversent, ne sauroient les engloutir : exactement fermés autour du rameur, ils surnagent après avoir plongé. C'est dans ces barques qu'ils massacrent les chiens marins & les baleines, dont l'huile leur est d'un usage indispensable ; c'est la seule drogue qui puisse entretenir la chaleur de leur estomac. Aussi observe-t-on que tous les animaux aquatiques, volatiles, & quadrupedes, confinés par la nature dans les régions les plus septentrionales, sont extrêmement pourvus de lard, & chargés d'une graisse huileuse qui empêche leur sang de se figer, & leurs muscles & leurs cartilages de se roidir : les arbres mêmes qui se plaisent le plus avant vers le Pole, sont pour la plupart résineux ; tels que les pins, les pesses, les sapins rouges & blancs, les genévriers, les melesses, & les cèdres de Sibérie.

Le danger d'être aveuglés par la neige, a encore enseigné aux Eskimaux à se servir d'une espèce de luner-

lunettes qu'ils portent tout l'été sur les yeux : ce sont deux planches minces, percées en deux endroits avec une alène ou une arrête de poisson; de sorte qu'il n'y a qu'une très-petite ouverture pour le passage de la lumière : cet instrument, qu'on attache derrière la tête avec un boyau de phocas, paroît plus propre que les crêpes dont on se sert en Sibérie, pour empêcher l'éblouissement occasionné par le reflet des rayons du soleil sur la neige, qui y couvre la surface de la terre pendant neuf mois. Ces préservatifs ne peuvent cependant prévenir entiérement la cécité, très-commune dans ces Pays, mais point si universelle que le scorbut causé par l'excès du froid, par la brume qui s'éleve de la mer au fort de la gelée, & l'inaction où doivent se tenir les Indigènes des Plages boréales pendant leurs longues nuits & leurs longs hivers : tapis alors dans de chétives cabanes, si étroites qu'ils ne sauroient s'y promener, & si exactement calfeutrées que l'air intérieur ne peut se renouveller par aucun soupirail, ils respirent dans un brouillard infecte, qui en passant continuellement par leurs poulmons, altère la masse de leur sang. Il est très-surprenant que les Groenlandois, situés sous le 68me. degré, ne se servent pas contre les affections scorbutiques, du *Cochlearia*, l'unique herbe qui se plaise dans leur climat, & que la Providence semble avoir planté tout exprès sous leurs pieds, pour être le remède de leur mal endémique : ils usent dans ces cas du gramen marin, des racines du *Telephium* & de l'Angélique ; mais ils témoi-

gnent, en tout temps, une répugnance ſingulière à ſe nourrir d'herbages. (*)

Je n'entrerai dans aucun détail ſur la forme de leurs habits fourrés, de leurs veſtes d'inteſtins de poiſſons, de leurs dards, de leurs harpons : ces objets ont été décrits & deſſinés par des Voyageurs qui ne ſavoient deſſiner & décrire que de ſemblables minuties ; car il s'en faut de beaucoup que l'on nous ait donné de la phyſionomie de ces Nations des portraits gravés, auſſi vrais que le ſont les figures des Samoïèdes, dont on eſt redevable au crayon du célèbre Corneille de Bruin.

L'Hiſtorien de la Nouvelle France, qui fait un tableau ſi hideux & ſi extravagant des Eskimaux, qu'il connoiſſoit ſi ſuperficiellement, dit qu'ils ont la taille avantageuſe, les cheveux blonds, & qu'ils ſont les ſeuls d'entre les Américains qui aient de la barbe & le teint blanc ; ce qui me perſuade, ajoute-t-il, qu'ils tirent leur origine du Groenland. (**) Cet admirable Ecrivain ignoroit que les Groenlandois ſont eux-mêmes imberbes & baſanés.

Rien ne paroît, juſqu'à préſent, plus incertain que l'exiſtence de ces hommes barbus qu'on place dans le Labrador, & qu'on prétend être les grands Eſkimaux : tous ceux que le Miſſionnaire Danois rencontra en 1764, n'avoient point de poil au menton : ceux qui trafiquèrent avec les Anglois en 1747, étoient également imberbes. Comme ils rabattent

(*) *Cranz, Hiſt. von Groenland, T. I, pag.* 129.

(**) *Hiſtoire de la Nouvelle France, T. V, p.* 262. *Paris* 1744.

pendant l'été leurs cheveux dans le visage, pour se garantir de la piquure des moustiques, cela a pu tromper des Voyageurs inattentifs, qui en ont vu quelques-uns de loin. Si cependant l'on découvre réellement, entre les Américains à menton ras, des sauvages qui ont de la barbe, ils sont sans doute originaires de la Norvège ou de l'Islande, dont les habitants, pressés par cette inquiétude singulière qui agita toujours les Scandinaviens, ont jadis entrepris de longs voyages de mer; & par leur seul établissement au Groenland en 770, ils pourroient disputer à Christophe Colomb la gloire d'avoir découvert le Nouveau Monde. En pénétrant plus avant dans les ténèbres historiques répandues sur les monuments du Nord, que Thordmod-Torfaus, Adam de Breme, Lyscandre, Jonas Arngrim, & la Chronique de Sturlesen nous ont conservés, on croit entrevoir que ces Norvégiens navigateurs & conquérants ont, dans l'onzième siècle, touché aux Plages de l'Amérique septentrionale, vers le 49me. degré de latitude : ils y découvrirent, dit-on, des Provinces, qu'ils nommèrent le *Helleland*, le *Markland*, & le *Weinland*, (*) qu'on prend pour les Côtes de Terre-Neuve & du Labrador : si ces aventuriers laissèrent des Colonies dans ces Contrées, il est

---

(*) Mr. Mallet auroit dû prendre un ton moins affirmatif, en parlant de ces découvertes dans son *Introduction à l'Histoire du Danemarck* : il ne s'est pas apperçu qu'en voulant prouver ce qui est fort douteux, il s'est glissé dans son discours un anachronisme de plus de 100 ans. D'ailleurs où chercher aujourd'hui ce Pays à vignes où les Norvégiens aborderent, & où il croissoit, au rapport d'Adam de Breme, de très-bons raisins, *quod ibi vites sponte nascantur optimum vinum ferentes?* Le Botaniste Calm, qui a voyagé tout exprès

possible qu'il y existe encore aujourd'hui des Sauvages barbus, parce qu'ils sont d'extraction Européane, & aussi étrangers en Amérique que l'ont été les Maures en Espagne.

Les Groenlandois qui habitent aux environs du Stadthouk, disent aussi qu'en avançant dans leur Pays vers le Nord-Est, on trouve une Peuplade où les hommes ont de la barbe : ceux-ci tirent également leur origine d'une Colonie Islandoise fondée au huitieme siècle, & dont on n'a jamais pu avoir des nouvelles certaines, parce qu'elle a été en partie dissipée, & en partie éteinte par la peste de 1350. Les foibles restes de cet établissement, abandonnés à leur destin par le Danemarck, en proie à des malheurs plus grands, auront avec le temps perdu jusqu'à la mémoire de leur Métropole, & la nécessité les aura réduits à la vie sauvage. Tous les efforts que l'on a faits de nos jours, pour aborder à leurs Côtes, ont été infructueux, les glaces s'y étant tellement accumulées, que l'abordage est devenu impraticable aux moindres bâtiments ; de sorte que l'on ignore l'état actuel de tout le rivage oriental du Groenland, où il y a eu jadis une ville, un Evêché, & plus de cent bourgades.

Nous terminerons cet Article par une observation sur les Peuples Septentrionaux en général. Ceux qui

pour retrouver l'ancien *Weinland*, le place dans le Labrador, où il a découvert quelques pieds d'une vigne agreste, dont le fruit, toujours verd, rend un suc horriblement aigre : on dit que les Islandois en rapporterent quelques seps dans leur Isle, qui y moururent de froid. Il est certain que le penchant pour le vin a fait entreprendre plusieurs expéditions aux Septentrionaux, & qu'ils ont fait la guerre pour se mettre en possession des Pays à vignobles.

habitent l'extrémité de la Zone tempérée en-deçà du Cercle Polaire, ont pour la plupart la chevelure blonde, l'iris de l'œil bleu, le teint blanc, la complexion vigoureuse, la taille haute : ils sont hardis, courageux, guerriers & inquiets : un penchant secret les a toujours portés à s'expatrier, & à envahir le globe entier, qu'ils croient formé pour eux : on les a vus se déborder jusqu'en Afrique : toute l'Europe, & une grande partie de l'Asie sont peuplées par leurs descendants. Il n'y a pas de Nation parmi nous qui ne tire son origine du Nord, ou qui ne soit mêlée avec des races septentrionales.

Quand on parcourt aujourd'hui ces prétendues pépinières de l'espèce humaine, & ces Contrées d'où sont sortis ces grands essaims d'hommes, on est surpris de les trouver désertes : le Danemarck n'a que deux millions d'habitants, la Suède n'en a que deux millions & demi : (*) l'Empire de Russie, respectivement à son étendue, est une solitude. Cependant ces Etats n'ont jamais été ni plus défrichés, ni mieux policés qu'ils le sont de nos temps : la population y étoit-elle donc plus considérable, lorsque le sol n'y produisoit que des forêts au-lieu de moissons, lorsque l'on y ignoroit jusqu'au nom des Arts, & qu'on n'y

(*) Suivant le calcul de Tempelmann, la Suède, la Finlande & la Lapponie Suédoise contiennent 228000 milles en quarré, à 60 milles sur le degré : il dit que ce Pays, eu égard à cette surface, pourroit nourrir 45 millions d'hommes, si le froid, les glaces, les neiges, les lacs, les montagnes n'y mettoient d'invincibles obstacles à l'Agriculture. Le Baron de Flemming croit que malgré ces obstacles, la Suède pourroit pousser sa population à 20 millions d'habitants; mais il y a loin de la possibilité à l'effet.

connoissoit que la vie sauvage? Non sans doute, car cette assertion seroit à la fois absurde & contradictoire. L'on ne peut donc expliquer les anciennes émigrations des Septentrionaux, qu'en supposant que plusieurs petites Nations vagabondes qui occupoient une immense étendue de terrein, se soient tout-à-coup confédérées pour s'expatrier; de façon que le Pays restoit, après leur sortie, absolument vuide & dépeuplé pendant six à sept générations; aussi remarque-t-on que ces nuées d'émigrants du Nord, qui traînoient après eux leurs femmes, leurs enfants, & leurs bestiaux dont ils subsistoient pendant la route, n'ont paru que de temps en temps, comme des orages, & qu'il y a toujours eu de grands intervalles entre une irruption & une autre. Depuis cent & quarante ans, les Tartares ne se sont pas remués: on les prendroit pour les mortels les plus équitables & les plus pacifiques de l'univers; mais ce calme & cette tranquillité ne viennent que de la foiblesse de leur population épuisée par la dernière conquête de la Chine & de l'Asie, qui sera dorénavant d'autant plus exposée à leurs invasions, que l'Europe entiérement policée, & toujours en armes, leur oppose des barrières insurmontables.

Les Sauvages situés directement sous le Cercle Boréal, ou reculés au-delà, sont bien différents de ceux dont nous venons de parler; & cette différence est également sensible, soit qu'on considère leurs figures, soit qu'on fasse le parallèle de leurs mœurs & de leurs inclinations. Petits, basanés, foibles, dégénérés du genre-humain, ils paroissent constituer la race la plus chétive & la plus méprisable: on ne peut

comparer leur lâcheté & leur poltronnerie qu'à celle des naturels de la Zone torride. L'excès du froid & la chaleur extrême agissent donc à peu près de même sur les facultés & la constitution de l'homme, & ces causes, si contradictoires en apparence, produisent des effets qui se ressemblent. Les habitants des Terres Arctiques, au contraire des autres Septentrionaux, n'ont jamais été tentés de l'envie de s'expatrier : s'ils vouloient chercher vers le Sud un séjour moins effroyable, les Peuples vaillants & belliqueux, placés en deça du Cercle Polaire, les extermineroient sur leur passage, ou les repousseroient sans combattre; mais, heureusement pour eux, un singulier amour de la Patrie, qu'eux seuls peuvent aimer, les retient dans les limites que la Nature leur a marquées, & la modération de leurs desirs équivaut à toutes les richesses que les autres Nations possèdent, ou qu'elles osent souhaiter.

Tant que le climat restera le même à leur égard, on le verra persévérer dans l'abrutissement & la barbarie : s'ils se réunissoient en société, la faim les feroit périr; parce que l'agriculture qui nourrit les Villes, est impraticable dans leurs solitudes couvertes de neiges & de frimats.

Quant à leur population, elle n'a peut-être jamais été si foible, depuis *la Peste noire*, qu'elle l'est de nos jours, & leur nombre a constamment & rapidement décrû, depuis quarante ans que la petite-vérole a étendu ses ravages dans la Zone froide : leur commerce avec les Européans leur a porté un coup mortel, comme si c'étoit la destinée

de tous les Peuples ſauvages de s'éteindre, dès que des Nations policées viennent ſe mêler & s'établir parmi eux.

On a déja dit qu'en 1730 l'on comptoit, ſur toute la Côte occidentale du Groenland, trente-mille Indigènes; en 1746 il n'en reſtoit plus que dix-neuf mille; & à peine en compte-t-on encore maintenant ſept mille. Les Eskimaux, qui ont eu moins de communication avec nous, & qui ſe ſont moins reſſentis de la petite-vérole, ont maintenant leur nombre à peu près dans l'ancienne proportion, qui eſt de huit cents perſonnes, ou de deux cents familles, ſur une liſière de Côtes de cinquante lieues de France: car dans la profondeur des terres, on ne voit aucune habitation humaine. La pêche étant preſque l'unique reſſource de ces barbares, la diſette détruiroit bientôt ceux d'entr'eux qui prétendroient s'habituer & ſe cabaner fort avant dans le Continent, où ils errent ſeulement pendant quelques mois. Au temps que les harengs émigrent du Pole, & que tous les monſtrueux poiſſons du Nord ſe mettent en mouvement, ils les ſuivent en canots, & en font de groſſes proviſions, qu'ils amènent au rivage où ils ont envie d'hiverner; car ils changent preſque tous les ans de demeure, & ſont toujours chez eux: ils voyagent en pêchant & en chaſſant, & rien ne leur coûte moins que de conſtruire une miſérable hutte partout où la mauvaiſe ſaiſon les ſurprend. Leur terre n'eſt à perſonne; le gibier & le poiſſon ſont à tous: ils ignorent ce que c'eſt que la propriété, & la ſervitude qui en émane; & cet avantage vaut bien les

melons, les pistaches, les sorbets & les pilaux dont se nourrit l'esclave le plus titré de la Perse & de la Turquie.

SECTION II.

Des Patagons.

LES Savants de l'Europe se sont long-temps amusés avec les Géants de l'Amérique : ils ont parlé hardiment de la construction de leurs cerveaux, de la grosseur de leurs doigts, de la proportion de leurs pieds ; & personne d'entr'eux n'a jamais été certain de l'existence de leurs corps.

Si, pour faire connoître les Patagons, il a fallu rassembler les rapports & les dépositions de tous les Voyageurs qui ont abordé à leurs Côtes, on a eu la précaution de raccourcir, autant qu'il a été possible, ce tissu d'éternelles contradictions qui ont fait lutter la fable contre la vérité pendant deux siècles & demi. Si l'on avoit voulu se charger de discuter les moindres particularités, le loisir eût manqué, quand le courage eut suffi. D'ailleurs rien ne décèle plus, à mon avis, la stérilité d'un sujet que l'abondance des détails : aussi la prolixité & la diffusion sont-elles les communs défauts de toutes les relations de voyages : les vigoureux compilateurs qui les ont réunies en un corps, ont aigri le mal, & ont multiplié les volumes sans avoir écrit un Livre. Pour y démêler un fait intéressant, confondu & comme submergé

dans des circonſtances infiniment petites, on doit revoir mille pages vuides ou faſtidieuſes, qui impatientent & déſeſpèrent : on eſt dans le cas d'un Botaniſte qui, pour trouver une plante dont il veut connoître les caractères, eſt quelquefois contraint de parcourir des forêts, des landes, des rochers, des précipices, & d'herboriſer dans toute une Province avant que d'être ſatisfait.

La méthode des abrégés a également ſes inconvénients : en écartant les détails intermédiaires, en dépouillant les faits de leurs acceſſoires, elle reſſerre l'auteur dans un cercle ſi étroit, qu'il y eſt comme en captivité ; ſa narration en devient aride, & cette aridité eſt un vice eſſentiel, qu'on ne peut racheter que par l'intérêt qu'on ſuppoſe que le Lecteur prend aux matières, qu'on traite ſommairement pour ménager ſon temps : ſi entre ces deux écueils il y avoit une route, il ne faudroit pas balancer à la ſuivre.

La patrie des Patagons eſt proprement cette Plage qui s'étend depuis la rivière des Sardines juſqu'à la bouque orientale du détroit de Magellan, & qu'on nomme dans les Cartes *la Côte déſerte des Patagons* ; parce que c'eſt un Pays déſolé & preſqu'inhabitable, où les Européans n'ont aucun établiſſement, & où ils n'en auront vraiſemblablement jamais. Le ſol y eſt nud, pâle, mêlé de ſable, de gravier, de nitre, de talc, & de coquillages foſſiles : toutes ces matières hétérogènes, confuſément entaſſées par les vagues de la mer, ne forment que des collines en pic, dont des dépouilles marines tapiſſent le ſommet, & des vallées

irrégulières où aucun arbre ne végète : on n'y voit que des buissons rampants, quelques touffes d'herbes effilées, & peu de plantes alimentaires : l'eau douce y manque presqu'entiérement, au moins n'y a-t-on découvert que très-peu de bonnes sources; celle qu'on puise dans les fondrières, est saumache & impregnée de salpêtre qui s'attache au penchant des Dunes sous la forme du verglas, & que les pluies délaient & entraînent dans les bas-fonds.

Ce Pays, quoique situé au centre de la Zone tempérée australe, éprouve de longs hivers : la terre y est cachée alors sous des tas de neiges, & le ciel voilé par des nuages noirs & affreux : les vents y dominent avec tant de véhémence, qu'il n'y a point de parage dans l'Océan plus redouté des Navigateurs.

C'est sur ce rivage enchanté que les premiers Espagnols crurent voir une race d'hommes gigantesques : d'autres Voyageurs, qui n'ont pu rencontrer ces énormes mortels à la Côte déserte, assurent qu'ils habitent sur les bords intérieurs du Détroit de Magellan, où la nature du terrein est, à la vérité, plus féconde, le gibier plus multiplié, & le règne végétal plus riche : une troisième opinion place les prétendus Géants à la Côte occidentale du Nouveau Monde, depuis l'Isle de Chiloë jusqu'au Cap Victoire : une quatrième opinion les relègue dans la Terre Del Fuego, qu'on devroit plutôt nommer un amas de différents bancs de sable, voituré par les flots contre la pointe de quelques volcans que les mouvements intestins du globe y ont allumés.

Il est très-probable que les Sauvages de ces Contrées ne constituent plus une Nation originelle ou indigène; mais qu'ils se sont confondus avec d'autres Peuplades de La Plata & du Chyli, qui pour se soustraire à l'insupportable joug des Espagnols, auront cherché un réfuge dans les solitudes qui bornent l'Amérique au Sud. Ces mélanges & ces émigrations ont commencé vraisemblablement vers la fin du dix-septième siècle; car Mrs. Wood & Narborough, qui décrivirent les Terres Magellaniques avec toute l'exactitude possible en 1670; n'y apperçurent encore qu'une seule & même espèce d'hommes, exactement semblables par les linéaments de la physionomie & les mœurs farouches.

Leur taille égale celle des Européans; & je ne sais pourquoi un Géographe s'est tant étonné de ce que les Patagons n'étoient ni aussi petits, ni aussi rabougris que les habitants des Terres Polaires Arctiques: c'est qu'ils n'essuient point un degré de froid comparable à celui qui concentre l'organisation des Eskimaux & des Groenlandois. Du reste, ils n'ont ni barbe ni poil sur tout le corps: leur chevelure, d'ailleurs très-noire, est beaucoup plus rude sur le front jusqu'à l'occiput, qu'ils ont tous applati; cette difformité vient de la structure grossière de leurs berceaux, que la mère, toujours en voyage ou en course, emporte sur ses épaules; ce qui fait beaucoup souffrir la tête de l'enfant cahoté sur une mauvaise planche.

Ces Sauvages ont la poitrine large, les doigts courts, les oreilles petites, les dents bien serrées: en parlant ils glouffent & râlent du gosier; la voix des

femmes est plus douce ou moins muque : elles ont aussi plus de corpoance, le visage plus plein, & la taille plus petite. Les uns & les autres se peignent la face avec de la sanguine ou de l'ocre détrempée dans de la terre glaise, & s'appliquent sur tous les membres une couche de graisse & de couleur ; mais les Navigateurs qui ont communiqué avec eux, leur ont reconnu un goût décidé pour le rouge, goût d'autant plus singulier qu'on le retrouve chez les Iroquois, les Lappons, les Samoïèdes, les Tunguses, & les Tartares indépendants.

Ce qui prouve que le climat de la Magellanique n'est ni si âpre, ni si rigoureux que celui de la Terre de Labrador, c'est que les Eskimaux se tiennent, pendant toute l'année, enveloppés depuis les pieds jusqu'à la tête dans des fourrures : les Patagons, au contraire, n'ont que des manteaux qui leur recouvrent les épaules, & des chaussons de dépouilles de vigognes & de peaux de loutres faufilées. Quand ils sont en action, ils se mettent tout nuds, sans qu'ils paroissent trembler de froid.

La misère de leur vie ambulante par des Pays stériles effraie l'imagination : ils ont très-souvent à combattre, comme tous les Peuples chasseurs, contre la faim & la disette. Quand le gibier leur manque, ils pêchent, avec des filets de boyaux, des moules, des oursins, des crabes, des buccins, des huitres, & vivent de coquillages.

Ils ne connoissoient anciennement d'autres animaux domestiques que les chiens muets, qui existoient dans toute l'étendue de l'Amérique, au temps de la découverte : aujourd'hui ils se servent aussi de chevaux

que les Chiliens, réfugiés parmi eux, leur ont sans doute appris à dompter. Ces chevaux sont de race Européane : transplantés au Nouveau Monde, & lâchés dans les forêts du côté de Buénos-Ayrés, ils ont éprouvé, comme la plupart de nos quadrupèdes, une dégénération sensible, sont devenus moins puissants, plus petits, & très-peu propres à porter des géants, qui ne bougeroient jamais de leur place, s'ils vouloient se faire transporter sur de pareilles montures, quoi qu'en dise le Commodor Biron, qui paroît avoir oublié qu'il écrivoit dans le dix-huitième siècle.

Le caractère moral des Patagons n'a rien qui les distingue du reste des Indiens occidentaux. Malgré leur foiblesse & leur lâcheté, ils s'irritent, ainsi que les animaux, contre quiconque les offense, & se laissent captiver par les caresses & les procédés généreux : on les a trouvés féroces ou traitables, suivant qu'on a bien ou mal agi à leur égard. La cruauté des premiers Espagnols est la grande époque dont ils ne perdront la mémoire en aucun âge : quand ils se sont vus en nombre contre quelques Européans égarés qui leur paroissoient être Espagnols, ils les ont assaillis à coups de traits : quand leur faim a été dévorante, ils n'ont pas fait difficulté de les manger. Ceux qui viennent de mille lieues loin pour envahir leur terre natale & la liberté qu'ils tiennent du Ciel, ne sont, disent-ils, ni leurs frères, ni leurs semblables, & voilà pourquoi ils les mangent, selon le droit des gens adopté parmi eux.

Leurs mœurs & leur condition s'adoucissent à mesure que l'on avance vers le 47me. degré, en tirant

fur Buénos-Ayrès: là ils compofent des hordes plus nombreufes, où l'on croit entrevoir quelque apparence de fubordination. En 1741, le *Pacha-Choui*, ou le Chef d'une de ces troupes, demanda aux Officiers Anglais du *Wager*, s'il étoit vrai qu'il y avoit en Europe des Nations entières de Géants, comme quelques prifonniers Efpagnols le lui avoient apparemment fait accroire. (*) Les Anglais confirmèrent ce Cacique dans fon erreur, en lui affurant que nos climats favorifoient beaucoup la propagation des plus monftrueux Géants qu'on eût jamais vus fous le foleil. N'eft-il pas furprenant que les Patagons fe trompent à l'égard des Européans, comme ceux-ci fe font trompés à l'égard des Patagons, à qui l'on a donné une taille élevée de dix pieds, mefure d'Efpagne, qui n'a pas toujours été la mefure du bon fens ?

Si ces barbares avoient une Religion, elle feroit affurément abfurde; mais jufqu'à préfent on n'a remarqué parmi eux aucun veftige de culte. Les cris & les hurlements qu'ils jettent à la pleine lune, ne font pas des actes religieux, puifque Mr. l'Abbé de la Caille a affifté à de femblables cérémonies chez les Hottentots, qu'il affure être dépourvus de toute idée fur l'exiftence d'un Etre fuprême. Je crois bien que des Sauvages qui n'ont d'autre moyen pour calculer le temps, que l'obfervation des phafes de la lune, peuvent infenfiblement s'accoutumer à faire quelques fignaux au renouvellement de l'illumination, pour s'avertir les uns les autres de la faifon propre à chaffer, ou à pêcher de

(*) *Voyage à la mer du Sud, fait par quelques Officiers, commandants le vaiffeau le Wager*, p. 127, in-4to. Lyon 1756.

certains animaux de passage, sans avoir la moindre envie de faire des oraisons. Ceux-ci d'ailleurs sont trop pauvres pour avoir des Prêtres : on ne gagneroit ni à les tromper, ni à les instruire. Aussi n'ont-ils jamais été visités par ces aventuriers qu'on nomme des Missionnaires, & qui préfèrent, comme tout le monde sait, les perles de la Californie, & l'or du Paraguai, aux sables Magellaniques, & au salut de leurs misérables habitants. Quelques Auteurs disent qu'ils craignent si fort les spectres, qu'ils n'osent marcher seuls dans les ténèbres, & qu'à force d'avoir toujours peur des fantômes, ils sont parvenus à en voir par-tout où leur imagination frappée les accompagne : les vapeurs & les feux-follets qui s'échappent de leur terre composée de substances sulfureuses, salines, métalliques, ont peut-être donné lieu à ces fréquentes apparitions qui les font évanouir : ils ne sont pas les seuls d'entre les Américains, où l'on ait observé cette terreur panique : les esprits nocturnes étoient un véritable fléau pour la plupart des Sauvages du Nouveau Monde ; parce que l'homme est peureux à porportion qu'il est ignorant & abruti : les Météores, les Eclipses, les Comètes le consternent, & les exhalaisons lumineuses qui paroissent pendant la nuit, sont pour lui de redoutables farfadets.

Après cet exposé, qui suffit pour donner une notion des Peuples Magellaniques ; examinons, selon l'ordre des temps, les témoignages des Voyageurs qui ont nié ou affirmé l'existence des Géants Américains.

Le premier équipage qui répandit ce faux bruit en Europe, fut celui du vaisseau *la Victoire*, arrivé au Détroit

Détroit de Magellan ou de Magalians en 1519. L'Italien Pigafetta, qui, sans fonction & sans caractère, avoit fait la course sur ce navire, donna à son retour les plus grands détails sur les prétendus Titans de ces Contrées : il dit que son Général les nomma *Patagons*, parce qu'ayant chaussé des peaux de bêtes, en forme de bas & de pantoufles, leurs pieds ressembloient à des pattes d'animaux : il dit que ce fut principalement au *Port St. Julien* qu'on vit ces hommes extraordinaires, exhaussés de huit pieds. Une conspiration tramée contre Magellan ne lui permit pas, dans cet instant, de se saisir de quelques Patagons, comme il en avoit envie ; mais après avoir fait pendre l'Evêque de Burga, (*) auteur du trouble, après avoir fait décapiter l'Aumônier du Vaisseau, & écarteler Gaspar Quesado, il calma l'équipage mutiné, & ordonna à ses soldats d'aller prendre quelques Géants du Pays : on en amena deux enchaînés à bord, dont le premier mourut au bout de quelques jours, parce qu'il s'obstina à ne vouloir prendre aucune nourriture : le second vécut jusqu'à son arrivée à la mer du Sud, où le scorbut le tua. Les Espagnols, qui n'avoient eu aucun droit d'enlever & de martyriser ce malheureux, n'oublièrent pas de le baptiser, par un zèle de Religion très-remarquable parmi des gens qui avoient pendu un Evêque, & massacré leur Confesseur.

(*) Cet Evêque de Burga, pendu en Amérique, s'étoit embarqué sur le vaisseau de Magellan pour avoir part au butin qu'on alloit faire dans les Isles Philippines. Arrivé au Port St. Julien, il fit soulever l'équipage contre Magellan, dans la vue de favoriser un de ses parents, qu'il vouloit faire Chef d'Escadre, comme il avoit fait des Prêtres dans son Diocèse : il fut très-justement châtié.

Tel est à peu près en substance le rapport de Pigafetta ; car ce qu'il ajoute des démons qui assistent réguliérement à la mort des Patagons, pour ravir leur ame ; ce qu'il dit de leur prodigieux gosier, où ils s'enfoncent une flèche de la longueur d'une demi-coudée, & d'où ils vomissent une bile verte, mêlée de sang, est trop puérilement imaginé pour que l'on soumette de pareils détails à l'examen d'un Lecteur raisonnable. Pourquoi le vaisseau *la Victoire* n'apporta-t-il en Espagne aucune dépouille de ces deux Sauvages monstrueux expirés à son bord ? Pourquoi ne ramena-t-il point leurs os, leur crâne, enfin tout un squelette ? Il ne faut pas croire qu'il en fut empêché par la superstition des matelots Espagnols, qui refusent, dit-on, de manœuvrer sur les bâtiments où il y a des cadavres humains ; puisque l'on sait que le corps de Christophe Colomb fut après sa mort embarqué à Cadix, & conduit à St. Domingue sur un navire servi par des mariniers Espagnols.

Si l'on lit en entier la Relation de ce Pigafetta dont il est ici question, on se convaincra que l'on ne sauroit être ni plus crédule, ni moins éclairé que l'a été cet Ultramontain ; & que ce seroit faire tort à ses propres lumières, que d'accorder la moindre confiance à des fables si grossières.

Quiros, qui navigea aux Terres Magellaniques en 1524, par ordre & aux fraix de Carjaval, Evêque de Plaisance, n'y vit point de Géants ; mais en revanche il essuya des tempêtes, des malheurs horribles, & amena, dans les caisses de son navire, les premiers rats qu'on eût vus au Pérou, où ces animaux, qui

semblent suivre l'homme, firent dans la suite d'incroyables ravages; & ce fut l'unique fruit que Carjaval retira de sa coûteuse entreprise.

Depuis l'an 1525 jusqu'en 1540, les Espagnols firent, sous la conduite de Garcie de Loaise, de Camargo, & d'Alcazova, trois voyages fameux aux Côtes des Patagons, & n'y trouvèrent point cette race colossale décrite par Pigafetta. Un vaisseau de Camargo, contraint d'hiverner dans le Détroit de Magellan, au Port de Las-Zorras, laissa à l'équipage assez de loisir pour se procurer des connoissances & des éclaircissements sur l'intérieur du Pays; mais il ne put, malgré ses recherches, découvrir le moindre vestige d'un Peuple extraordinaire.

Le Routier original de la navigation de l'Amiral Drake, écrit en Anglais, (*) nous apprend que cet intrépide marin, qui le premier de sa Nation fit le tour du globe, & qui finit enfin par être mangé tout vivant par les crabes, arriva aux Terres Magellaniques en 1577, & qu'il y communiqua avec les Indigènes, en qui il ne vit que des hommes d'une taille commune.

Le Capitaine Winter, qui commandoit un vaisseau de l'escadre de Drake, a publié un Journal particulier de cette course, où il s'exprime en ces termes. " Le 22

(*) *The famous Voyage of Sir Francis Drake into the South-sea, and there hence about whole globe of the earth.*

Ce Navigateur étant descendu dans l'Isle des Crabes en Amérique, il y fut à l'instant environné par ces animaux: quoiqu'il fût armé, quoiqu'il fît une longue résistance, il dut succomber. Ces monstrueux crustacés, les plus grands qu'on connoisse dans le monde, lui coupèrent les jambes, les bras & la tête avec leurs serres, & rongèrent son cadavre jusqu'aux os.

„ de Juin 1578, nous eûmes, dit-il, un démêlé fort vif „ avec les Patagons, qui tuèrent un de nos Matelots, „ & un de nos Officiers nommé Mr. Gunner. Ces „ Sauvages ne sont pas de si grande taille que les Es- „ pagnols le disent ; il y a des Anglais plus grands que „ le plus haut d'entr'eux : les Espagnols ont sans doute „ abusé des termes dans leurs relations, n'imaginant pas „ que nous viendrions sitôt ici pour les convaincre „ de mensonge.

Ce ne fut pas là le seul fruit que cet Officier retira de son voyage ; il rapporta encore en Europe l'écorce aromatique, dépouillée d'un arbre fort commun dans l'intérieur du Détroit de Magellan, & que l'on a nommé depuis le *Cannellier de Winter*, dont il paroît qu'on n'a pas tiré parti ; c'est une excellente épice, qui sans avoir le feu de la cannelle de Ceylan, en possède tous les autres qualités. (*)

Qui n'auroit cru qu'après le retour de cinq voyageurs, dont aucun n'avoit retrouvé les Géants de Pigafetta, cette fable ne se feroit évanouïe d'elle-même? Mais, tout au contraire, un Corsaire Espagnol, nommé Sarmiento, qui croisa en 1579 à la pointe méridionale de l'Amérique, y rencontra, au rapport de son Historien Argensola, des Sauvages hauts de douze pieds. Il faut remarquer qu'aucune relation n'a jamais depuis porté la taille des Patagons à une mesure si folle & si excessive : aussi convient-on généralement qu'Argen-

(*) Quelques Botanistes définissent ce cannelier *Periclymenum arborescens, erectum, foliis laurinis, cortice acri, aromatico.* On tire de cet arbre l'*écorce sans pareille* & la *gomme aloucbi* ; mais on en fait peu d'usage.

fola étoit un Ecrivain romanefque, & l'héroïque Sarmiento un vifionnaire qui crut voir, dans les dunes & les fables de la Terre Del-Fuego, des Châteaux, des Palais, & des édifices d'ordre Corinthien, & qui finit par faire le ridicule établiffement de Philippeville.

Il perfuada au Roi d'Efpagne de bâtir, entre les rochers du Détroit Magellanique, une Ville & une Citadelle, fous prétexte que les batteries des remparts interdiroient aux vaiffeaux ennemis le paffage à la mer du Sud : ce projet contenoit plus d'une abfurdité palpable, & on peut en inférer que Sarmiento doit avoir été l'homme de fon temps le plus ignorant en Géographie ; puifqu'il ne comprenoit pas qu'on pouvoit venir dans la Mer pacifique par deux chemins différents, fans embouquer le canal de Magellan, où aucun vaiffeau ne paffe plus de nos jours. Cependant Philippe II, ne dépenfa pas moins de quatre millions de piaftres pour fonder cette Ville, dont le deftin fut déplorable : elle ne fubfifta que trois ans, & éprouva dans ce court efpace tous les défaftres qui peuvent fe réunir en un fiècle. La flotte deftinée à fa fondation partit d'Efpagne avec quatre mille hommes d'embarquement : une tempête en noya trois mille : les Anglais en enlevèrent cinq cents : le refte découragé arriva à fa deftination fans vivres, & eut à peine affez de forces pour jetter les fondements de cette malheureufe Bourgade : les graines d'Europe qu'on fema dans une faifon contraire, dans une terre fauvage, ne germèrent point : la famine augmenta : les Efpagnols fans reffource, voulurent fe difperfer dans le Pays pour y vivre de chaffe ; mais les Patagons, qu'ils

avoient indignement traités à leur arrivée, ſaiſirent cette occaſion pour ſe venger; ils défirent les Colons faméliques en détail, & mangèrent les moins malades & les moins maigres. Sarmiento, en allant implorer du ſecours pour ſon établiſſement, fut fait priſonnier par le célèbre Raleig, qui avoit fait de ſon côté la recherche de *l'El-Dorado*, & qu'on décapita enſuite à Londres, pour avoir le premier appris aux Anglais à fumer du tabac; au moins les Juges alléguèrent-ils ce prétexte, pour immoler un grand homme, qu'ils avoient le malheur de haïr : s'il eſt vrai que l'Angleterre gagne aujourd'hui 20 millions par an ſur cette plante Américaine, il eſt ſurprenant que Raleig n'ait pas encore une ſtatue.

Le Chevalier Pretty, qui accompagna en 1586 Thomas Candish dans ſa navigation aux Terres des Patagons, en a donné une Relation très-bien écrite : il y dit que l'on ne vit rien, dans ce Pays de déſolation, qui reſſemblât le moins du monde à un Géant; mais il aſſure que les Sauvages de cette Côte lui avoient paru féroces, brutaux; & on les ſoupçonne, ajoute-t-il, d'avoir mangé pluſieurs Eſpagnols, délaiſſés à Philippeville par l'inconſidéré Sarmiento.

En 1592, l'infatigable Candish retourna une ſeconde fois au Détroit de Magellan : cette expédition a été décrite par deux Auteurs différents; par Jane, Secrétaire du Contre-Amiral, qui ne parle point de Géants; & par Knivet, qui prétend avoir rencontré, au *Port déſiré*, des Patagons dont la taille équivaloit à 16 palmes; il meſura deux cadavres nouvellement enterrés ſur le rivage, & les trouva de 14 empans de

long : il obſerva un autre Patagon, pris au *Port St. Julien*, qui lui parut élevé de 13 palmes. Quant aux Sauvages des deux bords du Détroit Magellanique, ils ſont, dit-il, ſi vilains, ſi chétifs, ſi petits, qu'ils n'ont pas cinq empans de taille.

Knivet, après avoir placé des Pygmées ſans proportion à côté d'une Nation coloſſale, abandonna le Service de la Grande-Bretagne, & entra dans celui du Portugal, où il craignit trop les *Auto-da-fé* pour ne pas favoriſer l'opinion adoptée ſur l'exiſtence des Géants. Le ton emphatique, une paſſion décidée pour le merveilleux, & les contradictions les moins ménagées caractériſent tellement la relation de ce transfuge, qu'il eſt impoſſible qu'elle puiſſe faire impreſſion, même ſur des Lecteurs crédules.

Un Gentilhomme Anglais du Comté de Devon, nommé Chidley, entreprit, en 1590, à ſes propres fraix, l'équippement de trois navires, avec leſquels il cingla vers l'extrémité auſtrale de l'Amérique. Un ſeul de ſes bâtiments territ aux Côtes Magellaniques, où il ne trouva que des barbares d'une taille ordinaire, qui ayant pris Chidley pour un Pirate Eſpagnol, s'attroupèrent ſur le rivage, & aſſommèrent ſept de ſes gens qui vouloiont débarquer. Le reſte de l'équipage, effrayé par les inclinations féroces des Habitants de cette Plage, & par le mauvais temps qu'on y eſſuya, retourna en Europe ſur un navire dégarni de vivres, rempli de malades, & qui alla s'entr'ouvrir contre un rocher ſur les parages de la Bretagne.

Richard Hawkins, qui fit route pour le Détroit de Magellan en 1593, a compoſé lui-même une Rela-

tion confuse & traînante de ses aventures & de ses malheurs : il dit qu'étant arrivé au *Port St. Julien*, il s'y présenta un nombre d'Américains de si grande taille, que plusieurs Voyageurs les ont qualifiés de Géants ; façon de parler extrêmement vague, puisqu'il n'est pas si difficile de décider si un homme a cinq pieds de haut, ou s'il en a dix, lorsqu'on est à portée de le mesurer. Pour prouver au reste quel fond on peut faire sur le témoignage de Hawkins, il suffit d'ajouter qu'il s'étoit entêté d'un systême fort singulier : il soutenoit qu'une Colonie Anglaise avoit, au douzième siècle, peuplé tout le Continent de l'Amérique, & que c'étoit à elle qu'on devoit l'obligation d'y retrouver des Géants, puisqu'ils descendoient en droite ligne d'*Owen-Guineth*, Prince de North-Galles, dont les enfants s'embarquèrent un jour, sans qu'on ait jamais pû avoir de leurs nouvelles ; donc, conclut Hawkins, ces enfants allèrent en Amérique. Quelques Savants de la Grande-Bretagne n'ont pas manqué d'accueillir cette fable, & de l'appuyer dans des *Dissertations Philologiques*, où ils démontrent que la Langue Cimraëque du Pays de Galles, qui est un dialecte du Celtique, entre pour beaucoup dans la composition des langages Américains.

Les Marins Hollandois, Simon de Cordes & Sebald de Wert, firent en 1598 le voyage de la Magellanique : un Allemand, qui se trouva sur l'escadre, je ne sais comment, en publia un Journal très-mal raisonné ; il raconte que le Vice-Amiral fit à la *Baie-Verte* rencontre de quelques canots navigés par des Sauvages de dix à onze pieds de haut : on en tua sur

le champ quelques-uns à coups de mousquets; & les autres gagnèrent le rivage, où ils arrachèrent de gros arbres pour en faire un retranchement, derrière lequel ils se cachèrent, & où l'Auteur auroit dû se cacher aussi de honte d'avoir écrit des fables si insipides. Cependant de Wert emmena en Hollande une petite fille Patagonne, qui a vécu quelques années à Amsterdam : la mère à qui on arracha cette enfant, étoit de petite taille, & l'enfant lui-même n'a jamais atteint quatre pieds & demi, après avoir achevé sa croissance. Ainsi les faits déposent contre le récit du Germain Jantzsoon.

Trois semaines après le départ de Sebald de Wert pour l'Amérique Australe, les Provinces-Unies y envoyèrent une seconde flotte, aux ordres du fameux Olivier du Nord, le Magellan de la Hollande.

La relation de ce voyage a été écrite par un anonyme, peut-être bon Pilote, mais mauvais Logicien : il assure que quelques gens de l'équipage apperçurent au *Port Désiré*, des Patagons de grande stature, qui tuèrent trois Matelots débarqués : les Hollandais, revenus de la frayeur que cette brusque réception leur avoit inspirée, poursuivirent leurs ennemis à l'Isle Nassau ; & pour trois de leurs Matelots ils tuèrent vingt-trois Patagons, dont les cadavres, lorsqu'on les examina, n'avoient rien de gigantesque, & n'excédoient pas la taille ordinaire de l'homme. En pénétrant plus avant dans la caverne où ces Sauvages avoient voulu se réfugier, on y découvrit six enfants, deux filles & quatre garçons, qu'on mena à bord, où l'on jugea, par la proportion de leurs membres, qu'ils

n'atteindroient jamais à la hauteur de cinq pieds. Un de ces enfants, dit le Relateur, ayant appris la Langue Hollandaiſe en trois jours, ſe mit à faire des contes à l'équipage pour le déſennuyer : il rapporta, entr'autres choſes, que dans un Pays nommé *Coin* il exiſtoit une engeance de Géants nommés *Tiremenen*, hauts d'onze pieds. Ceux qui étudieront la Géographie dans le judicieux Dictionnaire de la Martinière, y verront que rien n'eſt plus réel que ce Pays de *Coin* & ces Géants *Tiremenen*; mais ceux qui réfléchiront, s'appercevront combien il eſt ridicule de ſuppoſer qu'un enfant ſauvage puiſſe dans un inſtant apprendre le Hollandais, & être à la fois un excellent Géographe, ſur l'autorité duquel on atteſte des faits qui contrediſent la nature autant qu'elle nous eſt connue.

Spilberg partit pour les Terres Magellaniques en 1614 : Corneille de Maye, qui a rédigé le Routier de cette navigation, crut diſtinguer de loin ſur les collines de la Terre Del-Fuego un ſeul homme coloſſal, occupé à ſauter d'une hauteur à l'autre avec une adreſſe inimitable. Le navire ayant enſuite touché à l'Iſle *Pinguin*, on y découvrit deux ſépultures, qu'on fouilla avidement, dans l'eſpérance d'en tirer les oſſements d'un Géant; mais les Hollandais ne furent pas médiocrement ſurpris de n'y voir que le corps d'un Patagon de la taille ordinaire d'un Européan, emmaillotté dans des peaux de Pinguins : l'étonnement augmenta, lorſqu'on ſortit le ſecond ſquelette, qui n'avoit que deux pieds & demi de long. On peut donc accuſer Corneille de Maye d'avoir eu une illuſion optique, en

regardant les collines de la Terre Del-Fuego : il aura pris la pointe d'un rocher, ou le tronc d'un arbre, pour un homme, faute de s'être muni de bonnes lunettes.

Les Argonautes le Maire & Schouten, dont les noms ne sont pas si sonores que ceux de Hylus & de Jason, découvrirent, en 1615, un nouveau passage pour entrer dans la mer du Sud, & doublèrent l'affreux Cap Hoorn au 56me. degré de latitude méridionale. Le Commis de leur vaisseau, qui publia le Journal de cette course mémorable, nous apprend que l'équipage n'eut pas le bonheur de voir un seul Géant sur les Côtes Magellaniques ; mais qu'en creusant vis-à-vis *l'Isle du Roi*, on déterra quelques ossements, qui firent conjecturer que les habitants devoient avoir au moins onze pieds de haut.

Après la publication de ce Journal, le vieux le Maire & Schouten eurent occasion de se brouiller, & s'accusèrent mutuellement d'avoir fait insérer, dans la relation de leur Commis Aris, des faits absolument controuvés : s'ils ne dirent rien de ces prétendus ossements exhumés par le travers de *l'Isle du Roi*, c'est qu'ils eurent des mensonges si importants à se reprocher, qu'ils oublièrent celui-là comme une minutie.

Il y a des hommes à qui il est plus facile de voyager au bout du Monde que de dire la vérité ; & avec les meilleures intentions il est difficile d'écrire un bon voyage.

Garcie de Nodal, envoyé par la Cour d'Espagne en 1618, avec deux caravelles, pour apprendre la route du nouveau Détroit trouvé par le Maire deux ans au-

paravant, fit inutilement la recherche d'un Peuple prodigieux sur les Plages Magellaniques; mais le Pilote de son second navire rapporta qu'il avoit communiqué avec des Sauvages d'une taille immense, sans nommer la Côte où il les avoit rencontrés; omission qui peut donner une idée de la négligence avec laquelle on a composé le Journal de cette flottille Espagnole.

L'Amiral Hollandois Jacques l'Hermite, qui partit en 1623 de Rotterdam avec une escadre d'onze vaisseaux, destinée à faire la conquête du Pérou, donna ordre au Capitaine Decker de composer l'Histoire de cette expédition, dont cet Officier s'acquitta avec beaucoup d'intelligence : on trouve dans son Ouvrage de très-grands détails sur les habitants de l'extrémité de l'Amérique, qui sont, dit-il, d'une complexion assez vigoureuse, & d'une taille qui égale celle des Européans.

Jamais les Côtes des Patagons n'ont été décrites plus exactement que par Mrs. Wood & Narborough: ces Anglais ont examiné ce Pays plutôt en Philosophes & en Naturalistes qu'en Navigateurs curieux, & ont possédé à la fois l'art difficile de faire des observations intéressantes, & le talent, plus difficile encore, de peindre naïvement les objets qu'ils avoient observés. Partis par ordre de la Cour de Londres en 1670, ils employèrent beaucoup de soin à reconnoître la pointe méridionale du nouveau Continent, où ils entrèrent en liaison avec les indigènes, qu'ils nous représentent tels qu'on les a vus décrits dans l'introduction de ce Chapitre.

Les Français, qui ont de tout temps laissé faire

aux autres Nations les fraix des grandes découvertes, attendirent la fin du dix-septième siècle pour naviger aux Terres Magellaniques. Mrs. de Gennes & Beauchene-Gouin entrèrent successivement au Détroit de Magellan en 1696 & en 1699 : les deux Historiens de leurs escadres s'accordent sur la posture des Patagons.

„ Ce sont, disent-ils, des Sauvages de taille ordinaire, qui se peignent le visage de rouge, & se barbouillent tout le corps. Quelque froid qu'il fasse, ils sont toujours nuds, à l'exception des épaules, qu'ils couvrent de manteaux fourrés : ils vivent sans religion, sans aucun souci, sans demeure assurée ; leurs cases consistent seulement en un demi-cercle de branchages, qu'ils plantent & entrelacent pour se mettre à l'abri du vent. Ce sont là ces Patagons que quelques Auteurs nous disent avoir dix pieds de haut, & dont ils font tant d'exagérations, jusqu'à leur faire avaler des seaux de vin. Ils nous parurent fort sobres, & le plus haut d'entr'eux n'avoit pas six pieds.

Pour donner le moins d'étendue possible à cet article, on a supprimé le rapport des Voyageurs qui ont côtoyé le rivage des Patagons sans y relâcher. Tel est, par exemple, le Capitaine Roggers qui para le Cap Hoorn en 1709, & délivra de l'Isle de Juan Fernandez un Solitaire dont les aventures méritent sans doute que l'on en dise un mot. C'étoit un Ecossois, nommé Alexandre Selkirk, né à Largo, dans la Province de Fife, qui avoit vécu seul, pendant quatre ans quatre mois, dans l'Isle inhabitée de Fernandez, où le barbare Capitaine Stradling l'avoit délaissé avec

ses habits, son lit, un fusil, une livre de poudre, des balles, du tabac; une hache, un couteau, un chaudron, une Bible, quelques volumes qui traitoient de matières de Religion, ses instruments & ses Livres de marine. Durant les huit premiers mois la mélancolie accabla ce malheureux au point qu'il médita de se détruire : il eut beaucoup de peine à soutenir son ame abattue contre l'horreur d'une si épouvantable solitude. Quand sa provision de poudre fut consommée, il s'exerça à la course pour prendre des chevres, & s'étoit rendu si agile qu'il courroit par les rochers avec une vitesse incroyable.

La sollicitude & le soin de sa subsistance avoient tellement occupé son esprit, que toutes ses idées morales s'étoient effacées : aussi sauvage que les animaux, & peut-être davantage, il avoit presqu'entiérement oublié le secret d'articuler des sons intelligibles : & son libérateur Roggers observa avec étonnement, qu'il ne prononçoit plus que les dernières syllables des mots; d'où l'on peut inférer que s'il n'eut eu des Livres, ou si son exil eût duré encore deux ou trois ans, il seroit parvenu au point de ne plus parler du tout. L'homme n'est donc rien par lui-même; il doit ce qu'il est à la société : le plus grand Métaphysicien, le plus grand Philosophe, abandonné pendant dix ans dans l'Isle de Fernandez, en reviendroit abruti, muet, imbécille, & ne connoitroit rien dans la nature entière. On peut assurer qu'il essuyeroit exactement les mêmes changements qu'avoit éprouvé Selkirk, qui fut infortuné dans son désert aussi long-temps qu'il conserva la faculté de faire des réflexions; mais lorsque distrait

par les besoins physiques, il cessa de réfléchir sur son état, le poids de l'existence l'accabla beaucoup moins. L'histoire réelle de ce Solitaire a fourni le sujet du Roman de Robinson Crusoë, composé par Daniel de Foë, qui auroit pu tirer d'un fonds si riche une production plus achevée.

Mr. Frésier, originaire de Savoie, & Directeur des fortifications de la Bretagne, s'embarqua pour le Chili en 1711, sur un vaisseau commandé par Duchene-Battas : cinq ans après son retour en France il publia la relation de ce voyage. Il est le premier qui ait changé & transporté la patrie des Patagons, pour des raisons que j'ignore, de la Côte orientale de l'Amérique à la Côte d'Occident : il veut qu'ils habitent dans les Terres entre l'Isle de Chiloé & l'embouchure du Détroit, où il ne vit, à la vérité, aucune trace de Géants; mais un Gouverneur Espagnol & deux Matelots Français lui dirent qu'on en trouvoit un grand nombre, qu'on avoit souvent eu à faire avec eux, & qu'ils étoient élevés de neuf pieds. Il est surprenant que Mr. Frésier se soit laissé persuader par de tels témoins, qui ont voulu ou se jouer de sa crédulité, ou qui avoient été dupes de la leur. Il auroit dû savoir que s'il y avoit des Peuples monstrueux au Sud de l'Amérique, leur existence auroit été démontrée depuis long-temps par les individus qu'on auroit saisis vifs ou morts, rien n'étant plus aisé que d'envoyer en Europe des squelettes de Géants d'un Pays qui en seroit rempli, & où des Navigateurs débarquent presque tous les ans avec des armes à feu, dans la ferme résolution d'égorger, pour l'avancement de la Physique,

le premier Patagon colossal qui viendroit à la portée du fusil ou du canon.

Ce n'est qu'à la vue même de plusieurs squelettes conservés & entiers qu'on doit se décider, & non sur des fragments postiches, détachés de quelque grand quadrupède, avec lesquels on a tant de fois trompé le vulgaire. Les os qu'on promena par toute l'Europe en 1613, & qu'on montra pour les restes du Géant Teutobochus, furent reconnus par un Naturaliste, qui prouva que c'étoient des débris d'un squelette éléphantin. Mr. Hans-Sloane dit qu'un Charlatan lui fit voir un jour les os de la main d'un Géant : il les examina & les reconnut pour les ossements du devant de la nageoire d'une baleine. On pourroit citer mille faits de cette nature, qui doivent inspirer de la défiance à quiconque n'a jamais fait la moindre étude de l'Anatomie comparée. (*)

En 1741, le fameux chef d'Escadre George Anson relâcha aux Côtes Magellaniques, tant à l'Orient qu'à l'Occident du Détroit, sans y découvrir le moindre indice qui pût lui faire soupçonner que ce Pays étoit

(*) En 1678, on envoya de Constantinople à Vienne un grand os, qu'on disoit être une dent canine d'un prétendu Géant Hog, que Moïse massacra, selon une ancienne tradition orientale qui est fausse : quand on examina cette pièce avec attention, on découvrit que c'étoit le débris d'un squelette éléphantin que la main d'un Sculpteur avoit tant soit peu défiguré, afin de le masquer. Le Charlatan possesseur de cette relique, qu'il disoit avoir été enlevée par des Arabes qui avoient fouillé dans les tombeaux de la Terre-Sainte, en demandoit deux mille sequins ; mais l'Empereur, assez raisonnable pour ne point s'accommoder de ce prix, renvoya cet os à Constantinople, & ne voulut point des dépouilles du Géant Hog.

Les

étoit peuplé par une race monstrueuse. Son Escadre, en voulant débouquer du Détroit de le Maire, fut assaillie d'une tempête horrible, qui démâta le vaisseau *le Wager*, qu'un autre coup de vent fit échouer contre une Isle de la Côte occidentale des Patagons : les Anglais, jettés sur ce rocher inhabité, se brouillèrent entr'eux ; & cette division de sentiments, plus funeste que leur naufrage, les plongea dans un abyme de calamités : le plus grand nombre, sous la conduite du Lieutenant, tira vers le Bresil, & abandonna huit de ses compagnons sur un rivage inculte, où ces malheureux furent pris par les Patagons, qui les retinrent pendant huit mois parmi eux : ils eurent, par conséquent, assez de loisir pour étudier les mœurs, l'instinct, & la figure de ces Sauvages, qu'ils nous dépeignent de la taille ordinaire de l'homme. Quand on a eu le malheur d'habiter huit mois chez les Patagons, on a sans doute acquis le droit de décider s'ils sont ou s'ils ne sont pas des Géants ; & cette décision me paroît être d'une plus grande autorité que les témoignages réunis de tous les Voyageurs qui n'ont fait qu'une apparition aux Terres Magellaniques.

Les Turcs, qui connoissoient admirablement bien le penchant qu'avoient les Chrétiens d'alors pour tout ce qui venoit de la Palestine sous le titre de relique, envoyoient tous les ans de ces grands os, tantôt en Autriche, tantôt en France, selon qu'ils supposoient de trouver plus de dupes dans l'un ou l'autre de ces Pays ; mais Mr. de Peyresch, fatigué de voir arriver, par la voie de Marseille, toutes ces curiosités, s'appliqua plus que les autres Savants ; à en examiner la structure, & il parvint enfin à démontrer que ces os avoient appartenu à des éléphants, & conseilla à ses compatriotes d'aller acheter de l'ivoire en Afrique, où les Nègres le donnoient à meilleur marché que les Turcs.

On peut juger, après cela, du crédit que mérite le Journal du Commodor Byron, qui, pour se prêter aux vues du Ministère Anglais, a bien voulu se déclarer Auteur d'une Relation que le moindre Matelot de son escadre n'auroit osé publier. Byron dit que son Vaisseau *le Daupbin* relâcha, en 1764, le 22 de Décembre, à la Terre Del-Fuego : il dit qu'il y rencontra des hommes horriblement gros, hauts de plus de neuf pieds, montés sur des chevaux défaits, décharnés, & qui n'avoient pas treize paumes de taille. Aussi-tôt que ces Géants, montés sur des chevaux-nains, eurent apperçu le Commodor & son escorte, ils mirent pied à terre, vinrent au-devant de lui, l'enlevèrent dans leurs bras énormes, & le caressèrent beaucoup, en lui donnant des baisers âcres : les femmes lui firent de leur côté essuyer des politesses encore plus expressives : *Elles badinèrent si sérieusement avec moi*, dit-il, *que j'eus beaucoup de peine à m'en débarrasser*. (*) Elles firent aussi amitié au Lieutenant Cumins, & lui mirent la main sur l'épaule pour le flatter, ce qui le fit tellement souffrir, qu'il ressentit, pendant huit jours, des douleurs aiguës dans cette partie blessée par le poids de la main robuste des Sauvagesses.

Ce conte de Gargantua fut débité à Londres en 1766. Le Docteur Maty, si connu par sa petite taille & son Journal Britannique, se hâta extrêmement d'y ajouter foi, & de divulguer cette fable dans les Pays

(*) Cet Extrait est tiré du *Voyage autour du monde, dans le vaisseau du Roi le Daupbin, commandé par Mr. Byron, Chef d'escadre. Traduit de l'Anglais.*

Il faut observer que Mr. Byron n'a pas marqué la latitude du lieu où il dit avoir vu des Géants.

étrangers. Voici comme il s'exprime dans sa Lettre adressée à Mr. de La Lande.

„ L'existence des Géants est donc confirmée : on „ en a vu & *manié* plusieurs centaines. Le terroir de „ l'Amérique peut donc produire des colosses, & la „ puissance génératrice n'y est point dans l'enfance.

Ce trait est, sans doute, dirigé contre Mr. de Buffon, le seul Naturaliste qui ait jamais soutenu que la matière ne s'est organisée que depuis peu au Nouveau Monde, & que l'organisation n'y est point encore achevée de nos jours : mais comme Mr. de Buffon a déclaré ensuite, qu'il n'étendoit cette étrange hypothèse qu'aux plantes & aux animaux, sans y comprendre l'homme Américain, qu'il ne croit pas originaire de l'Amérique comme le Quinquina & la Vigogne; la réflexion du Docteur Maty n'est ni heureuse ni bien adressée. D'ailleurs, en supposant pour un instant que l'Amérique possedât réellement une espèce d'hommes gigantesque, s'ensuivroit-il que la Nature n'y est plus dans l'adolescence? Si la vieille Nature ne produit, dans l'ancien Continent, que des hommes ordinaires, ne devroit-on pas en conclure que les Géants du Nouveau Monde doivent leur existence à une puissance créatrice qui est encore dans sa vigueur ou dans son enfance? Mais c'est abuser de sa raison & de ses lumières, que d'approfondir des systêmes si révoltants. Si la totalité de l'espèce humaine est indubitablement affoiblie & dégénérée au nouveau Continent, que pourroit-on inférer de la découverte d'une petite horde moins débile & moins altérée que le reste, & qui est très-peu nombreuse, au rapport même de ceux qui

en attestent la réalité? Au-lieu de recourir à la puissance créatrice, que nous ne connoissons pas, ne vaudroit-il pas mieux de dire que cette petite horde jouit d'un climat plus pur, d'un air plus sain, d'une terre plus bénigne, qu'elle use d'aliments plus succulents que les autres races Américaines? Mais le comble du ridicule est de vouloir expliquer des phénomènes incontestablement faux.

Depuis le voyage du Commodor Byron, on nous a communiqué deux relations différentes sur les Patagons, une de Mr. Guiot, & l'autre de Mr. Chenard de la Giraudais. Le premier, commandant la frégate l'*Aigle*, fit voile des Isles Malouïnes en 1766, & arriva le 6 Mai de la même année au Détroit de Magellan, où il vit, dit-il, des Sauvages dont le plus petit avoit cinq pieds & demi : ce n'étoient donc point des Géants comparables à ceux du Commodor Byron.

Dix Charpentiers Français mirent trente de ces Patagons en fuite, & en hacherent trois en pièces, qu'on enterra avec beaucoup de promptitude sur le champ du combat. *On plaça*, ajoute Mr. Guiot, *leurs peaux & leurs souliers sur la fosse, pour que les autres reconnussent l'endroit où ils étoient, & ne s'imaginassent pas qu'on les avoit mangés.*

Si les Français firent cet assassinat sans raison, de sang froid, & pour montrer leur bravoure, les Sauvages n'auroient point eu si grand tort de prendre ces Français pour des Anthropophages.

Mr. de la Giraudais, montant la flûte du Roi l'*Etoile*, parut le 31 Mai 1766 dans le Détroit Magellanique, où heureusement il ne fit massacrer per-

ſonne : s'étant acheminé à la Baie Boucaut, qui eſt à 307 degrés de longitude & à 53 degrés de latitude Sud, il y rencontra des habitants du Pays dont pluſieurs avoient environ ſix pieds de haut. (*)

N'eſt-il pas ſurprenant que deux Obſervateurs qui ſe trouvent, la même année, au même mois, dans le même lieu, varient d'un demi-pied ſur la taille des Patagons? cependant ſix pouces de plus ou de moins ſont dans cette dimenſion un objet de la dernière importance : un homme de cinq pieds eſt d'une ſtature peu avantageuſe ; un homme de quatre pieds & demi eſt déja remarquable par ſa petiteſſe ; ſix pouces de moins en feroient un nain.

De tant de témoignages contradictoires, de tant de rapports démentis les uns par les autres, que peut-on conclure, ſinon que les Patagons ne ſont pas des Géants ? Il peut y avoir parmi eux, comme parmi nous, quelques individus fortuitement plus grands, fortuitement plus robuſtes que d'autres. L'Abbé de la Caille dit avoir meſuré, au Cap de Bonne-Eſpérance, un Hottentot haut de ſix pieds, ſept pouces, dix lignes : on ne conclura pas de ce fait, je crois, que les Caffres conſtituent auſſi une famille coloſſale.

Si l'on excepte Mrs. Wood & Narborough, tous les autres Voyageurs qui ont viſité les Terres Magellaniques, n'étoient que de ſimples marins, ou de ſimples aventuriers, à qui on ne peut, en aucun ſens, accorder le titre de Philoſophe ou de Naturaliſte : de quel poids peut donc être le témoignage de ceux d'en-

(*) Cette Relation eſt tirée du *Journal des Savants* 1767. *Tome XXV*, p. 33.

tr'eux qui, en atteſtant l'exiſtence des Géants, ont rempli leurs Relations de pluſieurs fauſſetés avérées, relativement à des objets qui nous ſont aujourd'hui parfaitement connus? Les ſeuls Phyſiciens qui aient côtoyé la pointe méridionale de l'Amérique, ont été le Père Feuillé, Handyſide, & l'Eſpagnol Ulloa, qui ne diſent pas un mot de la poſture monſtreuſe des Patagons.

Il eſt bien vrai qu'il règnoit chez les Américains, comme chez tous les anciens Peuples de la terre, une tradition, ſuivant laquelle il devoit y avoir eu aux Indes Occidentales de véritables Géants, qu'un Dieu foudroya, à cauſe de leur penchant à aimer des garçons, qui étoient probablement auſſi des Géants; puiſque le judicieux Garcilaſſo obſerve que ces hommes énormes ayant écraſé, par leur maſſe, les femmes du Pérou en voulant s'en ſervir, ſe déterminèrent entr'eux à la Sodomie, comme moins périlleuſe; (*) mais Garcilaſſo & Torquemada, en prétendant débrouiller la Mythologie Péruvienne, ont expliqué l'abſurde par l'abſurde, ſelon la méthode de leur ſiècle & les bornes de leur génie.

Cette engeance, ſi célèbre par ſes violences & ſes crimes, avoit, au rapport des Indiens, ſéjourné dans ce quartier du Pérou que l'on nomme *la Terre des brûlés*, & en Eſpagnol *del Pueblo quemado*: les laves, les pierres-ponces, le ſoufre, & les veines de bitume qu'on y rencontre, dépoſent que ce lieu a été le foyer d'un ancien volcan, éteint ou épuiſé. En 1543, Jean

(*) *Hiſtoire du Pérou, Livre IX, Chap. IX, Traduction de Baudouin.*

de Holmos, Lieutenant de Puerto-Vejio, y fit fossoyer; & l'on y déterra des débris de squelettes d'une grandeur étonnante, & des crânes rompus, dont on tira des dents longues de quatre doigts, & larges de trois. Mr. le Gentil, qui y passa en 1715, y trouva encore une partie de ces ossements prodigieux. On en a exhumé de semblables au Mexique, à Tescuco, dans les Isles de Ste. Hélène & de Puna; & l'on s'est convaincu aujourd'hui qu'on en découvre dans toute la longueur de l'Amérique, depuis le Canada jusqu'aux Terres Magellaniques.

Waffer dit que de son temps le Duc d'Alburquerque, Gouverneur du Mexico, fit assembler les Médecins & les Professeurs de la Colonie Espagnole, afin de les consulter sur ces dépouilles : ils tombèrent d'accord qu'elles avoient appartenu à des corps humains; mais il auroit fallu convoquer des Naturalistes plus habiles que ne l'étoient ces Espagnols, pour prouver cette opinion, que le Père Torrubia, Franciscain de Madrid, vient de renouveller dans sa *Gigantologie*. (*) Cela n'empêche pas que tous les Savants ne regardent ces ossements comme des restes indubitables de plusieurs grands animaux quadrupèdes, que quelques-uns

---

(*) Ce Religieux fait mention d'une grande quantité d'ossements prodigieux, déterrés dans l'Amérique; & pour prouver qu'ils ont appartenu à des Géants, & non à des animaux terrestres ou marins, il fait la description d'un os fossile de la première grandeur, tellement configuré qu'on voyoit qu'il avoit servi à recevoir la tête de la cuisse, & que c'étoit l'*ischium* détaché de l'*ilium* & du *pubis*; mais le Pere Torrubia a pu se tromper en cela, comme en tant d'autres articles de son *Histoire naturelle d'Espagne*, remplie de préjugés, de crédulité, d'erreurs, & de suffisance.

ont ſoutenu être des Mammouts, qui, au calcul de Mr. de Buffon, ont excédé ſix fois en grandeur le plus grand des éléphants; de ſorte que leur machine atteignoit en longueur 133 pieds, & 105 en hauteur.

Mr. de Buffon a bien voulu convenir après coup, qu'il s'étoit trop hâté en établiſſant, avec tant d'exactitude, les proportions d'un être fabuleux, ces Mammouts n'ayant jamais exiſté, ſinon dans l'imagination de Muller, & de quelques Phyſiciens, entraînés comme lui, au malheur des Sciences, par un amour aveugle du merveilleux.

Les quadrupèdes qui fourniſſent les plus grands os, ſont l'éléphant, le rhinoceros, la giraffe, l'hippopotame, le chameau, & le dromadaire. Or en Amérique il n'y a ni dromadaires, ni chamaux, ni hippopotames, ni rhinoceros, ni éléphants, ni giraffes : quelle eſt donc l'origine des grands os foſſiles qu'on y déterre ? N'eſt-on pas forcé de conclure qu'il y a eu anciennement dans cette partie du monde des quadrupèdes de la première grandeur, qui n'y exiſtoient plus au moment de la découverte de cet hémiſphère par Chriſtophe Colomb, en 1492?

Les cauſes qui ont détruit ces animaux, les eſpèces auxquelles ils ont appartenu, forment les plus grandes difficultés, & en même temps les points les plus intéreſſants de la phyſique du globe, & de l'hiſtoire des êtres.

Les os qu'on tire de la terre en Sibérie, ont été reconnus pour des véritables débris d'éléphants,

que l'Ambaſſadeur Isbrand-Ydes, (*) & ſon Copiſte Gmelin ſuppoſent s'être ſauvés dans ce Pays, pour ſe ſouſtraire à un déluge ſurvenu dans la Zonè torride. On leur a objecté qu'il n'étoit point raiſonnable d'imaginer que ces animaux, en cherchant un aſyle contre l'inondation, ſe feroient enfuis dans une région fort baſſe, pendant qu'ils avoient plus près d'eux les hauteurs de l'Afrique & l'immenſe élévation de la Tartarie orientale, où un déluge ne peut pas ſi facilement atteindre. Quoique cette objection ne ſoit que ſpécieuſe, & qu'elle ne porte pas la dernière atteinte au ſyſtême qu'elle combat, on n'en a pas moins rejetté ce ſyſtême pour ſe procurer le plaiſir d'en bâtir un autre, dont on ſera peut-être auſſi mécontent. Il y a des Auteurs qui prétendent que les Chinois ont, dans leurs anciennes guerres contre les Tartares, traîné des éléphants armés vers le Geniska, où ces maſſes animées ont péri par les flèches de l'ennemi, ou les influences d'un climat trop oppoſé à leur naturel. D'un autre côté Mr. Surgy a tenté d'expliquer ce point d'Hiſtoire Naturelle, en recourant à l'Hiſtoire Politique des ſucceſſeurs de Gengiskan : on trouve dans Abulgazi, que quelques Princes Tartares, de la race de Gengis, impliqués dans des guerres inteſtines, ſe virent contraints en 1366 d'abandonner la Bukarie ſupérieure & le Tangut, pour ſe retirer en Sibérie, où ils fondèrent un Empire, dont les

(*) *Voyage de la Chine*, p. 31. Feu Mr. Gmelin n'a fait d'autre changement au ſyſtême d'Isbrand, ſinon qu'il ſuppoſe que les éléphants ont été pouſſés en Sibérie par une inondation particulière ſurvenue entre les Tropiques : Isbrand, au contraire, admet un déluge général dans tout notre Hémiſphère.

ruines sont aujourd'hui cachées dans des solitudes, sous des monceaux de sable. N'est-il pas naturel de supposer, ajoute Mr. Surgy, (*) que ces Princes fugitifs ont fait mener avec eux des éléphants, que Gengiskan avoit enlevés dans l'Asie méridionale, lorsqu'il la dévasta, selon l'horrible manie des conquérants?

Je ne sais si l'une ou l'autre de ces opinions, ou toutes ensemble, peuvent expliquer l'origine de l'ivoire fossile, si incroyablement abondant en Sibérie; mais en accordant que les éléphants ont été conduits par des Chinois ou par des Tartares, ou qu'ils se sont égarés d'eux-mêmes au-delà des plaines de Tobolks, il reste toujours à savoir comment, & par où ces animaux ont pénétré dans l'Amérique septentrionale, où l'on a découvert en 1738, au rapport de Mrs. du Pratz & Lignery, quatre de leurs squelettes de la plus parfaite conservation. Comme il est démontré que l'Amérique ne touche, par aucun Isthme, par aucun point de terre, à l'ancien Continent, les difficultés vont en augmentant, & les ténèbres s'épaississent.

Quand même le Détroit de mer qui sépare actuellement le Nouveau Monde d'avec l'ancien, au soixante-septième degré de latitude Nord, vers la pointe de Tchutzkoi, n'auroit point toujours été un Détroit; quand il y auroit eu une terre de communication dans le même endroit où est de nos jours l'Océan, il est certain que ni les éléphants, ni la plupart des quadrupèdes indigenes de la Zone torride, n'auroient jamais

(*) *Abrégé d'Histoire Naturelle, &c. Tome III, p.* 85. *Paris* 1764.

pu se servir de ce passage pour traverser d'un Hémisphère à l'autre, puisque le défaut absolu de subsistance & l'excès du froid les auroient infailliblement détruits à cette hauteur du Pole. D'ailleurs quelle démence, quel dérangement de leur instinct auroit pu les pousser à voyager au travers des glaçons, à douze ou treize cents lieues de leur Terre natale? Il n'y a que l'homme qui s'écarte à de telles distances de son séjour, par avarice, par ennui, par inquiétude, par curiosité.

Quelques Physiciens ont attribué ces étonnantes découvertes de débris animaux aux vicissitudes qu'ils supposent que notre malheureuse planète a éprouvées par la variation de l'obliquité de l'Ecliptique : j'avoue que cette supposition, que l'on a tant de fois fait servir de fondement à la Théorie de la terre, rend compte de plusieurs phénomènes ; mais il me paroît, d'un autre côté, que les supputations astronomiques les plus récentes & les plus exactes, s'opposent à cette circonvolution générale & à ce transport successif d'un même point terrestre par différents climats. La variation de l'Ecliptique, en se redressant vers l'Equateur, ou en déclinant vers les Poles, ne peut jamais atteindre à neuf degrés, selon Mr. Euler, (*) ni même excéder l'espace de deux degrés & demi, selon d'autres Astronomes qui ont soumis l'hypothèse de Mr. Euler à de nouveaux calculs. Un troisième sentiment soutient que l'obliquité de ce cercle est absolument fixe & invariable, & que si les observations des anciens ne s'accordent pas à cet égard avec celles des modernes,

(*) *Dans son Mémoire sur la variation des Etoiles fixes, présenté à l'Académie de Paris.*

c'eſt que les Aſtronomes de l'Antiquité n'ont pas fait attention à la réfraction, & qu'ils ont pris ſouvent la pénombre pour l'ombre vraie; ce qui a dû alonger la projection du Gnomon.

Je ne diſſimulerai pas qu'il y a encore une autre objection à faire contre ceux qui s'imaginent que les grands oſſements que l'on rencontre en tant d'endroits du globe terraquée, rendent témoignage que ces endroits ont été jadis ſitués dans la Zone torride, à quelque diſtance qu'ils en ſoient éloignés de nos jours. Quelle énorme ſuite de ſiècles ne compteroit-on point depuis la date où le Canada ſe trouvoit entre les Tropiques? Il ſe ſeroit écoulé depuis cette époque plus de ſix cents trente mille ans; la durée de cette période n'a rien d'extraordinaire par elle-même; mais je ne ſais s'il eſt probable que des ſquelettes d'animaux, expoſés preſque à fleur de terre, pourroient ſe conſerver pendant un tels laps de temps, qui ſuffiroit pour décompoſer & dégrader des montagnes: les os ramaſſés près de l'Ohio, dans le Nord de l'Amérique, loin de ſe reſſentir d'une telle vétuſté, n'étoient pas notablement endommagés, quoiqu'ils fuſſent par leur ſituation expoſés aux atteintes & au choc de l'air ambiant; car il n'eſt pas vraiſemblable que les Sauvages les avoient apportés dans cet endroit après les avoir déterrés dans un autre. (*)

(*) La majeure partie de ces os foſſiles, trouvés dans le Nord de l'Amérique, a été dépoſée dans le Cabinet d'Hiſtoire Naturelle de Paris. On peut lire tous les détails concernant cette découverte dans la *Relation de la Louiſiane, par Mr. le Page du Pratz*, & dans le Tome XI de l'*Hiſtoire des animaux, par Mrs. de Buffon & d'Aubenton, in-4to.* 1754, *au Louvre.*

Quoi qu'il en ſoit, il faut toujours revenir au point d'où on eſt parti : il faut convenir, dis-je, que l'Amérique a jadis nourri différents genres d'animaux que des inondations, des révolutions phyſiques, & d'étonnants malheurs ont entiérement éteints. Le plus grand quadrupède indigène qui exiſte aujourd'hui au Nouveau Monde entre les Tropiques, eſt le Tapir, qui n'a que la taille d'un veau, tandis qu'en y creuſant ſous l'Equateur, on tire de la terre, à de petites profondeurs, des oſſements qui ont conſtitué des animaux ſix à ſept fois plus maſſifs & plus volumineux que le Tapir, & cependant on n'en a vu aucun analogue vivant au temps de l'arrivée des premiers Européans.

Il s'enſuit de cette obſervation, que le nouveau Continent a ſouffert des viciſſitudes beaucoup plus violentes, beaucoup plus terribles que l'ancien Monde, où tous les animaux de la première grandeur ont trouvé le moyen de ſe garantir des eaux, & de ſe propager juſqu'aux temps préſents : dans l'Amérique, au contraire, ils ont péri faute de reſſource, faute de pouvoir découvrir un aſyle contre les ſecouſſes de la nature ébranlée. Si cette conſéquence eſt inconteſtable, il ne s'agit plus d'examiner comment cette portion du globe, malgré l'élevation de ſes montagnes, a pu éprouver des inondations ſi deſtructives pour le

---

Mr. l'Abbé de Brancas, dans un Mémoire particulier ſur les os foſſiles, répete à chaque page qu'on n'en a jamais trouvé & qu'on n'en trouvera jamais en Amérique ; il ignoroit donc tous les faits dont on vient de parler ; il ne connoiſſoit donc pas le ſujet ſur lequel il écrivoit, & ne s'étoit pas donné la moindre peine pour s'inſtruire : il auroit pu faire un roman ou un conte, & on le lui auroit pardonné.

règne animal. On ignore si ces catastrophes ont été uniquement causées par les eaux, on ignore quel étoit l'état local de ce Pays avant que d'avoir été bouleversé par les éléments : s'il a toujours été, comme il l'est de nos jours, un groupe continu de rochers & de montagnes, cela n'empêche pas que les bas-fonds & les vallées n'aient été submergés. Les animaux de la taille de l'éléphant n'ont pas grimpé sur le mont Chimboraço du Pérou, qui étant élevé de 3220 toises, (*) est par sa hauteur même inaccessible & inhabitable. Pour se sauver au temps d'un cataclysme, les hommes & les animaux doivent se retirer, non pas

---

(*) Ulloa, dans ses *Observations astronomiques & physiques*, *p.* 114, donne au Chimboraço 3380 toises de hauteur : je crois qu'on ne varie sur l'élevation de cette montagne qu'à cause de la façon dont on l'a mesurée au baromètre, cette méthode étant défectueuse en bien des points.

Suivant les expériences de Mr. Cassini, aucun animal ne sauroit vivre à la hauteur de 2446 toises au-dessus du niveau de la mer; parce qu'il suppose que l'athmosphère est à ce point une fois plus dilatée qu'à la superficie de la terre; & l'air une fois plus dilatée que l'air ordinaire, tue, dans la pompe pneumatique, tous les animaux qu'on y condamne : cependant les Espagnols ont grimpé au Pérou sur le sommet d'un mont qui est élevé de 2935 toises, & la subtilité ou la dilation de l'air ne les a point incommodés, quoiqu'ils fussent à 489 toises plus haut que le point indiqué par les expériences de Mr. Cassini, sur lesquelles il ne faut donc pas trop tabler.

Les Observateurs envoyés pour la mesure de la terre sous l'Equateur, ont long-temps vécu sur la crête du mont Pichincha, qui a $2471\frac{1}{2}$ toises de hauteur au-dessus du niveau de la mer; ils étoient par conséquent à $25\frac{1}{2}$ toises au-dessus du point indiqué par les mêmes expériences de Mr. Cassini : ce n'est pas tout, ces Observateurs campés sur le Pichincha, voyoient souvent voler des vautours qui se soutenoient à deux cents toises au-dessus du sommet de la montagne : ces animaux vivoient dans un air où le mercure du baromètre ne se seroit soutenu qu'à 14 pouces.

fur des pointes de rochers nuds & incultes, mais fur des élévations convexes qui aient affez de furface pour fournir à leur nourriture, & affez de hauteur pour être au-deffus du niveau de la plus forte inondation que notre planète effuie alors. Or il eft certain que l'ancien Continent poffède un plus grand nombre de femblables endroits que l'Amérique.

Quant aux claffes génériques auxquelles fe doivent rapporter les grands quadrupèdes anéantis dans les Indes occidentales, on n'en peut rien dire de pofitif; on fait feulement que les offements recueillis dans le Canada, & tranfportés en France par Mr. de Longueil, ont appartenu à des fquelettes éléphantins, & que les dents molaires que ce même Officier a auffi rapportées des bords de l'Ohio, ont paru être de véritables dents mâchelieres d'Hippopotames, qu'on ne trouve non plus en Amérique que les éléphants.

Les dépouilles déterrées dans les Provinces méridionales n'ont point été affez exactement obfervées & décrites pour qu'on puiffe les rapporter à une efpèce connue : il eft d'ailleurs très-poffible que cette moitié du monde a poffédé plufieurs races animales de la première grandeur, très-différentes de celles qui fubfiftent maintenant. Le globe a fouffert affez de crifes & de révolutions pour juftifier cette conjecture : il ne faut pourtant pas l'outrer comme ont fait quelques Savants d'Italie, qui prétendent qu'il y a eu anciennement des éléphants fauvages en Tofcane & au Royaume de Naples, de même qu'on en voit de nos jours dans l'Afrique & le Sud de l'Afie : ils citent, pour leurs raifons, plufieurs découvertes de dents éléphantines,

dont les Romains faisoient trop de cas, disent-ils, pour les avoir jettées ou enfouies. Quoique Mrs. Gori & Tozzeti (*) aient saisi toutes les probabilités possibles pour venir au secours de cette opinion, s'il est permis de parler ainsi, leurs efforts ne l'ont pas affermie : pour que la Toscane ait pu nourrir des éléphants sauvages, il faut que son climat ait été alors aussi brulant que celui de la *Zone* torride; ce qui n'a pu arriver que par le changement de l'obliquité de l'Ecliptique : il falloit donc avant tout, démontrer la réalité de ce changement, sans quoi les conséquences déduites d'un principe contesté prouvent moins que rien. On sait que les éléphants apprivoisés peuvent vivre pendant quelque temps en Italie, en France, & même en Suède, lorsqu'on les habille de pelisses, & qu'on les tient dans des étuves chaudes, comme on y tient les végétaux exotiques; mais il y a une différence totale entre un animal transplanté, auquel l'homme prête son industrie & ses services pour le garantir contre l'âpreté du froid, & lui préparer sa nourriture, & un autre animal transplanté qu'on voudroit abandonner à ses propres ressources, à son propre destin dans nos forêts; les éléphants ainsi délaissés ne sauroient résister ni en Toscane, ni en Espagne, ni en Portugal, ni en Perse.

L'ivoire fossile d'Italie paroît donc provenir uniquement des éléphants domptés, & amenés au-delà de la mer par les Romains, les Carthaginois, les Epirotes, & d'autres Peuples, amis ou ennemis, qui

(*) Voyez *Relationi d'alcuni viaggi del S. J. Tozzetti*

qui ont pu se rendre dans ce Pays avant les temps dont l'Histoire a conservé le souvenir.

Je me suis souvent imaginé que l'idée des Européans qui ont voulu découvrir des Géants autour du Détroit de Magellan, a eu sa source dans la tradition des Américains sur l'existence de ces énormes humains dans des temps fabuleux. Il est étonnant que les annales de toutes les anciennes Nations de la terre soient enrichies de cette tradition, & que l'origine commune d'un préjugé si universellement répandu, soit voilée de ténèbres si épaisses : entre les différentes conjectures qu'on a hazardées pour percer cette obscurité, il n'y en a pas de plus singulière que celle d'un Théologien moderne, qui ayant cité tour-à-tour la *Genèse*, les *Métamorphoses d'Ovide*, & la *Bibliothèque orientale* de *d'Herbelot*, assure sérieusement que notre globe n'est qu'un amas de décombres & de ruines d'un globe plus beau & plus parfait, où les Anges ont habité avant nous, & où ils habiteroient encore, s'ils ne s'étoient, par leur inconduite, attiré le courroux du Ciel, qui jugea à propos de les foudroyer : c'est à cette première race, dit-il, (*) qu'on doit attribuer les grands ossements fossiles parsemés dans les deux Continents, & la fable des Titans si accréditée dans les Mythologies: Après la destruction des Anges, on vit naître l'espèce humaine, qui fait tout ce qu'elle peut pour être foudroyée à son tour.

Si l'on lisoit dans une Relation de l'Indoustan, qu'un Fakir ravi en extase avoit fait ce rêve

(*) Voyez *Essai sur l'origine de la population de l'Amérique, par E.... Tome II*, *p.* 298. *Amsterdam* 1767.

au bord du Gange en invoquant Brama, à peine le croiroit-on.

L'Abbé Pluche pensoit que la fable des Géants n'étoit que l'histoire allégorique des anciennes révolutions de notre planète, & que tous les Peuples avoient personnifié les phénomènes occasionnés par les déluges & les grands incendies du globe. En examinant & en analysant les noms de la plupart des Géants qui ont combattu, tant qu'ils ont pu, contre les Dieux, on voit en effet qu'ils ne signifient que des dérangements survenus à la terre, à l'athmosphère, & aux éléments : le nom de l'épouvantable *Briarée*, désigne l'obscurité ou la lumière éclipsée ; celui d'*Othus*, le renversement du temps & des saisons ; celui *d'Arges*, l'éclair ; celui de *Mimas*, les eaux tombantes ; celui de *Porphyrion*, les fentes & les crévasses de la terre ; celui de *Typhée* signifie un tourbillon de vapeurs enflammées ; celui de *Brontes*, le tonnerre ; celui d'*Encelade*, le roulement des torrents ; celui d'*Ephialtes*, les songes effrayants ou les nuages noirs. On ne sauroit nier qu'il n'y ait dans cette foule d'étymologies rapprochées un sens très-clair ; mais ce qui n'est pas également clair, c'est ce prétendu consentement de tous les Peuples du monde à personnifier de la même façon, sous les mêmes emblêmes, des météores & des catastrophes physiques : que les Egyptiens, les Indous, les Japonois, les Péruviens, les Norvégiens, les Mexicains, & les Bretons, se soient exactement rencontrés dans leurs allégories, & aient conspiré à métamorphoser les phénomènes terrestres & aériens en Géants ; cela, dis-je, est toujours remarquable. En admet-

tant que les Grecs & les Hébreux aient puisé cette tradition dans l'Egypte, il n'en est pas moins vrai que l'on ne sauroit supposer que les Norvégiens qui ont composé l'*Edda* des Islandois, aient eu quelque connoissance des Livres Egyptiens : l'on ne sauroit supposer que les Péruviens, qui n'ont jamais su ni lire ni écrire, aient extrait cette fable des anciens Livres Japonois, des Védams Indous, ou des Ecritures hébraïques, dont aucun exemplaire n'avoit pénétré au Nouveau Monde avant l'an 1492 : d'ailleurs on n'en a jamais fait aucune traduction en aucune Langue Américaine, & il n'y a pas d'apparence que quelqu'un s'en avise à l'avenir.

Comme les Théogonies de tous ces Peuples s'accordent à nous représenter les prétendus Géants comme des êtres malfaisants & redoutables, qui renversèrent des montagnes, qui déracinèrent des Isles, qui émurent l'Océan, qui s'armèrent contre le Ciel, & dont le Ciel put à peine réprimer les attentats; il faut convenir que l'on ne sauroit distinguer un sens raisonnable dans ces peintures qui le sont si peu, qu'en supposant qu'elles cachent quelque rapport allégorique avec les grandes vicissitudes physiques, qui en soulevant la Nature contre elle-même, qui en combinant la puissance du feu & de l'eau, ont mis notre globe dans le dernier danger & au penchant de sa ruine. Les hommes de tous les climats ont dû être également effrayés par cette combustion, & la frayeur a dû faire la même impression sur l'esprit de ceux qui, échappés aux inondations & aux volcans, ont repeuplé la terre désolée, & couverte de fange, de laves, & des débris des sociétés anéanties : le souvenir de ce malheur, en passant

de génération en génération, aura pris insensiblement la forme d'une histoire fabuleuse & incroyable pour ceux qui n'ayant vu que l'harmonie des éléments & la marche uniforme de la Nature calmée, n'auront pu croire aux révolutions dont ils n'avoient pas été témoins.

L'exagérateur Garcilasso de la Vega place dans une Province du Pérou des statues colossales, & des bâtiments d'une fabrique & d'une grandeur démésurée, qu'il est tenté de prendre pour l'ouvrage des anciens Géants du Pays. Comme il convient qu'il n'a jamais vu ces monuments, qu'il décrit sur la foi de Ciéca de Léon, & de Diégo d'Alcobasa, deux Auteurs si obscurs qu'on connoit à peine le titre de leurs Ouvrages, & qu'aucun Voyageur moderne n'a pu découvrir ces constructions merveilleuses; je suis très-porté à croire qu'elles n'ont jamais existé, ou du moins que ce ne sont que des tas de pierres monstrueuses & figurées, ainsi que celle qu'on nomme en Angleterre *la chaussée des Géants*, & que tout le monde sait être une production naturelle du regne minéral : il n'y a guères de Provinces en Europe où l'on ne voie de ces pierres que la crédulité du vulgaire suppose avoir été taillées & transportées par des bras gigantesques. Mrs. Bouguer, de la Condamine, & Ulloa, qui ont pris la peine de mesurer la hauteur des portes d'une vieille masure Péruvienne, presque la seule que l'on connoisse, ont trouvé ces ouvertures si basses & si étroites, qu'un homme de cinq pieds & demi ne peut y passer à son aise. (*)

(*) Voyez *la Description d'un ancien Edifice du Pérou, nommé Cagnar.* Les portes ont trois pieds de large, & à peu près une toise de haut; mais les jambages n'étant pas parallèles, & se rapprochant par leurs sommets, cela étrangle

Si les Géants du Pérou avoient bâti des maisons à leur usage, où il leur eût été impossible d'entrer, j'avoue volontiers que cela seroit plus admirable que les Géants mêmes. Que des hommes d'une taille commune aient grossiérement façonné des blocs de pierre en figures colossales avec des haches de cuivre trempé, cela n'est ni fort surprenant, ni fort admirable : & ce n'a été que pour dire quelque chose de neuf sur l'Architecture antique, que le Comte de Caylus range entre les chefs-d'œuvres de cet art les ruines de Persépolis, & les grands édifices du Pérou, dont il admire sur-tout les sculptures saillantes; pendant que les Académiciens François n'ont pas observé une seule pierre sculptée dans la masure dont nous venons de parler, & qui paroît néanmoins avoir été un logis des Incas. Mr. le Gentil n'a vu que des éclats de rochers calcinés & foudroyés dans ces mêmes endroits, où, suivant la tradition des Péruviens, on doit rencontrer ces bâtiments majestueux que le Comte de Caylus préfère à tout ce que la Grèce & l'Italie ont produit de plus achevé; mais si cet illustre Ecrivain a été à cet égard induit en erreur par les relations mensongères de Garcilasso & de ses semblables, on se seroit au moins attendu à un jugement plus équitable de sa part sur les ruines de la prétendue Persépolis : les desseins & les plans fidèles que nous en ont donné Chardin & Bruin, prouveront à jamais que ce sont des restes d'une construction désordonnée, irrégulière, élevée par la magnificence barbare des despotes Asiati-

l'ouverture à peu près d'un demi-pied. Nous aurons encore occasion de parler de cet édifice dans le second Volume, où nous marquerons la différence qui se trouve entre la description de Mr. de la Condamine & celle d'Ulloa.

ques, en qui la corruption du goût est le premier fruit du pouvoir absolu.

Nous n'ajouterons point, à ce Traité sur les Patagons, les raisons qu'on pourroit tirer de l'uniformité de l'espèce humaine dans les quatre parties du monde, pour démontrer qu'il ne peut y avoir une famille gigantesque dans une petite Province de la Magellanique : on s'est uniquement borné à considérer les faits, & à calculer le degré de probabilité des différentes relations, publiées depuis l'an 1520 jusqu'à nos jours, d'où il ne résulte aucune preuve décisive; puisque le témoignage des Voyageurs qui nient le fait, contrebalance celui des Voyageurs qui l'affirment. S'il y avoit un Peuple de Géants en Amérique, on en auroit montré des individus vivants, ou des squelettes, en Europe. Cet argument est sans replique pour les personnes raisonnables; & s'il ne l'est pas pour les partisans aveugles du merveilleux, ce n'est pas notre faute : s'ils veulent croire à l'existence des Géants du Nouveau Monde, il ne tient qu'à eux. Si le Père Baltus veut croire que c'est le Démon qui a rendu les Oracles, il ne tient qu'à lui, disoit Mr. de Fontenelle.

FIN DU TOME I.



TABLE
DES
MATIERES
contenues dans le Texte & dans les Notes du premier Volume.

A.

C.

G.

K.

L.

T.

Fin de la Table du Tome I.

